JOURNAL ASIATIQUE

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XX

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BAZIN, BIANCHI, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL, CHERBONNEAU, D'ECKSTEIN
C. DEFRÉMERY, L. DUBEUX, DULAURIER, FRESNEL
GARCIN DE TASSY, GRANGERET DE LAGRANGE, DE HAMMER-PURGSTALL
STAN. JULIEN, MIRZA A. KASEM-BEG, J. MOHL, S. MUNK
REINAUD, L. AM. SÉDILLOT, DE SLANE, ET AUTRES SAVANTS FRANÇAIS
ET ÉTRANGERS

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

QUATRIÈME SÉRIE

TOME XX



PARIS

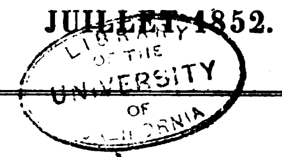
IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DU GOUVERNEMENT

A L'IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LII

JOURNAL ASIATIQUE.

JUILLET 1852.



PROCÈS-VERBAL

DE LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

TENUE LE 3 JUILLET 1852.

La séance est ouverte à midi par M. Reinaud, président de la Société.

Le procès-verbal de la dernière séance annuelle est lu; la rédaction en est adoptée.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Wiedemann, professeur à Reval, par laquelle il offre à la Société deux grammaires de dialectes finnois, composées par lui.

Les ouvrages suivants sont présentés à la Société.

De philosophia peripatetica apud Syros commentationem historicam scripsit E. Renan. Parisiis, 1852, in-8°.

Lettre à M. Reinaud sur quelques manuscrits syriaques du Musée britannique, par M. E. Renan. (Extrait du *Journal asiatique*.)

Solwan; or Waters of comfort, by Ibn Zafer, from the original manuscript, by Michele Amari. Londres, 2 vol. in-8°.

Mémoire sur trente-neuf nouvelles inscriptions puniques, expliquées et commentées par l'abbé Bargès. Paris, 1852, in-4°.

Histoire de Tunis, par J. J. Marcel, officier de la légion d'honneur, membre des Sociétés asiatiques de Paris et de Calcutta, etc. précédée d'une description de cette régence, par le docteur Louis Frank. Paris, Firmin Didot, 1851, in-8°.

Versuch einer Grammatik der syrjänischen Sprache, von Ferdinand Joh. Wiedemann. In-8°.

Versuch einer Grammatik der tscheremissischen Sprache, von Ferdinand Joh. Wiedemann. Reval, 1847, in-8°.

Premier mémoire sur le Sankhya, par M. Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, typographie de Firmin Didot, 1852, in-4°. (Tiré des *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques.*)

Nouveau guide de la conversation en français et en turc, suivi de la collection complète des capitulations ou traités de paix entre la France et la Porte Ottomane, depuis 1535 jusques et compris la dernière convention de Constantinople, du 23 novembre 1838, et du khaththi chérif ou acte constitutif de Gulkhanè, du 3 novembre 1839, accompagné de notes, commentaires, etc. par M. Bianchi. 2e édition. Paris, 1852.

Histoire de Chems-Eddine et Nour-Eddine, extraite des Mille et une Nuits, par M. Cherbonneau, 1852, in-12.

Ueber die Geographische Verbreitung der Baumwolle

und ihr Verhältniss zur Industrie der Völker alter und neuer Zeit, von Carl. RITTER. Berlin, 1852.

The Journal of the Indian Archipelago and eastern Asia. Vingt numéros, in-8°, 1850-1851.

The white Yajurveda, edited by ALBRECHT WEBER. Part. 1. Numéros 6, 7. Berlin-Londres, 1852, in-4°.

Journal des Savants, mai, juin.

Plusieurs numéros du *Mobâchêr*, Journal d'Alger.

Bulletin de la Société de géographie. 4ᵉ série, t. III, n° 15. Mars. In-8°.

Annales de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy, t. XV, 2ᵉ semestre 1850. Le Puy, 1851, in-8°.

Conspectus operis quod inscribitur Joannis Augusti Vullers Lexicon persico-latinum etymologicon. In-4°.

Des priviléges sur les meubles, par A. TAILLEFER, docteur en droit. Paris, Aug. Durand, 1852, in-8°.

M. Mohl, secrétaire-adjoint, donne lecture de son rapport annuel sur les travaux du Conseil pendant l'année dernière.

M. Bianchi fait, au nom de la commission des censeurs, un rapport sur la comptabilité de la Société. La commission a trouvé les comptes de la Société dans le plus grand ordre, et propose qu'il soit décerné des remercîments à la commission des fonds et à l'agent de la Société. Cette proposition est adoptée.

M. Defrémery lit un mémoire sur la vie du sultan Barkiarokh.

Il est procédé au dépouillement du scrutin pour le renouvellement du Conseil de la Société; ce dépouillement donne le résultat suivant :

Président : M. Reinaud.

Vice-Présidents : MM. Caussin de Perceval, le duc de Luynes.

Secrétaire : M. Mohl.

Secrétaire-adjoint : M. Bazin.

Trésorier : M. Lajard.

Commission des fonds : MM. Garcin de Tassy, Mohl, Landresse.

Membres du Conseil : MM. Marcel, l'abbé Bargès, Defrémery, Régnier, Noël Desvergers, Perron, Renan.

Bibliothécaire : M. Kazimirski de Biberstein.

Censeurs : MM. Bianchi, Marcel.

TABLEAU

DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

CONFORMÉMENT AUX NOMINATIONS FAITES DANS L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DU 3 JUILLET 1852.

PRÉSIDENT.

M. Reinaud.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. Caussin de Perceval et Albert de Luynes.

SECRÉTAIRE.

M. Mohl.

SECRÉTAIRE-ADJOINT.

M. Bazin.

TRÉSORIER.

M. Lajard.

COMMISSION DES FONDS.

MM. Garcin de Tassy, Mohl, Landresse.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. Marcel.
L'abbé Bargès.
Defrémery.
Régnier.
Noël Desvergers.

MM. Perron.
Renan.
Derenbourg.
Foucaux.
Troyer.

MM. Bianchi.
Hase.
Langlois.
Pavie.
Grangeret de La-grange.
de Slane.
de Longpérier.

MM. Dulaurier.
Ampère.
de Saulcy.
Lenormant.
Dubeux.
Stanislas Julien.
Sédillot.
Bazin.

CENSEURS.

MM. Bianchi, Marcel.

BIBLIOTHÉCAIRE.

M. Kazimirski de Biberstein.

AGENT DE LA SOCIÉTÉ.

M. Bernard, au local de la Société, rue Taranne, n° 12.

N. B. Les séances de la Société ont lieu le second vendredi de chaque mois, à sept heures et demie du soir, rue Taranne, n° 12.

RAPPORT

SUR

LES TRAVAUX DU CONSEIL DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

PENDANT L'ANNÉE 1851-1852,

FAIT À LA SÉANCE ANNUELLE DE LA SOCIÉTÉ,

LE 3 JUILLET 1852,

PAR M. JULES MOHL.

Messieurs,

Nous célébrons aujourd'hui le trentième anniversaire de la fondation de la Société asiatique. C'est une vie déjà longue pour une association qui n'a d'autre base que le dévouement de ses membres à la science, ni d'autre fortune que les sacrifices qu'ils consentent à faire. Lorsque la Société asiatique fut établie, le plus illustre de ses fondateurs, M. de Sacy, ne croyait pas à sa durée; il donna cependant à cette Société son temps, ses soins et l'appui de son nom, par ce sentiment du devoir qui a gouverné toute sa vie; mais il doutait qu'elle pût se maintenir, et néanmoins elle a surmonté des difficultés de toute espèce; elle a survécu à presque toute cette grande génération de savants qui a fait revivre les lettres orientales en France d'une manière si glorieuse; elle a traversé deux ou trois révolutions politiques; elle

a échappé au danger plus grand de dissensions intérieures, et aujourd'hui, non-seulement elle vit, mais elle se trouve en état d'étendre le cercle de ses travaux.

La raison de la durée d'associations en apparence aussi frêles réside dans le besoin qui les fait naître et qui leur donne une vie presque indépendante des individus qui les composent. Quand on se reporte à l'histoire des sociétés scientifiques libres, on les voit naître surtout à deux époques et par suite de la même nécessité de créer des organes pour des sciences nouvelles, qui ne trouvaient pas leur place dans l'organisation littéraire du temps. La première époque où les sociétés libres couvrirent rapidement de leur réseau presque toute l'Europe, est le siècle qui a suivi la renaissance des lettres. Les idées nouvelles qui agitaient l'esprit humain, après qu'il eut rompu les chaînes de la philosophie et de la théologie scolastiques, idées qui ne trouvaient pas leur satisfaction dans les écoles officielles d'alors, faisaient sentir aux amis des nouvelles lumières la nécessité de s'entendre, de se protéger et de cultiver en commun les sciences naissantes.

Ces sciences acquirent peu à peu leur position légitime; la base de l'enseignement public s'élargit, et quelques sociétés libres, se consolidant, formèrent des académies et des écoles officielles. Il se fit alors un long temps d'arrêt; toute l'Europe travaillait à s'approprier le progrès immense qu'elle venait de faire par le rétablissement des études classiques. Il

fallait publier et interpréter les auteurs grecs et latins, appliquer les faits qu'ils contenaient à toutes les sciences, théologiques, philosophiques, historiques et naturelles; remplacer les méthodes scolastiques par des méthodes plus libres; réformer le goût littéraire d'après les modèles de l'antiquité; enfin, refaire l'éducation scientifique du monde. Ce grand travail a duré trois siècles, pendant lesquels l'Europe, tout occupée à remplir le programme qu'elle s'était proposé, ne pouvait guère songer à l'étendre.

Mais de nos jours ce cadre est devenu de nouveau trop étroit; de nouvelles sciences ont été créées, les anciennes se sont subdivisées, et leurs moindres parties demandent à être cultivées à part. C'est surtout dans les études historiques et naturelles que ce mouvement s'est fait sentir et a débordé de tous côtés. Les établissements d'instruction publique, les académies, les universités, ne peuvent suivre que lentement cette extension subite et presque tumultueuse des études, et les sciences nouvelles cherchent encore une fois, dans la formation des sociétés libres, des points de réunion, des moyens d'action et de publicité, des centres où des travaux spéciaux puissent trouver la sympathie et les secours que le public n'est pas encore préparé à leur accorder. C'est là le motif de la fondation de toutes les associations scientifiques libres qui sont nées en si grand nombre depuis trente ou quarante ans, et vous savez tous que telle est l'origine de notre Société.

Le jour où les études orientales franchirent l'é-

étroite limite des dialectes sémitiques, dans laquelle l'habitude et les besoins de la théologie les avaient enfermées; le jour où les langues et les littératures de l'Inde, de la Chine, de la Perse, et celles des nombreuses races qui se groupent moralement autour de ces pays et leur ont emprunté leur civilisation, commencèrent à être l'objet d'études sérieuses, ce jour-là, les Sociétés asiatiques devinrent une nécessité. Ces études sont immenses; leur but et leur résultat final doivent être de nous faire connaître l'histoire de la partie le plus anciennement civilisée du monde, d'enrichir les sciences morales et sociales de l'expérience des grandes nations qui peuplent l'Asie; d'approfondir l'origine et le développement des idées religieuses et philosophiques qui gouvernaient les hommes, d'étudier les formes littéraires dans lesquelles les sentiments de peuples si divers ont trouvé leur expression; d'expliquer l'organisation des grandes nations de l'Orient que l'Europe envahit de plus en plus, et dont elle est intéressée à connaître le génie et le passé; de retrouver, par la comparaison des langues, la généalogie, les migrations et le mélange des peuples, en un mot, de donner à l'histoire du genre humain, sous toutes ses formes, une base plus ancienne, plus large, plus certaine qu'auparavant.

On a commencé cette grande œuvre de tous côtés; mais elle avance lentement. Le matériel à conquérir forme une masse incalculable; il faut créer les grammaires et les dictionnaires, rechercher les manuscrits, publier et traduire les textes, découvrir

et lire les inscriptions et les médailles, étudier les religions et les mœurs, pendant que le monde, même le monde des lettres, est encore peu en état de rendre justice à ces travaux. Il est avide de résultats; il aimera un jour à lire une histoire de l'Inde et de son influence sur l'Europe antique, une histoire de Babylone tirée des inscriptions cunéiformes, une histoire morale et politique de la Chine, qui lui offrira un étrange parallèle des expériences sociales de l'Europe; mais ces grandes choses se font lentement et sont le fruit d'un travail infini et minutieux, de mille observations et découvertes qui ne sont intéressantes et intelligibles que pour ceux qui vivent dans la science même. Le monde ne peut les apprécier ni juger de la vérité et de la portée des résultats partiels qu'on lui présente, et pourtant il faut que le travailleur trouve de la sympathie; c'est la première condition de sa persévérance et de son succès. C'est pour la lui donner que vous avez fondé votre Société.

Vous avez voulu avoir un centre commun vers lequel puissent converger les travaux si divers qui vous occupent, où tout effort isolé trouve un appui, où toute découverte obtienne un jugement éclairé. Vous avez créé un organe pour vos travaux dans le Journal asiatique, et les soixante volumes qui forment aujourd'hui ce recueil sont une preuve irrécusable de la variété et en même temps de l'unité de vos études. La publicité que vous avez offerte aux recherches les plus ardues et les plus spéciales a été

un puissant encouragement pour la science, et toutes les parties de l'histoire politique et littéraire, de la législation, de la géographie et de la philologie orientale y ont trouvé la solution de nombreux problèmes et des matériaux pour des recherches ultérieures. Votre Journal est devenu un livre de bibliothèque, et il est à croire qu'il est définitivement fondé, car il répond à un besoin évident; les matériaux ne lui manqueront jamais, et les encouragements ne lui feront pas défaut, aussi longtemps qu'il les méritera.

Dans la plupart des sociétés scientifiques, le but de l'association serait atteint par la création d'un point de réunion et par la fondation d'un recueil destiné à répandre les communications et les découvertes des membres; mais il n'en est pas ainsi pour nous. Nous sommes en face de littératures immenses, imparfaitement connues, et qui ne peuvent réellement servir à notre but que quand elles auront été l'objet des travaux de la critique européenne. C'est une tâche d'une étendue telle que l'exécution en pourrait paraître impossible, même en la soumettant à toutes les restrictions qu'elle comporte.

Il est vrai qu'on a comparé les littératures orientales à ces grandes armées asiatiques, qui consistent, pour la plus grande partie, en non combattants, et dont la masse est hors de proportion avec la valeur réelle; et quand on pense à l'étendue énorme même des littératures secondaires; quand on voit que M. de Hammer a eu sous les yeux les ouvrages de deux mille deux cents poëtes turcs; que Mgr Pallegoix

énumère vingt-six mille volumes écrits en siamois, et que M. Latter évalue les ouvrages composés en birman à quatre-vingt mille volumes, on ne peut douter que la plus grande partie de ces livres ne se compose de traductions, d'imitations et de redites, dont la publication n'ajouterait rien à nos connaissances. Mais toute défalcation possible faite, et quelque sévérité qu'on y mette, on reste confondu du nombre, de la variété et de l'étendue des ouvrages orientaux qui ont exercé de l'influence sur la civilisation, les croyances et les idées des différentes nations, ou qui contiennent leur histoire, ou qui sont l'expression originale et artistique de leurs sentiments, ou qui sont nécessaires à l'enseignement et à l'intelligence de tant de langues, et qui, par conséquent, forment la base et les éléments indispensables de toute connaissance véritable de l'Asie.

L'Europe savante a mis plusieurs siècles à publier les ouvrages grecs et latins que l'antiquité lui a légués, et pourtant elle a été aidée dans ce travail par le concours unanime de tout ce qui aspirait à un degré quelconque de culture intellectuelle, et l'on est tenté de se demander combien de siècles il faudra pour que les documents qui doivent servir à l'histoire de l'Orient soient rendus accessibles.

Heureusement, la science n'exige ces matériaux que graduellement; elle fait sentir, à mesure de ses propres progrès, la nécessité de nouveaux documents, et elle finit par les obtenir à travers mille difficultés et mille sacrifices, mais elle les obtient. Le devoir

des Sociétés asiatiques est d'aider à aplanir ces difficultés et à amoindrir ces sacrifices en employant les moyens que la coopération leur offre, et en faisant connaître au public les besoins de la science. Notre Société n'a jamais oublié ce devoir : dès les premières années de son existence, elle a encouragé et entrepris des publications dont l'achèvement quelquefois menaçait de dépasser ses forces, et qui n'étaient pas toujours heureusement choisies. C'est le sort de toutes les associations libres; au moment où elles se fondent, on croit tout probable, tout possible, parce qu'on juge des autres d'après son propre enthousiasme pour une étude de prédilection. Le temps amène l'expérience, et enseigne aux Sociétés ce qu'elles peuvent faire et ce qu'elles doivent laisser faire à l'État ou aux individus. Votre Société a ralenti pendant longtemps ses publications; elle a appris à les mieux choisir, et aujourd'hui elle est au moment de les recommencer sur un plan plus vaste. Vous vous êtes décidés à publier une *Collection d'auteurs orientaux* inédits, accompagnés de traductions et de tables, et calculés de manière à fournir à la science des matériaux importants et variés, et aux écoles en Europe et en Asie des livres corrects, commodes et facilement accessibles. Cette grande entreprise offre plus d'une difficulté et n'est pas sans danger pour vous; mais elle rendra d'éminents services, si elle est exécutée de manière à mériter l'approbation et l'aide de ceux qui s'intéressent aux progrès des lettres. C'est une grande et belle partie de la mission des Sociétés

asiatiques de rendre accessibles les trésors de l'histoire, même à ceux qui sont étrangers aux études philologiques, de fournir à tous des matériaux pour leurs travaux, et de forcer par l'évidence le public à accepter l'accroissement de connaissances que vous lui offrez. Aussi longtemps que les études orientales n'auront pas pris dans le monde le rang auquel elles peuvent légitimement prétendre, aussi longtemps qu'elles n'auront pas rompu le cercle magique qui les enserre et qui commence seulement à céder sur quelques points, aussi longtemps le rôle des Sociétés asiatiques est marqué et leur existence répond à un besoin incontestable.

J'ai à vous rendre compte des travaux de votre Conseil pendant l'année dernière. Vous allez entendre le rapport des censeurs, qui vous prouvera que vos ressources matérielles continuent à suivre le progrès qui a marqué les deux dernières années. Vous êtes restés en bons rapports de services réciproques avec les autres Sociétés; il ne s'en est pas formé de nouvelle pendant cette année; mais il a paru néanmoins un nouvel auxiliaire de vos études, le *Journal asiatique de Constantinople*[1], dirigé par M. Cayol, qui a pris pour modèle notre Journal, et se propose de

[1] *Journal asiatique de Constantinople*, recueil mensuel de mémoires et d'extraits relatifs à la philologie, à l'histoire générale, à l'archéologie, à la science et aux arts des nations orientales en général, et principalement des nations qui ont habité ou habitent l'Empire Ottoman, dirigé et publié par H. Cayol. Constantinople, 1852, in-8°. A Paris, chez Benj. Duprat. (Prix d'une année 25 fr.)

le consacrer aux recherches sur la littérature, les antiquités et l'histoire des peuples qui composent l'Empire Ottoman. C'est une entreprise digne de l'intérêt de l'Europe savante et particulièrement du vôtre.

M. Troyer a terminé la traduction de la *Chronique du Kachmîr*[1], dont il avait commencé la publication pour vous. Les deux premiers volumes, qui ont paru il y a quelques années, contenaient le texte, la traduction et le commentaire des six premiers livres de l'ouvrage, et en comprenaient la partie primitive, composée par Kalhana; le troisième volume nous en donne la continuation par un auteur inconnu du XIIe siècle. M. Troyer a cru, avec raison, pouvoir se dispenser d'imprimer le texte de cette continuation, parce que le seul manuscrit qu'il eût à sa disposition et qu'il devait à la courtoisie de la Société asiatique de Calcutta, était entièrement conforme au texte imprimé dans l'Inde. Grâce à M. Troyer, nous possédons maintenant une traduction complète de cet unique ouvrage historique sanscrit, dont la découverte avait excité une si grande sensation parmi les savants. Ce livre est un document des plus remarquables et dont l'importance sera sentie de plus en plus à mesure qu'on parviendra à reconstruire l'histoire de l'Inde. Des noms et des événements, qui aujourd'hui n'attirent pas notre attention, acquerront toute leur valeur, quand des

[1] *Râdjataranginî*, histoire des rois du Kachmîr, traduite et commentée par M. A. Troyer. Tom. III. Paris, 1852, gr. 8° (727 pages; prix 6 fr.).

renseignements trouvés d'autre part, dans les inscriptions, dans les livres bouddhistes et musulmans, permettront de les placer sous leur véritable jour. La Société doit donc se féliciter d'avoir pu accomplir la publication de la Chronique du Kachmîr.

Cet ouvrage étant terminé, le Conseil de la Société a pensé qu'il était opportun de commencer la *Collection des auteurs orientaux*, dont le plan vous a été soumis il y a un an, et il a décidé l'impression des *Voyages d'Ibn Batouta*, publiés et traduits par MM. Defrémery et Sanguinetti, des *Prairies d'or de Masoudi*, publiées et traduites par M. Derenbourg, et de la *Vie de Mahomet*, par Ibn Hischam, publiée et traduite par M. Kazimirski de Biberstein. Ce sont des ouvrages tellement importants, ou plutôt tellement indispensables aux études orientales, que le Conseil n'a pas cru pouvoir faire de meilleurs choix; et je ne pense pas qu'il soit nécessaire de rien ajouter au simple énoncé de leurs titres et du nom des éditeurs. Votre bureau avait désiré comprendre dans la nouvelle collection une édition du Droit public musulman par Mawerdi: c'était un ouvrage qui nous convenait sous plusieurs rapports, et un membre du Conseil avait déjà fait une grande partie du travail, lorsque nous avons appris que M. Enger, à Bonn, avait préparé une édition du même livre, d'après les manuscrits de Leyde et d'Oxford, et en avait déjà commencé l'impression. Le Conseil, pensant qu'il y aurait une sorte de déloyauté à employer les fonds de la Société à faire concurrence aux efforts hono-

rables d'un savant isolé, a abandonné la publication de Mawerdi. Il ne doute pas que cette décision n'ait votre entière approbation.

Il me reste le douloureux devoir de vous parler de la perte inattendue et irréparable que la Société asiatique et les lettres orientales ont faite par la mort de M. Burnouf, votre secrétaire. J'ai peu à dire de sa vie; elle est tout entière dans ses ouvrages; car jamais il n'y eut un savant plus entièrement dévoué à ses travaux, moins avide d'influence, de fortune, de réputation, enfin de tout ce qui tente l'ambition des hommes. Je ne crois pas même qu'il ait jamais connu toute l'étendue de sa gloire en Europe et en Asie, ni su combien son nom avait grandi graduellement et spontanément, sans le moindre effort ni de lui-même, ni de ses amis, par le seul et irrésistible effet de ses découvertes scientifiques.

Il était né le 8 avril 1801; fils unique du célèbre auteur de la Grammaire grecque, il fut élevé sous les yeux de son père, se destina à la carrière du droit, subit son examen à la faculté de Paris, fut inscrit au tableau des avocats, et travailla pendant quelque temps dans le cabinet d'un homme de loi. Mais les études classiques et grammaticales n'avaient point perdu leur charme pour lui; il avait suivi le cours de sanscrit de Chézy et les cours de l'École des Chartes, en même temps qu'il étudiait le droit; et il a souvent dépeint à ses amis l'étonnement et l'horreur de son vieil avocat quand il découvrait sur la table du jeune

homme le Nalus de Bopp et la Grammaire sanscrite, qui avaient usurpé la place qu'aurait dû occuper le Code civil. Bref, le droit fut abandonné, et M. Burnouf se livra entièrement aux études orientales. Il devint un des membres fondateurs de votre Société, fut nommé maître de conférence à l'École normale en 1829, secrétaire de la Société asiatique en 1830, membre de l'Académie des inscriptions en 1832, bientôt après professeur de sanscrit au Collége de France à la place de Chézy; en 1838, inspecteur de la typographie orientale à l'Imprimerie royale, à la place de M. de Sacy, et il ne dévia plus un instant de sa vocation jusqu'au jour de sa mort.

Jamais vocation n'a été plus vraie que celle de M. Burnouf pour la philologie et surtout pour l'étude du sanscrit. Doué d'un esprit éminemment analytique, il aimait à approfondir l'organisation philosophique de cette langue, et à suivre grammaticalement et historiquement ses mots, qui ont exercé une si grande influence sur les idées des hommes. Une racine sanscrite était pour lui comme le germe d'une plante, qui contient dans ses replis tous les éléments de sa croissance future, et rien n'égalait la sagacité avec laquelle il suivait le développement de ce germe, ses transformations, les nuances qu'il prenait, soit à différentes époques, soit dans les langues dérivées, et leur influence sur la formation des idées.

A l'époque où M. Burnouf commença à s'occuper du sanscrit, on connaissait cette langue, on en possédait des grammaires, des dictionnaires et quelques

textes; mais on ne faisait qu'entrevoir toutes ses ramifications et les grandes lumières qui allaient jaillir sur toute l'histoire du genre humain, par la preuve de la parenté de tant de peuples avec la race hindoue, preuve que le sanscrit devait fournir. Quelques esprits aventureux avaient pressenti ces résultats, et M. Bopp, qui venait de démontrer l'identité de la grammaire sanscrite avec celle du grec et du latin, ouvrit ainsi cette série brillante de découvertes par lesquelles la grammaire comparée a agrandi, précisé et enrichi l'histoire.

M. Burnouf entra dans cette carrière avec toute l'ardeur d'un esprit jeune et curieux. On s'était beaucoup occupé en France de ce qu'on appelait la grammaire générale, étude assez stérile, pendant qu'on avait presque entièrement négligé la Grammaire comparée, science merveilleuse par sa méthode et ses résultats historiques et philologiques. M. Burnouf l'introduisit en France par son cours à l'École normale. Ce cours fut supprimé quelques années après; mais l'École, qui avait été enthousiasmée de ces vues nouvelles sur les rapports des langues entre elles, sur les lois de leur développement, sur la parenté d'idiomes en apparence tout différents, sur les règles de la véritable étymologie, qui faisaient une science de ce qui avait été le hochet des esprits faux et la honte de la philologie, l'École a gardé précieusement les cahiers de M. Burnouf, qui circulent encore aujourd'hui parmi cette jeunesse intelligente.

M. Burnouf n'a rien imprimé de ce cours; mais il ne tarda pas à donner une preuve de la puissance des méthodes qu'il y avait enseignées. Abel-Rémusat, qui s'occupait déjà du bouddhisme, appela son attention sur les livres sacrés des bouddhistes au delà du Gange et de Ceylan, écrits en pali, langue entièrement inconnue alors et de laquelle on ne possédait qu'un alphabet inexact, rapporté par Laloubère il y a deux siècles. M. Burnouf s'adjoignit M. Lassen, et les deux amis présentèrent, en 1825, à la Société asiatique, leur *Essai sur le pali*[1], dans lequel ils expliquaient les différentes écritures usitées pour cette langue, reconstituaient sa grammaire, prouvaient sa dérivation du sanscrit, fixaient les différences principales entre les deux dialectes, et analysaient les ouvrages palis qu'ils avaient à leur disposition. Cette découverte devait fournir plus tard à M. Burnouf des matériaux importants pour l'histoire et les doctrines du bouddhisme; mais pour le moment il se tourna vers la solution d'un autre et plus grand problème.

Anquetil avait apporté de l'Inde ce qui restait des livres de Zoroastre; il en avait publié une traduction, qui pendant soixante ans était restée la base de toutes les recherches sur l'ancienne Perse. Ce livre, produit d'une persévérance et d'une bonne foi qu'on ne peut assez admirer, était aussi parfait que possible

[1] *Essai sur le pali*, ou la langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, par E. Burnouf et Chr. Lassen. Paris, 1826, in-8° (224 pages et 6 planches).

dans l'état de la science d'alors. Mais cette traduction n'était pas faite sur l'original zend, c'était l'interprétation d'une ancienne traduction en pehlewi, telle que les Guèbres de Bombai pouvaient la donner à Anquetil; car eux-mêmes n'entendaient plus l'original et ne comprenaient même la traduction en pehlewi que difficilement et imparfaitement. On commença à s'occuper de ces questions; quelques savants se mirent à nier l'authenticité des livres de Zoroastre et à déclarer que le zend était un dialecte factice; d'autres espéraient remonter, par le moyen du persan moderne, à la connaissance du dialecte ancien; mais ce procédé ne donne jamais de résultats satisfaisants, quand l'intervalle de temps entre les deux dialectes est très-considérable. Aussi la question était-elle restée à peu près intacte, et M. Burnouf se trouva devant une langue inconnue, sans autres secours qu'un mince vocabulaire, un alphabet assez mal déterminé et une traduction suspecte. Il avait, il est vrai, à sa disposition un secours dont Anquetil n'avait pas pu se servir, une traduction sanscrite d'une partie des livres de Zoroastre; mais au lieu d'être faite sur l'original, elle n'était qu'une traduction de cette même traduction dont les Guèbres d'Anquetil s'étaient servis, et par conséquent plus propre à contrôler leurs connaissances en pehlewi qu'à aider à l'intelligence de l'original. Néanmoins ce secours, si précaire qu'il parût, fut d'une grande utilité à M. Burnouf, qui s'assura bientôt que l'ancien persan était un dialecte du sanscrit, et dès ce mo-

ment il tint pour certain qu'il parviendrait à reconstruire la langue de Zoroastre[1]. Il faut voir dans son Commentaire sur le Yaçna[2] quel art et quelle merveilleuse sagacité il a déployés dans cette recherche; comment il a réussi à retrouver la grammaire, à refaire le dictionnaire de cette langue, et à rendre son véritable sens à ce livre antique et obscur, qui avait été obscurci encore davantage par les gloses et les interprétations des Guèbres. M. Burnouf n'a pas achevé ce Commentaire; mais il a publié plus tard, dans votre Journal, une suite de Mémoires[3] sur des mots importants et difficiles, dans lesquels il s'est appliqué à éclaircir une partie des dogmes de Zoroastre, à marquer leurs points de ressemblance avec les doctrines énoncées dans les Védas, et à fixer les rapports exacts de l'ancienne langue persane avec le sanscrit le plus antique. Sa mort a interrompu la continuation de cette belle série de Mémoires, pleins d'aperçus nouveaux, et touchant aux points les plus obscurs de l'antiquité, de même qu'elle ne lui a pas permis de mettre la dernière main à son Dictionnaire zend, dont il laisse le manuscrit en trois volumes

[1] *Vendidad Sadé*, l'un des livres de Zoroastre, lithographié d'après un manuscrit zend de la Bibliothèque du roi, et publié par M. E. Burnouf. Paris, 1829-1843, in-fol. (561 pages).

[2] *Commentaire sur le Yaçna*, l'un des livres religieux des Parses, ouvrage contenant le texte zend expliqué pour la première fois, les variantes des quatre manuscrits de la Bibliothèque royale, et la version sanscrite inédite de Nériosengh, par E. Burnouf. T. I. Paris, 1833, in-4° (CLIII, 592, et CXCVI pages).

[3] *Études sur la langue et les textes zends*, par E. Burnouf. T. I. Paris, 1840-1850, in-8° (429 pages).

in-folio, que le Gouvernement devrait imprimer pour l'honneur des lettres françaises.

Cette grande découverte du persan ancien est loin d'avoir encore donné tous les fruits qu'elle promet. Ellé ouvre l'accès à une infinité de recherches sur les points les plus curieux de l'histoire des religions, de la législation, de la géographie et des langues de l'antiquitité, et l'on ne connaîtra toute sa valeur que quand on en aura tiré toutes les conséquences et fait toutes les applications dont elle contient le germe.

M. Burnouf lui-même a tiré de sa découverte une des conséquences les plus belles et les plus inattendues qu'elle contenait. On avait trouvé en Perse, sur des rochers, sur des tombeaux et sur les restes des palais de Persépolis, des inscriptions magnifiques dans un caractère inconnu, auquel on donnait le nom de cunéiforme. Elles paraissaient offrir un problème insoluble; on n'en possédait aucune traduction; on n'avait aucune indication sur leur sens, aucune connaissance de la langue dans laquelle elles étaient écrites, aucun moyen de lire une écriture qui n'avait d'analogie avec nulle autre. A la fin, M. Grotefend, admettant l'exactitude d'une indication des auteurs anciens sur la localité des tombeaux de Darius et de Xerxès, désigna, par un procédé très-ingénieux, la place que les noms de ces deux rois et leur titre de roi des rois devaient occuper sur deux de ces inscriptions, et forma un alphabet, par l'analyse de ces noms. Comme on ignorait la langue des

inscriptions, on ne pouvait pas aller plus loin, et l'on ne pouvait même pas prouver ou réfuter les résultats de la tentative de M. Grotefend, qui resta ainsi pendant trente ans à l'état de conjecture plausible. Des hommes d'un grand mérite, M. Rask et M. Saint-Martin, s'occupèrent de ce grand problème, sans faire faire des progrès sensibles à sa solution, et sans parvenir à lui ôter son caractère conjectural. Ce fut la découverte du zend qui donna à M. Burnouf la clef de cette énigme; car si les inscriptions étaient réellement de Darius, elles devaient être écrites dans la même langue que les livres de Zoroastre, qui était presque contemporain de ce roi, et l'intelligence des mots et des formes grammaticales devait le mettre en état d'en fixer avec certitude l'alphabet et le sens. Ayant donc appliqué sa connaissance du zend à deux inscriptions de Darius et de Xerxès trouvées près de Hamadan, il parvint à les lire; prouva que la conjecture de Grotefend était fondée, que l'alphabet qu'il avait découvert était partiellement vrai, que la langue des inscriptions était un dialecte voisin du zend, et donna une traduction complète des deux inscriptions et un alphabet presque complet[1]. C'était la première fois qu'on lisait réellement une de ces inscriptions depuis le temps d'Alexandre le Grand, et un problème qui paraissait devoir défier tous les efforts de la sagacité humaine se trouva résolu, comme une conséquence naturelle

[1] *Mémoire sur deux inscriptions cunéiformes trouvées près de Hamadan*, par M. E. Burnouf. Paris, 1836, in-4° (196 pages).

de la découverte du zend. La question était mûre, et M. Lassen, en s'appuyant sur les travaux de M. Burnouf sur le zend, découvrit de son côté et presque en même temps que lui, la lecture des inscriptions cunéiformes persanes.

Cette étude a fait depuis ce moment des progrès immenses; toutes les inscriptions persanes ont été déchiffrées, l'alphabet a été complété et rectifié en quelques points au moyen de nouvelles inscriptions; le sens des mots a été précisé; les rapports du dialecte des inscriptions avec le zend et le sanscrit ont été établis avec la plus grande netteté. L'histoire de la Perse ancienne repose aujourd'hui sur l'interprétation certaine des monuments les plus authentiques, et nous pouvons contrôler Hérodote et Ctésias par les auto-biographies des grands rois et les descriptions de leur empire, qu'ils avaient fait graver sur leurs monuments.

Cette glorieuse découverte des inscriptions persanes est devenue à son tour le point de départ d'une série de recherches encore plus considérables. La lecture des inscriptions persanes a donné la seule clef possible pour la lecture des inscriptions assyriennes et babyloniennes. Il n'y a personne qui ne sache aujourd'hui que les rois de la dynastie de Cyrus avaient l'habitude de faire graver, par une heureuse vanité, toutes les inscriptions en trois langues et en trois caractères, persan, médique et assyrien ou babylonien. Le déchiffrement de la colonne persane fournit naturellement le moyen de reconstruire, par

la comparaison des noms propres, les alphabets de ces langues, et permet d'espérer que l'on retrouvera ces langues mêmes et que l'on parviendra à lire cette masse énorme d'inscriptions assyriennes et babyloniennes que nous devons aux fouilles de M. Botta et de ses successeurs, et que chaque jour voit augmenter.

L'histoire entière des grandes monarchies de la Mésopotamie doit sortir de ces monuments, et les difficultés innombrables de cette étude commencent déjà à céder devant les efforts des savants. M. Burnouf voulut prendre sa part dans cette récolte que ses propres découvertes avaient préparée et rendue possible, et il laisse un volume de traductions d'inscriptions assyriennes; mais ce travail restera malheureusement inédit.

Toutes ces découvertes étaient des applications qu'il faisait de ses études sanscrites, qui n'ont pas cessé d'être la grande occupation de sa vie. Il a préparé plusieurs ouvrages considérables sur la littérature sanscrite, dont un seul a été publié, le Bhagavata Pourana[1]. C'est le Pourana le plus populaire de l'Inde; il contient la vie mythologique de Krichna, mêlée, selon l'habitude du pays, de spéculations métaphysiques et morales. M. Burnouf ne comptait que pour peu dans sa vie de savant cette vaste entreprise, qui aurait suffi à faire la réputation d'un

[1] *Le Bhagavata Pourana*, ou histoire poétique de Krichna, publiée et traduite par M. E. Burnouf. Paris, vol. I-III, in-fol. 1840-1847.

autre. Son penchant naturel le reportait sans cesse vers les Védas, dont l'étude exerçait un attrait irrésistible sur cet esprit avide de remonter toujours à l'origine et à la première expression des idées. Il s'était nourri des Védas; il aimait à percer cette dure enveloppe, dans laquelle les Hindous avaient enfermé leurs premières pensées, à en suivre le développement, et pour ainsi dire l'assouplissement, qui était la suite naturelle des progrès du temps et de la transmission des idées à d'autres peuples. Quiconque l'a entendu parler de ces sujets, a dû être frappé de la netteté et de la perspicacité de son esprit, du soin avec lequel il creusait jusqu'au fond la question la plus minime en apparence, et de sa hardiesse à s'élancer de ce sol si solidement préparé, au milieu des questions les plus difficiles de l'histoire des idées de la race indo-européenne; et je ne m'étonne point de l'expression dont un de ses élèves les plus distingués s'est servi en parlant de son cours sur le Rig-véda, que c'était un enchantement. Il a préparé des travaux considérables sur les Védas; il n'en a rien publié; mais tous ses ouvrages sont pénétrés de ses études incessantes sur ce sujet, et eussent été impossibles sans elles, surtout le dernier, dont il me reste à parler, son Introduction à l'histoire du bouddhisme. Nous avons vu que M. Burnouf avait débuté dans sa carrière par une grammaire de la langue sacrée des bouddhistes de la presqu'île au delà du Gange et de Ceylan. Il continua d'explorer la mine qu'il avait ouverte, et s'occupa surtout avec beau-

coup de suite des livres palis et cingalais. Pendant ce temps l'étude du bouddhisme faisait des progrès considérables; on puisait dans des sources de toute espèce; M. Rémusat prenait le bouddhisme en Chine, M. Hodgson dans le Népal, M. Turnour à Ceylan, M. Schmidt chez les Mongols, Csoma de Körös chez les Tibétains. Chacun croyait tenir la seule et unique doctrine bouddhiste, et la confusion devint extrême entre des théories basées sur des sources d'époques différentes et tirées de tant de littératures diverses. Dans cet état de choses, M. Hodgson découvrit dans les monastères du Népal les originaux sanscrits des principaux ouvrages bouddhistes, que l'on ne possédait jusqu'alors que dans des traductions chinoises, mongoles ou tibétaines. Il en tira lui-même de très-beaux résultats, et eut la pensée généreuse d'envoyer à la Société asiatique de Paris une collection presque complète de ces livres, consistant en quatre-vingt-six volumes. M. Burnouf sentit vivement l'importance de ces nouveaux matériaux. Il traduisit un de ces livres, le *Lotus de la bonne loi*, qu'il se proposa de publier, accompagné d'un commentaire et d'une introduction dans laquelle il voulait examiner sommairement les idées fondamentales du bouddhisme et ce qu'étaient les livres népalais par rapport aux autres littératures bouddhistes. Mais pendant l'impression de sa traduction, il sentit bientôt que l'introduction devenait la partie principale de l'ouvrage, et il se décida à en faire un livre embrassant toute l'histoire du bouddhisme indien, et où en exposant ses doc-

trines fondamentales, il rendait compte des changements qu'elles avaient subis dans les différentes sectes, et des rapports des deux grandes divisions du bouddhisme indien : de l'école du nord et de l'école du midi. Il publia en 1844 le premier volume de cette Introduction [1], dans lequel il traite de l'école bouddhiste du nord. Il y analyse les ouvrages de cette école, en discute l'âge et l'authenticité, les classe d'après les époques auxquelles ils appartiennent et les conciles dont ils émanent, expose les idées principales de la religion, les changements qu'elles ont subis, leurs rapports avec les idées brahmaniques et les conséquences qu'on peut en tirer pour l'histoire de l'Inde. Il m'est impossible d'indiquer en peu de mots tout ce que ce beau travail contient de nouveau; c'est un flot de lumières qui tombe sur le chaos des doctrines bouddhistes et y rétablit l'ordre. On connaît maintenant les époques et les écoles auxquelles appartiennent les livres de chacun des peuples qui ont adopté le bouddhisme; tous ces éléments de conflit se trouvent réduits à leur véritable rôle, avec leur importance réelle, et l'on sait ce qu'on peut en espérer et en obtenir. Aussi ce livre fut-il l'objet des applaudissements unanimes de ceux qui s'étaient occupés de ce sujet, ou qui s'intéressaient à l'histoire des religions. M. Burnouf devait terminer son ouvrage par un second volume, consacré à l'école bouddhiste du midi. Ses anciennes

[1] *Introduction à l'histoire du Buddhisme indien*, par M. E. Burnouf. Paris, 1844, t. I, in-4° (647 pages).

études sur les livres palis et cingalais rentraient dans ce sujet, et il les compléta par des études faites surtout sur les livres birmans. Pour donner une idée de l'étendue de ces travaux préliminaires, je me bornerai à citer ce seul fait, que, trouvant les dictionnaires birmans insuffisants, il en a composé un nouveau infiniment plus complet, qui devait uniquement servir aux travaux préparatoires de ce second volume.

Mais à mesure qu'il avançait, il sentait qu'il y avait des points qui devaient être traités avec plus de détails qu'il n'avait pu leur en consacrer dans le premier volume; il se détermina donc à reprendre la publication du Lotus, en l'accompagnant de vingt Mémoires, où sont éclaircies quelques parties obscures du dogme bouddhiste et où il s'occupe de certains points historiques d'une grande importance, comme par exemple des inscriptions monumentales des rois bouddhistes du temps des Séleucides, que M. Prinsep a déchiffrées le premier, et dont M. Burnouf donne de nouvelles traductions. Ce volume, qui comprend plus de neuf cents pages grand in-4°, est entièrement imprimé; il sera publié prochainement, et ajoutera à l'admiration de l'Europe savante et à ses regrets pour la perte de cette puissante intelligence.

Car malheureusement un travail incessant avait miné les forces de M. Burnouf; il n'avait jamais voulu avoir égard à la délicatesse naturelle de sa santé; il croyait que la parfaite régularité de la vie suffisait

pour la protéger; son amour ardent de la science lui cachait le dépérissement de ses forces, et il en est mort véritablement martyr.

Il y a quelques mois le Gouvernement lui offrit une place dans le Conseil de l'instruction publique, où il aurait pu rendre de grands services; mais il ne pouvait déjà plus assister aux séances; et quand quelques semaines plus tard l'Académie des inscriptions le nomma son secrétaire perpétuel, la main de la mort était sur lui. Il avait le véritable génie des découvertes, une sagacité merveilleuse, un amour inaltérable du vrai, une conception hardie et une méthode d'une sagesse et d'une sûreté presque infaillibles. Il ne lui a pas été donné de terminer ses ouvrages, de tirer lui-même toutes les conséquences de ses grandes découvertes; mais leur effet n'en sera pas moins durable. Il a rehaussé la gloire littéraire de la France, et son nom ne cessera pas de grandir avec les études qu'il a créées.

Je devrais maintenant, Messieurs, vous parler des ouvrages orientaux qui ont paru depuis notre dernière séance générale; mais permettez-moi de vous l'avouer, la mort de M. Burnouf a été pour moi une si grande perte, que je n'aurais pas eu le courage de m'occuper de ces livres, quand même les devoirs sacrés qu'elle m'a imposés m'en eussent laissé le temps. Veuillez donc m'excuser, si je vous demande la permission de renvoyer cette partie de ma tâche à l'année prochaine.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

I.

LISTE DES MEMBRES SOUSCRIPTEURS,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

MM. Abbadie (Antoine d'), correspondant de l'Institut.

Alcober (Vincent), employé au ministère de l'intérieur, à Madrid.

Ampère, membre de l'Institut, professeur de littérature française au Collége de France.

Auer, directeur de l'Imprimerie impériale, à Vienne.

Ayrton, secrétaire du Divan au Caire.

Badiche (L'abbé), trésorier de la métropole.

Badjer, chapelain de la Compagnie des Indes, à Aden.

Bailleul fils.

Barbier de Mesnard, employé au ministère des affaires étrangères.

Barchou de Penhoën.

Bardelli, professeur, à Pise.

MM. Bargès (L'abbé), professeur à la faculté de théologie de Paris.

Barthélemy Saint-Hilaire, membre de l'Institut.

Barucchi, directeur du musée, à Turin.

Baxter (H. J.), Middle-Temple, à Londres.

Bazin, professeur de chinois à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Beauté (fils), à Alexandrie.

Belgiojoso (Mme la princesse).

Belin, drogman, chancelier du consulat du Caire.

Benary (Le docteur Ferdinand), à Berlin.

Berezine, professeur, à Casan.

Bergstedt, agrégé, à Upsal.

Bertrand (L'abbé), curé à Herblay (Seine-et-Oise).

Bianchi, ancien secrétaire interprète pour les langues orientales.

Bland, membre de la Société royale asiatique de Londres.

Boilly (Jules).

Boissonnet de la Touche (Estève), capitaine d'artillerie, à Constantine.

Bonnetty, directeur des Annales de philosophie chrétienne.

Boré (Eugène), correspondant de l'Institut.

Botta (Paul), consul de France à Jérusalem, correspondant de l'Institut.

Bresnier, professeur d'arabe, à Alger.

MM. Breulier (Adolphe), avocat à la cour d'appel de Paris.

Brockhaus (Le docteur Herman).

Brown (John), interprète des États-Unis, à Constantinople.

Brugsch (Ph. D.), à Berlin.

Burgraff, à Liége.

Caldwell, prof. de mathém. à Colombo.

Caspari, professeur, à Leipzig.

Cassel, docteur en philosophie à Paderborn.

Catafago, chancelier du consulat général de Prusse, à Beyrout.

Caussin de Perceval, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École des langues orientales vivantes et au Collége de France.

Charmoy, ancien professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Chastenay (Mme Victorine de).

Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine.

Chinaci Effendi, employé supérieur du Gouvernement ottoman.

Clément-Mullet (Jean-Jacques).

Clermont-Tonnerre (Le marquis de), colonel d'état-major.

Cohn (Albert), docteur en philosophie, à Presbourg.

Combarel, professeur d'arabe à Oran.

Conon de Gabelentz, conseiller d'État à Altenbourg.

MM. Cor, premier drogman de l'ambassade de France à Constantinople.

Cotelle (Henri), interprète du consulat à Tunis.

Daninos, interprète au tribunal civil d'Alger.

Defrémery (Charles), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Delessert (Édouard), à Passy.

Delessert (François).

Delitzsch, professeur à Leipzig.

Derenbourg (Joseph).

Desgranges (Le comte Alix), premier secrétaire interprète aux affaires étrangères, professeur de turc au Collége de France.

Desmaisons, conseiller d'État à Saint-Pétersbourg.

Desvergers (Adolphe-Noël).

Dieterici (Ant.), à Berlin.

Dillman, à Tubingue.

Dittel, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Mlle Djialynska (La comtesse Edwig), à Posen.

Dozon (Auguste).

Drach (P. L. B.), ancien bibliothécaire de la Propagande.

Dubeux (J. L.), professeur de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Du Caurroy, ancien secrétaire interprète au ministère des affaires étrangères.

Duchatellier, à Versailles.

MM. Dugat (Gustave).

Dulaurier (Édouard), professeur de malai à l'École des langues orientales vivantes.

Duméril (Edelstand).

Dumoret (J.), à Bagnères (Hautes-Pyrénées).

Eastwick, prof. au Collége de Haileybury.

Eckstein (D').

Eichthal (Gustave d').

Émin (Jean-Baptiste), professeur à l'Institut Lazareff, à Moscou.

Escayrac de Lauture (Le comte d').

Espina, agent consulaire à Sfax.

Falconer (Forbes), professeur de LL. OO. à l'University-College de Londres.

Fallet, docteur en théologie, à Courtelary.

Finlay (Édouard), à la Havane.

Finn, consul d'Angleterre à Jérusalem.

Fleischer, professeur à Leipzig.

Florent, examinateur dramatique au Ministère de l'intérieur.

Flottes, professeur de philosophie, à Montpellier.

Flügel, professeur, à Meissen (Saxe).

Forbes (Duncan), professeur de LL. OO. au King's-College, à Londres.

Foucaux (Ph. Édouard).

Frankel (Le docteur), grand rabbin, à Dresde.

Fresnel, correspondant de l'Institut.

MM. Garcin de Tassy, membre de l'Institut, professeur d'hindoustani à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Gayangos, professeur d'arabe à Madrid.

Gervy (L'abbé), à Saultet.

Gildemeister, docteur en philosophie à Leipzig.

Goldstücker, docteur en philosophie à Königsberg.

Gorguos, professeur d'arabe au lycée d'Alger.

Gorresio (Gaspare), membre de l'Académie de Turin.

Graf, professeur à Meissen.

Grangeret de Lagrange, l'un des conservateurs de la bibliothèque de l'Arsenal, correcteur pour les langues orientales à l'Imprimerie nationale, rédacteur du Journal asiatique.

Guerrier de Dumast (Auguste-François-Prosper), secrétaire de l'Académie de Nancy.

Guigniaut, membre de l'Institut.

Haight, à New-York.

Hase, membre de l'Institut, professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales vivantes.

Hassler (Conrad-Thierry), professeur à Ulm.

Hedde, délégué du commerce en Chine.

Hervey-Saint-Denys (Le baron d').

Hoffmann (J.), interprète pour le japonais au ministère des affaires étrangères des Pays-Bas, à Leyde.

MM. Holmboë, conservateur de la bibliothèque de Christiania.

Jomard, membre de l'Institut, conservateur-administrateur de la Bibliothèque nationale.

Jost (Simon), docteur en philosophie.

Judas, secrétaire du conseil de santé des armées, au ministère de la guerre.

Julien (Stan.), membre de l'Institut, professeur de chinois au Collége de France, l'un des conservateurs-adjoints de la Bibliothèque nationale.

Kasem-Beg (Mirza A.), professeur de mongol à l'Université de Saint-Pétersbourg.

Kazimirski de Biberstein, bibliothécaire de la Société asiatique.

Kellgren (Herman), docteur en philosophie.

Kemal Effendi (Son Exc.), inspecteur général des écoles ottomanes, à Constantinople.

Kerr (Mme Alexandre).

Krehl, docteur en philosophie, à Leipzig.

Kuch (Auguste), docteur en philosophie, à Zurich.

La Barthe, avocat.

La Ferté de Senectère (De), à Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire).

Lajard (F.), membre de l'Institut.

Lancereau, maître de conférences au collége Saint-Louis.

MM. Landresse, bibliothécaire de l'Institut.

Langlois, membre de l'Institut, ancien inspecteur de l'Université.

Langlois (Victor), élève de l'École des langues orientales vivantes.

Lanjuinais (Eugène).

Laroche (Le marquis de), à Saint-Amand-Montrond.

Latouche (Emmanuel), secrétaire-adjoint de l'École spéciale des LL. OO. vivantes.

Lazareff (Christophe de), conseiller d'État actuel, chambellan de S. M. l'empereur de Russie.

Lecomte (L'abbé), à Vitteaux.

Lenormant (Charles), membre de l'Institut, l'un des administrateurs de la Bibliothèque nationale.

Letteris, directeur de l'Imprimerie impériale orientale, à Prague.

Loewe (Louis), docteur en philosophie, à Londres.

Longpérier (Adrien de), conservateur des antiquités au Musée du Louvre.

Luynes (Le duc de), membre de l'Institut.

Lynch (Blosse), capitaine de vaisseau au service de la compagnie des Indes, à Bombay.

Mac Guckin de Slane, premier interprète de la province d'Alger.

Manakji Cursetji, à Bombay.

MM. MARCEL (J. J.), ancien directeur de l'Imprimerie nationale.

MARTIGNY (DE), ancien chargé d'affaires de France.

MARTIN, interprète de 1re classe, à Constantine.

MAURY (A.), sous-bibliothécaire de l'Institut.

MECKEL, docteur en théologie, à Cologne.

MEDAWAR (Michel), secrétaire interprète du consulat général de France à Beyrout.

MERLIN, sous-bibliothécaire au ministère de l'intérieur.

MÉTHIVIER (Joseph), chanoine d'Orléans, doyen de Bellegarde.

MILLIES, docteur et professeur de théologie à Amsterdam.

MILON, sénateur à Nice.

MINISCALCHI-ERIZZO, chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche, à Vérone.

MOHL (Jules), membre de l'Institut, professeur de persan au Collége de France.

MOHN (Christian).

MONDAIN, capitaine du génie.

MONRAD (D. G.), à Copenhague.

MOOYER, bibliothécaire à Minden.

MORDAUNT RICKETTS.

MORLEY, trésorier du Comité pour la publication des textes orientaux, à Londres.

MOURIER, attaché au cabinet du Ministre de l'instruction publique.

MULLER (Maximilien), docteur en philosophie.

MM. Muller (Le baron de), directeur du Jardin zoologique à Bruxelles.

Munk (S.), employé aux manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Munzinger, de Soleure.

Nève, professeur à l'Université de Louvain.

Ocampo (Melchior).

Oppert, professeur à Reims.

Orianne, conseiller à la cour d'appel de Pondichéry.

Overbeck (Le docteur).

Parthey, docteur en philosophie, à Berlin.

Pasquier (Le duc), membre de l'Académie française.

Pastoret (Amédée de), membre de l'Institut.

Pavet de Courteille (Abel), répétiteur à l'École des jeunes de langues.

Pavie (Théodore), ancien élève de l'École spéciale des langues orientales.

Perron, ancien directeur de l'École de médecine du Kaire.

Pertazzi, élève de l'Académie des langues orientales, à Vienne.

Picquerré, professeur à l'Académie orientale, à Vienne.

Pictet (Adolphe), à Genève.

Pijnappel, docteur et lecteur à l'Académie de Delft.

MM. Place, consul de France à Mossoul.
Platt (William), à Londres.
Poissonnier.
Popovitz (Dimitri), à Jassy, en Moldavie.
Portal, maître des requêtes.
Portalis, membre de l'Institut.
Poujade, consul de France à Tarsous.
Pratt.
Preston (Théodore), Trinity-College, à Cambridge.

Rauzan (Le duc de).
Regnault, capitaine d'état-major à Constantine.
Régnier.
Reinaud, membre de l'Institut, professeur d'arabe à l'École spéciale des LL. OO.
Renan (Ernest), attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale.
Renouard (Le rév. Cecil), à Swanscombe.
Reuss, docteur en théologie, à Strasbourg.
Ricardo (Frédéric).
Rieu (Charles), employé au British-Museum, à Londres.
Ritter (Charles), professeur à Berlin.
Rivelli (Platon-Léonidas), de Corcyre.
Rohrbacher (L'abbé), supérieur du séminaire de Nancy.
Rondot, délégué du commerce en Chine.
Rosetti (Charles de), à Bucharest.

MM. Rosin (De), chef d'institution à Noyon, canton de Vaud.

Rothschild (Le baron Gustave), à Paris.

Rougé (Le vicomte Emmanuel de), conservateur honoraire des monuments égyptiens du Louvre.

Rousseau (Alphonse), premier interprète, à Tunis.

Rousseau (Antoine), interprète principal de l'armée d'Afrique.

Rouzé (Édouard de), capitaine, attaché à la direction des affaires arabes à Alger.

Royer, à Versailles.

Salles (Le commandeur Eusèbe de), professeur d'arabe à l'École des LL. OO. succursale de Marseille.

Saltzbacher (Joseph de), chapelain de S. M. l'empereur d'Autriche.

Sanguinetti (Le docteur).

Santarem (Le vicomte de), membre de l'Académie des sciences de Lisbonne, correspondant de l'Institut de France.

Saulcy (De), membre de l'Institut, conservateur du Musée d'artillerie.

Sawelieff (Paul), membre de l'Académie impériale des sciences, à Saint-Pétersbourg.

Schack (Le baron de).

Schefer (Charles), second drogman de l'ambassade de France à Constantinople.

MM. SCLHECHTA WSSEHRD (Ottocar-Maria DE), drogman de l'ambassade d'Autriche, à Constantinople.

SÉDILLOT (L. Am.), professeur d'histoire au collége Saint-Louis, secrétaire de l'École spéciale des langues orientales vivantes.

SKLOWER (Sigismond), professeur au collége d'Amiens.

SOTOMAYOR (Bermudez DE), à Madrid.

STÆHELIN (J. J.), docteur et professeur en théologie, à Bâle.

STECHER (Jean), prof. à l'Université de Gand.

STEINER (Louis), à Genève.

SUMNER (Georges), de Boston.

TAILLEFER, élève de l'École des langues orientales.

TCHIHATCHEFF (DE).

THEROULDE.

THOMAS (Edward), du service civil de la compagnie des Indes.

TOLSTOÏ (Le colonel Jacques).

TORRECILLA (L'abbé DE).

TRITHEN (J. H.), professeur à Oxford.

TROYER (Le major).

TULLBERG, docteur en philosophie à l'Université d'Upsal.

UMBREIT, docteur et conseiller ecclésiastique, à Heidelberg.

MM. Vaïsse (Léon), professeur à l'Institut national des sourds-muets.

Van der Maelen, directeur de l'établissement géographique, à Bruxelles.

Vandrival (L'abbé), à Boulogne.

Vaugelle (Louis), à Champremont (Mayenne).

Vaux (William), employé au Musée britannique de Londres.

Veth, professeur de langues orientales, à Amsterdam.

Vignard, interprète principal de l'armée, à Constantine.

Vigoureux, professeur à Brest.

Villemain, membre de l'Institut.

Vincent, orientaliste.

Weber, docteur en philosophie, à Berlin.

Weil, bibliothécaire de l'Université, à Heidelberg.

Wessely, docteur en philosophie, à Prague.

Wetzstein, docteur en philosophie, à Leipzig.

Wilhelm de Würtemberg (Le comte).

Woepcke, docteur en philosophie.

Worms, docteur en médecine, à l'école de Saint-Cyr.

Worms de Romilly.

Wustenfeld, professeur à Göttingen.

II.

LISTE DES MEMBRES ASSOCIÉS ÉTRANGERS

SUIVANT L'ORDRE DES NOMINATIONS.

MM. Le baron de Hammer-Purgstall (Joseph), président de l'Académie impériale de Vienne.

Le docteur Samuel Lee.

Le docteur Macbride, professeur à Oxford.

Wilson (H. H.), professeur de langue sanscrite, à Oxford.

Ouwaroff, ministre de l'instruction publique de Russie, président de l'Académie impériale, à Saint-Pétersbourg.

Rickets, à Londres.

Peyron (Amédée), professeur de langues orientales à Turin, correspondant de l'Institut.

Freytag, professeur de langues orientales à l'Université de Bonn.

Kosegarten (Jean-Godefroi-Louis), professeur à l'Université de Greifswalde.

Bopp (F.), membre de l'Académie de Berlin.

Wyndham Knatchbull, à Oxford.

Haughton (R.), professeur d'hindoustani au séminaire militaire d'Addiscombe, à Croydon.

Jackson (J. Grey), ancien agent diplomatique de S. M. Britannique au Maroc.

Shakespear, à Londres.

MM. Lipovzoff, interprète pour les langues tartares, à Saint-Pétersbourg.
Le général Briggs.
Grant-Duff, ancien résident à la cour de Satara.
Hogdson (H. B.), ancien résident à la cour de Népal.
Radja Radhacant Deb, à Calcutta.
Radja Kali-Krichna Bahadour, à Calcutta.
Manakji-Cursetji, membre de la Société asiatique de Londres, à Bombay.
Le général Court, à Lahore.
Le général Ventura, à Lahore.
Lassen (Chr.), professeur à Bonn.
Rawlinson, consul général d'Angleterre à Bagdad.
Vullers, professeur de langues orientales à Giessen.
Kowalewski (Joseph-Étienne), professeur à Kasan.
Flügel, professeur à Meissen.
Dozy (Reinhart), bibliothécaire à Leyde.
Brosset, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

III.

LISTE DES OUVRAGES

PUBLIÉS PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Journal asiatique, *seconde série*, années 1828-1835, 16 vol.

in-8°, complet; 133 fr. et pour les membres de la Société, 100 fr. Chaque volume séparé (à l'exception des vol. I et II, qui ne se vendent pas séparément) coûte 9 fr. et pour les membres 6 fr. 50.

Le même journal, *troisième série*, années 1836-1842, 14 vol. in-8°; 175 fr.

Quatrième serie, années 1843-1852, 20 vol. in-8°; 250 fr.

Choix de fables arméniennes du docteur Vartan, accompagné d'une traduction littérale en français, par M. J. Saint-Martin. Un vol. in-8°; 3 fr. 50 c. et 1 fr. 50 c. pour les membres de la Société.

Éléments de la grammaire japonaise, par le P. Rodriguez, traduits du portugais par M. Landresse; précédés d'une explication des syllabaires japonais, et de deux planches contenant les signes de ces syllabaires, par M. Abel-Rémusat. Paris, 1825, 1 vol. in-8°; 7 fr. 50 c. et 4 fr. pour les membres de la Société.

Supplément à la Grammaire japonaise, par MM. G. de Humboldt et Landresse. In-8° br. 2 fr. et 1 fr. pour les membres de la Société.

Essai sur le Pali, ou langue sacrée de la presqu'île au delà du Gange, par MM. E. Burnouf et Lassen. 1 vol. in-8°, grand-raisin, orné de six planches; 12 fr. et 6 fr. pour les membres de la Société.

Meng-tseu ou Mencius, le plus célèbre philosophe chinois après Confucius; traduit en latin, avec des notes, par M. Stan. Julien. 2 vol. in-8° (texte chinois lithographié et trad.); 24 fr. et 16 fr. pour les membres de la Société.

Yadjnadattabhadha ou la Mort d'Yadjnadatta, épisode extrait du Râmâyana, poëme épique sanscrit; donné avec

le texte gravé, une analyse grammaticale très-détaillée, une traduction française et des notes, par A. L. Chézy, et suivi d'une traduction latine littérale par J. L. Burnouf. 1 vol. in-4°, orné de 15 planches; 15 fr. et 6 fr. pour les membres de la Société.

Vocabulaire géorgien, rédigé par M. Klaproth. 1 vol. in-8°; 15 fr. et 5 fr. pour les membres de la Société.

Poëme sur la prise d'Édesse, texte arménien, revu par MM. Saint-Martin et Zohrab. 1 vol. in-8°; 5 fr. et 2 fr. 50 c. pour les membres de la Société.

La Reconnaissance de Sacountala, drame sanscrit et pracrit de Kâlidâsa, publié en sanscrit et traduit en français par A. L. Chézy. 1 fort volume in-4°, avec une planche; 35 fr. et 15 fr. pour les membres de la Société.

Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset; Imprimerie nationale. 1 vol. grand in-8°; 10 fr. et 6 fr. pour les membres de la Société.

Chrestomathie chinoise, in-4°; 10 fr. et 6. fr. pour les membres de la Société.

Éléments de la langue géorgienne, par M. Brosset, membre adjoint de l'Académie impériale de Russie, 1 vol. grand in-8°; Paris, Imprimerie nationale. 12 fr. et 7 fr. pour les membres de la Société.

Géographie d'Aboul'féda, texte arabe, par MM. Reinaud et le baron de Slane. Imprimerie nationale. In-4°; 50 fr. et 30 fr. pour les membres de la Société.

Histoire des rois du Kachmîr, en sanscrit et en français, publiée par M. le capitaine Troyer. 3 vol. in-8°; 42 fr. et 28 fr. pour les membres de la Société. Le troisième volume seul 6 fr. et 4 fr. pour les membres.

OUVRAGES ENCOURAGÉS

DONT IL RESTE DES EXEMPLAIRES.

Tarafæ Moallaca, cum Zuzenii scholiis, edid. J. Vullers. 1 vol. in-4°; 4 fr. pour les membres de la Société.

Lois de Manou, publiées en sanscrit, avec une traduction française et des notes, par M. Auguste Loiseleur-Deslonchamps. 2 vol. in-8°; 21 fr. pour les membres de la Société.

Vendidad-Sadé, l'un des livres de Zoroastre, publié d'après le manuscrit zend de la Bibliothèque nationale, par M. E. Burnouf, en 10 livraisons in-fol. 100 fr. pour les membres de la Société.

Y-king, ex latina interpretatione P. Regis, edidit J. Mohl. 2 vol. in-8°; 14 fr. pour les membres de la Société.

Contes arabes du cheykh El-Mohdy, traduits par J. J. Marcel. 3 vol. in-8°, avec vignettes, 12 fr.

Mémoires relatifs à la Géorgie, par M. Brosset. 1 vol. in-8°, lithographié; 8 fr.

Dictionnaire français-tamoul et tamoul-français, par M. A. Blin. 1 vol. oblong; 6 fr.

Nota. MM. les membres de la Société doivent retirer les ouvrages dont ils veulent faire l'acquisition à l'agence de la Société, rue Taranne, n° 12. Le nom de l'acquéreur sera porté sur un registre et inscrit sur la première feuille de l'exemplaire qui lui aura été délivré, en vertu du règlement.

IV.

LISTE DES OUVRAGES

MIS EN DÉPÔT, PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE DE CALCUTTA, CHEZ M. BENJAMIN DUPRAT.

RADJA TARANGINI, Histoire du Kachmîr. 1 vol. in-4°; 16 fr.
MOOJIZ EL-QANOON. 1 vol. in-8°; 13 fr.
LILAVATI (en persan). 1 vol. in-8°; 7 fr.
PERSIAN SELECTIONS. 1 vol. in-8°; 10 fr.
INAYAH. Vol. III et IV. 2 vol. in-4°; 25 fr. le volume.
ANATOMY, DESCRIPTION OF THE HEART. (En persan.) 1 vol. in-8°: 2 fr. 50 c.
RAGHU-VANSA. 1 vol. in-8°; 18 fr.
ASHSHURH OOL MOOGHNEE. 1 vol. in-4°; 30 fr.
MAHÂBHÂRATA. 4 vol. in-4°; chaque volume 25 fr.
Table des matières du MAHÂBHÂRATA, quatre cahiers in-4°; 15 fr.
SUSRUTA. 2 vol, in 8°; 25 fr.
NAISHADA. 1 vol. in-8°; 16 fr.
ASIATIC RESEARCHES. Tomes XVI et XVII. 2 vol. in-4°; 34 fr. le volume.
Tome XVIII, 1re et 2e part. 1 vol. in-4°; 22 francs chaque partie.
Tome XIX, 1re partie. 1 vol. in-4°; 25 fr.
Tome XX, 1re partie. 1 vol. in-4°; 22 fr.
Index, 1 vol. in-4°; 20 fr.
JOURNAL OF THE ASIATIC SOCIETY OF BENGAL. Les années 1836-1852; 54 fr. l'année.

JOURNAL ASIATIQUE.

AOUT-SEPTEMBRE 1852.

VOYAGE
DU SCHEIKH ET-TIDJANI
DANS LA RÉGENCE DE TUNIS,
PENDANT LES ANNÉES 706, 707 ET 708 DE L'HÉGIRE (1306-1309);

TRADUIT DE L'ARABE

PAR M. ALPHONSE ROUSSEAU.

L'auteur du manuscrit arabe dont nous offrons ici la traduction, le scheikh Et-Tidjani, écrivait au commencement du VIIIe siècle de l'hégire. Son ouvrage, à la fois géographique et historique, est particulier au royaume des Beni H'afs, dont l'autorité s'étendait depuis Tripoli jusqu'à Bougie.

Ez-Zerk'eschi, chroniqueur tunisien de la dynastie des Beni H'afs, et dont nous avons publié un extrait dans le Journal asiatique du mois de mai 1849, nous apprend que le sultan Abou Yeh'ia Zakaria el-Leh'iani, proclamé en redjeb 711, prit auprès de lui, en qualité de secrétaire, le savant jurisconsulte Abou Moh'amed 'Abdallah Moh'amed ben Ibrahim et-Tidjani. C'est sans nul doute le même que l'auteur du manuscrit que nous traduisons. Notre voyageur est également désigné sous les noms d'Abou Moh'amed 'Abdallah et-Tidjani, dans la *Farésiade*, ouvrage d'El-Khatib ben Konfoud,

dont M. Cherbonneau, professeur d'arabe à la chaire de Constantine, a publié plusieurs extraits intéressants dans le Journal asiatique. (Voir le numéro de janvier 1851, p. 64.)

L'ouvrage d'Et-Tidjani est la relation d'un voyage entrepris dans les États de Tunis, par Abou Yeh'ia Zakaria Ebn Ah'med el-Leh'iani, alors scheikh des Mouah'edin, sous le règne de l'émir Abou 'Abdallah Moh'amed el-H'afsi el-Mostancer billah. — Ainsi que nous venons de le dire, ce même Abou Yeh'ia Zakaria fut proclamé sultan un peu plus tard, au mois de redjeb 711. L'historien Ebn Khaldoun le dit formellement. — Et-Tidjani fit partie de ce voyage comme attaché à la personne du prince. Son érudition et ses vastes connaissances lui permirent de mettre à profit cette circonstance, pour rapporter dans son intéressante *Rah'la* رحلة [1] tous les faits historiques, géographiques, archéologiques, ethnographiques, etc. se rattachant aux villes, villages et contrées par où l'expédition passait.

Ces renseignements donnés par notre auteur sur l'état du pays de Tunis au XIIIe siècle, sont d'autant plus intéressants, qu'ils ne se trouvent consignés, en général, dans aucun autre historien arabe. Le scheikh Et-Tidjani a dû, pour se les procurer, puiser à des sources inconnues aujourd'hui, et les extraire d'historiens arabes, dont les ouvrages sont perdus.

Nous croyons que toute confiance peut être accordée à notre auteur. En effet, la haute position qu'il occupait, son érudition démontrée par l'élégance de son style et par les questions ardues dont il s'occupe, permettent de penser qu'il n'a rien avancé qu'avec parfaite connaissance de cause.

Nous avons cru que dans un travail de la nature de celui-ci la première condition que doit s'imposer le traducteur est une exactitude scrupuleuse. Nous avons donc préféré souvent sacrifier l'élégance de la phrase française, pour serrer de plus près le texte arabe. Nous avons traduit le plus correct

[1] Sur ce genre d'ouvrages, voyez l'introduction à la *Géographie d'Aboulféda*, par M. Reinaud, p. CXXII et suiv.

des trois manuscrits que nous possédons de cet ouvrage, et comme l'ouvrage manquait à la Bibliothèque nationale, nous lui en avons offert un.

Nous avons suivi le mode de transcription des mots arabes en caractères français adopté pour la publication des travaux de la commission scientifique de l'Algérie, sauf quelques légères modifications. — Voici le tableau des lettres arabes et leur valeur adoptée par nous :

ا..... a, e, o, i. L'emploi de ces divers caractères est déterminé par la prononciation et l'accentuation de la lettre arabe.

ب.... b.

ت } .. t...... Ces deux lettres sont généralement confondues dans la prononciation.
ث }

ج.... dj.

ح.... h'.

خ.... kh.

د } .. d...... Généralement confondues.
ذ }

ر.... r.

ز.... z.

س... s.

ش... sch.

ص... ç.

ض... dh.

ط } .. th...... Généralement confondues.
ظ }

ع.... '...... Apostrophe précédée ou suivie de celles des voyelles dont la prononciation nécessite l'emploi.

غ.... r'

ف.... f.

ق.... k'..... Le *g* et le *gu* seront employés dans les mots où l'usage attribue au ق la prononciation gutturale de *g*. Ex. : *Gabès*, *Gafsa*.

ك.... k.

ل.... l.

م.... m.

ن.... n.

ه..... h.

و..... ou.

ي.... i, ï, y.

Nous espérons que les lecteurs de cet écrit voudront bien nous accorder leur indulgence. Le désir d'être utile nous l'a fait seul entreprendre, et c'est dans le but d'ajouter à cette utilité que nous n'avons épargné aucune recherche pour éclaircir notre texte au moyen de notes puisées à des sources différentes.

Alphonse Rousseau.

AU NOM DE DIEU CLÉMENT ET MISÉRICORDIEUX. PUISSE-T-IL ÊTRE PROPICE À NOTRE SEIGNEUR ET MAÎTRE MOH'AMED ET À SA FAMILLE!

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Après avoir loué Dieu, qui a donné à l'homme la faculté de pouvoir apprécier l'excellence de ses bienfaits et qui l'a couvert de son ombre immense, celui qui, par ses décrets préexistants, conduit ses créatures, dans le voyage de la vie, vers un but arrêté d'avance par lui; après l'avoir ainsi loué, nous

exprimons ce vœu : puisse le Très-Haut être propice à notre seigneur Moh'amed! de la fuite duquel il s'est servi pour élever la religion musulmane au-dessus des autres croyances, et qui, dans cette mémorable circonstance, l'a protégé par l'effet de ses bénédictions divines. De combien ces bénédictions ne vinrent-elles pas rehausser l'éclat de la foi et avilir l'infidélité! Puisse l'Être suprême être également propice à la famille de Moh'amed, ainsi qu'à tous ses compagnons, qui, abandonnant pays et fortune, le suivirent dans sa fuite! Ils obtinrent, par leurs brillantes qualités, une si glorieuse renommée, que les louanges les plus étendues ne sauraient en rehausser la moindre partie.

Cet ouvrage embrasse la nomenclature des villes que j'ai visitées dans le cours de ce voyage, ainsi que leur description, le récit de ce que l'on y voit de remarquable, l'indication des routes qui y conduisent et les distances qui les séparent. Il contient des détails historiques sur les conquérants qui se sont emparés de ces villes ou qui les ont fondées, la biographie des personnages importants qui y ont vécu, enfin l'indication des ruines et des vestiges d'anciens monuments que l'on est toujours avec empressement désireux de visiter.

Ce travail est en outre revêtu des riches parures de la poésie et de la prose rimée, parures propres à orner le discours, et qui sont des extraits de lettres écrites ou reçues par moi durant le cours de ce voyage.

Dieu veuille que le but d'utilité que je me suis proposé dans cet ouvrage soit heureusement atteint!

VOYAGE

DANS LA RÉGENCE DE TUNIS.

Mon départ de Tunis, avec le cortége de notre seigneur et maître, eut lieu vers la fin du mois de djoumadi el-aoula de l'année 706 (décembre 1306).

Le premier but que s'était proposé l'émir, était d'aller accomplir le pèlerinage de la Mecque, et de s'acquitter ainsi de ce tribut légitime, auquel aucune créature humaine ne peut se refuser dès qu'elle en a la possibilité. C'était là son plus vif désir et le motif qui l'avait déterminé à quitter momentanément le siége de son gouvernement. Seulement le pèlerinage fut tenu par lui secret pour tout le monde. Il avait été porté à observer ce silence, par la crainte qu'il avait de voir ses sujets, pleins de reconnaissance pour ses bienfaits et qui l'affectionnaient profondément, accourir au-devant de lui, pour le supplier de renoncer à son projet, dès qu'ils auraient connu la partie secrète du voyage. Il résolut, en conséquence, de cacher le but qu'il se proposait, ne doutant pas que cette discrétion ne fût préférable et plus sage. Il annonça publiquement que le motif de

cette expédition se rattachait aux affaires de l'île de Gerba جربة[1], et en même temps, il exprima le vœu de voir enfin cette île rentrer, par ses soins, sous la domination musulmane. — La nouvelle du départ pour Gerba fut donc propagée, et l'émir déclara que la prise de cette île motivait seule ce voyage, ajoutant que s'il parvenait à y atteindre le résultat qu'il se proposait, il se rendrait de là dans le pays du Djerid بلاد الجريد, et qu'il reviendrait ensuite dans la capitale avec la colonne expéditionnaire; mais il cacha son véritable projet, qui était de renvoyer l'armée à Tunis, après avoir terminé ce qu'il se proposait de faire dans le Djerid, et de demeurer ensuite dans une des villes de la contrée, jusqu'à l'arrivée de la caravane qui devait porter les présents du souverain du Mor'reb, Abou Ya'k'oub el-Merini, au souverain d'Orient. Son intention était de profiter alors de cette occasion et de faire route

[1] L'île de Gerba, appartenant aujourd'hui à la régence de Tunis, était occupée à cette époque par les chrétiens depuis plus de vingt années. Vers la fin du XIIIe siècle, les habitants de l'île, pirates redoutables, ne vivant que de leurs rapines, s'étaient soulevés et avaient secoué la domination des rois H'afsites de Tunis. Ce fut alors qu'en l'année 1284, Roger de Loria, amiral de Pierre, roi d'Aragon et de Sicile, s'en rendit maître, ainsi que des deux îles K'erk'ena. Après avoir enlevé de Gerba un riche butin et y avoir laissé une forte garnison sicilienne, l'amiral Roger de Loria revint auprès de son maître pour recevoir de lui l'investiture et le commandement régulier de sa conquête, qui fut érigée en sa faveur en petite principauté. Elle n'eut que cinquante et un ans d'existence. (Voir *Mémoires historiques et géographiques*, par M. Pellissier, t. VI de l'ouvrage de la commission scientifique de l'Algérie, p. 210-216.)

avec les envoyés. Le souverain d'Orient avait chargé plusieurs hauts dignitaires de sa cour de porter de riches présents au prince Mérinite, et ses envoyés étaient passés par Tunis dans les premiers jours du mois de reb'i et-tani de la présente année. L'émir pensait que ces ambassadeurs orientaux hâteraient leur voyage, et que leur retour ne pouvait tarder d'avoir lieu.

C'est là tout ce que l'émir divulga de ses projets. Quelques personnes seulement connaissaient la pensée qu'avait le prince de faire le pèlerinage de la Mecque; néanmoins la généralité du peuple dut la soupçonner; car on en parlait sans cependant qu'on en eût la certitude.

Des corps d'armée de terre et de mer furent désignés, et se préparèrent à se porter sur Gerba. L'expédition navale partit avant nous, vers la moitié de ce mois.

Notre départ de Tunis eut lieu le mardi 14 du mois ci-dessus mentionné [1].

Ce même jour, nous nous arrêtâmes à Radès رادس [2],

[1] L'auteur ayant dit plus haut qu'il partit de Tunis vers la fin du mois, et disant maintenant que ce départ eut lieu le 14 djoumadi el-aoula 706, il faut supposer qu'il laissa d'abord partir le camp, et qu'il alla le rejoindre quelques jours après à Radès.

[2] L'ancienne *Maxula Pratès*, selon Mannert, et l'ancienne *Adès*, selon Shaw, est située à sept milles environ à l'est de Tunis, au fond du golfe, et faisant également face au lac. Les ruines de l'ancienne ville se voient un peu plus loin, et peut-être qu'une partie d'entre elles sont recouvertes par les eaux du lac. Radès ne serait-il pas une abréviation de *Maxula Pratès?* Nous ne sommes pas de l'avis du Dr Shaw, qui voudrait y voir l'emplacement de l'ancienne

à six milles de distance de Tunis [1]. Nous y séjournâmes treize jours, jusqu'à ce que l'armée eût fini de tirer de la capitale tout ce dont elle avait besoin.

Radès est la première rah'ela, ou station, où s'arrêtent les camps et les corps d'armée qui, sortant de Tunis, ne peuvent manquer de passer par ce point. C'est un bourg قرية fort ancien, dont le nom est très-renommé. On y voit beaucoup de vignobles et de vastes champs ensemencés. La mosquée جامع de Radès, où se fait la prière de la khoteba [2], est d'une construction ancienne. De nos jours, il en a été construit une nouvelle, plus spacieuse que la première, mais où ne se dit pas la prière de la khoteba.

Radès a été autrefois et pendant longtemps un lieu de ribath (lieu de guerre) célèbre. Abou 'Obeïd [3]

Adès; selon nous, la ville romaine d'*Uthina* s'éleva sur l'emplacement de la cité punique de *Adès*. On voit les ruines d'*Uthina*, aujourd'hui *Oudna* اودنة, à dix-huit milles environ à l'est-sud-est de Tunis. (Voir une Notice sur les ruines d'Oudna, que nous avons fait insérer dans la Revue archéologique du mois de juin 1846.)

[1] Les Arabes comptent trois cent soixante degrés. Le degré comprend soixante-six milles et un tiers. Le mille vaut mille *ba's*, le *ba'* vaut quatre coudées ordinaires, et la coudée vingt-quatre travers de doigt. Aboulféda dit que l'on estime le mille à quatre mille coudées. (Page 38 de la traduction de M. Reinaud.)

[2] La prière de la khoteba se fait le vendredi dans la mosquée ou les mosquées principales de la ville de Tunis. Cette mosquée devient alors une sorte de paroisse. Il est inutile de dire ici que la prière de la khoteba est un prône fort étendu, qui contient la profession de foi islamique, des prières pour le prophète et ses compagnons, des sentences morales et religieuses, et enfin des vœux pour le sultan régnant.

[3] Abou 'Obeïd, plus connu sous le nom d'El-Bekri, dont un manuscrit, écrit en caractères coufiques, existe à la bibliothèque de

raconte dans ses *Massalek*, d'après la tradition qui remonte jusqu'à Zeïd ben Tabet et Ens ben Malek[1], que ces derniers avaient dit : « Celui qui combattra un seul jour à Radès aura le paradis en partage. » Abou Ish'ak ben el-K'assem er-Rek'ik' ابو اسحاق بن القاسم الرقيق a dit dans son histoire[2] que les savants et les docteurs de l'Orient avaient écrit aux habi-

l'Escurial (n° 1630). Son ouvrage a pour titre : اخبار الزمان والمسالك والممالك. M. Quatremère a inséré dans le tome XII des *Notices des Manuscrits* de la Bibliothèque nationale de Paris la traduction d'une partie de cet ouvrage. Nous aurons parfois occasion de citer, dans le cours de notre travail, cette savante traduction. El-Bekri, qui, selon son propre témoignage, paraît s'être trouvé à Cordoue en 452 de l'hégire, a composé son livre à une époque un peu postérieure.

[1] Ens ben Malek s'appelait aussi Abou H'amza ben Nasser el-Ansari. C'était un des six auteurs les plus estimés comme traditionnistes. Il avait servi Mah'omed pendant dix ans. Il s'établit à Bassora sous le khalifat d'Omar, et mourut en cette ville, en l'année 91 de l'hégire, à l'âge de cent trois ans. Il fut le dernier des seh'abas, ou compagnons et amis du prophète. (Voir D'Herbelot, p. 117.) Zeïd ben Tabet est également un des anciens compagnons du prophète; il fut un de ses secrétaires. (*Vie de Mohammed*, d'Aboulféda, trad. de M. Noël Desvergers, p. 96.)

[2] C'est de cet auteur que parle M. de Slane dans sa lettre à M. Hase, insérée dans le numéro du Journal asiatique du mois de novembre 1844. M. de Slane s'exprime ainsi : « Abou Ish'ac Ibrahim Ibn el-Cacim Ibn er-Rakic, chef d'un des bureaux du gouvernement de Cairewan, composa une histoire de l'Afrique septentrionale, une histoire généalogique des Berbères, et un recueil de poésie sur les différentes espèces de vins. Ibn er-Rakic vivait encore l'an 340 (952). C'est l'Ibn al-Raquiq de Marmol, et l'Ibn Rachich de Léon l'Africain. Au XVIIe siècle, il existait encore en Afrique des exemplaires de ses ouvrages historiques ».

En-Nowaïri s'est servi, en grande partie, de l'ouvrage d'Ibn er-Rek'ik' pour la composition de sa remarquable et précieuse histoire de l'Afrique.

tants de l'Ifrik'ia[1] : « Nous ferons le pèlerinage de la Mecque pour celui qui combattra un seul jour pour nous à Radès. »

Du temps du khalifat de 'Abdelmalek ben Merouan, les Grecs (Roums) étaient venus, avec de nombreux vaisseaux, attaquer la ville de Radès (alors au pouvoir des musulmans). Un grand nombre d'habitants avaient été massacrés, d'autres étaient tombés dans l'esclavage. Un immense butin était dévenu la proie des Grecs[2]. A cette époque, lès habitants de Radès n'avaient aucun ouvrage de défense pour les abriter des coups d'un ennemi entreprenant. Cette circonstance fut cause que les musulmans essuyèrent des pertes considérables. L'émir d'Ifrik'ia, H'assan

[1] Ce que les Arabes entendent par *Ifrik'ia*, comprenait la Numidie, une partie de la Mauritanie cæsarienne et l'*Africa propria* des Romains. Elle réunissait les États actuels de Trippoli, de Tunis, et la partie orientale de l'Algérie. Toutes les fois que, dans le cours de notre traduction, nous citerons les noms d'*Afrique* ou d'*Ifrik'ia*, il faudra toujours l'entendre dans le sens restreint des Arabes.

[2] Il est sans doute question ici de l'expédition qu'en 698 l'empereur Léonce, en apprenant la chute de Carthage sous les coups de H'assan ben el-No'man, envoya en Afrique, sous les ordres du patrice Jean, afin d'y secourir les chrétiens. Carthage fut reprise sur les Arabes; mais ceux-ci, revenant bientôt à l'attaque, la malheureuse rivale de Rome tomba pour la deuxième et dernière fois au pouvoir des musulmans, qui la ruinèrent de fond en comble, de telle sorte qu'elle ne put jamais se relever. Le patrice Jean rentra à Constantinople, ayant eu beaucoup de peine à y ramener une partie de son armée; mais non sans avoir fait payer bien cher la victoire aux musulmans. Il est probable qu'à cette époque Radès fut attaqué par les Grecs, pillé et saccagé, et que c'est de ces derniers événements que parle ici le scheikh Et-Tidjani.

ben el-No'man el-R'assani[1], se transporta sur les lieux, s'y établit pour y surveiller et menacer le pays ennemi, et écrivit une missive au khalife 'Abdelmalek, missive qu'il fit porter par quarante hommes choisis parmi les plus nobles Arabes, et par laquelle il l'informa des dangers que couraient les musulmans par suite de cette pénible situation. Cette nouvelle produisit une fâcheuse impression sur l'esprit du khalife. Les tabe'oun[2] étaient en grand nombre à cette époque, et l'on voyait encore quelques-uns des anciens compagnons de l'envoyé de Dieu, entre autres Zeïd ben Tabet et Ens ben Malek. En apprenant cette nouvelle, ceux-ci dirent à 'Abdelmalek : « Ô khalife, porte secours à cette riche contrée, et

[1] H'assan ben el-No'man el-Rassanî, qui exerçait un commandement important en Égypte, succéda, en l'année 74 de l'hégire (694), à Zoh'eïr ibn K'aïs dans le gouvernement de l'Afrique. Ce fut cet intrépide et habile général qui réduisit la superbe Carthage, et qui soumit à l'empire du khalife toutes les villes de la province, à l'exception d'Hippona (Bône), dernier boulevard de la chrétienté en Afrique. Ce fut encore lui qui sut, en la même année, comprimer et abattre la grande et terrible révolte des Berbères contre les musulmans, sous le commandement de la célèbre Kahina, cette fière reine du mont Aurès, dont la chronique est si pleine d'intérêt. Et-Tidjani en parle plus loin, lorsqu'il cite le château d'El-Djem. H'assan ben el-No'man conserva le commandement de l'Ifrik'ia jusqu'à l'année 88 de l'hégire, époque à laquelle, sur sa demande, il fut remplacé par le non moins célèbre Moussa ben Nossaïr, le conquérant de l'Espagne.

[2] التابعون « les suivants ». C'est ainsi que les musulmans appellent les personnages et les docteurs qui ont suivi les seh'abas الصحابة « les compagnons (du prophète) », et desquels ils avaient reçu les traditions. L'autorité des tabe'oun, comme traditionnistes, est d'un degré inférieure à celle des seh'abas. (Voir D'Herbelot à ce mot.)

rends ses habitants victorieux, pour qu'ils n'aient plus de crainte de l'ennemi; car c'est une des contrées saintes, et ses populations trouvent miséricorde devant Dieu! » — 'Abdelmalek écrivit alors à son frère 'Abdel'aziz, à cette époque émir d'Égypte, et lui ordonna d'envoyer mille Coptes hommes et mille Coptes femmes à H'assan, afin que ce dernier put les utiliser. 'Abdel'aziz les y fit transporter par voie de terre. — H'assan en établit le plus grand nombre dans Radès, et répartit le reste dans les autres ports de l'Ifrik'ia.

Le même H'assan reçut l'ordre du khalife 'Abdelmalek de faire arriver les eaux de la mer jusqu'à Tunis, du côté de Radès. Or l'emplacement occupé aujourd'hui par le lac de Tunis était, d'après ce que rapporte l'histoire, un lieu ensemencé et couvert de jardins. H'assan le fit creuser et ouvrir jusqu'à ce que la mer arrivât au chantier de Tunis [1]. C'est dans

[1] Les historiens attribuent à H'assan les travaux qui furent exécutés à l'effet d'amener les eaux de la mer jusqu'à Tunis, et l'établissement d'un vaste chantier pour la construction des navires destinés à faire la course sur les côtes européennes. Ebn Schebath, excellent chroniqueur de l'Afrique septentrionale, s'exprime ainsi : وجرى البحر من مرسى رادس الى دار الصناعة « Et il fit arriver la mer du port de Radès jusqu'au chantier (qu'il avait établi à Tunis) ». D'autres historiens arabes disent : وامره ان يخرق البحر الى تونس « Et le khalife lui ordonna de faire venir la mer jusqu'à Tunis ». Nous venons de voir que, selon notre auteur, l'emplacement occupé aujourd'hui par le lac de Tunis était couvert d'arbres et de jardins du temps de H'assan ben el-No'man. C'est là une erreur complète; car l'histoire de Carthage nous apprend tout le contraire. L'existence du lac de Tunis, au temps où florissait Carthage, est un fait incontestable, et de plus, il communiquait avec la mer,

ce chantier qu'il faisait construire les bâtiments avec lesquels il allait attaquer les Grecs (الروم) jusque sur leurs côtes. Il les occupa ainsi de la défense de leur propre pays, afin qu'ils ne vinssent plus porter leurs armes en Afrique.

Voilà ce que rapportent les historiens sur ces événements; mais il existe entre eux diverses contradictions.

Dans l'ouvrage d'Abou 'Obeïd, cité plus haut, il est dit que ces événements eurent lieu sous le règne de 'Abdelmalek ben Merouan. — Abou Ish'ak' Er-Rek'ik' dit, dans son histoire, que ce fut sous le règne d'El-Oualid, fils de 'Abdelmalek, et qu'El-Oualid écrivit à ce sujet à 'Abdel'aziz, son oncle. — Ce que rapporte Abou 'Obeïd à cet égard présente plus de certitude, car la mort de 'Abdel'aziz a précédé le règne d'El-Oualid ben 'Abdelmalek, le premier étant mort du vivant de son frère 'Abdelmalek. L'auteur du récit rapporte que les tabe'oun étaient en

puisque la flotte de Bélisaire y entra et y mouilla. Pour concilier, autant que possible, le récit des historiens arabes avec des faits positifs, nous pensons, 1° qu'à l'époque où H'assan vint en Afrique, le lac de Tunis ne communiquait plus avec la mer, des sables et des terres ayant pu en combler la communication; 2° qu'à cette époque le lac avait une étendue moins considérable que celle qu'il occupe aujourd'hui, et c'est ce qu'attestent les ruines nombreuses qu'il recouvre sur ses bords et que heurtent très-souvent les barques qui le sillonnent de nos jours; 3° qu'enfin il faut entendre par ces travaux que fit exécuter H'assan, qu'un canal fut sans doute ouvert à travers la terre basse qui sépare le lac de la mer du côté de Radès même, et qu'ainsi la mer put arriver jusqu'à Tunis et baigner ses murs. (Voy. El-Bekri, t. XII des *Notices* déjà indiquées, p. 491.)

grand nombre à cette époque, et que parmi eux se trouvaient deux hommes, anciens compagnons (seh'aba) de l'envoyé de Dieu, Ens ben Malek et Zeïd ben Tabet. C'est ce qu'ajoute Abou 'Obeïd et dont ne parle pas Er-Rek'ik'. Or le fait n'est point exact, attendu que Zeïd ben Tabet mourut du temps du khalife Merouan ben el-H'akem, et ce fut Merouan lui-même qui prononça sur lui la prière mortuaire. — Les historiens ne sont point en désaccord sur le fait principal, mais bien sur l'indication de sa date. El-Oualid, à cette époque, n'était point khalife, ainsi que le rapporte Er-Rek'ik, ni 'Abdelmalek non plus, comme le dit Abou 'Obeïd; El-Oualid n'était même pas né alors. Le récit rapporté plus haut ne peut être vrai, par l'application de ces observations, qu'en ce qui concerne Ens seulement; car sa mort eut lieu assez tard, et vers la fin du règne d'El-Oualid. — Je suis surpris qu'Abou 'Obeïd, dont l'érudition était si vaste, dont la connaissance de l'histoire était si profonde, ait pu avancer un fait de cette nature, malgré son incertitude et son peu de fondement.

On rapporte que le vaisseau dont il est parlé dans le Coran a été construit par El-Khider dans cette mer de Radès[1], et que le roi qui s'emparait de vive

[1] *Coran*, chap. XVIII, vers. 70 et suiv. Ce Khider est regardé par les musulmans comme prophète, bien qu'en dehors de la lignée de prophètes envoyés, soit aux ismaélites, soit aux peuples de l'Arabie. C'est un personnage mystérieux qui aurait trouvé la fontaine de la vie, bu de ses eaux, et acquis ainsi l'immortalité. Voici ce que dit Es-Soyouti dans son livre : الجامع الصغير, renfermant des tradi-

force de chaque vaisseau, se nommait *El-Gelanda* الجلندا, roi de Carthage [1]. On ajoute que le mur [2] dont il est question dans le Coran, a été élevé à Thabria طبرية, petite ville connue aujourd'hui sous le nom de *Moh'amedia* محمدية, à quelques milles de Tunis [3], et que c'est là qu'El-Khider se sépara de Moïse [4]. Dieu le sait!

Ceci est en opposition avec ce que disent les historiens, qu'aucun des prophètes n'est entré sur les

tions du prophète : وانما سمى الخضر خضرًا لانه جلس على فروة بيضاء فاذا هي تهتز تحته خضراء.

[1] Serait-ce Gélimer, roi des Vandales, qui succéda à Hilderic, et qui fut vaincu par Bélisaire? Notre auteur fait allusion ici au verset 78 du chapitre XVIII du *Coran*.

[2] Allusion au verset 76 du chapitre XVIII du *Coran*.

[3] Moh'amedia est le nom de l'un des palais actuels du bey de Tunis, autour duquel sont casernés deux régiments d'infanterie régulière, et qui, de simple maison de plaisance, est devenu aujourd'hui une petite ville, par suite de l'agglomération de diverses petites maisons, bâties aux frais de l'État, pour le logement des militaires mariés. La Moh'amedia est située à environ trois lieues de Tunis, de l'autre côté du lac, qui touche à la ville dans la direction sud. Ce lac, formé par les eaux fluviales qui, en hiver, se réunissent sur ce terrain salin, se dessèche complétement en été, et se convertit en une vaste et importante saline. On voit autour de la Mah'omedie des ruines romaines assez considérables. Au mois de mai 1850, on y découvrit une dalle en marbre, enfouie à un mètre sous terre, et sur laquelle se lit l'inscription tumulaire de trois évêques de l'église d'Afrique, ROMANVS, EXITIOSVS, RVSTICVS, tous trois ayant été compris dans la mesure d'exil dont le roi vandale Huneric frappa, en l'année 484, les évêques catholiques d'Afrique. Cette pierre est aujourd'hui déposée dans l'église épiscopale de Tunis. Moh'amedia est indiqué sur la carte de la régence de Tunis dressée au Dépôt de la guerre en 1842. Nous nous servirons des indications de cette carte dans le cours de cette traduction.

[4] Verset 77 du chapitre XVIII du *Coran*.

terres du Mor'reb. Mais Abou Ah'med ben 'Adi ابو احمد بن عدي rapporte, d'après la tradition d'Ebn 'Abbas, qui la tenait du prophète, que lorsqu'on demanda à celui-ci l'interprétation de ce passage : «Et quand ils furent arrivés au confluent des deux mers[1], » il répondit : « c'est l'Ifrik'ia. » — 'Abdelh'ak' عبد الحق, dans son ouvrage *El-Ah'kam* الاحكام, après avoir cité cette tradition, dit qu'elle était rapportée par Moh'amed ben Aban ibn Saleh' محمد بن ابان ابن صالح, qui était un des chefs des Mordjias المرجية[2].

Le plus grand nombre des commentateurs combattent cette autre opinion que le *vaisseau*[3] sombra dans la mer de Radès, et que le *mur* fut élevé dans la ville de Moh'amedia. Quelques-uns d'entre eux disent que cette ville était Bark'a برقة[4], aux habi-

[1] Verset 60, chapitre XVIII du *Coran*.

[2] Les Mordjias ou Modjariens, disciples et fractionnaires des Djabariens, furent des sectaires hérétiques de la grande secte des Sefatiens. Ils se divisaient eux-mêmes en diverses branches. Cette secte est une de celles qui prirent naissance au sein de l'islamisme et dans les premières années de son établissement. (Voy. *Introduction à la lecture du Coran*, par M. G. Sale, traduction de M. Solvet, p. 325.) Suppression de dix lignes du manuscrit A. Sujet de nul intérêt.

[3] Verset 70 du chapitre XVIII du *Coran*.

[4] L'ancienne *Barcé*, l'une des principales villes de la Cyrénaïque; elles étaient au nombre de cinq : *Apollonia* (Marsa souza), *Ptolémaïs* (Tolométa), *Barcé* (Bark'a), *Arsinoé* (Tekhira) et *Bérénice* (Bengazi). Le nombre de ces villes avait fait donner au pays le nom de *Pentapolis*. Ebn Schebath rapporte, d'après Et-Tabari, qu'Amr ben El'assi, émir d'Égypte, accorda la paix aux gens de Bark'a, moyennant un tribut de 13,000 dinars, qu'ils s'obligèrent à lui payer chaque année; il leur accorda la faculté de vendre leurs enfants pour s'acquitter de la capitation qui leur était imposée. Ce fut

tants de laquelle fut demandée l'*hospitalité* [1], d'autres disent que c'est l'île verte de l'Andalousie : الجزيرة الخضراء بالاندلس [2]; d'autres prétendent que c'est Antioche انطاكية; d'autres, enfin, disent qu'il est question d'Aïla ايلة [3]. Les habitants de cette dernière ville sont renommés pour leur avarice. On dit qu'ils vinrent auprès du khalife 'Omar ben el-Khatab, et le prièrent de rectifier le passage du Coran où Dieu dit : « Et ils refusèrent de les recevoir فَأَبَوْا أَنْ يُضَيِّفُوهُمَا par la substitution d'un *t* au *b* [4].

Devant Radès, et non loin de cette ville, coule la rivière appelée *Ouadi melian* وادي مليان. Un pont d'une grandeur et d'une élévation remarquables est jeté sur cette rivière. Les Tunisiens racontent qu'il

en l'année 21 de l'hégire, que Bark'a tomba au pouvoir de 'Ok'ba ben Nafe' el-Fehri, lieutenant de 'Amr ben el-'Assi. Cette province reçut des Arabes le nom de Bark'a, dit Aboulféda (traduction de M. Reinaud, p. 178), à cause des pierres qui s'y trouvent mêlées avec le sable. Le mot *Bark'a* se dit de tout lieu où se rencontrent des pierres de différentes couleurs. (Voir El-Bekri, t. XII des *Notices*, p. 447.)

[1] Verset 76 du chapitre XVIII du *Coran*.

[2] C'est la ville d'Algéziras, en Espagne, dans la baie de Gibraltar.

[3] Petite ville sur les confins de la Syrie et de la province du H'edjaz, en Arabie. C'est celle que les anciens géographes ont appelée *Éléna*. (Voy. Aboulféda, p. 86 du texte imprimé par les soins de MM. Reinaud et de Slane, 1840.)

[4] Verset 76 du chap. XVIII du *Coran*. En effet, si l'on substitue un ت au ب de ce passage, le sens diffère, et la honte d'avoir refusé l'hospitalité ne serait plus tombée sur les habitants d'Aïla. Le passage eût été alors : فَأَتَوْا أَنْ يُضَيِّفُوهُمَا « et ils s'empressèrent de les recevoir. »

fut construit avec les deniers d'un homme du R'arb, qui tendait la main aux passants et recevait l'aumône. On ignorait de son vivant quelle était sa position et l'étendue de sa richesse. Lorsqu'il mourut, on lui trouva une fortune considérable, et l'émir Abou Zakaria [1] ordonna que cet argent fût employé à la construction de ce pont [2].

Nous quittâmes Radès le lundi, et nous passâmes, dès le début de cette étape مرحلة [3], par El-Hamet, connue sous le nom de *H'amet el-Djezira* [4] حامة

[1] L'émir Abou Zakaria, l'un des premiers princes de la dynastie des H'afsites, fut proclamé le 11 zil-h'adja 674 de l'hégire. Ses noms sont : El-Émir Abou Zakaria Yeh'ia, ben es-Scheikh Abou Moh'amed, Abdelouah'ed, ibn es-Scheikh Abou H'afs. Il prit le surnom de El-Ouatek'. Il abdiqua en faveur de son oncle Abou Ish'ak', le 3 rebi' et-tani 678. (Ez-Zerkechi, *Histoire des Beni H'afs*. La traduction de cette histoire de la dynastie h'afsite est presque terminée par nous; nous en avons inséré un extrait dans le numéro du Journal asiatique d'avril-mai 1849).

[2] Ce pont n'existe plus aujourd'hui. Il a été remplacé par un autre pont construit sous le règne du premier Hamouda Pacha, pacha de Tunis.

[3] Le mot مرحلة signifie «station, étape, relai, lieu où l'on fait halte après une journée de marche». Il est synonyme de *menzel* منزل, et, en même temps, il se prend dans le sens de journée de marche. Nous emploierons alternativement, dans le cours de cette traduction, les mots *mark'ela* «station ou étape», comme rendant la même pensée. Chez les Arabes, les lieux de station reçurent le nom de مرحلة ou «lieu de départ», et de منزل ou «lieu de descente». On appela, de plus, la distance qui les séparait مسيرة *messira* «marche». Cette distance est ordinairement de huit parasanges; elle suppose une marche de sept à huit heures. (*Introduction générale à la Géographie des Orientaux*, par M. Reinaud, t. I du texte français de la *Géographie d'Aboulféda*, p. 267).

[4] Les bains dont il est ici question sont connus aujourd'hui sous

الحمّة. Ses eaux sont d'un degré de chaleur extrême, et elles sont renommées pour la guérison de maladies graves. Ceux qui en sont atteints vont en toute confiance se baigner dans ses eaux.

El-Bekri rapporte dans son livre des *Messalek*, que « cette source d'eau chaude est considérable, et que maintes fois on en a reconnu l'efficacité. »

Avant l'époque où nous écrivons, l'accès de ces bains était interdit par la construction d'un mur qui les entourait de toutes parts; plus tard, ils furent accessibles à tous. Cette construction, formant autrefois l'enceinte dont il vient d'être parlé, existe encore aujourd'hui.

Ces sources thermales sont la limite du pays connu sous le nom de *Mornak'*, appelé ainsi مرناق du nom d'un de ceux des chrétiens qui en furent les maîtres après la conquête de l'Afrique par les Arabes[1].

le nom de *H'amamlif.* Diverses constructions se sont élevées auprès de ces sources. Les bey de Tunis y ont un palais, aujourd'hui abandonné et presque en ruines. C'est l'*Ad aquas* des anciens. Le nom arabe *H'amamlif* paraît se composer de *h'amam* et de *lef*, c'est-à-dire « prendre un bain et s'envelopper aussitôt ». D'autres personnes prononcent et écrivent *h'amam-el-enf* « le bain du nez ». Je crois que la première leçon est la meilleure. On y voit les ruines d'anciennes constructions, peut-être les restes de thermes romains. En 1844, on trouva dans l'enceinte du bain particulier de Sid Moh'amed ben 'Ayad une pierre sur laquelle il y avait cette inscription :

AESCVLAPIO
F. IVLIVS PERSEVS COND. IIII. P. C.

(H'amamlif est indiqué sur la carte du dépôt de la guerre. 1842).

[1] C'est encore le nom que porte une partie du terroir de Tunis. Elle est très-fertile, et, outre ses vastes jardins d'oliviers, on y voit

Ce chrétien devint propriétaire de cette localité par ruse et tromperie, et cependant H'assan ben el-N'oman sanctionna sa possession. Voici les faits: ce Mornak' était le maître de Carthage. Lorsque les musulmans pénétrèrent dans l'Ifrik'ia et que la ville de Tunis fut conquise par H'assan, ce dernier se porta au-devant de Mornak' pour le combattre. Chaque jour les musulmans prenaient les armes, puis, le soir venu, retournaient à Tunis. Or quand ils reparaissaient le matin, ils avaient constamment le soleil en face, ce qui leur fatiguait la vue[1]. Ils en écrivirent au khalife 'Othman, qui ordonna de ne combattre l'ennemi, à l'avenir, qu'après l'heure du zoual زوال[2], sage mesure qui vint rendre la position des Grecs extrêmement critique. Aussi ceux-ci, qui avaient tenu prêts plusieurs navires non loin de la porte dite *Bab en-nessa* باب النساء[3], s'y embarquèrent secrètement avec leurs femmes et leurs enfants, dans

de belles orangeries. (Indiqué sur la carte de la régence de Tunis, au Dépôt de la guerre, 1842.)

[1] Carthage est à l'est par rapport à Tunis.

[2] زَوَال. Nom d'action du verbe زَالَ «quitter un endroit, cesser d'être dans un lieu, etc.» Le zoual, c'est le point à partir duquel commence le déclin du soleil.

[3] C'est là sans doute le nom donné par les Carthaginois à l'une des portes de leur ville, s'ouvrant sur le port ou sur les quais. Peut-être est-il question ici d'une porte d'entrée de Carthage, au bord de la mer, et dont les restes ont été retrouvés par M. Falbe, qui en fait mention dans le texte de son plan de Carthage, p. 38. Cette porte est indiquée sur ce plan au n° 72. El-Bekri (p. 490 du t. XII des *Notices*) parle de cette porte comme appartenant à Radès et non à Carthage.

le court espace d'une nuit, et abandonnèrent la ville, dans laquelle il ne resta plus que le roi nommé Mornak', sa famille et ses enfants. Celui-ci écrivit alors à H'assan : « Veux-tu m'accorder la vie sauve à moi et à ma famille, et me laisser indiquer le lieu où je désire fixer ma retraite? Moyennant cette condition, je m'engage à te rendre la ville. » Ignorant la fuite de ceux des Grecs qui étaient parvenus à s'embarquer, H'assan accéda à ces propositions. Mornak' choisit alors, conformément à la convention préalablement arrêtée, ce pays qui aujourd'hui encore est appelé de son nom, et qui renfermait à cette époque un grand nombre de villages. Il mit les musulmans en possession de la ville, dans laquelle ceux-ci ne trouvèrent que le roi et sa famille. H'assan exécuta toutefois la promesse qu'il avait faite, et Mornak' devint ainsi le maître de ce territoire[1].

Après être sortis des terres de Mornak', nous entrâmes sur celles de la presqu'île connue autrefois sous le nom de presqu'île de *Scherik* جزيرة شريك[2].

[1] Aucun historien, que nous sachions, n'a donné le nom du dernier maître de Carthage, qui, ne pouvant plus défendre la vieille cité punique, la livra aux Arabes. *Mornak* serait-il la corruption de ce nom, ou bien n'y faut-il voir qu'une altération du mot *monarque?* Notre voyageur paraît avoir puisé ces détails dans El-Bekri. (Voir le t. XII des *Notices*, p. 490-491.)

[2] الجزيرة. L'*île*, mot souvent employé pour désigner une presqu'île. (Exemple : جزيرة الاندلس « la presqu'île de l'Andalousie ».) En effet, il est question ici d'une presqu'île, celle du cap Bon. On la fait généralement commencer à partir de la petite ville actuelle du Soliman سليمان, ville bâtie vers la fin du xv[e] siècle par les Arabes chassés d'Espagne, et en tirant une ligne droite dans le sud-est sur la petite ville maritime de Nebel نابل, l'ancienne Néapolis.

Elle prend son nom de Scherik ben el-'Abssi, l'un des anciens chefs qui y commandèrent [1], lequel fut père de K'oret ben Scherik, gouverneur de l'Égypte pour El-Oualid, fils de 'Abdelmalek.

Cette presqu'île a toujours été renommée pour sa fertilité et son abondance. « Elle est, dit Es-Scherif [2], excellente et fertile; elle possède de vastes plaines, de l'abondance, de la richesse, des eaux et des fruits; elle est, en général, plus riche en végétation que les autres contrées [3]. »

Abou Ish'ak' Ibrahim er-Rek'ik' rapporte le fait suivant: « Lorsque 'Abdallah ben Sa'ed ben Abi Serh' pénétra dans le Mor'reb [4], les Roums (Grecs) affluè-

[1] Ce fut sous l'administration de Dinar Aboul-Mohadjir, en l'année 51 de l'hégire, que les Arabes, commandés par un certain H'anache ben 'Abdallah es-Senassi, firent la conquête d'une partie de la presqu'île du cap Bon. Le premier administrateur que Dinar donna à ce pays, fut Scherik el-'Abssi, qui lui imposa son nom.

[2] Le célèbre Édrisi.

[3] Suppression d'une page et de six lignes du texte du manuscrit A. Sujet de nul intérêt.

[4] 'Abdallah ben Sa'ed ben abi Serh', nommé par le khalife 'Othman au commandement de l'armée expéditionnaire en Afrique, pénétra, à la tête de vingt mille hommes dans la Cyrénaïque et la Pentapole, en l'année 27. Ce fut ce général arabe qui, le premier, soumit cette riche contrée à l'autorité des khalifes. Le sort de l'Ifrik'ia fut décidé par la bataille de 'Ak'ouba (non loin de *Suffetula*, aujourd'hui *Sbitela*), dans laquelle les troupes musulmanes remportèrent une éclatante victoire sur les légions grecques, commandées par le patrice Grégoire en personne. Grégoire fut tué dans la bataille, et les Grecs, consternés, achetèrent au poids de l'or une paix illusoire, qui ne fit retarder que de quelques années seulement l'établissement définitif des Arabes en Afrique. (Voir plus loin, p. 122.)

rent dans la presqu'île. Ils se rendirent dans la ville d'Ak'libja اقليبية [1], d'où ils s'embarquèrent pour l'île de K'ossera قوسرة (l'île de la Pantellerie). On dit qu'ils y demeurèrent jusqu'au temps où 'Abdelmalek ben Marouan chargea 'Abdelmalek ben K'athan du soin de diriger diverses expéditions militaires. C'est à cette époque que furent conquises toutes les îles de l'Ifrik'ia.

La presqu'île de Scherik était divisée en un grand nombre de territoires. Le plus considérable d'entre eux était celui appelé *Menzel el-Kebir* منزل الكبير, connu aussi sous le nom de *Menzel Beschek* منزل بشق [2]. C'était une grande ville, ayant une mosquée, des bains et des marchés bien approvisionnés. Ah'med ben 'Issa, qui s'était soulevé contre les Beni Ar'leb, y avait son palais [3]. Ce menzel est aujourd'hui en ruines, et il n'en reste que l'emplacement. On dit que les colonnes de sa mosquée, qui étaient en marbre poli et d'une forme gracieuse, ont été trans-

[1] Petite ville du littoral E. tunisien, appelée de nos jours *Galipia*. C'est l'ancienne *Clypea*. Indiquée sur la carte de la régence de Tunis, dressée au dépôt de la guerre, 1842.

[2] Cette localité est encore connue de nos jours sous le nom de *Menzel el-Kebir*. On y compte environ deux cents maisons, groupées ensemble et entourées de jardins et de bois d'oliviers. Sa population peut être évaluée à huit cents âmes environ. Indiquée sur la carte de la régence de Tunis dressée au Dépôt de la guerre en 1842. El-Bekri parle du menzel de Baschou منزل باشو; il faut lire منزل باشق avec un ق au lieu d'un و. (Voir p. 499 du tome XII des *Notices*.)

[3] El-Bekri dit : «On y voit le palais d'Ah'med ben Issa, qui commandait dans cette place au nom d'Ebn Agheleb. (Tome XII des *Notices*, p. 500.)

portées à Tunis depuis peu de temps, et qu'elles y ont été employées aux constructions de la mosquée de la k'asba.

La ville de Beschek' a donné son nom à plusieurs personnages pieux. De ce nombre on cite Abou 'Abdelselam Mefredj ben Biadha ابو عبد السلام مفرج بن بياضة. Il en sera parlé plus loin, dans un autre endroit de ce livre.

Ben Schedad [1] fait un triste tableau de la condition dans laquelle l'Afrique était tombée à l'époque où 'Ali ben Ish'ak' el-Mayork'i s'en rendit maître [2]. Il s'exprime ainsi : « Je demandai des nouvelles de l'Ifrik'ia à Abou 'Abdallah ben el-Ber el-Hedaoui, et il m'informa, la même année où il arriva à Damas,

[1] Abou Moh'amed 'Abdel'aziz ben Schedad es-Senhadji, fils de l'émir Temim, cinquième prince de la dynastie senhadjite. Il composa une histoire intitulée الجمع والبيان في اخبار المغرب والقيروان. Eben Khalikan en fait mention dans son وفيات الاعيان, en parlant de l'aïeul de cet auteur, Abou Yeh'ia Temim ben Mo'ez, ben Badis, ben el-Mançour, ben Balkin, ben Ziri, prince d'Ifrik'ia, mort le 15 redjeb 501 de l'hégire.

[2] 'Ali ben Ish'ak' el-Mayork'i, prince et maître des îles de Mayorque, Minorque et Ivice. Profitant de l'absence de l'émir Ya'k'oub el-Mançour billah, qui s'était porté en Andalousie, il débarqua dans la province d'Ifrik'ia, et y commit un grand nombre d'exactions et de déprédations. Ses troupes s'emparèrent de Tunis et s'y établirent en la frappant d'une contribution de cent mille dinars. Les auteurs tunisiens, Ebn Chama' et El-K'aïrouani, ce dernier surtout, en font longuement mention. La descente d'El-Mayork'i en Ifrik'ia eut lieu, en effet, d'après l'opinion de ces auteurs, vers l'époque mentionnée par notre voyageur. El-Mayork'i avait pour allié et complice dans ses déprédations un certain Scherf ed-din K'arak'esche, dont il sera fait mention plus loin, à l'article de Gabès.

c'est-à-dire en l'année 582, que l'Ifrik'ia avait été entièrement ruinée. Voici certains faits, ajouta-t-il, qui te feront connaître l'état de ce pays à l'époque où 'Ali ben Ish'ak' vint assiéger Menzel Beschek', dans la presqu'île et à quelques milles de Tunis. Les habitants de ce menzel lui ayant demandé l'aman il le leur accorda et entra dans ce menzel à la tête de ses troupes. Mais celles-ci, au mépris de la promesse jurée, pillèrent tout ce qui s'y trouvait, et leur avidité fut telle qu'elles dépouillèrent même les malheureux habitants des vêtements qui couvraient leur nudité. Des bandes de nègres et d'Arabes forcèrent les demeures des gens du menzel, qui durent prendre la fuite. Ils se réfugièrent tous à Tunis, et s'établirent au pied de ses deux remparts. L'hiver les y surprit, et ils périrent de froid. Le nombre de ces malheureux s'éleva à douze mille. »

El-Fadhel el-Bessami dit dans son journal, que « dans le mois de djoumad el-akhera de l'année 585, ils apprirent que Yehia ben Ish'ak' el-Mayork'i et Abou Zeïd er-R'erbi pénétrèrent dans le pays de Beschek', près de Tunis, et qu'ils y dépouillèrent ses habitants. Ceux-ci durent se transporter à Tunis, où ils arrivèrent pieds nus et sans vêtements. Il en mourut environ douze mille de faim, de froid et de privations de toute espèce. » Voilà un des actes qu'El-Fadhel attribue à Yeh'ia ben Ish'ak'. Dans le précédent récit, il est dit que ce fut 'Ali ben Ish'ak', son frère, qui agit de la sorte. Il peut se faire que ce soit un seul et même fait, et qu'il y ait eu erreur

quant à celui qui en fut l'auteur; peut-être est-ce là un second événement. Cette autre version serait probable; car selon ce qu'a dit Ebn Schedad, c'était 'Ali ben Ish'ak' qui, en l'année 582, exerçait le commandement supérieur, et qui eut son frère Yeh'ia pour successeur. Dieu le sait d'ailleurs! On lit dans un autre endroit de l'histoire d'El-Fadhel « qu'en l'année 582, la nouvelle parvint d'Alexandrie, que K'ar'ak'esche el-Armeni[1] avait dévasté le pays de Beschek', et qu'il y commettait des déprédations continuelles, ainsi qu'à Sfax et à El-Mahdia. » Ici finit ce que nous avons extrait de l'ouvrage d'El-Fadhel[2].

A partir de cette presqu'île, nous commençâmes à entrer sur les terres منازل des Arabes qui [sous le règne du prince Zirite el-Mo'ez] s'emparèrent du territoire de l'Afrique.

Le pays où nous étions appartenait aux terres des Beni Delladj بني دلاج, dépendant des Riahines الرياحين. Ceux-ci sont eux-mêmes une fraction de la tribu des Beni Ouf ben Selim بني عوف بن سليم. A mesure que ces Arabes d'Orient arrivaient en Ifrik'ia, ils se mettaient en possession des terres occupées par d'autres Arabes arrivés avant eux, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'enfin les terres dont il est ici question tombassent entre les mains de ceux qui

[1] Voir la note 2 de la page 81.

[2] Toutes nos recherches ont été inutiles pour découvrir dans les bibliothèques publiques et privées de Tunis, l'ouvrage de ce chroniqueur.

en sont aujourd'hui les possesseurs. La fraction des Beni Delladj est assez connue par ses actes tyranniques sur le pays et sur ses habitants pour que nous ayons besoin d'entrer à ce sujet dans aucun détail.

Dieu a puni El-Djerdjerani le Mutilé الجرجراني الاقطع [1]. C'est lui qui avait facilité aux Arabe l'accès de cette contrée, et, par ses projets perfides, fait éprouver à la province d'Afrique ces calamités qui sont si connues. Avant cette époque, ces Arabes étaient établis dans le Sa'id الصعيد, une des provinces de l'Égypte, et certes, la pensée ne leur était jamais venue qu'ils pourraient un jour pénétrer dans cette contrée. Ce fut El-Djerdjerani qui les y engagea et leur facilita les moyens de l'envahir. Il augmenta par là la détresse et les malheurs qui pesaient déjà sur les habitants de ce pays. Des motifs de vengeance personnelle le portèrent à le plonger dans la ruine, et il se hâta de le faire; mais Dieu lui tint compte de ses actions.

Nous avons cru devoir rapporter ici les motifs qui déterminèrent El-Djerdjerani. En rappelant ces faits, nous ne faisons qu'ajouter à l'utilité de ce livre. Nous puiserons ce que nous allons dire dans l'ouvrage d'Ebn Bessam ابن بسام, qui en parle dans un cha-

[1] Le manuscrit B porte : الجرجاني. Notre voyageur parle lui-même, un peu plus loin, de ce ministre. Ebn Khalikan et Es-Soyouti donnent sur lui des renseignements plus détaillés. (Voyez aussi la lettre adressée par M. Reinaud à M. Silvestre de Sacy, Journal asiatique du mois d'avril 1835, p. 355.)

pitre de son livre intitulé *Ed-Dhekhira* الذخيرة[1]; puis nous ajouterons les autres renseignements que nous avons recueillis sur ces faits.

On lit dans Ebn Bessam, que lorsque les Beni 'Obeïd, qui régnaient en Ifrik'ia, conquirent l'Égypte et conçurent la pensée d'y fixer le siége de leur empire, El-Mo'ez ben Isma'il ben Moh'amed ben 'Obeïd-allah, qui, en sa qualité de souverain avait adopté le surnom d'El-Mo'ez lidin Allah[2], voulut aller lui-même prendre possession de sa conquête. Il fit appeler à cet effet auprès de lui Ziri ben Menad, alors chef suprême, très-aimé de la tribu des Sanhadjas[3],

[1] Aboul-K'assem 'Ali ben Bessam, auteur de l'ouvrage intitulé : الذخيرة في محاسن اهل الجزيرة (Ibn Khalikan).

[2] C'est le cinquième et dernier prince de la dynastie des 'Obeïdites en Ifrik'ia, et le premier de la dynastie Fathimite en Égypte. Il naquit à El-Mâhdia vers l'année 319 de l'hégire, et succéda en 341 à son père qui, de son vivant, l'avait désigné pour prendre après lui les rênes du gouvernement. Ce fut le 14 rebi' el-aoual 358 que les troupes d'El-Mo'ez, sous le commandement du kaïd Djohar, se mirent en marche pour l'Égypte. L'entrée de Djohar, dans la capitale de cette contrée, eut lieu le 2 scha'ban de la même année. Ce ne fut qu'en l'année 362, selon El-Bekri, qu'El-Mo'ez, quittant l'Ifrik'ia, où il laissait Youssef ben Ziri comme son khalife, se rendit de sa personne en Égypte.

[3] Ziri ben Menad es-Senhadji, chef de la famille des Beni Menad. Il régnait en prince presque indépendant sur le pays d'Achir, dans l'ancienne province de Titteri. Ziri offrit à l'émir El-Mançour billah, qui commença à régner en Ifrik'ia en l'année 334 de l'hégire, le concours de sa valeur personnelle et celui des forces dont pouvait disposer son petit État, pour soumettre plusieurs révoltes, celle entre autres d'Abou Yezid, en l'année 335. Plus tard, il obtint du prince, en récompense de ses services, la ville de Tiaret, qui fut réunie à son petit État. On voit de nos jours, non loin de Bor'ar, des ruines appelées *Yechir* (mot berbère qui veut dire « griffe »). On a

et père de dix enfants, tous d'un courage et d'une beauté remarquables. El-Mo'ez lui dit : « Amène-moi tes enfants ; j'ai conçu de vastes projets, à l'exécution desquels vous devez tous m'aider. » Or le plus jeune des enfants de Ziri, celui pour lequel son père avait le moins de prédilection, se nommait Youssef. Ziri, se conformant à l'ordre du prince, se rendit devant lui avec ses enfants, à l'exception pourtant de Youssef, qui se trouvait précisément être celui que le destin avait désigné pour assurer la réalisation des projets conçus par le prince. On dit qu'El-Mo'ez possédait la science de prévoir l'avenir en ce qui le concernait lui et ses amis. C'est ainsi qu'il savait que la personne qu'il chargerait de gouverner l'Ifrik'ia, dans le cas où il se rendrait maître de l'Égypte (et qu'il serait obligé de s'y transporter lui-même), devait avoir un signe particulier connu de lui seul, et qui était sans cesse présent à son esprit. Or lorsque les fils de Ziri furent réunis devant lui, il ne trouva sur aucun d'eux l'indice en question. S'adressant alors à leur père, il lui dit : « Je ne vois sur aucun de ceux qui sont devant moi la marque du courage et de la valeur. » Ziri chercha à justifier le mérite de ses fils, tous braves selon lui. « Quant au plus jeune de mes enfants, ajouta-t-il, il

pu croire un instant, vu la ressemblance des deux noms, que c'étaient là les ruines de l'ancienne capitale de l'État du prince Ziri; mais M. Berbrugger (note à la p. 350 du t. IX de l'ouvrage de la commission scientifique de l'Algérie) affirme que ce sont là des ruines romaines, et qu'il faut chercher ailleurs, mais toujours de ce côté, l'*Achir* arabe.

est complétement insignifiant. » Ce fut en vain que le père s'attacha à déconsidérer son fils; le sort favorisait ce jeune homme, et, malgré tout, lui venait en aide. El-Mo'ez répondit alors à Ziri : « Va me chercher ton fils Youssef, et ne reparais devant moi qu'avec lui; car c'est lui seul que je désire, c'est lui seul dont j'ai besoin. » En effet, aussitôt que Youssef comparut devant le prince, celui-ci le reconnut (pour être celui qui lui était secrètement désigné), et à l'instant même il l'investit de l'autorité du khalifat (légat, lieutenant).

Dès ce moment, Youssef ben Ziri prit la direction des affaires (de la province de l'Ifrik'ia [1]), et sa nomination brisa les ambitieuses pensées de ceux qui aspiraient de toutes parts à cette haute fonction. La nature des affaires du gouvernement obligea Youssef à entreprendre, pendant son administration, de longues expéditions et excursions (militaires). Ses actes furent en tous lieux couronnés d'un plein succès, et sa renommée se répandit bientôt partout. Il parvint à un âge avancé, après avoir gagné sur ses

[1] Ce fut le mardi, 23 zil-h'adja 361, que Balkin Youssef ben Ziri reçut de l'émir El-Mo'ez lidin Allah le commandement de l'Ifrik'ia, à l'exception toutefois de la Sicile, qui, depuis quelques années, avait été constituée en émirat spécial, et dont le gouvernement était confié à cette époque à Ah'med ben el-H'assan ben 'Ali ben Abi el-Kelbi, de la province de Tripoli, lequel conserva un gouvernement particulier, 'Abdallah ben Yekhelef el-Ketani, devant relever directement du nouveau khalifat. Youssef mourut à la fin de l'année 373 (le 23 zil-h'adja), au moment où il s'occupait d'étouffer la révolte qu'un certain Ben Kharzoune avait tentée dans le Mor'reb, en s'emparant de la ville de Segelmassa.

ennemis de nombreux avantages. A sa mort, il laissa l'émirat à ses enfants, et l'autorité se transmit successivement entre eux jusqu'à ce qu'elle échût en partage à El-Mo'ez Badis. Ce fut le dernier prince remarquable de cette dynastie [1].

Le premier acte par lequel ce prince inaugura son autorité, fut d'ordonner l'extermination de la rafed'a [2]. Bientôt, se révoltant contre la suzeraineté des khalifes d'Égypte, il se plaça sous celle du commandeur des croyants, à Bagdad. Celui-ci accueillit sa soumission avec empressement, et lui écrivit aussitôt pour l'assurer de sa protection et lui envoyer la khele'a الخلعة ou investiture, et le lek'eb لقب ou droit d'ajouter à son nom une dénomination particulière.

El-Djerdjerani, qui à cette époque dirigeait l'administration du gouvernement des 'Obeïdites, fut informé de ces diverses circonstances. Leur gravité l'affligea profondément, et dès lors il conçut contre El-Mo'ez une haine implacable.

Jusqu'à cette époque, toute émigration ou déplacement avait été interdit aux fractions بطون de

[1] El-Mo'ez ben Badis, quatrième prince de la dynastie sanhadjite ou zirite, fut proclamé à El-Mahdia, trois jours après la mort de son père, le prince Badis, le 3 zil-h'adja 406; mais attendu son jeune âge, une régence fut instituée et confiée aux soins de la grand'mère du jeune émir. El-Mo'ez mourut en l'année 453, après avoir abdiqué entre les mains de son fils Temim, qui lui succéda.

[2] رافضة, dérivé du verbe رَفَضَ « quitter, abandonner une chose, etc. » féminin de رَافِضٌ « qui se sépare et fait défection ». De là, en matière religieuse, schi'ites ou hérétiques.

la tribu des Beni 'Amer Ben Sa'ssa'a بني عامر بن صعصعة, telles que les Zer'ba زغبة, les La'ri لاعري[1], les Latih' لاثبج, les Riah' رياح, et autres qui étaient établies dans le Sa'id الصعيد; il ne leur était pas permis de dépasser la ligne de démarcation du Nil. Mais en apprenant les événements ci-dessus relatés, El-Djerdjerani leva cette interdiction, facilita à ces fractions de tribu les moyens de se déplacer, et les autorisa même, cédant à ses propres sentiments de haine, à agir envers El-Mo'ez selon leur penchant; et leur désir d'envahissement, longtemps contenu. Ces populations ne tardèrent pas à fondre sur El-Mo'ez comme un torrent impétueux سيل العرم[2], et le jetèrent dans une situation des plus difficiles.

El-Mo'ez ne daigna point d'abord s'inquiéter de leur venue; au contraire, il employa ces Arabes à son service, et leur donna des marques réelles de sa générosité. Mais ceux-ci, tout en acceptant la situation qui leur était faite, ne cessaient de comploter contre les jours du prince; et bien qu'ils l'aidassent à vaincre ses ennemis, ils recherchaient néanmoins toutes les occasions et tous les moyens de lui nuire. Le moment vint enfin où, perdant tout respect pour la souveraineté d'El-Mo'ez, ils tournèrent leurs armes contre lui, et tentèrent de lui enlever l'émirat. Les

[1] Le manuscrit B porte : لاعوي

[2] سيل العرم « inondation des digues ». Allusion au chap. XXXIV du *Coran*, verset 15 : فأعرضوا فأرسلنا عليهم سيل العرم « Mais ils se détournèrent de la vérité; nous envoyâmes contre eux l'inondation des digues. »

hostilités éclatèrent bientôt, et plusieurs rencontres eurent lieu entre les deux partis. La bataille la plus importante fut celle qui se livra à Djendar جندار en l'année 444. Cette journée porta une rude atteinte à la puissance et à la dynastie de l'émir d'Ifrik'ia.

Les Arabes vainqueurs s'emparèrent de K'aïrouan, se livrèrent, dans cette ville, à toutes sortes de déprédations, violèrent les femmes, assaillirent les paisibles habitants de la cité, et poursuivirent avec acharnement ceux qui essayèrent de s'échapper. El-Mo'ez, désespérant de la lutte, se décida enfin à leur abandonner le terrain, se bornant à leur demander une alliance fidèle, et ne se réservant plus que le gouvernement de la ville et de la province d'El-Mahdia[1].

El-Mo'ez réfléchit sur sa position, pesa les chances de succès qui lui restaient, et ayant jeté les yeux autour de lui, il reconnut qu'il n'avait de salut que dans le courage et la valeur de ses plus fidèles lieutenants. Il résolut dès lors de se les attacher davantage par les liens de la parenté en les mariant à ses filles. Ils devinrent en effet ses gendres, et, dès ce jour, ils lui prêtèrent l'appui de leurs forces pour vaincre ses ennemis. Réunissant alors ses troupes éparses, et prenant avec lui sa famille et ses richesses,

[1] El-Mahdia ou Africa, ville du littoral E. de la régence de Tunis, bâtie sur les ruines de l'ancienne *Aphrodisium*, à trente milles de Monastier. Et-Tidjani en parle longuement plus loin. D'après lui, l'on commença la construction de la ville de Mahdia le 5 k'ada 303.

El-Mo'ez vint se placer au milieu de ses auxiliaires, auxquels il abandonna le soin de veiller aux intérêts de l'État. La colonne se mit en marche, et, grâce à la surveillance active de ses lieutenants prêts à le défendre au moindre signe de danger, le prince put faire tranquillement son entrée dans la ville de Mahdia. A partir de ce moment, l'étoile d'El-Mo'ez s'éclipsa et cessa de briller de l'éclat qui lui avait été particulier jusqu'alors; car, semblable à l'homme pusillanime et sans courage, il avait dû recourir, pour s'enfuir, à la protection d'un bras étranger.

L'auteur (Ebn Bessam) dit, dans son chapitre, que «le premier acte par lequel El-Mo'ez inaugura son autorité, fut d'ordonner l'extermination de la secte de la rafedha.» Nous ajouterons qu'El-Mo'ez n'avait jamais cessé de haïr les Beni 'Obeïd Allah. Il les maudissait dans son cœur, et persécutait secrètement leurs partisans. Plus tard, il afficha publiquement ces sentiments d'aversion, lorsque, du haut des chaires des mosquées, il lança contre eux l'anathème, et qu'il ordonna à plusieurs reprises et sur différents points le massacre de ces mêmes sectaires. On dit qu'il avait écrit, quelque temps auparavant, à El-Djerdjerani, pour l'engager à embrasser son parti contre les Beni 'Obeïd Allah. Il avait employé dans sa lettre diverses allusions et plusieurs phrases à double sens, et s'était flatté de l'espoir de le voir accepter ses offres d'une commune rébellion. Une fois il lui écrivit de sa propre main, et entre autres phrases se trouvait celle-ci : «C'est à cause de toi

que je me suis allié à des gens sans foi, ni loi, ni vertus; et certes, sans toi, j'aurais toujours ignoré qu'ils existassent! » Il faisait ainsi allusion aux Beni 'Obeïd Allah, et donnait à entendre que s'il leur avait laissé quelque répit, ce n'avait été qu'à la seule considération d'El-Djerdjerani, et eu égard à l'amitié qu'il ressentait pour lui. Lorsque ce dernier reçut cette missive, il s'écria : « Quelle chose surprenante! ce jeune homme, Mograbin et Berbère, veut ruser et tromper un homme de mon âge, Bagdadin et Arabe! » En se bornant à semer diverses allusions dans sa lettre, El-Mo'ez avait en vue de susciter la discorde entre les 'Obeïdites et leur ministre, dans le cas où la missive aurait été lue par eux, et où, selon toute probabilité, le sens réel eût été deviné. « J'en jure par Dieu, s'écria encore El-Djerdjerani, j'enverrai contre lui des troupes considérables; aucun sacrifice ne saurait m'arrêter dans l'exécution de ce dessein. » Ce fut alors qu'il autorisa les fractions des tribus (dont nous avons parlé) à traverser le Nil, évitant de leur prescrire aucun ordre; car il savait bien qu'elles n'avaient besoin d'aucune recommandation [pour que le but qu'il se proposait fût atteint]. « Je t'envoie, écrivait-il à El-Mo'ez, des coursiers intrépides, sur lesquels j'ai fait monter de valeureux cavaliers, afin que l'œuvre décrétée par Dieu dans ses destins soit accomplie [1]. » Quelque

[1] لِيَقْضِيَ ٱللَّهُ أَمْرًا كَانَ مَفْعُولًا Extrait du verset 43 du chap. VIII du *Coran*.

temps auparavant, lui ayant écrit pour lui adresser de vifs reproches et l'inviter à rentrer dans l'obéissance, il lui avait dit : « Si tu ne renonces pas à ta pensée de révolte, des troupes formidables ne tarderont pas à pénétrer sur tes terres; leurs coursiers seront si nombreux, que la poussière soulevée sous leurs pas empêchera de les compter, et qu'il deviendra impossible de distinguer le jour de la nuit. »

L'auteur (Ebn Bessam) dit encore : « Et il les autorisa, cédant à ses propres sentiments de haine, à agir envers El-Mo'ez selon leur penchant et leur désir d'envahissement longtemps contenus. » Ceci n'est pas parfaitement exact. D'après ce que nous avons puisé ailleurs, il paraîtrait que lorsque El-Djerdjerani les autorisa à effectuer leur passage, ils s'y refusèrent d'abord, et que pour les y engager, il accorda à chacun d'eux une pelisse et un dinar; aussitôt ils émigrèrent. Plus tard, lorsque ceux-ci arrivèrent dans la province d'Ifrik'ia, qu'ils en eurent reconnu la fertilité et qu'ils écrivirent à leurs frères d'aller les rejoindre, El-Djerdjerani ne permit cette émigration qu'à la condition que chacun des émigrants lui remettrait une pelisse et payerait un dinar. Il reçut par ce moyen bien plus qu'il n'avait d'abord donné.

L'auteur ajoute : « La bataille la plus importante fut celle qui se livra à *Djendar.* » Djendar est le nom d'une montagne bien connue, située près de K'aïrouan. La bataille fut livrée par les troupes d'El-Mo'ez, qui étaient au nombre de trente mille; les

Arabes, formant le parti ennemi, ne comptaient dans leurs rangs que trois mille hommes seulement. L'armée d'El-Mo'ez y fut complétement défaite, et ceux d'entre les soldats qui purent échapper à la mort furent entièrement dépouillés. C'est sur ce fait mémorable que l'un de ces Arabes, 'Ali ben Resk' er-Riah'i, composa un poëme très-renommé encore de nos jours. En parlant de la bataille de Djendar, le poëte dit :

Ebn Badis est certes un puissant souverain; mais, j'en jure par mes jours! il n'a point d'hommes courageux autour de lui :

Trois mille des nôtres ont vaincu trente mille des siens. Oh! malheur, malheur sur lui!

Le vizir El-Djerdjerani se nommait Ah'med ben 'Ali, et était surnommé Aboul-K'assem. C'était un homme politique, habile, rusé, plein de perspicacité, et doué d'une mémoire prodigieuse. Il fut vizir d'Ed-Dhaher l'Obeïdite[1] en Égypte, puis de son fils El-Montecer[2]. Ed-Dhaher, ayant eu à blâmer sévèrement sa conduite, donna l'ordre qu'on lui coupât les deux mains. Cet ordre fut exécuté, et lorsque l'opération fut terminée, El-Djerdjerani se rendit dans les bureaux où il travaillait, et reprit sa place

[1] Dhaher li izaz din Allah. Nom du quatrième khalife fathimite d'Égypte. Né en ramadan 395, il succéda à son père en 410, et mourut en 427.

[2] Il y a ici erreur. Il faut lire *El-Mostancer* au lieu d'*El-Montecer*. El-Mostancer billah Abou Temim el-Mo'ez, fils du précédent. Il naquit en 420; proclamé après la mort de son père en cha'ban 427, il mourut le 18 zilh'adja 487.

accoutumée, sur le banc des écrivains, en disant : Certes le khalife a pu me faire couper les mains comme châtiment; mais il ne m'a pas destitué de mes fonctions! » Ces paroles furent rapportées à Ed-Dhaher, auquel elles plurent infiniment, et elles furent la cause première de l'élévation d'El-Djerdjerani au vizirat. Il était, avant cette nomination, employé dans une des administrations publiques [1]. Il lui arrivait souvent de réprimander sévèrement les principaux officiers de l'État, et allait jusqu'à leur dire : « Vous n'aimez que les abus et la perfidie. » Abou Thaleb Moh'amed 'Abdallah el-Ansari a dit de lui :

Retiens ta langue, et tâche de savoir ce que c'est que la vertu et la modestie;
Combien de fois n'as-tu pas dit : vous n'aimez que la perfidie et l'injustice,
Et cependant est-ce à cause de la loyauté et de la pureté de tes actes qu'ils t'ont coupé les mains?

El-Djerdjerani mourut en l'année 436.

D'après d'autres historiens, le passage des Arabes en Ifrik'ia fut autorisé par un autre ministre qu'El-Djerdjerani. Ce qui viendrait à l'appui de cette opinion, c'est la date que nous avons donnée de la mort de ce dernier, le passage des Arabes ayant eu lieu quelques années après cette époque. On dit que ce fut El-Yazouri اليازوري, dont les noms sont El-H'assan

[1] Les trois manuscrits portent : وكان قبل ذلك في احدى الهوابنين
Je crois que c'est une faute, et je lis : احدى الدَّوَاوِين

ben 'Ali, surnommé Abou Moh'amed, qui autorisa le passage des Arabes en Ifrik'ia. Cet El-Yazouri fut vizir après la mort d'El-Djerdjerani. Son histoire et ses succès contre le gouvernement des 'Obeïdites sont connus. Ceci paraît être la véritable version. Dieu le sait! Ces faits sont au nombre de ceux qu'a négligés l'historien Ebn Bessam.

Nous avons donné toute liberté à notre plume dans ce chapitre, tel qu'un cavalier qui lâche la bride sur le col de son cheval, le laissant librement courir dans un vaste champ ouvert devant lui. Nous avons voulu, dans cette circonstance, ajouter de nouveaux détails aux faits que nous avons rapportés touchant le passage et l'établissement des Arabes en Ifrik'ia.

Nous nous étions arrêtés à Celtane صلطان[1], l'une des stations dont nous avons parlé. Ce lieu a été appelé ainsi par ce que les Beni Celtane بني صلطان, tribu berbère, s'y étaient établis dans les temps anciens. Autrefois cette localité était désignée sous le nom de *Bourg des Beni Celtane* قرية بني صلطان. C'est là qu'en l'année 334 fut livrée une bataille entre 'Amer ben 'Ali ben el-H'ussein, et Mastaouïa en-Nekari. Voici les faits : lorsque Abou Yezid[2] se

[1] D'après une note écrite en marge du manuscrit A, le nom de Celtane s'écrit aujourd'hui avec un س (سلطان). C'est, sans nul doute, la localité connue sous le nom de *Henchir Saltane*, à quelques milles des bains de l'H'amamlif. Indiqué sur la carte dressée au dépôt de la guerre en 1842.

[2] Abou Yezid Makhlad ben K'aïdad qui, à la mort de El-Mahdi, avait levé l'étendard de la révolte dans le Djebel Auras, et qui, se

rendit maître de K'aïrouan, il envoya ce Mastaouïa contre Tunis, ayant été informé que les habitants de cette ville, qui s'étaient d'abord soumis à son autorité, cherchaient à se révolter contre lui. El-K'aïem [1], en ayant eu connaissance, le fit devancer à Tunis par 'Amer ben 'Ali, qui, en arrivant près de la ville, la trouva déjà occupée par Mastaouïa. Celui-ci avait déjà fait massacrer un nombre considérable des habitants, et détruire plusieurs de ses mosquées. Aussi se décida-t-il à revenir sur ses pas. Mastaouïa le poursuivit à la tête de ses troupes, et les deux armées se rencontrèrent à Celtane. 'Amer ben 'Ali et les ketamas [2] qui combattaient avec lui

faisant appeler du nom de scheikh El-Moumenin, engageait les habitants de l'Ifrik'ia à reconnaître pour souverain En-Nasser, prince d'Andalousie, descendant des Omeyyades. (Noël Desvergers, *Histoire de l'Afrique et de la Sicile*, note, p. 165, d'après Ibn Khaldoun.) El-K'aïrouani rapporte que Abou Yezid était né dans le pays des nègres, et qu'il était originaire de Touzer.

[1] El-K'aïem bi amr Allah, Aboul-K'assem Moh'amed, second prince de la dynastie des 'Obeïdites ou Fathimites en Afrique, succéda à son père dans le mois de rebi' el-aoual 322. Il abdiqua au mois de ramadan 334 en faveur de son fils Isma'il el-Mançour bi 'Allah, désolé de n'avoir pu mettre fin à la guerre civile qui déchirait la province. Il mourut quelques semaines après. Les détails que donne ici Et-Tidjani sur les guerres d'El-K'aïem et d'Abou Yezid renferment des renseignements qu'aucun autre historien tunisien ne donne.

[2] Branche principale des Beranis, l'une des grandes divisions de la nation berbère. D'après Ibn Khaldoun, lorsque Abou'Abdallah el-Schi'i leva l'étendard de la révolte, et travailla en secret à servir la cause et les intérêts d'Obeïd Allah el-Mehdi, qui, en l'année 296, fonda la dynastie des 'Obeïdites ou Fathimites, les Ketamas embrassèrent avec dévouement ce parti naissant. Les Ketamas formaient

essuyèrent une terrible défaite, et perdirent un grand nombre des leurs. La nuit étant survenue, 'Amer se réfugia dans les gorges de la *montagne de plomb* جبل الرصاص [1], et le matin il se remit en fuite. Mastaouïa le poursuivit de nouveau et lui livra une deuxième bataille; mais cette fois-ci les révoltés furent défaits et perdirent un grand nombre de leurs partisans. Mastaouïa fut blessé. A la nouvelle de cette victoire, les habitants de Tunis se soulevèrent et chassèrent tous les révoltés, partisans de Mastaouïa, non sans en avoir tué un grand nombre.

Nous passâmes la journée à Celtane, et le lendemain nous quittâmes cette localité. Nous nous arrêtâmes à El-Fellah'in الفلاحين. C'est là que finit le pays connu sous le nom de presqu'île de Scherik, ainsi que nous l'avons dit. A El-Fellah'in commence le pays connu sous le nom de *Ouadi er-Remel* وادي الرمل. Celui-çi s'arrête là où finit l'étape ou station de Fellah'in. Le pays de Ouadi er-Remel cesse de porter ce nom à l'endroit où s'élève une tour ou

la partie la plus courageuse et la plus dévouée des armées des 'Obeïdites.

[1] El-K'aïrouani place le lieu du combat près de la rivière Ouadi Melian وادي مليان, qui, en effet, n'est pas éloignée de Celtane. Le Ouadi Melian, qui prend sa source au sud-ouest de 'Aïn Fourme, l'ancienne *Furnistanum*, se jette dans le golfe de Tunis, au sud-est de la petite ville de Radès, après un parcours d'environ vingt-cinq lieues du sud-est au nord-est. La montagne dite de *plomb* جبل الرصاص est à six lieues environ sud-est de Tunis. Cette dénomination lui a été donnée à cause d'une riche mine de plomb qui s'y trouve et qui paraît avoir été exploitée par les Romains. (Indiqués sur la carte dressée au Dépôt de la guerre, en 1842.)

forteresse, connue sous le nom d'*El-Menara* المنارة «le phare». Cette construction[1], de forme circulaire, très-élevée et édifiée avec de grosses pierres carrées, est due à Ebn el-Ar'leb, qui en fit bâtir de semblables sur tout le littoral de l'Ifrik'ia, depuis Alexandrie jusqu'au détroit بحر الزقاق de Ceuta سبتة[2]. Un autre *menara* ou phare, très-connu, celui de Carthage de Tunis, est dû au même El-Ar'leb. De cette étape, nous aperçûmes au loin les terres du

[1] Une localité du nom de K'asr el-Menara existe encore de nos jours sur la route de Tunis à Soussa. Elle est indiquée sur la carte dressée au Dépôt de la guerre en 1842, et il en est fait mention dans Desfontaines, t. II, p. 104, et dans Shaw, t. I, p. 106 et 107.

[2] Ibrahim ben Ah'med ben Moh'amed el-Ar'leb, onzième prince ar'labite. Il succéda à son frère Moh'amed Aboul' Raranik', mort en l'année 261. Ibrahim, qui eut à comprimer plusieurs révoltes, qui fonda la ville de Rak'ada, non loin de K'aïrouan, en l'année 263, et dont la fin du règne fut marquée par des actes d'une cruauté inouïe, fut déposé en l'année 288, par le khalife d'Orient, et remplacé par son fils Aboul' 'Abbas 'Abdallah. Le khalifat, qui depuis la fondation de la dynastie des Ar'labites, avait perdu toute prépondérance en Afrique, s'empressa de saisir l'occasion de faire acte d'autorité suzeraine. Ibrahim quitta l'Afrique et se rendit en Sicile, où la guerre qu'il soutint pendant quelque temps contre les Grecs et ses brillants exploits firent trembler l'empereur dans Constantinople. Il mourut à la fin de 289, après un règne de vingt-huit années environ. L'Afrique dut à ce prince l'établissement d'un vaste système télégraphique dont il se servait pour être informé en peu de temps des faits importants qui pouvaient surgir sur un point éloigné de ses États, et pour y transmettre ses ordres avec rapidité. Plusieurs milliers de tours furent construites, par son ordre, le long du littoral, depuis la frontière de l'Égypte jusqu'à l'Océan, et, du haut de ces tours, des feux allumés pendant la nuit servaient à la fois et de moyens télégraphiques et de phares pour les navires qui se trouvaient près des côtes. C'étaient, en outre, de vigilantes sentinelles en cas de débarquement d'un ennemi.

pays désigné sous le nom d'*El-H'amamat* الحمامات, au bord de la mer[1].

Nous partîmes d'El-Menara le jeudi au matin, premier jour du mois de djoumadi el-akhera. Nous passâmes d'abord par la petite ville appelée *El-Merced* المرصد, dont il sera fait mention plus loin. Nous traversâmes les sables qui y touchent, puis nous coupâmes la seb'khet السبخة « lac, marais », appelée *El-Djerda* الجرداء, et nous prîmes à droite, au milieu de broussailles, nous approchant de la plage, préférant cette route à l'autre, parce qu'elle est plus courte. De là nous aperçûmes devant nous le château appelé *El-Madefoun* قصر المدفون « l'enseveli », et dont la construction remarquable fait la gloire de celui qui l'a élevé. Cette construction est due au même Ben el-Ar'leb dont il a été parlé; elle est tombée aujourd'hui en ruines. Son nom de *Madefoun* s'explique parfaitement, parce que les broussailles l'entourent tellement de toutes parts, qu'il y semble comme *enseveli*.

Nous terminâmes notre étape au bourg appelé *Ahrik'lia* اهريقلية[2]. C'est un grand village, bâti sur

[1] Petite ville de la côte est de Tunis, bâtie sur la pointe d'un petit isthme bas et étroit, à environ dix-sept lieues de Tunis. H'amamat s'élève sur les ruines de l'ancien *Pudput.* (Voir Aboulféda, traduction de M. Reinaud, p. 176.) Indiquée sur la carte dressée au Dépôt de la guerre en 1842.

[2] Appelée aujourd'hui *Herk'la,* à l'extrémité opposée de H'amamat, dont elle est séparée par un golfe qui prend le nom de golfe de H'amamat, à huit lieues environ de H'amamat. Petite ville bâtie au bord de la mer, sur une éminence pierreuse que l'on découvre

le revers d'une colline qui domine la mer. Ses habitants prétendent être de pure origine arabe.

C'est en ce lieu que fut livrée la bataille entre Ayoub ben Khiran ez-Zouili en-Nekari et Beschera es-Sek'li, lieutenant d'Aboul' K'assem el-K'aïem. Lorsque ce dernier apprit la révolte d'Abou Yezid et sa prochaine arrivée à Baja باجة[1], il y envoya, avant qu'Abou Yezid y fût parvenu, son lieutenant Beschera, dont il vient d'être parlé, avec la mission de s'opposer à l'entrée du chef des rebelles dans la ville, en la mettant en état de défense et en y réunissant de nombreuses troupes. Beschera s'y rendit et y assembla ses soldats, de sorte que lorsque Abou Yezid se présenta, il trouva la ville déjà occupée par Beschera. Une bataille fut livrée (non loin de Baja), et l'armée d'Abou Yezid fut mise en déroute. A la suite de cet échec, ce chef des révoltés mit pied à terre, et s'étant fait amener son âne blanc, il dit, en le montant, à ses compagnons (qui l'entouraient) : « Ce n'est certainement point avec cette monture qu'on peut fuir avec rapidité; mais c'est ainsi qu'on affronte la mort ». Puis tournant habilement le camp de Beschera, il y pénétra avec toutes ses forces. La peur s'empara aussitôt de Beschera; après avoir perdu un grand nombre des siens, il

de très-loin. C'est l'ancienne *Horrea Cœlia* de l'itinéraire d'Antonin. Indiquée sur la carte dressée au Dépôt de la guerre en 1842.

[1] L'ancienne *Vacca* de Salluste, une des principales villes de la régence de Tunis, à seize lieues ouest de la capitale. Indiquée sur la carte dressée au Dépôt de la guerre en 1842.

dut prendre promptement la fuite, poursuivi par les partisans d'Abou Yezid. En même temps qu'Abou Yezid entrait par la force des armes dans Baja, Beschera arrivait en fugitif à Tunis, qu'il quitta peu après pour se réfugier à Soussa سوسة[1]. Aussitôt les habitants de Tunis écrivirent à Abou Yezid (pour implorer sa clémence). Celui-ci accéda à leurs demandes, et leur donna un chef choisi parmi ses plus fidèles. Dès qu'El-K'aïem apprit la défaite de Beschera, sa fuite et son arrivée à Soussa, il lui expédia de nouvelles troupes, et lui fournit de nouvelles ressources, afin de le mettre à même de reprendre les hostilités et d'attaquer une deuxième fois Abou Yezid. Beschera (se conformant à ces ordres), quitta Soussa et se porta à la rencontre de l'ennemi. (C'est alors qu')il arriva à Merced, ce même bourg dont il a été parlé plus haut. A la nouvelle de la marche de Beschera, Abou Yezid envoya contre lui Ayoub ben Khiran, dont il a été question précédemment, et qui l'atteignit à Merced. Beschera battit en retraite, et se replia avec ses forces sur Ahrik'lia, dont il a été fait mention, et se retrancha derrière les fortifications de la citadelle. Ayoub et ses troupes étant arrivés, les deux corps d'armée se rencontrèrent sur ce terrain. Le lieutenant d'Abou Yezid fut défait, et perdit plusieurs milliers d'hommes, dont quelques

[1] Ville bâtie sur la côte est de Tunis, à trente-quatre lieues environ de cette capitale. Indiquée sur la carte dressée au Dépôt de la guerre en 1842. L'ancienne *Adrumète*. Et-Tidjani en parle plus loin.

centaines furent faits prisonniers et envoyés, par ordre de Beschera, à la ville, où la population les massacra à coups de bâton et de pierres. Ayoub retourna auprès d'Abou Yezid, et lui rendit compte de la perte de la bataille. Celui-ci, profondément affligé d'un si fâcheux événement, se mit aussitôt à la tête de ses forces, et se jeta à la poursuite de Beschera; mais il le trouva déjà en route se disposant à rentrer à Mahdia. Il arriva sur le terrain où son lieutenant avait perdu la bataille, s'apitoya amèrement sur la mort de ses compagnons, et donna des ordres pour que leurs corps fussent ensevelis.

Nous quittâmes Ahrik'lia le vendredi 2 djoumadi el-akhera, et nous arrivâmes à Soussa سوسة, station peu distante de là. Soussa est une grande ville, bâtie sur le revers d'une colline, entourée d'un rempart solidement construit, et baignée par la mer. On y trouve d'anciennes ruines. C'est là que se fabriquent les fins vêtements appelés *soussia*. Cette ville voit arriver de tous les points de nombreux voyageurs. Elle possède une belle mosquée (djamè), dans laquelle se fait la prière de la khoteba, et qui fut bâtie sous le gouvernement d'Aboul' 'Abbas Moh'amed ben el-'Ar'leb ben Ibrahim ben el-Ar'leb [1], en l'année 236, sous la direction de son serviteur Meram. A cette époque, Soussa n'était qu'une simple bourgade.

[1] Il succéda à son père au mois de rabi' el-aoual 226. Ce prince fonda en 237, près de Tahort, la ville de 'Abbacia, qui fut incendiée et détruite plus tard par les Beni Roustam, et mourut dans le cours de l'année 242. Il fut le cinquième prince de la dynastie ar'labite.

Lorsque Abou Ibrahim Ah'med ben Moh'amed el-Ar'leb [1], neveu du précédent, y arriva après lui, il en renouvela les remparts et en fit une ville. La reconstruction des remparts eut lieu en l'année 249. Dans la cour de la mosquée se trouve gravé, sur une plaque de pierre et en caractères anciens, ee vers :

Le K'oran est la parole de Dieu et n'a point été créé.

Ce vers se trouve également gravé sur les colonnes de la mosquée, et sert d'avertissement aux sectateurs de la Sunna السنة, les orthodoxes [2].

C'est de Soussa que partit Assed ben Forat pour aller faire la conquête de la Sicile en l'année 212. Il entra en vainqueur dans un grand nombre de citadelles et de villes fortifiées de l'île, et y mourut l'année suivante, en dirigeant les opérations d'un siége.

On rapporte que, dans les temps anciens, les Roums (Grecs) opérèrent à Soussa un débarquement de trente mille combattants [3]. Cette nouvelle ne tarda pas à venir à la connaissance de Mo'aouïa ben

[1] Les manuscrits A, B et C portent que ce prince était neveu du précédent. C'est une erreur; car, au rapport d'Ibn Khaldoun, et c'est la version exacte, il était fils du précédent, auquel il succéda en l'année 242. Il mourut en zil' k'a'da 249.

[2] Suppression de six lignes du manuscrit A. Sujet de nul intérêt.

[3] En apprenant que les Arabes, au nombre de dix mille, sous la conduite de Mo'aouïa ben Khodeidj, venaient de pénétrer de nouveau dans la province d'Afrique (année 45[e] de l'hégire = 666 de J. C.), l'empereur Constant II y envoya aussitôt une flotte chargée de débarquer sur le littoral des troupes dont le commandement avait été confié au patrice Nicéphore (نقفور). Le débarquement eut lieu, selon En-Noaïri (à qui nous empruntons ces détails), à *San-*

Khodeidj Es-Secouni, appelé par les uns Et-Tadjibi, et par d'autres El-Kendi [1]. Ce Mo'aouïa, qui gouvernait l'Ifrik'ia, et qui avait reçu ce vaste commandement d'Amr ben el-'Assi, s'empressa d'envoyer au secours de Soussa 'Abdallah ben ez-Zobeïr, qui, à la tête de nombreuses troupes, vint établir son camp sur un monticule élevé à douze milles environ de la ville. Aussitôt les Roums, informés de son arrivée, firent approcher leurs vaisseaux de la plage et se disposèrent à partir. Le lendemain, 'Abdallah s'avança, avec son corps d'armée, jusques auprès des remparts de la ville où il mit pied à terre, et fit, devant ses troupes, quelques prières appropriées à la circonstance. Les Roums, quoique surpris de son courage et de sa témérité, firent une sortie contre 'Abdallah, qui priait, prosterné à terre, sans s'émouvoir de cette attaque; mais lorsqu'il eut fini, il re-

tabarta صبرطة, dans la régence actuelle de Tripoli (*Sabrata*). Les troupes grecques, rencontrées et battues par les légions de Mo'aouïa, durent se rembarquer aussitôt sur leurs vaisseaux et s'éloigner de cette contrée à jamais perdue pour l'empire d'Orient.

[1] Mo'aouïa ben Khodeidj el-Kendi reçut, en l'année 45 de l'hégire, du khalife Mo'aouïa, le commandement d'un corps d'armée fort de dix mille hommes, à la tête desquels il pénétra en Ifrik'ia. Ben Khodeïdj, aidé de ses lieutenants, soumit les villes de Soussa, Djeboula, Bizerte, ainsi que l'île de Gerba. Selon quelques historiens Arabes, ce fut à cette époque que 'Ok'ba ben Nafe' el-Fehri, alors lieutenant de Ben Khodeidj el-Kendi, pénétra dans l'Afrique centrale et soumit les pays des Ouadan, de Fezzan, Kouar, de Zouïla, etc. etc. Lorsque Ben Khodeïdj, qui l'avait sollicité, obtint le gouvernement de l'Égypte, en l'année 50 de l'hégire, ce fut ce même 'Ok'ba que le khalife appela au gouvernement de l'Ifrik'ia. Suppression de deux lignes du manuscrit A.

monta à cheval et fondit impétueusement sur l'ennemi, qui fut défait et mis en déroute. Les Roums se rembarquèrent sur leurs vaisseaux, et mirent à la voile pour leur pays.

Soussa a toujours été très-renommée par les obstacles qu'elle oppose à ses assaillants. Ses habitants sont connus par la fierté de leur caractère et leur courage guerrier. Une seule preuve suffit pour démontrer la force de la place et la valeur de ses habitants. Lorsque 'Abou Yezid s'en empara, il exerça une tyrannie tellement odieuse, que les populations, indignées de tant de crimes, se soulevèrent contre lui et se donnèrent à Aboul-K'assem el-K'aïem, le scheïite, auquel ils envoyèrent prisonnier le gouverneur que leur avait donné Abou Yezid. Ces événements se passaient en l'année 332. L'année suivante, Abou Yezid vint lui-même mettre le siége devant Soussa, et on calcula que les forces dont il disposait dans cette circonstance s'élevaient à cent mille khoss خُصّ « huttes-tentes », chaque khoss abritant trois ou quatre de ses partisans, et quelquefois davantage. Chaque jour l'attaque de la ville était renouvelée; tantôt le succès répondait aux armes d'Abou Yezid, et tantôt l'avantage passait à l'ennemi; le siége se prolongea ainsi jusqu'à la mort d'El-K'aïem, qui eut lieu dans le cours de cette même année 333. Son fils Ismaï'l, surnommé *El-Mançour*, qui lui succéda, envoya contre Abou Yezid une forte armée qui l'obligea à lever le siége et à se retirer[1].

[1] El-K'aïem abdiqua dans le mois de ramadan 334 en faveur de

Les habitants de Soussa se soulevèrent aussi contre El-Mo'ez ben Badis, prince d'Ifrik'ia, en l'année 445[1].

son fils Isma'il, et mourut dans le mois de schaoual. Il fut donné à Isma'il el-Mançour billah de mettre fin à la longue et sanglante guerre civile que soutenait et alimentait l'intrépide et cruel Abou Yezid. Cet agitateur puissant, qui avait soulevé la province entière et avait entretenu la révolte pendant près de trente ans consécutifs, fut fait prisonnier dans un combat que lui livra, dans l'ouest de l'Ifrik'ia, le prince Isma'il, et mourut quatre jours après, dans le mois de moharrem, succombant à d'horribles tortures que lui fit endurer son vainqueur. L'historien El-K'aïrouani (p. 104 de la traduction de M. Pellissier, t. VII de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie) en parle dans son ouvrage, et Et-Tidjani raconte lui-même un peu plus loin sa défaite et sa mort. En commémoration de la victoire remportée sur Abou Yezid, El-Mançour bâtit, non loin de K'aïrouan, une ville à laquelle il imposa le nom de *Mançouria* la victorieuse. L'historien Ebn Schebath dit, en parlant de la ville de Sabra : «La Sabra, qui se trouvait près de K'aïrouan, avait été bâtie par les 'Obeïdites, et s'appelait *El-Mançouria*». Il résulte de là que Sabra et Mançouria est l'appellation d'une même localité. Cette ville est complétement disparue de nos jours; néanmoins, l'emplacement qu'elle occupait à un mille sud de la ville actuelle de K'aïrouan, conserve encore son ancien nom, et est connu sous la désignation de *Sabra el-H'orra el-K'edima*. Le camp tunisien dit *Meh'elet el-'Aradh*, qui chaque année se rend, pendant la saison de l'hiver, dans le sud de la régence pour y prélever l'impôt annuel, s'établit, durant quelques jours, sur l'ancien emplacement de Sabra ou Mançouria, lorsqu'il s'arrête à K'aïrouan. Ibn H'auk'al dit qu'El-Mançour vint habiter sa nouvelle ville de Mançouria le dernier jour de schaoual 336=947 de J.C. (*Journal asiatique* du mois de février 1842, p. 175.) Selon Ebn Khaldoun, El-Mançour mourut au mois de ramadan 342; il eut pour successeur son fils El-Mo'ez lidin Allah Abou Temim Ma'ad. J'ai négligé ici la traduction de neuf lignes du texte du manuscrit A qui ne m'ont point paru offrir de l'intérêt. Elles renferment des vers rapportés par El-Bekri. (Voir p. 480 du t. XII des *Notices et Extraits des manuscrits.*)

[1] El-Mo'ez ben Badis el-Mançour ben Balkin, quatrième prince

Ils cessèrent de lui payer le tribut, en lui déclarant « qu'ils avaient d'abord besoin eux-mêmes de cet argent, afin de se mettre en état de repousser leurs propres ennemis avec succès ». (Sur ces entrefaites), la sœur d'El-Mo'ez mourut à Soussa, et les autorités de la ville recueillirent tout ce qu'elle avait laissé, refusant d'envoyer à El-Mo'ez l'héritage de sa sœur. Celui-ci (dans le but de réclamer cette succession) dépêcha vers eux un de ses officiers, auquel ils répondirent : « Comment serions-nous assez insensés pour envoyer à El-Mo'ez ces richesses, qui lui fourniraient des armes contre nous! Nous les gardons, afin d'augmenter nos propres forces pour le repousser et le combattre. » El-Mo'ez envoya alors contre eux de nombreux vaisseaux, qu'il fit partir du port d'El-Mahdia. Dès le lendemain, au point du jour, ils étaient dans le port de Soussa, qu'ils incendièrent avec tous les navires qui s'y trouvaient ancrés. Il y en avait en ce moment-là plus de soixante, dont la majeure partie appartenait à des habitants de Soussa. Aussitôt la population de la ville se rua sur les gens de K'aïrouan domiciliés à Soussa, pilla leurs demeures, et leur fit subir toutes sortes de mauvais traitements. El-Mo'ez envoya également contre les gens de Soussa une petite colonne de cent cavaliers, à laquelle il fut ordonné de s'entendre et

de la dynastie des Zirites ou Sanhadjites, qui, en l'année 435, ayant secoué la suzeraineté des khalifes d'Égypte pour se placer sous celle des 'Abbassides de Bagdad, provoqua l'invasion des Arabes égyptiens dans la province d'Ifrik'ia dont il a été parlé plus haut.

d'agir d'un commun accord avec la division navale. On devait agir de concert pour assiéger la ville, qui devait être attaquée en même temps par mer et par terre. Mais Dieu, par une étrange combinaison, permit que le jour même où ces troupes se mettaient en marche, des vaisseaux du roi de Sicile vinssent à passer devant Soussa. Ceux d'El-Mo'ez en prirent alarme et rentrèrent (précipitamment) à El-Mahdia, sans que l'émir en fût informé. Sur ces entrefaites, la colonne arriva devant Soussa; elle demanda des nouvelles de la division navale, et ayant appris qu'elle était partie, les soldats d'El-Mo'ez se repentirent de s'être ainsi aventurés. Mais à ce moment les habitants de Soussa et les Arabes qui l'environnaient vinrent à eux et les engagèrent à entrer dans la ville. A peine y étaient-ils entrés, qu'ils y furent massacrés, et leurs têtes exposées aussitôt sur les remparts. L'auteur Ebn Scharaf dit : « Il m'a été rapporté, par un témoin oculaire, que le nombre de ces têtes était de plus de cinquante. Ceux qui purent sauver leur vie le durent à la faiblesse de leurs montures, qui ne leur avaient pas permis de rejoindre à temps leurs frères; et lorsqu'ils apprirent leur malheureux sort, ils rebroussèrent chemin en toute hâte, et purent ainsi sauver leurs jours. »

El-Mo'ez mourut peu de temps après ces événements, en l'année 454. Lorsque son fils Temim[1]

[1] Temim ben el-Mo'ez ben Badis ben el-Mançour ben Balkin, cinquième prince zirite. Il naquit à Mançoura en 422, et mourut en l'année 501.

lui succéda, la ville de Soussa était encore en état de révolte, et ce ne fut qu'en l'année 456 que les habitants sollicitèrent et obtinrent de lui leur pardon.

Plus tard, Soussa fut gouvernée par des émirs arabes, qui s'en étaient rendus maîtres à l'époque où ils envahirent la contrée et enlevèrent l'autorité aux Sanhadjas [1]. Le dernier de ces maîtres de Soussa fut un nommé *Djebara ben Kamel ben Serh'an ebn Abi el-'Oneïn el-Fader'i el-Ba'ïd es-Seti*, si connu par sa prodigalité. C'est sur lui que Soussa fut prise par les chrétiens, à l'époque où ils s'emparèrent de la ville de Mahdia, qui tenait pour El-H'assan, et qu'ils occupèrent tout le littoral [2]. Lorsque (plus tard) 'Abd el-Moumen [3] arriva en Afrique et qu'il eut enlevé aux chrétiens la ville de Mahdia, les populations de

[1] Voir plus haut, p. 83 et suiv.

[2] Il est question de la prise de Mahdia, en 1147, par Roger, roi de Sicile, sur l'émir El-H'assan ben 'Ali, le dernier des princes de la dynastie des Sanhadjites. El-K'aïrouani en parle longuement. (Voir le tome VII de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie, déjà cité.) Roger, pour punir H'assan d'être allé attaquer son allié le h'akem Youssef, gouverneur de Gabès, envoya contre lui une flotte et des troupes de débarquement. H'assan donna cette fois encore une preuve de sa faiblesse et de sa pusillanimité; il s'enfuit à Tunis, abandonnant Mahdia, dont les Siciliens se rendirent maîtres sans rencontrer de résistance. Ils s'emparèrent ensuite de Zouïla, de Sfak's, de Soussa, de Breschek et de Gafsa. (D'intéressants et précieux détails sur l'établissement des Siciliens en Barbarie dans le XIIe siècle sont contenus dans le tome VI, p. 179 et suiv. de l'ouvrage ci-dessus indiqué.)

[3] Il est ici question de 'Abd el-Moumen ben 'Ali el-Koumi ez-Zenati, disciple et successeur d'El-Mahdi, fondateur de la dynastie des Mouahe'din ou Almohades.

chaque ville se soulevèrent en sa faveur contre les chrétiens qui se trouvaient parmi eux, et les habitants de Soussa imitèrent aussitôt cet exemple. Les divers scheikhs de ces populations étant accourus auprès de 'Abd el-Moumen pour lui offrir leur soumission, Djebara ben Kamel s'empressa également de se rendre vers lui. Un gouverneur choisi parmi les Mouah'edin unitaires[1], fut donné par 'Abd el-Moumen aux gens de Soussa : ce fut 'Abd el-H'ak' ben 'Altasse el-Koumi. Mais les chrétiens revinrent inopinément attaquer Soussa une seconde fois, s'emparèrent de la ville, massacrèrent une partie de la population, firent le reste prisonnier, et, ne voulant point s'y établir, la détruisirent presque entièrement. Le gouverneur tomba aux mains des chrétiens, avec sa femme et ses enfants, et fut emmené avec eux en Sicile, où il dut rester quelque temps, jusqu'au moment où il lui fut possible de se racheter et de partir. Depuis lors la ville de Soussa fut ruinée, etc. etc. etc.

Qu'il suffise à la gloire de Soussa de rappeler que la ville de Mounoustir المنستير[2], sur le mérite de laquelle on conserve des traditions sacrées حديث,

[1] C'est le titre que prirent les sectaires d'El-Mahdi et les partisans d'Abd el-Moumen mentionné plus haut.

[2] C'est la ville actuelle de Monastier, sur la côte E. de la régence de Tunis. Ebn Schebath, dans le commentaire qu'il a fait sur son propre ouvrage, dit : « Prononcez *El-Mounoustir*, avec un ـُ sur le م, un ـُ sur le ن, un ـْ sur le س non ponctué, un ـِ sous le ت ponctué de deux points au-dessus; puis après vient un ي, lettre qui est sœur du و, et à la fin du nom, un ر non ponctué. »

est un de ses postes de défense قصارس, et relève entièrement d'elle.

Aboul' 'Arab Moh'amed ben Ah'med ben Temim, dans son livre des *Tabak'at*, rapporte, d'après le *sened*[1] de Sofian ebn 'Oyeyena, lequel le tenait de 'Abdallah ben Dinar, qui le tenait lui-même de Ens ben Malek[2], que l'envoyé de Dieu avait dit : « Celui qui aura combattu pour la défense de la foi من رابط à Mounoustir pendant trois jours, aura mérité le paradis. » Le même auteur rapporte, d'après le sened de Khaled ben Mo'dan, d'après 'Amran ben H'oceïn, que l'envoyé de Dieu avait dit également : « Dans la ville de K'amounia est une des portes du paradis; on l'appelle El-Mounoustir. A la fin des siècles, la guerre sainte الجهاد cessera partout ailleurs (à l'exception de ce lieu), et il me semble entendre le bruit de la foule s'avançant (à cette époque) de l'est à l'ouest du monde, vers les côtes de K'amounia. » Suivant le même sened, d'après 'Abad ben Ketsir, qui le tenait de Leits Abi Selim, qui l'avait recueilli de Medjahed, qui le tenait lui-même d'Ebn 'Omar, l'envoyé de Dieu avait dit aussi : « L'une des portes

[1] Du verbe سَنَدَ, qui signifie « s'appuyer sur quelqu'un ou sur quelque chose, rapporter quelque chose en s'appuyant sur une autorité », se dit surtout en parlant des traditions relatives à Moh'amed. Ainsi chacun des personnages qui, dans le rapport d'une tradition, l'a reçue d'un autre ou du prophète même, et l'a transmise ensuite à un autre traditionniste, est un sened ou isnad pour le dernier qui cite la tradition. (Voir la lettre de M. de Slane à M. Hase, publiée dans le Journal asiatique du mois de novembre 1844.)

[2] Voir la note 1 de la page 66.

du paradis se trouve sur le rivage de K'amounia : c'est Mounoustir. Celui qui y entrera sera accompagné de la miséricorde divine, et celui qui la quittera en sortira avec la clémence et le pardon de Dieu. »

Le rapport de 'Abad, mentionné dans ce sened, est abandonné et négligé par les traditionnistes; l'autorité de Leïts ben Abi Selim est faible et ne fait preuve que dans le livre d'Aboul' 'Arab.

D'après le sened d'Aboul-'Arab, reporté jusqu'à 'Abd er-Rah'man ebn Ziad ben Ane'am, qui le tenait de Motheref ben 'Abdallah, l'envoyé de Dieu s'était ainsi exprimé : « Mounoustir est une des portes du paradis. Pendant que ses habitants seront en prières, ils entendront tout à coup un grand bruit; ils expédieront un émissaire pour en connaître la cause, et peu après celui-ci retournera vers eux en fuyant. « — Qu'est-ce qui t'a fait fuir? lui diront-ils. » — Il leur répondra : « Les montagnes se sont mises en « mouvement[1], » et alors ils tomberont la face contre terre. Et Dieu dira : « Ô habitants de Mounoustir, si « je n'avais pas décrété que la mort atteindrait mes « créatures, certes je vous aurais fait entrer dans le « paradis. » Le sens de ces paroles est que leur entrée dans le paradis aurait lieu de leur vivant. La légende continue : « Un vent jaune ريح صفراء venant du sud-est les atteindra, et aussitôt leurs épouses s'avanceront vers eux, se détachant des belles houris,

[1] Chapitre LXXXI du *Coran*, verset 3.

suivies de leurs serviteurs (et les aideront à entrer dans le paradis). »

L'autorité des traditions de 'Abd er-Rah'man ben Ziad est également rejetée; elle a été combattue par Ebn Mo'in. El-Beheloul ebn Rasched a dit : « J'ai entendu Sofian ben 'Oyeyena dire : « 'Abd er-Rah'man « est venu avec six traditions qu'il attribue au pro- « phète, et cependant je n'ai entendu aucun savant « les rapporter et les faire remonter à cette source. »

D'après le sened de 'Aboul-'Arab, reporté à Sofian ben 'Oyeyena, et s'arrêtant à ce dernier, il est dit : « Il existe trois localités heureuses : El-Meciça المصيصة, une des portes du paradis, d'où, au jour de la résurrection, soixante et dix mille martyrs ressusciteront; 'Ascalon عسقلان, une des portes du paradis; et dans le Mor'reb, le lieu appelé *El-Ya'k'outa* dans Mounoustir; ce lieu pénètre bien avant dans la mer; il est situé près d'une sebekha « lac, marécage », sur laquelle se trouve jeté un pont construit par les anciens; au jour de la résurrection, il en ressuscitera soixante et dix mille martyrs. »

Voici ce qui est mentionné dans le livre d'Ebn er-Rek'ik' : « On dit qu'en Ifrik'ia se trouve une côte appelée *El-Mounoustir;* c'est une des portes du paradis. Il s'y trouve une montagne appelée *Mamethour* ممطور, et c'est une des portes de l'enfer. » Cette montagne, appelée de nos jours du nom de *Djebel-Ousselat* جبل وسلات [1], est habitée par une population

[1] Le Djebel Ousselat, l'ancien *Mons Uselatus*, non loin de K'aïrouan, est une des montagnes les plus élevées de la régence de

mélangée de Berbères. El-Rek'ik' rapporte que cette montagne fut appelée *Mamethour*, parce que, lorsque Mo'aouïa ben Khodeïdj s'arrêta devant elle, une forte pluie vint l'y surprendre, et il s'écria : « Cette « montagne est *mamethour* « pluvieuse, orageuse », suivez-moi vers cette pointe القرن. » Dès lors elle prit ce nom de *Mamethour*, et le lieu vers lequel il se dirigea conserva le nom d'*El-K'arn*. »

Ebn Scharaf dit que, dans les temps anciens, les gens de Soussa étaient les vassaux de ceux de K'aïrouan. C'est qu'à l'époque où l'Ifrik'ia fut conquise, les Roums portèrent avec vigueur leurs attaques contre les villes de la côte, et des châteaux forts furent alors bâtis sur le littoral, entre autres celui de Soussa. Le nombre des vassaux de K'aïrouan qui y furent placés, avec d'autres gens de la contrée, pour assurer la défense du château, s'augmenta bientôt, et, plus tard, ils se rendirent indépendants. De là naquit une grande inimitié (entre ces habitants et ceux de K'aïrouan). Aussi ne faut-il point admettre le témoignage d'un habitant de K'aïrouan contre un habitant de Soussa, et *vice versa*, et cela à cause de la haine héréditaire qui existe entre ces deux populations [1].

Tunis. Cette chaîne de montagnes, longue d'environ quatre lieues, court du nord-est au sud-ouest. Elle renferme un grand nombre de villages et de populations d'origine berbère, qui ont toujours été renommées pour leur esprit turbulent, leur tendance à l'insoumission et leur caractère belliqueux.

[1] J'ai négligé de traduire ici seize pages du texte du ms. A. L'au-

Nous partîmes de Soussa le lundi matin. A compter de ce moment, nous quittâmes les terres de Delladj ﺩﻻﺝ (dont il a été parlé au début de ce voyage), et nous commençâmes à marcher sur les terres de H'akim حكيم et de Theroud طرود. Ce jour-là, nous nous arrêtâmes entre Zarmedin زرمدين et Djammal جمّال [1]. On voit à Zarmedin un château fort, dont la partie inférieure est construite en pierre, et la partie supérieure en pisé; il est habité par les gens de la localité. En dehors du château se trouve la sépulture du scheikh Abou Moh'amed 'Abd el-Sid ez-Zermedi, originaire de ce lieu; ses vertus et sa piété sont renommées. Nous visitâmes son tombeau, et nous y fîmes nos prières. Nous aperçûmes, dans le cours de cette étape, à droite et à gauche de la route, les restes d'un grand nombre de châteaux qui furent détruits par les Arabes (qui envahirent l'Ifrik'ia sous le règne du prince zirite Mo'ez ben Badis), et dont les habitants en avaient été chassés par eux. On y voit également K'ossour el-Ouardanin قصور الوردانين; c'est un petit village, dont les habitants avaient tenté de mettre à mort le saint scheikh Abou Youssef ed-Dahmani, à l'é-

teur y traite de la biographie de quelques personnages natifs ou originaires de Soussa.

[1] Zarmedin et Djemmal sont deux localités qui portent encore de nos jours ces noms. Djemmal est sur la route même de Soussa à El-Djem, et Zarmedin, un peu plus loin, est sur la droite de la même route. (Indiqués sur la carte dressée au Dépôt de la guerre, en 1842.)

poque où ce pieux personnage habitait près d'eux, à Mesdjed R'anem مسجد غانم[1].

Nous quittâmes cette station le mardi, et nous nous arrêtâmes au château appelé *El-Djem* الجم, le plus considérable et le plus ancien des châteaux de l'Ifrik'ia. Après l'aqueduc de Carthage, il n'y a rien en Ifrik'ia de plus grandiose et de plus surprenant[2].

[1] Suppression de dix-huit lignes du texte du manuscrit A. Sujet insignifiant.

[2] El-Djem, ou plutôt l'amphithéâtre d'El-Djem, à sept myriamètres environ au sud de Soussa, est le plus beau vestige, en Afrique, de la grandeur monumentale des temps passés. On l'aperçoit à vingt milles de distance. Il forme un long ovale, qui court de l'est à l'ouest. L'intérieur de l'arène a quatre-vingt-trois mètres de long sur trente-trois de large, et les murailles ont vingt mètres d'épaisseur. L'édifice est composé de quatre étages ou rangs d'arcades, dont le plus élevé n'était qu'un attique; chaque étage est orné de soixante-quatre arcades à la façade extérieure, et chaque arcade est séparée par une colonne d'ordre composite au premier et deuxième étage, et corinthien au troisième. Chacun de ces deux premiers étages a neuf mètres trente centimètres de hauteur; le troisième huit mètres, et l'attique quatre mètres cinquante centimètres environ, ce qui donnerait une hauteur totale de trente et un mètres dix centimètres. L'ouverture de chaque arcade est de trois mètres trente-trois centimètres; celle de chaque pilier, trois mètres soixante et quinze centimètres, et celle de chacun des murs des cinq galeries intérieures, un mètre soixante-cinq centimètres. Dans le reste de l'épaisseur précitée de vingt mètres se trouvent les arcades formant les galeries circulaires de l'édifice. De là, soixante-quatre arcades donnent deux cent vingt-trois mètres douze centimètres, et soixante-quatre piliers deux cent quarante mètres; ce qui fait quatre cent soixante-trois mètres douze centimètres de circonférence pour tout le monument. On n'est point fixé sur l'époque qui vit s'élever cet amphithéâtre; aucune inscription avec date n'a été trouvée dans ces vastes ruines. On l'attribue généralement à Gordien le Vieux; mais cet empereur n'a régné que six semaines, et il n'est pas probable qu'il ait pensé à élever ce gigantesque monument alors que, déjà octogénaire, il

Il est de forme circulaire, et son élévation au-dessus du sol est de cent coudées. El-Bekri[1] dit que ce château a un mille de circuit.

On raconte que la Kahina الكاهنة, appelée *Kahina des Louata* كاهنة لواتة[2], fut assiégée par les ennemis

avait à lutter contre les lieutenants de l'empereur Maximin en Afrique. Peut-être cet édifice fut-il élevé par ses soins pendant son proconsulat en Afrique, qui précéda son élection à l'empire. La chapelle de Saint-Louis, à Carthage, s'est enrichie, en 1842, de deux beaux torses, l'un de Jupiter, et l'autre d'une femme, trouvés dans les ruines de l'amphithéâtre, et qui ont été transportés à Saint-Louis par les soins de M. de Lagau, alors consul général de France à Tunis. A l'ouest-sud-ouest de l'amphithéâtre sont les ruines d'une grande ville, c'est Tysdra, dont la population salua Gordien du titre d'empereur. L'inscription suivante, trouvée à Tysdra, a été transportée à la chapelle de Saint-Louis, à Carthage, également par les soins de M. de Lagau :

NIORVM .V.... CA.. VE THYSDRUM
EX INDVLGENTIA PRINCIPIS CVR
AT ET COLONIAE SVFFICIENS ET
PER PLATEAS L.... VS IN PERTITA
DOMIBUS E...M CERTA CONDI
CIONE CONCESSA FELICIS SAECV
LI PROVIDENTIA ET INSTINCTV
MERCURII POTENTIS THYSDRITA
NAE COL PRAESIDIS ET CONSERVA
TORIS NVMINIS DEDICATA EST

Hauteur... 81 centimètres.
Largeur... 90 centimètres.

[1] Voir le tome XII des *Notices*, p. 482.

[2] كاهنة signifie « devineresse ». C'est ainsi que les historiens désignent une reine berbère qui, vers le commencement de la conquête des Arabes, leva l'étendard de la révolte dans le mont Aurès, imitant le courageux et farouche Kosseïla qui, quelques années au-

dans ce château, qu'elle y fit creuser un chemin souterrain dans la pierre vive, aboutissant à la ville de Selek'ta[1], où se trouvait sa sœur, et que par ce chemin elle recevait ses munitions de bouches portées par des bêtes de somme.

Lorsque Zoheïr ben K'aïss el-Belaoui fut tué en Ifrik'ia, et que la nouvelle de sa mort parvint au khalife 'Abdelmalek ben Merouan, celui-ci, profondément affligé de cette perte, dut aussitôt prendre conseil des plus notables musulmans, à l'effet de choisir un chef digne de remplacer Zoheïr en Ifrik'ia. On lui conseilla d'y envoyer H'assan ben el-No'man[2].

paravant, sous le gouvernement de 'Ok'ba ben Nafe', lutta avec acharnement contre les Arabes et faillit ruiner leurs pensées de conquêtes et d'établissements en Afrique. M. Berbrugger (tome IX de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie, p. 234) fait observer que le vrai nom de cette reine berbère est Damïa. Et-Tidjani parle plus loin des guerres soutenues par la Kahina.

[1] Selek'ta est une localité sur la côte est de Tunis, à un myriamètre et demi environ de Mahdia, et à quatre myriamètres à l'est d'El-Djem. On y voit les vestiges d'une grande ville. L'ouverture dont parle ici Et-Tidjani, est sans doute celle que l'on voit sous l'arcade de l'amphithéâtre qui forme la porte de l'est. Les Arabes de la localité disent que c'est l'entrée d'un souterrain qui conduisait autrefois à Mahdia. Quelques personnes qui y sont descendues prétendent que ce n'est autre chose qu'une citerne de cent cinquante à deux cents pieds de long, sur dix à douze de large.

[2] Le berbère Kosseïla ben Behram, roi d'Ourba et de Béranis, comme le désigne l'historien Ebn Khaldoun, profitant du moment où le gouverneur arabe 'Ok'ba était à guerroyer dans l'ouest, leva l'étendard de la révolte. 'Ok'ba, retournant du Mor'reb, attaque l'ennemi, quoique avec des forces inférieures, à Tahouda, à dix-huit kilomètres de Biskara, et perd la vie avec tous les siens. La révolte grandit de toute la gravité de cet échec subi par les armes musulmanes. Kosseïla marche sur K'aïrouan, que Zoheïr ben K'aïs

H'assan pénétra dans la province à la tête d'une armée imposante et plus forte qu'aucune de celles que les musulmans y avaient envoyées jusqu'alors. Il mit le siége devant Carthage, s'en rendit maître et la détruisit. De là il se porta avec ses forces au-devant de la Kahina. Celle-ci le mit en fuite, fit prisonniers un grand nombre de ses cavaliers, et le poursuivit jusqu'à ce qu'elle l'eût chassé de Gabès قابس[1]. Après avoir informé le khalife 'Abdelmalek de cette grande défaite essuyée par ses troupes, H'assan se mit en route pour (rentrer à) Damas, ralentissant néanmoins sa marche dans l'espoir que quelques fuyards musulmans pourraient encore le rejoindre. Ce fut alors

était chargé de défendre, et qu'en présence d'un ennemi si puissant il s'empresse de quitter et d'abandonner pour se concentrer avec ses troupes à Bark'a. En l'année 69, il rentre en Ifrik'ia avec des renforts que lui avait envoyés le khalife, se met à la poursuite de Kosseïla, l'atteint à Ménès, le défait, et par cette victoire éclatante, parvient à faire rentrer dans l'obéissance une grande partie de la province. K'osseïla perdit la vie dans cette mémorable bataille, livrée sur le territoire de la tribu actuelle des Nememchas, dans la province de Constantine. Obligé de faire face aux Grecs, qui avaient opéré une descente dans la Tripolitaine, Zoheïr accourt à Bark'a et perd la vie dans une sanglante bataille qu'il livre à l'ennemi. Ce fut alors que le khalife lui donna pour successeur, dans son important commandement de l'Ifrik'ia, H'assan ben el-No'man, en l'année 74. (Voir la note 1 de la p. 68.)

[1] Ville de la régence de Tunis, à six milles de la mer, et non loin de la frontière du pachalik de Tripoli, l'ancienne *Tacape*. La bataille perdue par H'assan contre la Kahina fut livrée sur les bords de la rivière Nini, dans la province actuelle de Constantine. Le D[r] Shaw parle de Nini ou de Wad-nini, t. I, p. 164; il en fait mention sur sa carte de la partie orientale du royaume d'Alger. Un point de ce nom figure également sur la carte du Dépôt de la guerre (1840), à deux lieues environ au sud-est de Baghaïa.

qu'il reçut une lettre du khalife, qui lui ordonnait de s'arrêter au lieu où lui parviendrait la missive, et de n'en point bouger. Il était en ce moment-là à Bark'a. H'assan s'y établit et y construisit les châteaux appelés encore aujourd'hui de son nom. Il se fixa là jusqu'à ce qu'il eût reçu du khalife un renfort de troupes, avec lesquelles il put rentrer en Ifrik'ia. (En apprenant la rentrée en campagne de H'assan), la Kahina fit couper tous les arbres de la contrée et détourner presque toutes les eaux, afin d'imposer aux musulmans toutes sortes de privations en Ifrik'ia [1].

Quoiqu'elle dut à son pouvoir de devineresse la connaissance de sa fin prochaine, la Kahina se porta (avec toutes ses forces) au-devant de H'assan. Les deux armées se rencontrèrent, et le premier choc fut si terrible, que, de part et d'autre, on crut à une complète destruction. La Kahina fut mise en fuite et poursuivie par H'assan jusqu'à ce qu'elle fût tuée près d'un puits qui a conservé son nom. A la suite de cette victoire, H'assan confia aux enfants de la Kahina le commandement des Berbères, qui firent leur soumission aux Arabes. Aucun de ces enfants ne se révolta (depuis lors contre cet état de choses [2]).

[1] Ebn Schebath dit que « les bois et les forêts étaient en si grand nombre et si vastes que, depuis Tripoli jusqu'à Tanger, tout était *comme un seul ombrage*, et que le pays était couvert de villes et fortes bourgades très-peuplées ». Tout, à cette époque, fut saccagé, détruit, dévasté, et devint la proie des flammes.

[2] El-Bekri dit que Tabark'a (sur le littoral ouest de Tunis), selon l'opinion de quelques historiens, est le lieu où périt la Kahina.

On raconte que, lorsque 'Abdallah ben Sa'd ben Abi Serh' fut envoyé par 'Othman en Ifrik'ia[1], il livra bataille au patrice Grégoire (*Djardjir* جرجير[2]), et que ce fut 'Abdallah ben ez-Zobeïr qui ôta la vie à ce dernier. Cet événement plongea les Grecs dans une profonde terreur, et aussitôt ils se répartirent et se réfugièrent dans les divers châteaux et citadelles de la contrée. Le plus grand nombre d'entre eux se réunit dans le château (d'El-Djem). Ce fut alors que les Grecs supplièrent 'Abdallah ben Abi Serh' d'accepter d'eux trois cents quintaux d'or, à la condition que lui et ses troupes évacueraient le pays. 'Abdallah agréa ces propositions, et reçut d'eux cette valeur considérable. Il fut en outre convenu que tout ce que les musulmans avaient pris aux Grecs,

[1] 'Abdallah ben Sa'd ben Abi Serh', à la tête d'une armée de vingt mille hommes, partit de l'Égypte et se dirigea vers la Cyrénaïque et la Pentapole. C'était en l'année 27 de l'hégire. (Voyez la note 4 de la page 79.)

[2] Le patrice Grégoire est désigné par les auteurs arabes sous le nom de *Patrik Djardjïr* ou *Djardjez*. Ils le font dépendre à tort de l'empereur Héraclius; car, à l'époque dont il est question ici, c'était le jeune Constant, fils de Constantin, qui était empereur d'Orient. Ce fut le premier coup porté par les Arabes à l'empire grec en Afrique. Mais il faut observer qu'à cette époque Grégoire s'était, en quelque sorte, rendu indépendant des empereurs d'Orient, ayant su profiter avec habileté de la faiblesse de la cour de Constantinople. Son autorité s'étendait depuis Tripoli jusqu'à Tanger, et le siége de son gouvernement était à Sufetula (aujourd'hui Sobeïtela). La mémorable bataille livrée par 'Abdallah, dans laquelle Grégoire perdit et la couronne et la vie, eut lieu non loin de cette ville. Ebn Schebath et plusieurs autres auteurs arabes affirment que l'indépendance du patrice Grégoire était telle, qu'il avait fait frapper de la monnaie à son effigie.

avant la paix, leur resterait acquis; mais que ce qu'ils auraient pu prendre depuis la paix, serait restitué par eux. Il faut entendre ici, et Dieu le sait (d'ailleurs), « après la paix et avant qu'elle fût connue de tous ».

Plus tard, ce château (d'El-Djem) fut vigoureusement attaqué par Yeh'ia ben Ish'ak' el-Mayork'i[1], qui, fatigué (de l'inutilité de ses efforts), dut en abandonner le siége et se retirer honteusement. On raconte qu'après une longue résistance, les assiégés (pour lui montrer combien peu ils étaient dans la gêne et la disette), lancèrent sur lui des poissons encore en vie, qu'ils se procuraient par le moyen du passage conduisant à Selek'ta, dont il vient d'être question. Aussitôt, désespérant de toute réussite, Yeh'ia leva le siége.

Non loin de ce château se trouve une bourgade très-peuplée, ayant de nombreux jardins, de vastes champs ensemencés, une mosquée et des marchés très-fréquentés. Cette bourgade est habitée par une population berbère qui, avant cette époque, était établie à K'assr Milita قصر مليته, dans le pays de Zouara في ارض زواره. J'ai visité cet endroit, dont il sera fait mention plus loin. Les Arabes (qui envahirent l'Ifrik'ia sous Mo'ez ben Badis, prince zirite), ruinèrent cette localité de K'assr Milita et en chassèrent la population, qui vint alors habiter ce pays-ci. D'après ce que l'on dit, on ne trouve de l'eau à El-Djem que dans un seul puits, et encore cette eau

[1] Voir la note 2 de la page 81.

est-elle saumâtre. Nous dûmes néanmoins en boire, attendu qu'il pleut fort peu dans cette localité.

C'est dans cet endroit qu'apparut à nos yeux la constellation appelée *Soheïl* سهيل, constellation qui n'est visible ni à Tunis, ni dans ses environs[1].

Nous quittâmes El-Djem le mercredi. A partir de ce moment, nous laissâmes les terres de H'akim et de Theroud pour entrer sur celles de H'ocen حصن. Depuis le moment où nous nous éloignâmes d'El-Djem, nous marchâmes au milieu de vastes et anciennes plantations d'oliviers, connues sous le nom de *Zeïtoun es-Sah'el* « oliviers de la côte ». Les Arabes (lors de l'invasion en Ifrik'ia sous le prince zirite El-Mo'ez), avaient dévasté ces arbres et avaient altéré la symétrie de leur plantation. Les plus considérables revenus de l'Ifrik'ia provenaient de ces oliviers. On rapporte que 'Abdallah ben Abi Serh' fut émerveillé, lorsqu'il pénétra en Ifrik'ia, des richesses en or et en argent qu'il y trouva. Ces richesses étaient si considérables, que chaque soldat put en avoir les mains pleines. Ayant demandé aux populations quelle était la source d'une si grande fortune publique, l'un des gens du pays se baissa, et ayant ramassé à terre quelques olives, il les présenta à 'Abdallah, en lui disant : « Voilà l'origine de ces immenses richesses. »

Er-Reschati, dans son livre intitulé *Ik'tibass el-*

[1] C'est la constellation de Canopus. Suppression de cinq pages et dix lignes du texte du manuscrit A. Elles contiennent une dissertation astronomique et des citations de plusieurs auteurs et poëtes.

Enouar الرشاطي في كتابه المسمى باقتباس الانوار, dit que ce pays a été appelé *Es-Sah'el* الساحل, non pas dans le sens de côte ou plage de mer, mais à cause de la teinte sombre produite par la prodigieuse quantité d'oliviers, d'arbres fruitiers et de vignes de la contrée. Il ajoute que ce pays est couvert de villages rapprochés les uns des autres [1].

Nous nous arrêtâmes au milieu de ce bois qui se continue jusqu'à la station appelée *Om el-Assabe'* ام الاصابع, au pied d'un château qui, dans les temps anciens, était de la plus grande élévation; ses fondations sont fortes et solides, et à ses angles s'élèvent des tourelles fortifiées. Une d'elles ayant été renversée de sa base par la succession des temps, fut relevée par les habitants de ce lieu; mais cette dernière construction est loin de pouvoir être comparée à la solidité de celle qui a été détruite. C'est à cause de ces ouvrages fortifiés, de forme arrondie, que l'on a nommé cet édifice *Om el-Assabe'* « la mère des doigts », parce que ce qui en reste encore debout ressemble aux doigts de la main élevés en l'air.

[1] Ebn Schebath rapporte qu'il avait entendu dire que le nombre des villes et places fortes, qui étaient au pouvoir des chrétiens en Ifrik'ia s'élevait à cent mille, et que lorsque le chef grec était dans la nécessité de faire la guerre à un ennemi commun, il lui suffisait de prélever, sur chacune de ces villes ou places fortes, un droit d'un dinar d'or et le contingent d'un seul cavalier, pour avoir aussitôt à sa disposition une puissante armée et de considérables ressources financières. Je supprime ici la traduction de douze lignes du texte du manuscrit A; il y est fait mention de personnes originaires de ce lieu ou qui en ont pris la dénomination.

Les gens (de la suite de notre colonne) ramassèrent dans ces plantations une provision de bois pour l'étape du lendemain, attendu qu'elle ne devait pas offrir l'occasion d'en trouver.

Nous partîmes de ce lieu, et nous cheminâmes jusqu'à la fin de la nuit. Au matin, nous passâmes par un petit village, où se voient plusieurs châteaux épars. On le nomme *Berschâna* برشانه. Nous avions devant nous, au loin et au bord de la mer, la citadelle connue sous le nom de *K'assr Ziad* قصر زياد. C'est un château fort, dont les habitants sont renommés pour l'intrépidité de leur courage. El-Lebidi اللبيدي, dans sa biographie du scheikh Abou Ish'ak' el-Djebeniani, dit que K'assr Ziad était appelé (autrefois) la *maison de Malek* (le légiste et chef de la secte orthodoxe de ce nom), à cause du grand nombre de savants jurisconsultes (suivant la doctrine de Malek) qui s'y trouvaient réunis à cette époque.

Après avoir dépassé ce château, nous eûmes, dans la direction qui nous faisait face, à une distance éloignée, l'île de K'erk'ena جزيرة قرقنة, qui ne pouvait cependant être vue du lieu où nous nous trouvions. Cette île se trouve entre le point où nous étions et la ville de Sfak's صفاقس, précisément au milieu. K'erk'ena est une île bien peuplée, fort renommée dans les temps anciens, et aujourd'hui au pouvoir des chrétiens, qui y commandent et gouvernent en maîtres. L'île n'a ni villes, ni villages entourés de murailles, ni habitations construites.

Les habitants logent dans des huttes, et chacun d'eux fait sur son terrain ce qu'il veut, et en dispose à son gré. Des rochers, qui servent de défense naturelle aux habitants, s'élèvent dans la partie ouest de l'île. Sa longueur est de seize milles sur trois de large[1].

Nous arrivâmes à Sfak's[2] vers midi. Sfak's est une ville de premier ordre, entourée de deux remparts (distincts), au milieu desquels un cavalier peut pas-

[1] Les îles de Kerkeni, les anciennes *Cercines*, appartiennent à la régence actuelle de Tunis. Elles sont à huit lieues environ à l'est de Sfak's, d'où elles sont aperçues lorsque le temps est clair et l'horizon très-pur. Elles sont au nombre de deux et la plus grande peut avoir huit lieues de tour. Elles sont peu élevées au-dessus de la mer, produisent de l'huile d'olive et des céréales, et offrent aux habitants une abondante pêche de poulpes et d'éponges. C'est dans cette population que se recrute la majeure partie des hommes de la marine du bey de Tunis. Les îles de Kerkeni, qui relèvent de l'autorité militaire de Sfak's, servent de lieu de déportation pour les femmes de mauvaise vie, musulmanes ou juives, sujettes tunisiennes. A l'époque dont parle notre voyageur, ces îles étaient au pouvoir des Siciliens, qui s'en étaient emparés en l'année 1284, ainsi que de l'île de Gerba. (Voir page 63, note 1.)

[2] Ville de la côte E. de Tunis, à quinze lieues E. de Mahdia, et par 35 degrés de latitude N. 8 degrés 9 minutes de longitude E. environ. Sa population peut être évaluée de huit à dix-mille âmes. Son commerce d'exportation, assez actif, consiste en huiles, laines, dattes, cires, éponges et sparteries. Elle est la résidence d'un cayed, qui y exerce l'autorité administrative, et d'un colonel pour l'autorité militaire. Sa garnison est de huit cents hommes environ. La ville est entourée de remparts; elle a quatre portes dont trois donnent, du faubourg qui longe la plage, sur la campagne. La ville proprement dite n'a qu'une porte appelée *Bab Djebeli*, donnant sur la campagne également, et une qui s'ouvre dans le faubourg. Ses fortifications sont en assez bon état et son mouillage très-sûr; il est abrité des vents par les îles de Kerkeni. D'après Mannert, Sfak's paraîtrait occuper l'emplacement de l'ancienne *Taphrura* de Ptolémée et de la Table de Peutinger.

ser. La mer vient baigner ses murs, jusqu'où s'étendait autrefois un bois d'oliviers; mais les Arabes (qui envahirent l'Afrique sous le prince zirite El-Mo'ez) le dévastèrent entièrement, et il ne reste plus aujourd'hui un seul arbre debout hors de la ville[1]. Les fruits que l'on mange à Sfak's viennent de Gabès. Les eaux de ses puits ne sont pas bonnes, et les habitants ne boivent que l'eau pluviale dont ils s'approvisionnent. On y pêche un grand nombre d'espèces de poissons. On trouve dans ses mers la *laine marine*, dont on fabrique de fins tissus destinés à être portés par les princes, et l'on assure qu'on y pêche parfois des huîtres renfermant des perles. Son port est bon; car la mer y est (constamment) calme, et chaque jour la marée s'y fait sentir, et le flux et reflux s'y observent. A la marée basse, les navires touchent le fond, et, lorsqu'elle remonte, ils flottent[2]. On voit à Sfak's une belle mosquée qui, selon El-Lobeïdi, dans sa Biographie du scheikh Abou Ish'ak' el-Djebeniani, fut construite par 'Ali ben Salem, aïeul du scheikh Abou Ish'ak'. Sah'noun[3] l'avait nommé cadi de Sfak's; il était frère de lait de Mo-

[1] Il ne reste debout, près de la porte dite *Bab Djebeli*, qu'un seul olivier, et les habitants disent qu'il a près de mille ans d'âge.

[2] Suppression de quinze lignes du texte du manuscrit A. Détails insignifiants sur le flux et reflux en général.

[3] Célèbre jurisconsulte de l'Ifrik'ia. Ses noms sont, d'après le *Kitab et-Tabakat*, Sah'noun, ben Sa'id, ben H'abib, ben 'Abd es-Selam ben 'Abd el-Kadous et-Tanoukhi, d'origine syrienne. Il fut élevé à la charge importante de k'adi en l'année 234, à l'âge de soixante et quatorze ans. Il mourut en redjeb 240. Né en l'année 160, ce ne fut qu'en 191 qu'il passa en Ifrik'ia.

h'amed, fils de Sah'noun. Le même chroniqueur ajoute que c'est également lui qui bâtit en terre battue le rempart de Sfak's et le Mah'ress [1], connu autrefois sous le nom de *Mah'ress el-Djedid*. Il a été constaté que Sfak's avait été autrefois appelé du nom de *La'net Allah* لعنة الله « malédiction de Dieu ». On rapporte à ce sujet que certains princes, s'adressant à diverses personnes, leur dirent : « Allez à La'net Allah », et qu'elles se rendirent aussitôt à Sfak's.

Autrefois les *oualis* ou gouverneurs de Sfak's étaient nommés par les princes (de la dynastie des) Sanhadjas. Cet ordre de choses dura jusqu'à ce que El-Mo'ez ben Badis y nommât Mançour el-Berr'outhi البرغوطي. Mançour, qui était un homme de courage et d'action, conçut la pensée de s'y révolter (contre son maître). Il réunit à cet effet autour de lui de nombreux partisans arabes; mais il fut prévenu par son cousin H'amou ebn Melil, qui le fit périr par trahison, dans un bain, en l'année 451. Aussitôt après la mort de Mançour, les Arabes, ses partisans, accoururent à Sfak's, et y assiégèrent H'amou. Celui-ci leur envoya demander si, en venant l'attaquer, ils voulaient venger la mort de son cousin, ou bien si leur but était de s'emparer de ses richesses. « Nous n'avons point à intervenir, répondirent-ils, dans la question du *prix du sang;* nous ne réclamons que l'argent ». Aussitôt H'amou s'obligea à leur payer une somme dont ils furent satisfaits, et

[1] محرس signifie *lieu de garde*, *caravansérail*, etc. Il doit être pris ici dans le sens de رباط.

dès qu'il eut rempli cette obligation, les assiégeants cessèrent leur attaque et quittèrent Sfak's.

(Plus tard), H'amou se révolta lui-même dans Sfak's, et manifesta publiquement sa rébellion contre les Beni Menad[1]. En 454, à la mort d'El-Mo'ez ben Badis, auquel succéda son fils Temim, H'amou résolut d'achever sa révolte en se rendant maître de quelques autres places fortes. A cet effet, réunissant de nombreux auxiliaires pris dans les tribus des 'Adi, des Latih' et autres, il se porta, avec ces forces réunies à ses troupes, sur plusieurs petites villes (voisines) dont il s'empara; puis il se mit en route vers Mahdia, dont il voulait faire le siége. Mais Temim accourut à sa rencontre, et H'amou et les siens furent défaits et obligés de rentrer à Sfak's. H'amou demeura dans l'inaction à Sfak's jusqu'à ce que Temim envoyât contre lui son fils Yeh'ia, avec mission de l'assiéger dans sa retraite. Le siége ne dura que quelques jours, après lesquels Yeh'ia le leva et se retira.

On rapporte à ce sujet que Yeh'ia, voulant conserver à H'amou son pouvoir, n'avait point dirigé avec énergie et courage les opérations du siége. H'amou s'écriait : « Quelle chose surprenante ! hier, c'est moi qui épargnais les jours de Yeh'ia (et c'est

[1] Ce nom est donné parfois à la dynastie des Zirites ou Sanhadjites en Ifrik'ia, parce que le fondateur de cette dynastie fut un certain Balkin Youssef ben Ziri ben Menad es-Senhadji. Beni Ziri, Sanhadjias et beni Menad sont donc trois appellations d'une même dynastie, qui régna de 361 à 555 de l'hégire environ. On compte huit princes de cette dynastie.

lui qui aujourd'hui me ménage) ». Voici les détails de cet épisode rapporté par Aboul-Celte et autres chroniqueurs. On raconte qu'un certain Turc vint du Levant auprès de Temim, accompagné d'un grand nombre de ses amis. Temim l'accueillit avec distinction, et lui assigna des rations de vivres; mais ce traitement ne satisfit point ce Turc, auquel on rapporta divers propos qui le mécontentèrent contre Temim. Ce Turc était perfide et plein d'astuce. Un jour, étant allé à la chasse accompagné de ses gens, avec Yeh'ia, fils de Temim, il l'attaqua inopinément, ainsi que sa suite, et s'en étant emparé, il s'enfuit avec ses prisonniers. Un homme qui assistait à cette trahison put s'échapper, et accourut en informer Temim, qui, saisi de colère, envoya aussitôt de nombreux cavaliers à la poursuite de ces traîtres; mais ceux-ci ne purent être atteints, et parvinrent à gagner Sfak's, où ils furent accueillis avec bienveillance par H'amou ebn Melil. Celui-ci fit renfermer et cacher chez lui Yeh'ia; mais, peu après, craignant que les gens de Sfak's ne se révoltassent en faveur de son prisonnier, il se détermina à lui faire quitter la ville. A cet effet il écrivit à Temim une lettre, dans laquelle il lui proposait de lui rendre son fils en échange de l'envoi qu'on lui ferait de tout ce qui appartenait aux Turcs fuyards, ainsi qu'à leurs familles. Ce prince ayant consenti et envoyé tout ce qu'avait demandé H'amou, son fils lui fut restitué en échange. Mais dès que Yeh'ia, rendu à la liberté, fut retourné auprès de son père, celui-ci le chargea d'aller immé-

diatement faire le siége de Sfak's, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Yeh'ia obéit; mais peu après leva le siége de la place, n'ayant pu s'en rendre maître. (Plus tard, en l'année 493), Temim se porta de sa personne à Sfak's et en fit la conquête. H'amou dut abandonner la ville et se mettre sous la protection de Meken ben Kamel er-Riah'i مكن بن كامل الرياحي, à Gabès[1].

A partir de l'époque où Temim se rendit maître de Sfak's, les oualis, gouverneurs de cette ville, furent nommés par ce prince, et il en fut ainsi jusqu'à sa mort, qui arriva en l'année 501. Son fils Yehia[2], lui ayant succédé, nomma au gouvernement de Sfak's son propre fils Aboul-Fetouh'; mais la population se révolta contre son nouveau chef, pilla son palais et voulut même le massacrer. Yeh'ia, plein de colère contre les habitants de Sfak's, les punit d'une manière terrible, dispersa leurs forces, et ne cessa de les accabler de maux et d'en remplir les prisons de l'État, que lorsque sa vengeance fut satisfaite. Alors (seulement) il leur accorda son pardon[3].

[1] Suppression d'une page et neuf lignes du texte du manuscrit A. Détails insignifiants.

[2] Sixième prince de la dynastie zirite ou sanhadjite; il était âgé de quarante-trois ans lorsqu'il succéda à son père. Il s'empara sur les chrétiens de la place de K'libia, ville maritime de la province tunisienne, devant laquelle tous les efforts de son père avaient échoué. Après un règne assez paisible de huit ans et demi, Yeh'ia mourut à l'âge de cinquante-deux ans, le 1er dzilk'ada 509, laissant trente fils et vingt-six filles.

[3] Suppression de dix-neuf lignes du manuscrit A. Vers d'Aboul-Celte sur le châtiment infligé par Yeh'ia aux habitants de Sfak's.

Yeh'ia, après ces événements, nomma à ce gouvernement son autre fils 'Ali, qu'il avait désigné d'avance pour lui succéder. Lorsque Yeh'ia mourut, en l'année 509, 'Ali se trouvait à Sfak's. Aussitôt qu'il apprit cette nouvelle, il prit les rênes du pouvoir [1], et continua de nommer au gouvernement de Sfak's des gens qui lui étaient dévoués. Il en fut ainsi jusqu'à sa mort. Son fils H'assan lui succéda [2]. À cette époque, une mésintelligence ayant éclaté entre ce prince et Roger رجار (roi de Sicile), celui-ci envoya une flotte pour assiéger la ville de Mahdia [3].

[1] Septième prince de sa dynastie. Prévoyant les prochaines agressions du roi de Sicile contre ses états, 'Ali rechercha l'alliance de l'émir Youssef ben Taschefin, qui régnait au Maroc. Mais les hostilités des Siciliens n'éclatèrent que plus tard, sous le règne de son fils El-H'assan. 'Ali mourut en 515.

[2] Huitième et dernier prince de la dynastie des Zirites. Il succéda à son père en 515. Ce fut sous son règne qu'eurent lieu les succès des Siciliens en Afrique.

[3] Le roi Roger porta pour la première fois ses armes en Afrique sous le règne d'El-H'assan. Une flotte, forte de trois cents navires, vint attaquer Mahdia et dut, bientôt après, s'éloigner de la côte par suite d'une violente tempête, laissant à terre un détachement de troupes qui avaient été débarquées pour commencer le siége de la place. (Notre voyageur parle plus loin de cette circonstance.) Ce détachement fut attaqué et enlevé par les Arabes, et la flotte rentra dans les ports de la Sicile. La paix, sollicitée par H'assan, accordée par Roger et jurée par tous les deux, ne devait pas tarder à être rompue par les Siciliens. Quelques années après, sans aucun motif, et bien que peu auparavant il eût secouru El-H'assan assiégé dans Mahdia par Yeh'ia ben El-'Aziz El-H'amadi prince de Bougie, Roger mit en mer une nouvelle flotte qui alla s'emparer de l'île de Gerba, où l'autorité du roi de Sicile fut acceptée et reconnue par les habitants, et où il mit garnison. En 1141, Roger prenant pour prétexte le non payement d'une somme d'argent prêtée par lui au prince

Nous verrons plus loin par quels moyens il s'en rendit maître et comment El-H'assan dut l'abandonner.

Lorsque Roger, en 543, se fut rendu maître de Mahdia, et qu'il y eut établi un gouverneur à lui, il en expédia des vaisseaux contre Sfak's, qui dut ouvrir ses portes, et qu'il fit occuper par les chrétiens, qui l'avaient aidé à s'en emparer. Avant de quitter Sfak's, il choisit parmi les habitants deux otages qu'il prit avec lui; l'un d'eux était le scheikh el-beled, ou préfet de police, Aboul-H'assan el-Feriani. Le soin d'administrer le pays fut confié par Roger au fils de ce même scheikh, 'Omar ben el-H'assan. Celui-ci, homme courageux et d'un esprit sévère et réfléchi, reçut de son père, au moment de son départ, la recommandation suivante: « J'ai bien vieilli et je m'approche de la tombe. Je donne ma vie en faveur des musulmans; ainsi donc, si l'occasion s'en présente, soulève-toi contre les chrétiens, avec lesquels tu vas vivre; secoue leur joug et massacre-

musulman, envoya des vaisseaux contre la place de Mahdia. Cette expédition eut pour résultat de faire reconnaître El-H'assan comme vassal et tributaire du roi de Sicile. En 1147, El-H'assan ayant attaqué H'akem Youssef, gouverneur de Gabès, vassal et tributaire de Roger, celui-ci envoya son amiral Georges avec une flotte considérable contre Mahdia. El-H'assan n'attendit pas l'ennemi, s'enfuit à Tunis et abandonna la place, dont s'emparèrent les Siciliens. La prise de Mahdia précéda et amena naturellement l'occupation de Soussa, Sfak's, Zouila, etc. etc. par les troupes siciliennes. Treize ans après environ, sous le règne de Guillaume, fils et successeur de Roger, les Siciliens perdirent toutes leurs conquêtes en Barbarie. (Extrait des *Mémoires historiques et géographiques* de M. E. Pellissier, t. VI de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie, pag. 179 à 186).

les ». Cette exhortation du père fut ponctuellement suivie par le fils en l'année 551. Il se révolta dans Sfak's contre les chrétiens de la place, et en fit un massacre affreux. A la nouvelle de cet événement, le roi de Sicile, Guillaume, fils de Roger غليلم بن رجار, fit aussitôt jeter dans les fers le scheikh Aboul' H'assan, le fit détenir dans une prison; et envoya un messager à son fils 'Omar, pour le menacer de faire périr son père s'il ne rentrait pas dans l'obéissance. Ce messager, à son retour, raconta ce qui suit : « Je ne pus descendre à terre (le jour même de mon arrivée à Sfak's). Le lendemain j'entendis un grand bruit dans la ville, et aussitôt la porte de la marine s'ouvrit. Il en sortit une foule nombreuse, criant ces mots : *Allahou âkebar!* « Dieu est très-grand! » et exaltant et louant le nom du Seigneur. Un cercueil était porté, au milieu d'eux, sur la tête de quelques individus. On déposa peu après ce cercueil à terre, et 'Omar s'étant avancé, éleva la voix et prononça quelques prières dessus. Le cercueil fut mis en terre, puis 'Omar se retira après avoir reçu les condoléances des assistants. Ayant demandé ensuite une réponse au message (que j'avais fait parvenir), il me fut répondu : « Le scheikh est occupé à recevoir les con« doléances à l'occasion de la mort de son père, qui « est en Sicile; ce cercueil que tu as vu est le simu« lacre du sien : ce que tu as vu est la réponse à ton « message ». Aussitôt que le roi fut informé de ces détails, il ordonna que le scheikh Aboul-H'assan fût retiré de sa prison et conduit à la potence de Ouadi

el-'Abbas واجي العباس, où il fut pendu. (L'infortuné scheikh) récita le livre divin jusqu'au moment où il rendit le dernier soupir.

La révolte de Sfak's contre les chrétiens entraîna celle de toutes les villes du littoral, qui s'affranchirent (ainsi) de la domination étrangère.

'Omar continua à administrer la contrée jusqu'à l'arrivée en Ifrik'ia du khalife 'Abd el-Moumen, qui vint mettre le siége devant Mahdia[1]. Aussitôt 'Omar se rendit auprès de lui avec un grand nombre de scheikhs de Sfak's, et tous lui firent leur soumission. 'Abd el-Moumen leur donna un surveillant حافظ, choisi parmi ses Mouah'edin, et invita 'Omar à retourner à Sfak's, en le chargeant de l'administration supérieure du pays. Il conserva cette charge jusqu'à sa mort, et son fils 'Abd er-Rah'man ben 'Omar lui succéda dans ces hautes fonctions.

Lorsque plus tard El-Mayorki arriva à Sfak's et s'en rendit maître, 'Abd er-Rah'man le supplia de lui permettre d'aller faire le pèlerinage de la Mecque, et (ayant obtenu la faveur qu'il sollicitait), il partit (pour l'Orient) avec sa famille, et ne revint plus. Quelques-uns de ses enfants restèrent pourtant à Sfak's, et leurs descendants y vivent encore de nos jours[2].

[1] 'Abd el-Moumen el-Koumi ez-Zenati. Les auteurs arabes placent en l'année 555 la prise de Mahdia, par les troupes de 'Abd el-Moumen sur les Siciliens.

[2] Suppression de sept pages et sept lignes du texte du manuscrit A. Détails biographiques sur divers personnages natifs de Sfak's et de Lebida, petit bourg dépendant de cette ville.

Nous séjournâmes à Sfak's toute la journée du jeudi, qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, fut celle de notre arrivée. Le lendemain matin, vendredi, nous quittâmes cette ville.

Nous passâmes par Thinaya ضِنية et par Nak'etha نَقّطة. Ce sont deux châteaux habités. On rapporte qu'un certain nombre des compagnons de Ma'rouf el-Kerkhi s'étaient retirés à Nak'etha pour s'y défendre et vivre à l'état de ribath, qu'ils y moururent et que leurs tombes s'y trouvent[1].

Notre étape se termina à El-Mah'ress المحرس, ancien château fort, extrêmement élevé. On en attribue la construction à Ibn el-Ar'leb. Les habitants des divers châteaux voisins viennent se réfugier dans cette place forte, à l'approche de leurs ennemis, et quand ils sont contraints de prendre les armes[2]. Lorsque El-Mayork'i vint en Ifrik'ia, il passa près de Mah'ress, et voulut en faire le siége; mais les habi-

[1] Ces localités existent encore de nos jours. Elles ont été visitées et explorées par plusieurs voyageurs, et entre autres par M. Pellissier, consul général de France à Tripoli, qui en a parlé dans ses lettres à M. Hase, publiées dans la Revue archéologique. Elles sont indiquées sur la carte dressée au Dépôt de la guerre en 1842, le premier point sous la dénomination de *Oued Theny,* rivière de Theny. Quant à Ma'rouf ben Firouz el-Kerkhi, c'était d'après les *Tabak'ats* de El-Scher'ani, un scheikh très-renommé et très-vénéré. On va prier sur son tombeau pour demander la pluie à Dieu, et les musulmans assurent que ces prières ne manquent jamais d'être exaucées. Il naquît à Bagdad et y mourût en l'année 200. Son tombeau s'y trouve et il est vénéré et visité.

[2] M. Pellissier en parle également dans ses lettres à M. Hase, déjà citées. Ce point est indiqué sur la carte du Dépôt de la guerre, 1842, sous la désignation de Sidi Maharess.

tants en ayant ouvert les portes, et s'étant placés en dehors pour combattre et pour se défendre, El-Mayork'i reconnut aussitôt qu'il ne pouvait atteindre le but qu'il se proposait, et il passa outre pour aller attaquer d'autres châteaux. Les habitants d'El-Mah'ress sont des gens de Houara (هوارة [1]), qui, précédemment, habitaient les châteaux connus sous le nom de *K'ossour Beni Khiar* قصور بني خيار. Les Arabes (qui envahirent l'Ifrik'ia sous le prince zirite El-Mo'ez) les en chassèrent, et ils se transportèrent alors ici. Ce n'était à cette époque qu'un mess'djed مسجد « oratoire », qui n'était plus affecté aux exercices religieux. Ils bâtirent tout autour des maisons, et entourèrent le tout d'un rempart. J'ai passé par les châteaux des Beni Khiar, j'ai visité ces lieux, et je me suis assuré qu'ils sont abandonnés et ruinés. Ces châteaux sont dans la montagne de Messelata جبل مسلاتة, à l'est de Tripoli.

Nous quittâmes El-Mah'ress le samedi. Dès le début de notre marche, nous passâmes par un chemin conduisant à une source مورد appelée *Es-Sa'ib* الصعيب « le difficile ». Les habitants de ces lieux dédaignent cependant de l'appeler ainsi, et lui donnent le nom d'*Abou Sehil*. Après de grandes fatigues, nous arrivâmes aux châteaux appelés *K'ossour el-*

[1] Les Houaras sont une des sept principales branches des Béranis, qui, eux-mêmes, forment l'une des grandes divisions de la nation berbère. Les Béranis qui, d'après Ebn Khaldoun, descendent de Ber, lequel descendait de Mazir', fils de Chanaan, se divisent en sept branches : les Azdadja, les Masmouda, les Houaria, les Adjissa, les Ketama, les Sanhadja et les Ouir'a.

Mobarka قصور المباركة. Ils sont tous habités, et ceux qui y demeurent sont renommés pour leur avarice. J'en fis l'expérience, ayant besoin de leur demander de l'eau. La manière dont ils montrèrent leur avarice dans cette circonstance est vraiment incroyable.

A partir de ce point, nous quittâmes les terres des Beni 'Ouf بني عوف pour pénétrer sur celles de leurs frères les Beni Debad, ben Rebia, ben Ze'ab, ben Djerou, ben Malek, ben Khafaf, ben Amri el-K'aïs, ben Behia, ben Selim, ben Mançour بني دباب بن ربيعة بن زعب بن جرو بن مالك بن خفاف بن امري القيس بن بهية بن سليم بن منصور. C'est ainsi que nous avons vu cette lignée rapportée par de savants généalogistes arabes. Er-Reschati l'a ainsi donnée dans son ouvrage. Ces terres (sur lesquelles nous entrions) appartiennent à une fraction des Debadiens, connus sous le nom d'*En-nouayil* النّوايل. Les Nouayli tirent leur origine de Nayel ben Amer, ben Djaber, ben Fayed, ben Rafe', ben Debab نايل بن عامر بن جابر بن فايد بن رافع بن دباب. Ils sont frères des Beni Ouaschah', ben 'Amer بني وشاح بن عامر et des Beni Senan, ben 'Amer بني سنان بن عامر. Je consignerai plus loin d'autres détails sur leur origine.

Nous partîmes de ce point le dimanche, et nous nous arrêtâmes à une station où se trouvent quelques dattiers, des sources d'eau courante et un vaste château connu sous le nom d'*Ouazeref* وزرف. Abou 'Abdallah Moh'amed el-Mazdouri el-Hentati dit, en

parlant d'Ouazeref, à l'époque où, contraint de quitter Tunis, il vint habiter ces lieux :

Ô sources d'Ouazeref, laissez mes yeux pleurer des larmes amères ! J'ai changé, hélas ! mon beau pays pour ces tristes lieux. Hélas !

Nous passâmes la nuit à Ouazeref, et au matin nous nous remîmes en route. Nous aperçûmes (bientôt) le bois de Gabès, où nous arrivâmes à l'heure du doh'a (neuf heures du matin environ).

Je vis en Gabès une grande et belle ville [1]. Son magnifique point de vue et la teinte verte de ses arbres rappellent le paradis éternel. Un bois l'entoure de toutes parts. On y voit de nombreux palais et une foule de dattiers régulièrement et agréablement rangés. Certes, c'est avec raison que l'on a dit de Gabès que c'était le paradis de la terre et la petite Damas. C'est une ville maritime et *sah'arienne* à la fois; car le Sah'ara lui est attenant, et la mer n'en est qu'à trois milles seulement [2]. Un rempart, construit avec de grosses pierres et dû aux anciens, entoure la ville, qui possède de vastes faubourgs, où se trouvent ses plus beaux marchés. Autour du rempart est creusé un large fossé, que les habitants, lorsqu'ils ont à redouter les attaques d'un ennemi, remplissent d'eau; c'est alors pour eux un moyen de défense extrêmement important.

Gabès a une rivière dont les eaux servent à l'irrigation de ses plantations. Elle parcourt le bois en

[1] Voir p. 120, note 1.

[2] Suppression de neuf lignes du texte du manuscrit A. Vers insignifiants à la louange de Gabès.

divers sens et se répartit dans les maisons et les rues; elle prend sa source à 'Aïn Kherara عين حرارة[1], situé dans une montagne au sud-ouest de la ville. Les principaux jardins de Gabès sont entre la mer et la ville, et c'est de ce côté que se voit la grande esplanade appelée *Sak'et el-'Amber*[2].

La peste sévit fréquemment à Gabès, et les habitants y sont, en outre, exposés à de nombreuses maladies. D'après eux, la cause en est due à la grande quantité de lauriers-roses qui y croissent; les eaux, en arrosant ces arbres, en conservent un principe vénéneux et une amertume qui nuit considérablement à la santé des habitants. C'est à cause de cela qu'on leur voit presque à tous le visage jaune. L'air de ce pays est également malsain par suite des exhalaisons putrides.

De toutes ces eaux, il n'y a que celles de la source appelée *'Aïn el-Emir* عين الامير, et celle appelée *'Aïn Selam* عين سلام, qui soient exemptes de ces mauvaises qualités. Les eaux de ces deux sources sont saines, parce que dans leur parcours elles ne baignent point les lauriers-roses. La première de ces sources tire son nom de l'émir El-Azedi, connu sous le nom d'Ebn es-Ser'ir. Quant à la deuxième, *'Aïn Selam*, on prononce habituellement son nom sans

[1] M. Quatremère (*Notices des manuscrits*, tome XII, page 462), a lu عين حرارة dans le manuscrit d'El-Bekri qu'il a traduit. (Voy. le Voyage de Moula Ahmed, tom. IX de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie, p. 268.)

[2] Suppression de dix-huit lignes du texte du manuscrit A. Vers insignifiants.

appuyer sur la lettre ز. Dans les anciens titres de propriétés appartenant aux habitants de cette localité, ce nom est écrit 'Aïn Senan avec un *n*.

Au nombre des histoires invraisemblables que content les habitants de Gabès, et qu'El-Bekri rapporte en parlant d'eux, se trouve cette légende : « Leur ville fut exempte du fléau de la peste jusqu'au jour où, dans l'espoir de trouver un riche trésor, ils fouillèrent dans un endroit d'où ils ne retirèrent qu'un tombeau renfermant uniquement de la terre. Ce fut là la cause première de l'invasion de la peste au milieu d'eux; car l'irruption de cette maladie dans cette contrée date de cette époque [1]. »

Il est de notoriété publique que les habitants de Gabès vendent leurs excréments; ils en font l'aveu, et disent qu'ils en retirent de très-grands avantages, et que si leurs dattiers donnent de si abondantes récoltes, ils le doivent à cet engrais.

Aboul-Mothref ben 'Omira, qui, vers le commencement du khalifat d'El-Mostancer remplit les fonctions de cadi à Gabès, rapporte, dans son petit traité consacré à la description de ce pays, que « les plantations d'oliviers et de figuiers y sont en grand nombre, ainsi que les dattiers, et que les fruits de ces derniers sont d'une digestion facile; que l'on y voit des allées d'arbres greffés, que les femmes y sont fort belles, le pays très-ombragé, la sécurité parfaite au dedans comme au dehors de la ville; qu'en un mot, c'est un pays merveilleux. Ses bois se font

[1] Tome XII des *Notices et extraits des manuscrits*, p. 463.

remarquer par une végétation riche et épaisse, alimentée par des eaux courantes. Cette contrée revendique la gloire de posséder la tombe d'un des seigneurs compagnons du prophète. La terre est insalubre, et on a à y redouter certains principes vénéneux (dont nous avons déjà parlé au sujet de ses eaux). » Dans un chapitre d'un autre traité, le même auteur cite la rigueur avec laquelle la peste y sévit et le nombre prodigieux de scorpions que l'on y voit[1].

En disant que Gabès revendique la gloire de posséder la tombe d'un des seigneurs compagnons du prophète, l'auteur (cité plus haut) fait allusion, au dire des habitants, à Abou Lebaba el-Ansari ابو لبابة الانصاري, qui, selon eux, est enterré dans ce pays. Ce tombeau est fort renommé, et est le but de pieux pèlerinages. Gabès possède (en outre) une chapelle dont on attribue la fondation à ce personnage vénéré. Je n'ai vu aucun historien compter Aboul' Lebaba au nombre des compagnons du prophète, qui sont venus en Ifrik'ia. Peut-être, si c'est bien là son tombeau, est-ce une omission des chroniqueurs. Les noms d'Abou Lebaba sont : *Beschr ben 'Abd el-Mandzer* بشر بن عبد المنذر; on le connaît aussi sous les noms de *Refa'a ebn Abd el-Mander* رفاعة ابن عبد المنذر. Ce fut un de ceux qui assistèrent aux batailles d'Ok'ba et de Bedr[2]. D'autres histo-

[1] Suppression de onze lignes insignifiantes du texte du man. A.

[2] Bedr est le nom d'une localité entre la Mecque et Médine, où se livra une bataille, célèbre dans les fastes de l'islamisme, entre Mah'omed et les K'oraïschites ses ennemis. Ok'ba est le nom d'une colline au nord de la Mecque. C'est là que les Ansariens prêtèrent

riens disent, au contraire, que l'envoyé de Dieu lui avait confié le commandement de la ville de Médine lorsque fut livrée la bataille de Bedr, et que dès lors il ne put y assister[1].

A l'orient de Gabès, il y a un lieu appelé *El-Menara* المنارة. Autrefois un phare élevé s'y trouvait construit, et était aperçu d'une distance très-éloignée par le voyageur qui arrivait à Gabès du côté de l'est. Aujourd'hui ce phare est détruit, et il n'en reste même plus de traces. El-Bekri rapporte que les voyageurs venant de l'Égypte en Ifrik'ia et voyageant en caravane, chantaient sans cesse :

Point de sommeil, point de sommeil; point de repos avant que nous ayons vu Gabès et El-Menara!

La mosquée جامع dans laquelle se fait la prière publique se trouve dans l'intérieur de la ville. C'est un grand édifice, dont le minaret, fort élevé, est assez incliné. On n'en redoute pas cependant la chute, par la raison que ses fondations sont larges et so-

serment entre les mains de Moh'amed. (Voir sur Aboul' Lebaba des détails contenus dans le tome IX de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie, p. 117, 178, 179-272 et 274. Ce volume contient la traduction faite, par M. A. Berbrugger, de deux voyages entrepris du Maroc à la Mecque, l'un par El'Aïachi, l'autre par Moula Ah'med. En certains endroits Moula Ah'med paraît avoir copié, presque textuellement, Et-Tidjani. L'un écrivait en 1119 de l'hégire, l'autre en 709. Les choses et les traditions s'étaient conservées.)

[1] Suppression de deux pages et deux lignes du manuscrit A. Détails peu intéressants sur Abou Lebaba, ses rapports avec le prophète et les motifs de sa venue en Ifrik'ia.

lides. Auprès de la mosquée s'élève la k'asba de Gabès. C'est dans cette citadelle que se trouve un édifice remarquable appelé *El-'Aroussein* العروسين, et dont le semblable ne se voit nulle part. De nos jours, la k'asba et ce monument sont tombés en ruines.

Le monument d'El-'Aroussein fut construit par les *Beni Djame' el-Helalein* بني جامع الهلاليين, au temps où ils commandaient dans Gabès. Les habitants de la ville en attribuent la construction à Reschid, ben Medafe', ben Djame', l'un des princes de la dynastie Helaleïn[1]. J'ai lu au-dessus de l'une des portes du palais cette inscription gravée sur la pierre : « L'émir magnifique Rafe', fils de l'émir des émirs, Meken, ben Kamel, ben Djame', a ordonné la construction de cette porte dans le mois de redjeb 500 ». Or, s'il est vrai, comme le disent les gens de Gabès, que ce fut Er-Reschid qui fit construire cet édifice, il faudrait conclure de cette inscription que Rafe' ben Meken ne fit construire que cette seule porte. Quelques savants de la ville me dirent que ce furent les princes sanhadjites qui, d'après certains historiens, commencèrent cet édifice, que les Beni Djame' el-Helaleïn achevèrent ensuite.

Nous allons rapporter l'origine de la souveraineté de ces Beni Djame' sur Gabès. Ce récit trouve naturellement ici sa place.

A l'époque des Schi'ites (la dynastie des Fatimites), le gouvernement de Gabès était héréditaire dans les

[1] Suppression de quatre lignes du manuscrit A. Sujet de nul intérêt.

mains des Beni Lok'man, les Kétamites. Ce fut de de l'un de ces chefs que le poëte a dit :

Si Ben Lok'man n'était pas doué d'une générosité aussi magnanime, certes, le glaive de la destruction serait levé sur Gabès !

Lorsque plus tard les Schi'ites se rendirent maîtres de l'Égypte, et que la dynastie des Kétamites fut remplacée, en Ifrik'ia, par celle des Sanhadj'as, ce fut de ces derniers que les gouverneurs de Gabès reçurent leur investiture. Les premiers qui furent ainsi nommés furent les Beni 'Amer, puis Ibrahim, ben Youssef, ben Ziri, frère de Badis, puis Mançour, ben Mouas. Puis le prince El-Mo'ez ben Badis choisit le gouverneur de Gabès parmi les Beni Ber-r'ouatha [1].

Lorsque les Arabes, exécutant le plan (d'invasion) conçu par le ministre El-Yazouri, ainsi que nous l'avons raconté, passèrent en Ifrik'ia, ils se rendirent maîtres de la majeure partie du pays, et forcèrent El-Mo'ez à se réfugier dans la ville de Mahdia. A cette époque, El-Mo'ez ben Moh'amed es-Senhadji gouvernait Gabès, et deux de ses frères, Ibrahim et K'adh exerçaient auprès d'El-Mo'ez ben Badis de hautes charges. Ayant été (quelque temps après) destitués de leurs fonctions, ces deux derniers, pleins de ressentiments contre le prince El-Mo'ez ben Badis, se réfugièrent auprès de Mouenès ebn el-Helali, l'un

[1] Les manuscrits A et B portent : في افوام من ابن غواطة ; le manuscrit C porte : في فوم من برغواطة : c'est la meilleure leçon.

des (chefs) arabes qui étaient passés d'Égypte en Ifrik'ia. Celui-ci les accueillit avec bienveillance, leur fournit de riches vêtements qu'il choisit parmi ceux qu'il venait de recevoir d'Égypte, et leur manifesta toute sa joie de leur arrivée auprès de lui. Peu après, Ibrahim et K'adh rentrèrent à Gabès, où, se joignant à leur frère El-Mo'ez, ils résolurent ensemble de faire supprimer le nom d'El-Mo'ez ben Badis de la prière de la khoteba, qui se disait dans les mosquées, et de se déclarer vassaux de Mouenès Ebn-Yeh'ia.

De cette époque date la souveraineté des *Arabes* sur Gabès. Le gouverneur El-Mo'ez ben Moh'amed étant allé rejoindre Mouenès, dont il était l'ami, son frère Ibrahim exerça à sa place le commandement sous l'autorité de Mouenès. Cet état de choses dura jusqu'à la mort de Mo'ez ben Badis, auquel succéda son fils Temim.

A cette époque, Ibrahim mourut à Gabès, et son frère K'adh lui succéda. Les habitants de Gabès ayant tué (peu après) K'adh par trahison, envoyèrent leur soumission à 'Omar ben el-Mo'ez ben Badis, frère de Temim, et le proclamèrent leur chef. Ces événements eurent lieu en l'année 489. A la nouvelle de l'avénement de son frère, Temim se hâta de rassembler ses troupes, marcha sur Gabès, en fit le siége, et finit par s'en emparer. Interrogé sur le motif de sa conduite, il répondit : « Lorsque K'adh y exerçait le commandement, je le considérais comme un de mes esclaves, et il eût été facile pour moi de lui

enlever cette autorité, si je l'eusse voulu; mais les choses ont changé : le règne de deux fils d'El-Mo'ez, l'un à Mahdia et l'autre à Gabès, était un fait inadmissible [1]. »

Plus tard, Gabès se révolta contre Temim, et se plaça de nouveau sous la domination des *Arabes*. Elle reçut depuis lors plusieurs gouverneurs différents. Le premier fut Meken, ben Kamel, ben Djame'. Ce fut lui qui prit sous sa protection H'amou ben Melil el-Berr'ouathi, qui s'était soulevé dans Sfak's, ainsi que nous l'avons déjà raconté, et dont il était chassé par Temim. Rafe', fils de Meken, succéda à son père. C'est lui qui fit graver son nom au-dessus de la porte de l'édifice d'El-'Arousseïn, ainsi que nous l'avons rapporté. Rafe' était Gouverneur de Gabès lorsque Temim mourut. Yeh'ia, fils de Temim, ayant succédé à son père, s'allia avec Rafe' et vécut en paix avec lui sa vie durant. Lorsque, à sa mort, son fils 'Ali monta sur le trône, celui-ci rompit l'alliance et la paix qui existaient entre son père et Rafe', et voulut lui retirer certaines concessions que Yeh'ia lui avait faites, et, entre autres, la suivante : Rafe' avait fait construire à Gabès un gros navire de guerre; loin de s'y opposer, Yeh'ia lui était venu en aide, et lui avait fourni tout ce dont il avait eu besoin dans cette circonstance. Mais à l'avénement de 'Ali, ce prince s'opposa formellement à cet armement, ne voulant point qu'un autre que lui, en Ifrik'ia, pût

[1] Suppression de trois lignes du manuscrit A. Vers insignifiants sur la prise de Gabès, par Temim.

mettre des vaisseaux à la mer. En conséquence, il expédia des navires à Gabès, avec ordre d'empêcher le bâtiment de Rafe' d'appareiller, ou de s'en emparer dans le cas où il aurait pris la mer. Informé de cette résolution, Rafe' écrivit aussitôt à Roger جار, roi de Sicile, pour solliciter son secours et son appui contre 'Ali, ajoutant qu'il n'avait eu d'autre but, en faisant construire son vaisseau, que de le lui offrir en présent. Roger (accueillant la demande qui lui était faite) envoya aussitôt de forts bâtiments à Gabès pour défendre Rafe' contre son ennemi. A cette nouvelle 'Ali rassemble en conseil ses principaux chefs, et leur demande leur avis. Tous émirent l'opinion qu'il fallait rappeler les navires envoyés à Gabès et se montrer conciliant, dans cette circonstance, envers Rafe', par respect pour la paix existant entre lui, 'Ali et le roi Roger. Mais 'Ali (repoussa ce conseil), et y voyant une humiliation pour lui, il donna l'ordre au reste de sa flotte de se porter sans autre retard devant Gabès. Au moment où les vaisseaux de 'Ali arrivèrent en vue de la place, les chrétiens (qui les y avaient précédés) et qui étaient débarqués à terre, prenaient joyeusement part à un festin que leur avait fait préparer Rafe', et semblaient n'avoir à redouter aucun danger. Mais (aussitôt que l'ennemi parut), ils se rembarquèrent en toute hâte, non sans perdre cependant un très-grand nombre des leurs, tombés sous les coups des musulmans. L'auteur Aboul' Celte rapporte que plusieurs de ces chrétiens se sauvèrent dans la direction du Mor'reb. Ce fut là

la cause principale des hostilités qui éclatèrent entre Roger et 'Ali, puis entre Roger et El-H'assan, fils (et successeur de 'Ali), hostilités qui amenèrent les chrétiens à faire la conquête de Mahdia et à y ruiner la dynastie des Beni Menad [1].

Les Arabes se ressentirent de cette victoire. 'Ali, à la suite de ce succès, rendit leur condition plus humiliante encore, et chargea de nouveau sa flotte du soin de forcer Gabès à se soumettre. Ceci se passait en l'année 511. Rafe', en apprenant ces événements, s'empressa d'envoyer des députés auprès de 'Ali, pour solliciter son alliance et sa clémence; mais celui-ci refusa d'accepter cette soumission (tardive). Reconnaissant alors son impuissance à lutter avec 'Ali, et encore moins à remporter l'avantage sur lui, Rafe' se décida à se rendre à K'aïrouan, dont les Arabes étaient en possession, et il en reçut de ses compatriotes le commandement supérieur [2].

Après l'arrivée de Rafe' à K'aïrouan, Moh'amed ben Reschid, également des Beni Djame', fut nommé *ouali* de Gabès. Ce Moh'amed avait auprès de lui un esclave nommé Youssef, qui possédait toute sa confiance, et qui était parvenu à prendre la haute direction des affaires. Or, un jour que Moh'amed était sorti de Gabès pour combattre ses ennemis, laissant en ville son fils pour l'y représenter, Youssef se sou-

[1] Suppression de sept lignes du manuscrit A. Vers relatifs à la victoire remportée par les musulmans sur les chrétiens devant Gabès.

[2] Suppression de sept lignes insignifiantes du texte du manuscrit A.

leva, chassa de la ville le fils de son maître, s'empara du commandement de la place, et se mit sous la protection de Roger. Mais la population de la ville se révolta à son tour contre l'usurpateur; Youssef fut arrêté et envoyé aux Arabes, qui le mirent à la torture et lui coupèrent les parties génitales, l'accusant d'avoir violé les femmes de son maître. Le frère de Youssef, nommé 'I'ssa, échappa à la mort et se sauva en Sicile auprès du roi Roger, auquel, en faisant sa soumission, il affirma que la révolte tentée par son frère n'avait eu pour but que de lui déférer la suzeraineté de Gabès. Roger ordonna alors à ses vaisseaux de se rendre devant cette place, pour la réduire; mais après un siége assez long, la flotte dut revenir en Sicile.

Le dernier des Beni Djame' qui gouverna Gabès fut un nommé *Medafe', ben Reschid, ben Medafe', ben Kamel, ben Djame'*, et c'est à lui que les Mouah'edin enlevèrent la place. Voici les faits : 'Abd el-Moumen ben 'Ali (le premier prince almohade) avait traité avec bienveillance ce dernier prince des Beni Djame', et l'avait invité à se rendre auprès de lui, en lui adressant une épître en vers. Medafe' s'y refusa, et ce fut alors que 'Abd el-Moumen, étant venu faire le siége de Mahdia, ainsi que cela sera raconté plus loin, envoya contre lui un corps de troupes sous le commandement de son fils 'Abdallah. Medafe', ne se dissimulant pas le danger qu'il courait, réunit sa famille, ses parents et amis, et s'enfuit avec eux. Poursuivi par les troupes d'Abdallah, il les combattit

pendant une heure; mais à la fin il fut défait et perdit un grand nombre de ses partisans, parmi lesquels se trouvaient quelques-uns de ses parents. Dès lors la ville de Gabès tomba au pouvoir des Mouah'edin. Medafe' s'enfuit à Tripoli, et trouva auprès des Arabes de la contrée un asile protecteur. Il était poëte, connaissait la vie des hommes illustres, et était versé dans la science des généalogies. Après être resté près de deux ans à Tripoli, il suivit le conseil que ses parents lui donnaient de se rendre auprès de 'Abd el-Moumen lui-même, et il partit pour Fez. Le khalife l'accueillit, lui accorda le pardon et lui assigna cette ville pour résidence. Il y mourut, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. A l'époque où il gouvernait encore à Gabès, il avait auprès de lui, en qualité de ministre, un nommé Selam ben Farh'an. Celui-ci suppléa Medafe' dans le commandement supérieur le jour où ce dernier sortit de Gabès. Il s'y défendit (contre les troupes de 'Abd el-Moumen) et y perdit la vie[1].

Scherf ed-din K'arak'esch el-Armeni se rendit maître de Gabès quelques années après que cette ville fut tombée aux mains des Mouah'edin. Scherf ed-din était mamelouk d'El-Modaffer Tak'i ed-din, neveu du sultan Saleh' ed-din. Il existait entre lui et 'Ali ben Ish'ak' el-Mayork'i[2] une alliance et un accord parfaits. Ils réunissaient leurs forces dans le

[1] Suppression d'une page et huit lignes du manuscrit A. Vers insignifiants sur Medafe' et son ministre.

[2] Voir la page 81, note 2.

plus grand nombre des combats qu'ils livraient, et servaient par leurs armes la cause des 'Abbassides. Je raconterai plus loin les motifs de la venue de Scherf ed-din en Ifrik'ia.

En l'année 583, El-Mançour ben Ya'k'oub ben 'Abd el-Moumen[1] se porta sur Gabès, et y gagna la bataille connue sous le nom de *Bataille de H'amma* وقعة الحامة. Il en sera question plus loin lorsque nous parlerons de cette localité. K'arak'esch et El-Mayork'i s'enfuirent et pénétrèrent dans le Sah'ra à Touzer توزر[2]. Quant à El-Mançour, il revint à Gabès, dont les habitants se hâtèrent de lui ouvrir les portes, et de lui livrer les gens et les partisans de K'arak'esch. Celui-ci avait bien fait fortifier la place et y avait réuni un grand nombre de ses amis et parents; mais après s'être défendus pendant deux jours dans le château d'El-'Aroussein, ils se rendirent et sollicitèrent la clémence d'El-Mançour, qui les fit partir par mer pour Tunis, et d'où il les dirigea sur Maroc et autres villes du Mor'reb.

[1] Ya'k'oub el-Mançour billah, fils de l'émir Youssef ben 'Abd el-Moumen, troisième prince de la dynastie des Almoh'ades, succéda à son père, mort au siége de Santarem en Espagne, en 580. Vers la fin de l'année 594, il abdiqua en faveur de son fils Moh'amed, surnommé En-Nacer, et mourut peu de temps après à Maroc, le 22 rebi' el-aoual 595.

[2] Ville du Djerid tunisien, l'ancienne *Tisurus*. Touzer, située auprès du Ouad Mechera, est un grand centre de commerce. (Voir le *Sahara algérien*, par M. le colonel Daumas.) D'après 'Abdelh'ak' ben 'Abdallah el-Aschebili, auteur de la Chronique intitulée اختصار اقتباس الانوار, le pays de Touzer, joint à celui de H'amma, de Tak'ious et de Nefta, formait la contrée qu'on appelait autrefois *K'astilla*.

Ce fut alors que K'arak'esch simula un retour à la soumission et alla chercher un asile au milieu même des Mouah'edin, en l'année 586. Quant à 'Ali ben Ish'ak' el-Mayork'i, il mourut (peu après), et eut pour successeur son frère Yeh'ia. K'arak'esch s'était rendu à Tunis auprès d'El-Sid Abou Zeïd ben el-Sid Abou H'afs, qui, à cette époque, y exerçait les fonctions d'ouali et y gouvernait au nom d'El-Mançour. Il y était resté quelque temps, comblé de ses bienfaits. Mais bientôt il s'enfuit et retourna à Gabès, qui dut se soumettre, et où il fit périr un grand nombre d'habitants; puis ayant fait appeler auprès de lui les scheikhs des Debabiïn الدبابيين (tribu arabe, les Beni Debab du pays de Tripoli), il fit massacrer les principaux d'entre eux dans la ville de Gabès. Au nombre de ces victimes se trouvaient Moh'amed ben Tok' ben Bek'ia, dont les Meh'amid tirent leur origine, H'amid ben Djayera Aboul-Djouari, et plus de soixante et dix chefs de la tribu. Ils furent mis à mort dans l'intérieur du château d'El-'Aroussein, à un endroit encore connu de nos jours. J'ai appris d'Abou Cebira Mess'ad ben el-Azerak' ed-Dherissi que lorsque le prétendant, Ebn Abou 'Amara [1] se rendit maître de Gabès, en l'année 682, il ordonna de creuser cet endroit, où il voulait élever une cons-

[1] Ahmed ben Mançour, ben Abi 'Amara, qui, en l'année 681, se fit proclamer à Tunis sous les faux noms d'El-Fadhel ebn Abi Zakaria Yeh'ia el-Ouatsek'. (Voir le Journal asiatique de septembre 1848, traduction de M. Cherbonneau, et celui d'avril-mai 1849, traduction faite par moi d'un extrait de la Chronique d'Ez-Zerk'eschi.)

truction, et qu'on y trouva la sépulture (des victimes de la trahison de K'arak'esch). Nous vîmes, ajouta Abou Cebira, plus de soixante et dix crânes que le prétendant fit ensevelir dans un autre lieu.

Après s'être emparé de Gabès, K'arak'esch se porta sur Tripoli, qui d'abord s'était soumis à son autorité, lors de son arrivée en Ifrik'ia, et qui ensuite s'était révolté. Tripoli et Gabès furent dès lors réunis sous sa domination.

C'est vers cette époque qu'éclata une vive mésintelligence entre K'arak'esch et Yeh'ia ben Ish'ak' el-Mayork'i, qui se trouvait alors dans le pays du Djerid الجريد. Ce dernier se porta avec ses troupes sur Tripoli, que K'arak'esch s'empressa d'évacuer pour aller au-devant de son ennemi. Les deux partis se rencontrèrent près de la ville, et la bataille s'engagea. K'arak'esch fut défait et obligé de fuir à la montagne, ne voulant point s'enfermer dans la ville, dont il craignait qu'El-Mayork'i ne fît le siége et ne s'en emparât. Il en sera parlé plus loin lorsqu'il sera question de Tripoli. De là, El-Mayork'i se porta sur Gabès, d'où le lieutenant de K'arak'esch s'était enfui en apprenant la défaite de son chef. Le scheikh Abou Sa'id ben Abou H'afs y avait aussitôt envoyé un gouverneur nommé Ebn Tafragin. El-Mayork'i, à la tête de ses troupes, arriva à la station de Zerik' زريق, dont il sera parlé plus loin. Il écrivit de là aux gens de Gabès une longue lettre, dans le but de les intimider, de les menacer (et de les amener à se soumettre à son autorité[1]). Lorsque le délai (de trois

[1] Suppression de dix lignes du texte du manuscrit A. Teneur de

jours qu'il leur avait fixé pour lui livrer la ville) fut expiré et qu'il se fut assuré que les habitants ne voulaient point se soumettre à lui, El-Mayork'i se porta devant la ville avec toutes ses forces, et en commença rigoureusement le siége. Il donna l'ordre de couper et d'abattre tous les arbres, et l'on ajoute qu'il ne laissa qu'un seul dattier debout, afin que cela servît de terrible avertissement aux assiégés. La population se rendit enfin, à la condition que leur gouverneur Ebn Trafragin aurait la vie sauve et la faculté de se retirer par mer avec sa famille et ses richesses. Cette condition fut acceptée et exécutée par El-Mayork'i, qui frappa cette même population d'une imposition de soixante mille dinars, à titre de châtiment. Tous ces faits ont été racontés en détail par le secrétaire d'El-Mayork'i, le nommé Abou Moh'amed 'Abd el-Ber ben Fersan, dans une lettre qu'il écrivit aux gens de Tripoli au nom de son maître, pour leur annoncer la bonne nouvelle de la prise de Gabès. Tripoli était alors sous la dépendance d'El-Mayork'i[1].

Gabès resta au pouvoir d'El-Mayork'i jusqu'à l'arrivée en Ifrik'ia, l'an 601, d'En-Nacer[2], qui lui

la lettre de El-Mayork'i aux gens de Gabès. Il y est fait mention d'un délai de trois jours pour la reddition de la ville.

[1] Suppression de toute cette lettre et de quelques vers. Cette lettre porte la date du 20 rabi' et-tani 591. Trois pages et sept lignes du texte du manuscrit A.

[2] L'émir Moh'amed En-Nacer, fils de Ya'k'oub, fils de Youssef, fils d'Abd el-Moumen, quatrième prince de la dynastie des Almohades ou Mouah'dins. Il succéda à son père, mort au mois de rabi' el-aoual 595. Il mourut en 610.

enleva cette ville, ainsi que d'autres places de la contrée. Dès lors, des gouverneurs Mouahedites se succédèrent à Gabès. Ils y furent nommés par En-Nacer, tant que ce prince resta en Ifrik'ia, et, après son départ, par le scheikh Abou Moh'amed ben Abou H'afs.

Pendant ce temps, K'arak'esch s'était établi à Ouadan ودان[1]. El-Mayork'i se porta contre lui à la tête des Arabes Debabiins, qu'il était parvenu à s'attacher. Il assiégea K'arak'esch dans Ouadan jusqu'à ce que, n'ayant plus de vivres, ce dernier se rendît à la seule condition qu'il serait mis à mort avant son fils. Lorsqu'il sortit de la ville pour aller se livrer aux vainqueurs, son fils lui dit : « Où nous mènent-ils, ô mon père? — Ils nous mènent, lui répondit-il, où nous avons envoyé leurs aïeux ! » K'arak'esch fut crucifié par ordre d'El-Mayork'i en dehors des portes de la ville d'Ouadan. Ces événements eurent lieu en l'année 609. Je tiens ces derniers détails sur la mort de K'arak'esch, des Arabes Debabiins, qui disaient les tenir eux-mêmes de leurs pères, lesquels se rappelaient les avoir entendu raconter par les leurs, qui assistèrent à ce long siége.

K'arak'esch avait laissé après lui un autre fils, qui, plus tard, joua un certain rôle dans la contrée. Ce jeune homme, aussi courageux que généreux, était doué d'une beauté remarquable ; ses perfections physiques et intellectuelles charmaient tous ceux qui le voyaient et l'entendaient. Le khalife El-Monstancer

[1] Voir Aboulféda, traduction de M. Reinaud, p. 177 à 180.

lui confia, dans sa capitale, le commandement de quelques troupes; mais des idées de révolte s'emparèrent bientôt de son esprit, et, ayant voulu suivre l'exemple de son père, il s'enfuit à la tête de quelques partisans qu'il avait réunis autour de lui, se retira dans le même pays d'Ouadan, théâtre des derniers exploits et de la mort de son père, et alluma de nouveau la guerre dans toute la contrée. Le souverain de Katem كاتم[1], l'ayant attaqué, s'empara de sa personne, lui ôta la vie, rendit ainsi la tranquillité au pays, et fit porter la tête du fils de K'arak'esch dans sa capitale, où elle fut exposée aux regards du peuple. Ceci eut lieu en l'année 656.

J'ai promis de raconter le motif de la venue de K'arak'esch dans ce pays; je vais remplir ici mon engagement.

Selah' ed-din Youssef ben Ayoub[2] et son oncle Assed ed-din Schirkou[3] étaient parvenus à la souveraineté à l'aide des troupes de Nour ed-din Mah'moud ebn Zengui[4], auprès duquel ils exerçaient les

[1] Le manuscrit B porte : ملك كاعم, et le manuscrit C : ملك كاكم. Peut-être il faut lire كانم, pays sur lequel on peut consulter la traduction française de la Géographie d'Aboulféda.

[2] C'est le nom du grand Saladin, qui renversa en Égypte la dynastie des Fathimites, et qui y fonda la nouvelle dynastie des Ayoubites. (Voir *Extraits des Historiens arabes relatifs aux guerres des croisades*, par M. Reinaud. D'Herbelot, p. 742, 747.)

[3] اسد الدين شيركوه. Les manuscrits B et C portent يشيركوه. (Voir, pour la vie et les exploits de ce prince, le remarquable et précieux ouvrage de M. Reinaud, cité plus haut.)

[4] Voir D'Herbelot, p. 679, 680, 742 et 747; voir aussi l'ouvrage de M. Reinaud, déjà cité.

hautes charges d'émirs. A la suite de la conquête de l'Égypte, faite par Selah' ed-din, et quelque temps après la mort de son oncle Assed ed-din, une profonde mésintelligence éclata entre lui et Nour ed-din. Selah' ed-din, craignant que son ennemi n'envahît l'Égypte et ne la soumît à ses armes, se prépara à une défense opiniâtre, et s'apprêta à repousser avec vigueur le prince Nour ed-din, s'il se présentait. Ceci se passait en l'année 568.

Selah' ed-din, à cette époque, était vivement préoccupé des intérêts de son royaume, soit en ce qui concernait le Yémen, soit à l'égard des contrées du Mor'reb. Son frère Touranschah, fils d'Ayoub (prenant part à ces préoccupations), lui dit : « Je vais me porter sur le Yémen, et j'en ferai la conquête, que je t'abandonnerai d'ailleurs avec empressement, si tu m'en témoignes le désir. » Il s'y rendit, en effet, à la tête de ses troupes, et en fit (ainsi qu'il l'avait promis) la conquête l'année suivante, c'est-à-dire en 569. Quelque temps après, le neveu de Selah' ed-din, El-Modaffer Tek'i ed-din, fils de son frère Schahenschah ben Ayoub, lui proposa à son tour, de se rendre dans les contrées du Mor'reb, pour chercher à y obtenir les mêmes résultats. Ayant reçu de son oncle l'autorisation qu'il demandait, El-Modaffer prit toutes les dispositions nécessaires pour l'exécution de son projet de campagne; mais bientôt il renonça à tenter cette expédition en présence des obstacles sérieux qu'il croyait être certain de rencontrer de la part des Arabes de l'Ifrik'ia. Or ce prince avait

confié à quelques-uns de ses lieutenants son projet d'envahir le Mor'reb, et ceux-ci, approuvant ce dessein, l'avaient vivement encouragé. Lorsque ces lieutenants apprirent qu'El-Modaffer renonçait à son projet, l'un d'eux, Scherf ed-din K'arak'esch el-Armeni (l'Arménien), se détacha de son corps d'armée et s'enfuit avec une fraction des troupes du prince. Cet exemple de défection fut suivi par un certain Ibrahim ben Feraketin, intendant du palais et attaché à la personne du glorieux souverain Schems ed-Doula, frère de Selah' ed-din. Ben Feraketin se trouvait, à cette époque, employé dans le corps d'armée d'El-Modaffer. K'arak'esch et Ben Feraketin, suivis de leurs partisans, s'enfuirent et pénétrèrent dans le Mor'reb.

Après avoir dépassé El-'Ok'ba العقبة, ces deux aventuriers se séparèrent dans le but d'agir isolément et de chercher à se former, chacun avec ses propres ressources, un gouvernement indépendant. K'arak'esch se rendit d'abord à Santaria [1], dont il fit la conquête, et où il fit dire la prière de la kotheba au nom du sultan Selah' ed-din et au nom de son maître El-Modaffer Tek'i ed-din. Il en donna avis à ces deux princes. Après ce premier succès, il se rendit maître successivement de Zela زلة [2] et

[1] L'oasis de Syouah. (Voy. *Géographie d'Aboulféda*, traduction française, p. 181.)

[2] Les manuscrits B et C portent : زويلة. Je ne sais quelle est la meilleure leçon. Zouila est une ville de la Tripolitaine; Zela est à dix journées d'Audjela. (Voir Aboulféda, traduction de M. Reinaud, p. 177, 180, 182 et 202.)

d'Audjela اوجلة, et mit fin à la dynastie des Beni Khetab el-Houarin بني خطاب الهواريين, qui régnait dans le Fezzan, et dont la capitale était la ville de Zouila زويلة, appelée *Zouila ben el-Khatab*. Il y fit mourir dans la torture le dernier prince de cette dynastie, Moh'amed, ben Khatab, ben Yezleten, ben 'Abdallah, ben Zenfel, ben Khatab, dans le but de lui faire avouer l'endroit où il cachait ses trésors. K'arak'esch fit dire également dans Zouila la prière de la khoteba au nom du sultan Selah' ed-din et de Modaffer Tek'i ed-din.

Après avoir soumis d'autres pays, où il fit proclamer les noms de ces princes musulmans dans la prière solennelle de la khoteba, K'arak'esch se présenta devant la ville de Tripoli. Là les Beni Debab se joignirent à lui, et ces deux forces réunies se portèrent dans le pays montagneux de Nefoussa نفوسة, dont les villes principales firent leur soumission. K'arak'esch y trouva d'immenses richesses, dont il se servit pour s'assurer, par des largesses, le dévouement et le concours puissant des Arabes.

A cette époque, un certain Masse'oud ben Reman, émir des Beni Riah', s'était soulevé contre les Beni 'Abd el-Moumen, et avait dû prendre la fuite devant les armes des Mouh'edin. Il était parvenu dans cette contrée, où il embrassait tantôt le parti des Beni Zer'eb, tantôt celui des Beni Debab; mais en présence des forces considérables dont disposait K'arak'esch, il s'empressa d'aller au-devant de lui à la tête des principaux guerriers des Beni Riah', et

joignit ses forces aux siennes. Aidé de ses nouveaux auxiliaires, K'arak'esch vint mettre le siége devant Tripoli, qui tomba enfin en son pouvoir. Cette victoire accrut encore la puissance de K'arak'esch, et son nom, ayant acquis de la célébrité, fut redouté jusque dans Tunis.

De toutes parts les Arabes accouraient pour lui apporter leur soumission. Mais plus tard, ayant voulu frapper ces populations d'impôts exorbitants, les sentiments d'affection qu'elles avaient d'abord éprouvés pour lui se changèrent en haine. Nous avons déjà raconté dans cet ouvrage ses actes répréhensibles, sa révolte contre les Beni 'Abd el-Moumen, la ruse dont il usa en se réfugiant auprès d'eux, puis enfin sa fuite en abandonnant encore une fois leur parti. Tous ces événements se passèrent dans une période de quarante ans. Ainsi que nous l'avons dit, K'arak'esch fut mis à mort par ordre d'El-Mayork'i.

Quant à Ibrahim ben Feraketin, il se décida d'abord à se rendre auprès des Beni 'Abd el-Moumen et à prendre du service chez eux; mais les scheikhs qui s'étaient soulevés avec lui le firent renoncer à ce projet et le déterminèrent à chercher les moyens de se former une souveraineté indépendante. Suivant leur conseil, il se porta avec ses forces sur Gafsa قفصة[1]. Toute la contrée de ce nom ne tarda pas à lui être soumise. Il envoya alors sommer les Beni er-Rena, chefs de Gafsa. Ceux-ci lui livrèrent cette

[1] L'ancienne *Capsa*.

place avec d'autant plus d'empressement qu'ils avaient de l'éloignement pour les Beni 'Abd el-Moumen, et se sentaient plutôt entraînés vers les 'Abbassides, et disposés à dire la khoteba en leur faveur. Ibrahim fit son entrée dans la ville, et fit proclamer dans la prière solennelle le nom du khalife 'abbasside, suivi de celui de Selah' ed-din. Ibrahim et ses partisans furent tués plus tard dans Gafsa, par El-Mançour Ya'koub, ben Youssef, ben 'Abd el-Moumen. Nous raconterons cet événement plus loin si nous trouvons l'occasion d'en parler.

K'arak'esch était surnommé *El-Modafferi*, parce qu'il était ancien mamlouk du prince El-Modaffer. Il était aussi appelé *En-Naceri*, parce qu'il faisait dire la khoteba au nom du sultan En-Nacer Selah' ed-din. C'est ainsi qu'il s'intitulait dans les ordonnances ou chartes (qu'il promulguait). J'en ai vu une relative à un allégement d'impôt foncier, en faveur de quelques habitants de Tripoli; il y prenait le nom et la qualité de *K'arak'esch En-Naceri*, « ouali des intérêts des fidèles croyants, » والي أمر المؤمنين. Ce titre était écrit avec un *soukoun* (ـْـ) sur le premier ع et dans le sens de *Am'roun* أمْر. La 'Elama, ou devise de cette ordonnance, était écrite par lui-même, et portait : « J'ai placé ma confiance dans le Dieu unique. » Cette pièce était datée de l'année 569.

El-Mayork'i avait adopté la même devise [1].

On se rappelle qu'en parlant de la ville de Gabès,

[1] Suppression de onze lignes; vers insignifiants du manuscrit A.

nous avons décrit son phare, la source appelée *'Aïn Sellam*, dont le nom est généralement prononcé ainsi, et le château dit *K'assr el-'Aroussein.* Comme à Gabès, ces diverses appellations se retrouvent à K'ale'at Beni H'ammad قلعة بني حماد[1]. Son phare est un édifice extrêmement élevé, bâti par Mançour ben En-Nacer; le monument appelé *El-'Aroussein* est dû à En-Nacer, ben 'Alnas, ben H'amad, et la source appelée *'Aïn Sellam* se trouve non loin de la rivière connue sous le nom de *Ouadi Djeraoua* وادي جراوة, qui coule près de Kale'at. Il en est fait mention dans le poëme d'Abou 'Abdallah Moh'amed, ben 'Ali, ben H'aïnad, qui a décrit la ville de K'ale'at et ses édifices[2].

Nous nous arrêtâmes quatre jours en dehors de

[1] Il est sans doute question ici de K'ale'at Beni H'amad, dont on voit les ruines en Algérie, entre les rivières des Oulad Cha'ib et des Oulad Ferradj, au pied du Djebel Guerboussa, à quarante-huit kilomètres de Msila et quatre-vingts de Sétif. Ce fut en 395 que H'amad ben Balkin, oncle de Badis ben Mançour, troisième prince sanhadjite, et à qui ce dernier avait donné le gouvernement de la province d'Achir, jeta les fondements de ce château. Plus tard, il appela des populations de Msila et de H'amza, et les invita à venir s'y établir, et cette K'ale'at devint ainsi le noyau d'une grande ville, qui fut la capitale du royaume des Beni H'amad. Cette dynastie des Beni H'amad régna environ cent soixante ans; le premier prince fut H'amad ben Balkin, et le dernier se nommait Yeh'ia : celui-ci dut abandonner ses États, fuir devant les forces de 'Abd el-Moumen et se réfugier en Sicile. (Voir, sur K'ale'at ben H'amad, le numéro du mois de février du Journal algérien l'*Akhbar*.)

[2] Suppression de dix-sept lignes du texte du manuscrit A; divers passages du poëme de 'Ali ben H'amad, relatifs aux trois appellations dont il est question. Cet 'Ali ben H'amad paraît être un prince poëte de la dynastie dont il vient d'être parlé.

Gabès. Pendant ce court séjour, j'y reçus une lettre de mon père[1].

Nous partîmes de Gabès le samedi 27 du mois. A dater de ce moment, nous quittâmes les terres de Nouayel النوايل pour entrer sur celles de leurs frères les Ouschah'in الوشاحين, puis sur celles des Meh'amid المحاميد, qui en sont une fraction.

Les Ouschah'in eurent pour père Ouschah' ben 'Amer وشاح بن عامر. Nous avons déjà rapporté que les Ouschah'in et les Nouayel étaient frères, et nous avons fait connaître l'origine de Nayel[2].

L'importance des Ouschah'in est aujourd'hui partagée entre deux fractions de cette tribu, les Djouari الجواري et les Meh'amid المحاميد. Les autres fractions, telles que les 'Amour العمور et les Djeouadja الجواجة, leur sont inférieures et relèvent d'elles. Ces deux premières sont égales en force et en nombre. Cela est si exact, que si un cavalier de l'une vient à manquer par la mort ou autrement, il en manque également un dans l'autre fraction. Dieu a ainsi réglé cet état de choses. Dès qu'un membre de l'une des fractions vient à mourir, la seconde fraction s'attend à voir périr l'un des siens; et, en effet, cela ne tarde pas d'avoir lieu.

Quant à la fraction des Meh'amid en elle-même, son importance est aujourd'hui passée aux mains des Beni Reh'ab بني رحاب exclusivement, lesquels en

[1] Suppression de quatre lignes du texte du manuscrit A; citations de quelques vers tirés de la lettre dont il est parlé.

[2] Suppression de sept lignes du manuscrit; objet inutile.

font partie intégrante. Ce sont les descendants de Reh'ab, ben Mah'moud, ben Thok', ben Bek'ia, ben Ouschah'. Il sera parlé plus loin des Djouari.

Ce jour-là, nous nous arrêtâmes en dehors de Ketana كتانة[1], petite bourgade entourée d'arbres qui lui donnent un aspect charmant et la font prendre pour un jardin couvert de verdure. Les oliviers y dominent; ils y ont été plantés à l'époque où l'émir Abou Zakaria commandait dans Gabès. Ketana possède un château, dans lequel s'assemblent les habitants de la localité. On y voit une source jaillissante d'eau douce, qui se répand dans un vaste bassin attenant au rempart du château, dans la direction de l'ouest. De ce bassin l'eau se divise en petits ruisseaux qui vont, en parcourant le bois, y répandre leur bienfaisante fraîcheur.

Le dimanche nous quittâmes Ketana et nous arrivâmes à El-Zarat الزرات[2], petit bourg assez riche en dattiers, et qui possède une source d'eau chaude qui s'écoule dans un grand et profond bassin, situé près de la source même.

A partir de ce bourg, nous commençâmes à marcher sur les terres des Berbères qui ont embrassé la doctrine des Kharedjites, *hérétiques*, et auxquels aucun moyen illicite ne répugne, soit pour répandre le sang d'un musulman, soit pour s'emparer de ses biens. Cette secte est, en général, dominante chez les

[1] Marqué sur la carte du bassin de la Méditerranée dressée au Dépôt de la guerre en 1840.

[2] Le manuscrit C porte الزازات.

populations qui sont établies entre Gabès et Tripoli, et plus particulièrement chez celles qui sont fixées sur la côte. En vendant aux chrétiens les musulmans qu'ils parviennent à enlever, ils accomplissent, selon leur rite abominable, une œuvre pie et méritoire. Aussi est-ce pour cette raison que les voyageurs ont soin de s'entourer de précautions en parcourant ces contrées, et qu'ils évitent de passer près des villages des Kharedjites et de leurs centres de population. Ces hérétiques sont un reste des quelques individus insensés et égarés, avec lesquels Abou Yezid Mokheled ebn Kidad se souleva en Ifrik'ia[1]. Lorsque par œuvre de Dieu, il fut vaincu, et que les villes et les populations recommencèrent à goûter le repos et la tranquillité, les partisans d'Abou Yezid se divisèrent et se répandirent dans diverses contrées. Une partie d'entre eux, et c'est de ces derniers qu'il est question ici, vinrent s'établir dans ces localités; une autre fraction se fixa dans les montagnes de Bougie, de Constantine et autres points, jusqu'à Bône; une troisième partie se réfugia dans le Djerid et s'établit à Nefta, Nefraoua et autres lieux voisins. Plus loin, lorsque je parlerai de Gerba et de Zouara, je donnerai de nombreux détails sur le rite de ces populations.

Nous partîmes de ce lieu le vendredi, et le soir nous arrivâmes sur les bords de la rivière appelée *Ouadi Medjesser* وادي مجسر. Cette rivière prend sa source dans la chaîne de montagnes qui s'étend de

[1] Il a déjà été question de ce chef de parti. (Voir p. 96, note 2.)

l'est à l'ouest de l'Ifrik'ia, dans la région du sud, et dont il sera fait mention plus loin. Les eaux de cette rivière se réunissent près d'une petite montagne appelée *Ras Tadjera* جبل راس تاجرة, et c'est à environ quinze milles de là que le scheikh Abou Moh'amed fit essuyer à El-Mayork'i la terrible défaite qui est si bien connue. Les pertes éprouvées par El-Mayork'i furent telles, que les coursiers de l'ennemi purent étancher leur soif dans le sang des soldats, dont le champ de bataille était pour ainsi dire inondé. Cette défaite est connue sous le nom de *Ouak'i'at-Tadjera*, et eut lieu en l'année 602. A Tadjera prennent leur source deux rivières qui vont se jeter à la mer; l'une d'elles est cet Ouadi Medjesser, l'autre, sur un plateau plus élevé, à l'est, se nomme *Ouadi el-Fedja* وادى الفجة. Le voyageur qui chemine entre Tadjera et la mer est obligé de traverser ces deux rivières. Celle de Medjesser est connue par le grand nombre de lions qui se voient dans ses environs. Autrefois un château y avait été construit, et les terres environnantes, arrosées par ses eaux, avaient repris de la vie, grâce aux bienfaits de la culture. Mais les lions mirent en fuite les populations qui s'étaient établies en cet endroit, et qui abandonnèrent leurs propriétés, ne pouvant plus y habiter. La partie basse de cette rivière ne cesse jamais de contenir de l'eau; mais elle est salée et amère à cause de la mauvaise qualité du terrain, particulièrement en approchant de la mer; elle est d'ailleurs poissonneuse. La partie supérieure est toujours à sec, excepté à l'époque de

la crue qu'amènent les grandes pluies. Ces eaux font croître sur les bords de la rivière des roseaux touffus et une grande quantité de (la plante médicinale appelée) *tamarisc* طرفا.

Nous nous étions arrêtés sur les bords de la partie élevée de la rivière; nous n'y trouvâmes pas d'eau. Nous y passâmes la nuit.

Le mardi, nous quittâmes ce lieu et nous nous arrêtâmes sur la plage qui borde le canal appelé *Medjaz ed-Djerf* مجاز الجرف. De là, nous eûmes devant nous l'île de Gerba. La largeur de ce canal est de quatre milles [1].

Cette nuit-là, notre colonne campa en masse sur la plage. Le lendemain matin, mercredi 21 du mois, les troupes passèrent de l'autre côté du détroit ou canal, au moyen de nombreux bateaux que l'on y avait rassemblés dans ce but. Nous commençâmes d'abord à effectuer nous-mêmes ce passage, et nous dressâmes nos tentes sur la plage de l'île appelée *Sah'el Adjin* ساحل آجّين, attendant que le reste de la colonne eût passé de notre côté, avec les chevaux et le matériel.

J'allai y faire un pieux pèlerinage à une petite

[1] Djerf جرف signifie un terrain rongé par les eaux d'un torrent, et par suite, canal, détroit. Djerf est le nom d'une localité sur la terre ferme, en face de l'île Gerba et où se voient des ruines romaines. M. Pellissier, alors consul de France à Soussa, en a constaté l'existence. (Voir ses lettres à M. Hase, insérées dans la Revue archéologique de l'année 1847). Une digue joignait autrefois l'île de Gerba au continent; il existe encore des parties considérables de ce grand ouvrage.

chapelle bénie de Dieu, et où la tradition raconte que l'imam El-Mohdi séjourna pendant quelque temps, à l'époque où, se rendant en Orient, il visita l'île de Gerba [1].

Gerba est une île importante. Sa renommée remonte aux temps les plus anciens. Selon l'ouvrage qu'El-Scherif (Édrissi) composa pour le roi Roger رجار, elle a soixante milles de longueur sur une largeur inégale; sa largeur, à l'extrémité ouest, est de...... milles [2]; c'est la plus considérable. De là à l'île de K'erk'ena, par voie indirecte de mer, on compte soixante milles. La largeur de l'extrémité est de l'île, la plus rétrécie, est de quinze milles.

Le sol de Gerba est très-fertile. On y fait de grandes cultures, et l'eau qu'on y trouve est douce. Les espèces d'arbres fruitiers qui y dominent sont le dattier, l'olivier, la vigne et le figuier. Les produits de ces arbres fruitiers forment la principale richesse du pays. Nulle autre part on ne trouve des pommiers semblables à ceux de Gerba, quant à la beauté des fruits, la bonté du goût et la délicatesse du parfum. On en sent l'odeur agréable à plusieurs milles

[1] Aboul Kassem Moh'amed ben 'Abdallah, surnommé El-Mohdi, fut le fondateur de la dynastie des Almohades en Afrique. Il naquit, selon Ebn el-Khatib et Ebn Khalikan, en 486, et selon El-R'ernati, en 471. Il fit ses études à Grenade, et suivit les leçons du célèbre cadi Ebn H'amdoun. Puis, étant passé en Afrique, il y reçut des leçons de l'imam El-Mazri. Il était âgé de dix huit ans lorsqu'il passa en Égypte. A Alexandrie, il eut pour professeur l'imam Abou Bekr et-Tertouchi. De là il se rendit à Bagdad, où il fut longtemps l'élève du fameux El-R'azali.

[2] Ce chiffre manque dans les trois manuscrits.

de distance. Cet arbre était autrefois très-abondant dans l'île; mais aujourd'hui il y est beaucoup plus rare; la cause en est due à ce que les chrétiens avaient pour coutume d'offrir en présent à leurs souverains et à leurs autorités les fruits de ces pommiers, sans en indemniser les propriétaires habitants de l'île; c'est alors que ces derniers détruisirent en grande partie ces plantations de pommiers, pour les remplacer par une autre espèce d'arbres dont le rapport fût plus productif pour eux.

Cette île est renommée entre les autres pays pour la qualité supérieure des laines que produisent ses nombreux troupeaux. Nulle autre part, en Afrique, on n'en trouve de plus belle pour le tissage des riches étoffes et vêtements [1].

Presque toutes les demeures des habitants de Gerba consistent en huttes faites avec des branches de palmier. Chaque habitant en construit ainsi deux ou trois sur son terrain, et y habite avec sa famille. On n'y voit que fort peu d'habitations construites en pierre.

La population de Gerba se divise en deux parties.

La première est connue sous le nom (de secte) d'*Ouahabia* وهبية. L'autorité, chez elle, est le partage des Beni Semoumen بني سموмن [2]. Cette portion de

[1] Aujourd'hui encore les laines de Gerba sont les plus renommées de la régence de Tunis pour leur beauté et leur finesse.

[2] Une des sectes de la grande hérésie des Kharedjites. De nos jours la doctrine des Ouahabia est encore suivie dans l'île de Gerba;

la population occupe la région ouest et nord-ouest de l'île.

La seconde partie est connue sous le nom (de secte) de *Nekara* نكارة, et l'autorité chez elle est aux mains des Beni 'Azoun بني عازون. Cette deuxième partie de la population occupe l'est et le sud-est de l'île.

La ville de Gerba est située entre ces deux territoires et les sépare.

Ces deux populations sont Kharedjites, hérétiques, et attachent un haut prix à leurs croyances religieuses. Ils disent que ceux qui pèchent contre Dieu sont réputés infidèles. C'est là un principe généralement établi par la doctrine des Kharedjites. Il n'en est pas ainsi chez les Mo'tezela المعتزلة (les Motezelites[1]), qui ne donnent l'épithète d'infidèles qu'à ceux qui commettent un péché de premier ordre et qui ne s'en repentent pas. Les Mo'tezela ne qua-

dont les habitants, en matière religieuse, sont généralement désignés sous le nom de *Kouamsa,* cinquièmes, c'est-à-dire, partisans d'une cinquième secte de l'islamisme, et par suite, secte hétérodoxe.

[1] Les Mo'tezela furent les disciples d'Ouacel ben Ata', qui, après l'apparition des Kharedjites, fonda l'école d'une nouvelle doctrine. Leur nom leur vient de ce qu'un jour les Kharedjites étaient réunis pour examiner, dans l'école du docteur H'assan de Bassora, la question de savoir si celui qui avait commis un péché grave devait être considéré comme infidèle. Les Kharedjites soutinrent cette doctrine; Ouacel, sans attendre la décision du maître, sortit brusquement, et répandit parmi ses condisciples cette opinion, que ceux qui avaient commis un péché grave étaient dans un état mitoyen. Il fut chassé de l'école, et ses partisans reçurent, à cause de cela, le nom de Mo'tazelites, ou séparatistes. (Voir l'introduction à la lecture du *Coran,* par G. Sale, traduction française de M. Ch. Solvet.)

lifient ces pécheurs (à proprement dire) ni d'infidèles ni de vrais croyants; ils leur donnent le nom de *Fassek'* فاسق « réprouvés, blâmés, » et croient que leur séjour dans les enfers et les tourments qu'ils y endurent sont éternels. Les Mo'tezela se persuadent que, relativement à ce point religieux, ils sont intermédiaires entre la secte des Kharedjites ou hérétiques et les sectateurs de la Sunna ou orthodoxes.

Ceux des habitants de Gerba qui sont vertueux et pieux évitent avec soin de laisser leurs vêtements toucher ceux d'un individu qui ne serait pas de leur secte, et ne mangent pas à la même écuelle que lui. Si un voyageur, étranger à la secte, boit de l'eau d'un puits, ils en vident aussitôt les eaux, qu'ils répandent à terre. Chez eux, un individu qui est dans un état de pureté légale par l'ablution ne peut s'approcher des vêtements de celui qui est dans un état d'impureté religieuse et légale, et *vice versa*. J'ai remarqué moi-même que ceux d'entre eux qui se trouvaient en état d'impureté lavaient leurs vêtements souillés, en les prenant, au moyen d'un bâton crochu et en les jetant dans la mer, où ils les remuaient avec le même bâton pendant une heure; ce n'est qu'au bout de ce temps qu'ils s'aidaient de leurs mains pour achever le lavage. Il est obligatoire pour tout homme et toute femme de se laver le corps chaque jour, qu'ils soient en état de pureté légale ou non. Ils accomplissent les devoirs des ablutions ordinaires et extraordinaires; j'en ai fait souvent la remarque. Lorsqu'ils font leurs ablutions, ils observent de se

laver tout le bras, depuis l'épaule jusqu'à la main. Ils ont aussi d'autres coutumes réprouvées.

Le premier qui, au commencement de l'islamisme, fit la conquête de l'île de Gerba, fut Rouife', ben Tabet, ben Seken, ben 'Adi, ben H'arta el-Ensari, de Beni Melek, ben En-Nedjar. Il était compagnon de l'envoyé de Dieu et un de ceux qui s'étaient fixés en Égypte. Mo'aouïa lui avait donné, en l'année 46 de l'hégire, le gouvernement de Tripoli, et c'est de là qu'en 47 il pénétra en Ifrik'ia et parvint jusqu'à Gerba, dont il s'empara. Il en revint la même année et mourut à Bark'a, où se voit encore (dit-on) son tombeau; d'autres historiens affirment qu'il mourut en Syrie.

La conquête de Gerba achevée, Rouife' rassembla les prisonniers et le butin tombé en son pouvoir, et (montant en chaire) il fit la prière de la khoteba. Puis s'adressant au peuple, il s'écria : « Ô vous musulmans, je ne vous dirai pas tout ce que j'ai entendu de la bouche même de l'envoyé de Dieu. A la journée de Khaïbar, il se leva au milieu de nous, et nous adressa ces paroles : « Tout homme qui croit « à Dieu et au jour dernier ne doit jamais se permettre d'arroser le champ ensemencé par un autre. » Le prophète voulait défendre par ces paroles le viol des esclaves déjà enceintes[1]. « Tout homme qui « croit à Dieu et au jour dernier ne doit point mon-

[1] Ce passage paraît être textuellement extrait de l'ouvrage d'El-Bekri : المسالك والممالك. (Voir la traduction de M. Quatremère, t. XII des *Notices et Extraits*, p. 464.)

« ter sur une monture faisant partie d'un butin ac-« quis par des musulmans, pour la restituer, après « l'avoir amaigrie, à la masse du butin. Tout homme « qui croit à Dieu et au jour dernier ne doit point « se vêtir des vêtements appartenant à la masse d'un « butin fait par des musulmans, et les restituer après « les avoir usés. » Ces paroles de Rouife' ont été entendues par H'anasche ben 'Abdallah es-Sene'ani [1].

Ebn Sokher rapporte aussi cette tradition, en faisant dire à H'anasche ben 'Abdallah es-Sene'ani : « Nous fîmes une expédition dans le Mor'reb, ayant pour chef Rouife' ben Tabet, et nous fîmes la conquête d'une petite ville appelée Gerba. Là Rouife' ben Tabet se leva au milieu de nous, pour nous dire la khoteba. » Ici Ebn Sokher rapporte en abrégé la tradition ci-dessus.

Lorsque, en l'année 431, En-Nekari se souleva contre l'autorité souveraine d'El-Mo'ez ben Badis, ce chef de révolte se présenta devant Gerba, soumit l'île à ses armes, fit de nombreux prisonniers, et massacra une partie considérable de la population. Peu après (la reddition de la ville de Gerba), En-Nekari fit mourir sur une croix le chef auquel obéissaient les habitants, le nommé *Ebn-Keldin*. El-Mo'ez, à la suite de ces événements, envoya sa flotte contre En-Nekari, qui perdit un grand nombre de ses partisans. L'île de Gerba rentra dès lors sous la domination d'El-Mo'ez. Mais à sa mort les populations

[1] Suppression de quatre lignes du texte du manuscrit A.

de l'île se soulevèrent et se livrèrent à toutes sortes de brigandage et à des actes de piraterie avec des navires qu'ils construisirent, et au moyen desquels ils firent la course.

'Aboul-Celte, dont le livre est le complément de l'ouvrage d'Er-Rek'ik', rapporte que lorsque Aboul-H'assan ben Yeh'ia ebn Temim ben el-Mo'ez fut proclamé vers la fin de l'année 509, et que son autorité se fut affermie, il ordonna qu'une flotte fût envoyée à Gerba pour faire rentrer cette ville dans la soumission. Cette détermination fut prise à cause des actes de piraterie des gens de Gerba, et pour faire cesser la terreur qu'ils inspiraient. Le commandement de l'expédition fut confié à Ibrahim ben 'Abd-allah, auquel furent adjoints plusieurs autres personnages, qui devaient l'aider de leurs conseils. L'expédition se mit en marche en l'année 510. On commença le blocus de l'île, et il fut si actif et si vigoureux, que la population ne tarda pas à se soumettre et à se replacer sous la souveraineté et la juridiction du sultan. Les chefs et scheikhs garantirent la cessation de tout brigandage sur les côtes de l'Ifrik'ia, et il fut arrêté en outre que leurs trafiquants ne dépasseraient jamais la ville de Mahdia. La sultan, informé du succès obtenu par sa flotte, ordonna alors sa rentrée. Un grand bienfait fut le résultat de cette expédition : sécurité pour la navigation, cessation des brigandages et sûreté pour les voyageurs. L'auteur cité ajoute que la soumission de Gerba avait été jusque-là une entreprise jugée

presque impossible par les pères et aïeux prédécesseurs de ce prince, bien qu'ils eussent un empire plus vaste, des troupes plus nombreuses et des richesses plus considérables.

Plus tard, en l'année 529, les chrétiens s'emparèrent de Gerba. Ils tuèrent un grand nombre d'habitants, et le reste fit sa soumission. En l'année 548, la population de l'île se souleva contre les chrétiens, dont elle fit un grand massacre; mais dans le courant de cette même année, une nouvelle expédition chrétienne fut envoyée contre Gerba, et l'île fut conquise une deuxième fois par eux. Les plus notables des habitants furent transportés dans le pays des infidèles, retenus en esclavage, et il ne resta plus dans l'île que ceux que les chrétiens jugèrent n'être que de peu d'importance.

Dans la suite, les musulmans se rendirent maîtres de Gerba. Cette île, depuis la première conquête des Arabes, a été sans cesse au pouvoir alternatif des musulmans et des chrétiens, et ainsi de suite jusqu'à nos jours. La dernière prise de Gerba par les chrétiens eut lieu en l'année 688. Le souverain de Tunis était, à cette époque, occupé à soumettre un chef de parti qui s'était soulevé contre lui; ce fut là pour le sultan la cause de la perte de l'île.

Ainsi que nous l'avons dit, nous campâmes sur ce point de l'île (la rive du Djerf), jusqu'à ce que tout le corps expéditionnaire eût passé de notre côté et se fût joint à nous.

Le vendredi, 23 djoumadi el-akhera, nous quit-

tâmes ce lieu vers l'heure de l'asr[1], nous mettant en marche pour nous rapprocher de notre station du lendemain, laquelle station ne devait être autre que le château appelé *El-Kaschtil* القشتيل « Castello. » Puisse Dieu le détruire de fond en comble!

Nous passâmes cette nuit campés à côté de la vieille ville de Gerba, à l'endroit où était autrefois la k'asba (ou citadelle) de l'île. Aujourd'hui tout y est abandonné et désert. J'allai la voir avec quelques-uns de mes compagnons et amis, et j'en parcourus les ruines. Je vis les restes d'une petite ville de forme carrée et entourée d'un rempart assez élevé, qui est encore debout. Dans l'intérieur de la ville se trouve une mosquée djame' d'une belle architecture, mais actuellement en ruines. Dans une de ses parties, j'ai remarqué une belle sculpture que la main de la destruction n'a point encore atteint et qui est d'un travail admirable. Aucun habitant du pays ne vient remplir ses devoirs religieux dans cette mosquée; c'est moins par crainte des chrétiens, ainsi qu'ils le disent, que par aversion pour l'affermissement de la doctrine orthodoxe de l'islam dans le pays. Quant à y dire la prière du vendredi, c'est chez eux un principe religieux de s'en abstenir, attendu qu'ils ne font cette prière qu'au temps seul où il existe un imam juste (de leur croyance). Vers l'extrémité de la ville se trouvent les restes de la

[1] De trois à quatre heures de l'après-midi; instant où l'ombre d'un individu a sept pieds de plus que lorsqu'elle est mesurée à l'heure du d'ohar (midi).

k'asba qu'habitaient autrefois les chefs du pays. Aujourd'hui tout y est en ruines. On y remarque un gros arbre de seder سدر [1], appelé dans la contrée du nom de *Seder el-Masseri* سدر المصري, et qui a envahi presque tout cet endroit. Ce seder est d'une espèce différente de celle que nous avons dans notre pays (les environs de Tunis). Son fruit est plus gros et son parfum plus exquis, quoique peu sucré. J'en ai vu une grande quantité à Touzer et dans ses environs. Quant au nom d'*El-Masseri*, par lequel on le désigne, il lui vient de sa grande abondance en Égypte. Auprès de la k'asba se voit encore debout un bain qui n'est point en ruines (comme le reste).

Nous passâmes la nuit auprès de cette ville. Le lendemain nous nous mîmes en route, ne cessant de marcher au milieu de dattiers très-élevés et plantés en bon ordre. Nous arrivâmes enfin devant le Kaschtil.

Nous eûmes alors devant nous une citadelle dont l'imposante construction surprend celui qui la con-

[1] Le jujubier lotos, *Ziziphus lotus* de Desfontaines (*Flora Atlan.* p. 200). C'est un des lotos des anciens Lotophages, premiers indigènes de l'île de Gerba, et dont parlent les auteurs anciens, Polybe et autres.

« Le sedra est un arbrisseau qui ne s'élève qu'à une hauteur de quatre à cinq pieds et dont les rameaux, irréguliers et tortueux, sont ornés d'épines et de feuilles alternes, petites, obtuses et à trois nervures longitudinales. A une petite fleur d'un blanc pâle, succède un fruit globuleux que les indigènes appellent un *nebek* نبق, d'une couleur brun-clair et bon à manger ». (*Vocab. d'hist. naturelle* du docteur Lager, publié à la suite du *Grand désert* de M. le général Daumas. Paris 1848.)

temple. Le K'aschtil est de forme quadrilatère; à chaque angle se trouve une tour dont deux sont rondes et deux octogones, et entre chacune d'elles on voit une fortification de forme carrée faisant partie du rempart autour duquel s'élève une muraille d'une hauteur moyenne; un large fossé entoure le tout.

Nous dressâmes notre camp à un mille de là. Bientôt nous y vîmes arriver le scheikh des Nekara qui, à notre approche de l'île, s'était sauvé avec le scheikh des Ouahabia, redoutant un châtiment (pour leur conduite passée). Ils avaient obtenu le pardon qu'ils avaient sollicité par écrit. — L'arrivée du chef des Nekara précéda de peu de jours celle du chef des Ouahabia. Il fut convenu, lorsque tous les deux furent réunis, qu'ils payeraient un tribut qu'ils devaient prélever sur leurs populations. Aussitôt après ils quittèrent le camp pour aller procéder au prélèvement de ce tribut imposé.

Pendant deux mois on tenta tous les moyens possibles pour réduire le château; mais ce fut sans succès; car les assiégés avaient pris toutes les dispositions nécessaires pour faire une vigoureuse défense. Bientôt le siége dut être levé à cause du manque de vivres nécessaires à nos troupes, les ressources qu'offraient l'île étant devenues insuffisantes. Dans de telles circonstances, la reddition de la place nous parut une chose trop difficile à obtenir, et nous reconnûmes que l'on ne pouvait atteindre à ce résultat que par le temps et un plus long investissement.

Aussi nous décidâmes-nous à partir, attendu que le but complémentaire de notre expédition était d'aller dans le Djerid pour y pacifier le pays et y prélever les impôts. Il fut arrêté en outre qu'après la rentrée des troupes dans la capitale (revenant de la tournée dans le Djerid), on enverrait à Gerba un corps de cavalerie qui y resterait en permanence pour faire l'investissement du château fort. L'exécution suivit de près la décision qui fut prise.

Nous partîmes de Gerba le jeudi 26 scha'ban. Notre séjour dans l'île avait duré soixante-cinq jours, depuis le moment où nous y avions pénétré jusqu'à celui où nous en sortîmes[1].

En quittant Gerba nous ne passâmes pas par le même passage que nous avions pris pour pénétrer dans l'île. Nous prîmes le passage appelé *Medjaz Sah'el el-Ber* dont la largeur est de huit milles et dont le fond est couvert de petits récifs. Les chevaux peuvent en certains endroits traverser ce passage en marchant; il s'y trouve cependant quelques points assez profonds que l'on ne peut franchir qu'à la nage. Ce passage est assez mauvais, et il n'est ordinairement pris que par les personnes qui le connaissent bien pour l'avoir traversé plusieurs fois. — Nous commençâmes à franchir ce détroit au moyen de (petits) bâtiments qui servirent ensuite au transport d'une partie de la colonne. Le reste effectua

[1] Suppression de trente-huit lignes du texte du manuscrit A; ce sont des vers sans importance extraits de deux lettres reçues par l'auteur pendant son séjour à Gerba.

son passage sur les chevaux, qui tantôt avaient pied et tantôt étaient obligés de nager.

Notre camp fut dressé pendant cinq jours sur la plage, de l'autre côté du détroit (c'est-à-dire sur la rive du continent).

Le mardi, 1[er] du mois de ramadan, nous levâmes le camp et nous nous mîmes en marche pour Gabès. Ce jour-là nous nous arrêtâmes dans un lieu appelé *Souani Khelf Allah* سواني خلف الله. Cette appellation lui vient du nom d'un homme d'origine Ah'medi احمدي, jouissant d'une sainte réputation parmi les Arabes (marabout), disciple du scheikh Abou 'Issa el-Amouri, et qui avait bâti en cet endroit une chapelle مسجد dont on retrouve encore les traces[1].

Nous quittâmes ce lieu le mercredi et nous arrivâmes le jour même dans une localité appelée *Tadjer't* تجّرت; c'est le nom d'une plaine spacieuse où nous remarquâmes d'anciennes ruines, des constructions de divers genres et des ouvrages hydrauliques مصانع المياه de toutes sortes. Quelques pierres couvertes d'écriture se sont détachées de ces édifices; les caractères de ces inscriptions appartiennent à une autre époque que la nôtre, et c'est en vain que j'ai demandé à plusieurs chrétiens de me les déchiffrer. Ils m'ont tous dit ne point connaître ces caractères. Nous vîmes aussi, en parcourant cette vaste plaine, un grand nombre d'enclos محارس dis-

[1] Suppression de huit lignes du texte du manuscrit A; détails de nul intérêt.

séminés parallèlement à la mer et ne pouvant servir d'asile qu'à une seule personne. En un mot, les ruines que l'on aperçoit dans cette localité sont aussi nombreuses que les restes des anciens édifices sont encore considérables et imposants.

Le jeudi, nous arrivâmes à la rivière dite *Ouadi Medjesser* وادي مجسر. Cette rivière, dont il a déjà été parlé, fait tourner un grand nombre de moulins appelés moulins de Medjesser.

Cette fois nous établîmes notre campement un peu plus en avant de la rivière que la première fois, dans la direction du sud, de telle façon que notre premier campement se trouvait entre celui que nous choisîmes et la mer. Les moulins de Medjesser sont dans la partie basse de la rivière.

Nous avons dit qu'il y a toujours de l'eau dans la partie basse du Ouadi Medjesser. Ce jour-là notre monde éprouva de très-grandes fatigues au passage de la rivière[1].

Le mercredi, nous quittâmes ces lieux pour aller nous arrêter à Ketana كتانة, dont nous avons déjà parlé.

Le samedi, nous arrivâmes pour la deuxième fois à Gabès. Nous campâmes pendant dix jours sous nos tentes en dehors de la ville, et là l'armée se prépara à se rendre dans le pays du Djerid, ainsi que le projet en avait été formé.

Nous quittâmes Gabès le mardi 15 ramadan, fai-

[1] Suppression de quatre lignes du texte du manuscrit A; sujet de nul intérêt.

sant route sur Touzer توزر. Dès le commencement de notre entrée sur le territoire des Debab, nous traversâmes les terres des Beni Ah'med بني احمد, descendants d'Ahmed ben Debab, ben Rebi'a, Ebn Zer'eb احمد بن دباب بن ربيعة ابن زغب. Peut-être les Beni Ah'med sont-ils, à l'égard de ces terres, en communauté de biens avec les Beni Yezid بني يزيد; ces derniers sont formés de quatre fractions des Debab qui se sont réunies. Ce nom leur vient de l'expression *Ez-Ziada* الزيادة « l'excédant, l'augmentation, » et non pas de l'appellation d'un nommé Yazid. Ces quatre fractions sont les Ceheba الصهبة, les H'emarna الحمارنة, les Khardja الخرجة, et les Açabe'a الاصابعة.

Les Ceheba descendent de Ceheb, ben Djaber, ben Fayed, ben Rafe', ben Debab صهب بن جابر بن فايد بن رافع بن دباب, et les H'emarna, de H'amran ben Djaber حامران بن جابر, frères des premiers. Les Kharedja « les expulsés » sont une réunion des membres de la famille de ben Sliman, ben Rafe', ben Debab بن سليمان بن رافع بن دباب. Ils furent expulsés de leur territoire par leurs cousins, les membres de la famille de Salem ben Rafe' ال سالم بن رافع [1], et dès lors, se séparant d'eux, ils se joignirent aux Beni Ah'med, qui les autorisèrent à s'établir sur les terres qu'ils occupent aujourd'hui. Leurs premières terres étaient situées dans le territoire de Messalata مسلاتة. Quant aux Açabe'a « les doigts, » ils tirent leur nom

[1] Le manuscrit B porte : وال سالم بن سليمان بن رافع.

d'un individu qui avait un doigt de plus à la main. Les Debab leur contestent l'origine commune qu'ils s'attribuent.

Ce jour-là nous nous arrêtâmes aux eaux thermales appelées *H'amet-Methmatha* حمة مطماطة, qu'il ne faut pas confondre avec celles de Touzer, appelées *H'amet el-Behalil* حمة البهاليل [1]. Je vis là une ville capitale, حاضرة, entourée d'une forêt de dattiers chargés de fruits. Toutes les eaux de ce pays sont saumâtres. C'est à cause du degré de chaleur de certaines d'entre elles que cette localité a été appelée *El-H'amet* « la chaude. » Ce mot *El-H'amet*, dans la langue régulière, signifie proprement une source d'eau chaude[2].

Ce pays est généralement à l'abri des atteintes de la peste; mais lorsque le fléau vient à y sévir, il y fait de terribles ravages, et, proportions gardées, ces ravages sont plus grands qu'à Gabès.

Un rempart élevé entoure la ville; ayant remarqué qu'en certains endroits il s'était écroulé, je demandai aux habitants pourquoi ils ne le faisaient pas réparer. « Ces remparts, me répondirent-ils, ne

[1] Le nom de *Methmatha* a été donné à ces eaux à cause d'une montagne ainsi appelée, située non loin de là. Cette localité est également connue sous le nom de *H'amet-Gabès;* c'est l'ancienne Aquæ Tacapitanæ, à 10 milles romains est de Silesma (Peutinger); à 16 milles ouest de Tacape ou Gabès. Léon l'Africain, qui a visité ces sources, en parle dans son ouvrage. (Voir El-Bekri, et les voyages d'Aïachi et de Moula Ah'med, t. IX de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie.)

[2] Suppression de quinze lignes du texte du manuscrit A; sujet de nul intérêt.

sont point une défense pour nous; nos vrais remparts ce sont nos sabres[1]. »

Les constructions qui sont en dedans de la ville sont très-hautes. En général, les habitants mettent un certain amour-propre à donner le plus d'élévation possible à leurs bâtisses. J'ai vu, en visitant la k'asba, demeure habituelle du chef de la ville, les restes de ses gigantesques proportions : aujourd'hui tout y est ruines. De nombreux canaux amènent en profusion, dans la k'asba, des eaux qui se réunissent dans une grande pièce en forme de salle de bain, d'une belle et élégante construction.

C'est en dehors et non loin de cette ville qu'El-Mançour abou Youssef Ya'koub, fils de 'Abd-el-Moumen, souverain du Mor'reb, remporta une célèbre victoire sur Ali ben Ish'ak' el-Mayork'i, qui combattait à la tête de ses légions d'Arabes et de ses bandes de R'ouz[2].

Lorsqu'El-Mançour se rendit maître de la ville de Tunis, il expédia, à la rencontre d'El-Mayork'i, son cousin Ya'k'oub ben Abou H'afs ben 'Abd-el-Moumen, à la tête d'un corps de troupes assez considérable. Les deux partis se trouvèrent en présence non loin de Gafsa, et El-Mayork'i y gagna sur ses ennemis la bataille connue sous le nom de *Ouak'e'at*

[1] Suppression de deux lignes inutiles du manuscrit A.

[2] Il a déjà été question de cette bataille à la page 153 et d'El-Mançour à la note 1 de cette page. Les R'ouz غز sont un peuple de race Turkomane; on les appelle ordinairement *Gozzes;* ils formaient une bonne partie des troupes que Saladin et son oncle Schirkouh amenèrent avec eux en Égypte.

'Amera وقيعة عامرة. Le plus grand nombre des soldats almohades y fut tué. Ceux d'entre eux qui échappèrent à la mort se réfugièrent à Gafsa. El-Mayork'i leur envoya l'aman, les fit venir auprès de lui, et lorsqu'ils furent en sa présence, violant la foi et la promesse jurées, il les fit tous périr par le fer. En apprenant cette nouvelle, El-Mançour se laissa aller à tout son courroux, et, sans prendre aucun conseil, il se détermina à se porter de sa personne au-devant de son ennemi. Il se mit aussitôt en marche, laissant à son frère El-Sid abou Ish'ak' le soin de gouverner et défendre au besoin la ville de (Tunis). Il campa d'abord à Radès, pour attendre que toutes ses troupes fussent réunies. Après avoir puni quelques-unes d'entre elles qui avaient tardé de répondre à son appel, il se remit en marche. Arrivé à la distance de deux farsekhs فرسخين[1] d'El-H'amet, il lança d'abord une petite colonne sur les campements des Arabes qui avaient embrassé le parti d'El-Mayork'i; dès que cette colonne les eut mis en déroute, El-Mançour se revêtit de son costume de guerre et poussa ses troupes au combat en y prenant part en personne. La défaite des Mayork'ites fut complète. 'Ali ben Ish'ak' (El-Mayork'i) et K'arak'esch échappèrent au massacre de leurs partisans et prirent la fuite. Ils furent poursuivis par les

[1] Le *farsekh* فرسخ ou parasange, est une mesure itinéraire équivalente à 12,000 coudées ou 4 milles arabes. (Aboulféda, traduction de M. Reinaud, p. 18.)

Mouah'edin jusqu'à Touzer; de là ils pénétrèrent dans le Sahara.

Immédiatement après sa victoire, El-Mançour se porta à Gabès, ordonna l'investissement de la place par terre et par mer, et bientôt les habitants, ne pouvant plus résister, lui ouvrirent les portes de la ville et firent leur soumission[1].

De Gabès, El-Mançour se rendit à Gafsa, dont il fit également le siége; les habitants durent capituler et implorer la clémence du vainqueur. El-Mançour ne leur garantit que la vie sauve; quant à leurs propriétés, il ne les leur conserva qu'à titre de mas-sak'at مساقاة[2]. A l'égard des étrangers qui se trouvaient dans Gafsa (au moment de sa reddition), ils devaient être livrés pour subir un jugement. Ces conditions furent acceptées, et les habitants de Gafsa, pour s'y conformer, durent tous sortir de la ville, n'y laissant que les femmes. El-Mançour, faisant alors ranger d'un seul côté les naturels de Gabès, leur ordonna de rentrer dans la ville. Il ne resta dehors que les étrangers, au nombre desquels se trouvait Ibrahim ben Fraketin, dont il a été parlé, plus connu sous le nom de *Selah' Dar*[3]. Dès qu'El-Mançour eut terminé sa prière du dohor et qu'il eut fini de présider à la distribution de la solde de ses troupes, il fit comparaître devant lui tous les pri-

[1] Suppression de seize lignes du manuscrit A; vers de nul intérêt sur cette reddition de Gabès.

[2] C'est donner une propriété à cultiver à quelqu'un en ne lui assurant qu'un droit sur une partie des fruits.

[3] Voir p. 84.

sonniers et les fit impitoyablement égorger jusqu'au dernier sous ses propres yeux[1].

El-Mançour ordonna ensuite que les murailles de Gafsa fussent démolies. Au bout de deux jours, les troupes avaient exécuté cet ordre, et il ne restait plus debout une seule pierre des remparts de la ville.

C'est à cette époque que les dattiers de Gafsa furent détruits presque en totalité, El-Mançour ayant fait le serment, pendant le siége, de faire couper chaque jour mille dattiers[2].

Ainsi que je l'ai dit, nous campâmes en dehors de la ville d'El-H'amet. Nous y séjournâmes six jours consécutifs, qui finirent le dimanche 20 du mois de (ramadan)[3].

Le 21 du (même) mois, nous quittâmes cette localité, faisant route sur Nefzaoua. Ce jour-là nous nous arrêtâmes à Meh'ezem محزم, gros bourg qui possède une forêt assez considérable de dattiers. On y remarque (tout autour) des châteaux et des menzels plus solidement construits que ceux que l'on voit habituellement dans la campagne[4].

Le mardi nous arrivâmes à l'étape appelée *'Oïoun Reh'al* عيون رحال. C'est un pays désert, où se trouvent deux sources jaillissantes, dont les eaux vont

[1] Suppression de six lignes du manuscrit A; sujet de nul intérêt.

[2] Suppression de sept lignes du même manuscrit; vers de nul intérêt sur la prise de Gafsa.

[3] Suppression de dix-neuf lignes du manuscrit A; sujet de nul intérêt.

[4] Suppression de six lignes du même manuscrit; sujet de nul intérêt.

un peu plus loin se réunir ensemble. Tout auprès l'on voit quelques rares dattiers.

Dans le parcours de cette étape nous quittâmes les terres des Beni Ah'med pour entrer sur celles de Zo'eb زغب. Les Beni Zo'eb forment une tribu qui tire son origine de Zo'eb el-Acer'er (le plus jeune), ben Zo'eb el-Akeber (l'aîné), ben Djerou, ben Malek, زغب الاصغر بن زغب الاكبر بن جرو بن مالك. Ils sont parents des Debab, car ces derniers disent que Zo'eb était un des leurs. Il résulte de ce que nous venons de dire et de ce qui précède que Zo'eb el-Akeber eut deux fils : Zo'eb el-Acer'er et Rebi'a qui fut l'ancêtre des Debab ; c'est pour ce motif que ces derniers sont les cousins (des descendants) de Zo'eb el-Acer'er. En se disant descendants de Zo'eb, les Beni-Zo'eb entendent qu'ils ont eu Zo'eb el-Acer'er pour ancêtre ; s'ils prétendent être de la filiation de l'aîné, El-Akeber, ils sont alors collatéraux des Debab, car ceux-ci sont également descendants de Zo'eb[1]. El-Émir Makoula الامير ماكولا, dans son ouvrage appelé *El-Ikmal* الاكمال[2], dit que de nos jours il existe encore des Zo'eb dans le H'edjaz en assez grand nombre, et qu'ils ont un oratoire sur la route de la Mecque.

Le mercredi nous arrivâmes à Thora ضرة, l'une des deux capitales du pays de Nefzaoua نفزاوة. La

[1] Suppression de quatre lignes du même manuscrit, dissertation sur l'orthographe du nom de *Zo'eb*, généralement écrit ainsi زغب.

[2] Sur cet écrivain et son ouvrage, voyez l'Introduction à la Géographie d'Aboulféda, par M. Reinaud, p. CIX.

deuxième ville capitale de la contrée se nomme *Bischeri* بشّري [1]. Thora est entouré de dattiers dont les fruits sont les meilleurs de toute la contrée. On n'y trouve de remarquable qu'une source appelée *'Aïn Thora* عين طُرة, qui forme un grand étang d'un aspect fort agréable et pittoresque. Les animaux ne peuvent entrer dans cet étang pour s'y abreuver que jusqu'à une limite fixée, passé laquelle ils disparaissent dans des fondrières profondes. La tradition dit que chaque année cet étang coûte la vie à un homme, et que le plus souvent celui-ci est étranger à la localité. La teinturerie de Nefzaoua n'acquiert une si grande valeur qu'à cause des eaux de cette source, dans lesquelles les objets teints sont lavés, et qui leur donnent du brillant et de la vivacité dans les couleurs. On voit auprès de cette source les ruines de la k'asba de la ville, fortification qui n'est plus aujourd'hui qu'une masse de décombres; le rempart qui l'entourait est seul resté debout. On montre dans les environs quelques dattiers appelés *dattiers de Pharaon* نخيل فرعون par les habitants, convaincus qu'ils y ont été plantés par ce monarque. Ces dattiers n'ont point de propriétaire, et leurs fruits sont abandonnés aux voyageurs étrangers. Au nombre des faits curieux qui sont particuliers à ce pays, on remarque la force et la température élevée des coups de vents

[1] Thora citée par Aboulféda, traduction de M. Reinaud, p. 201. (Voir le Voyage de Moula Ah'med, tome IX de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie. Moula Ah'med semble avoir copié notre auteur.)

qui y soufflent dans toutes les saisons. Les habitants prétendent que quelques individus de la contrée, ayant fouillé la terre pour y découvrir un objet magique qui y était, disait-on, caché, il s'en dégagea aussitôt un vent impétueux, et que c'est depuis lors que les coups de vents dont nous avons parlé soufflent si fréquemment dans le pays. Les gens de Nefzaoua sont persuadés que ces vents sont plus forts et plus chauds lorsqu'un corps d'armée pénètre dans leur pays; ils voient dans ce fait un acte de la bonté divine; car cette violence et la chaleur des vents forcent bientôt le corps d'armée à décamper et à se retirer.

Nefzaoua tire son nom de celui d'une tribu qui s'y établit dès les premiers siècles. Voici sa généalogie : Nefzaou ben el-Akeber, ben Berber, ben Keïs, ben Elias, ben Modhar, ben Nezar نفزاو بن الاكبر بن بربر بن قيس بن الياس بن مضر بن نزار. Es-Scherif (El-Edrissi), dans son ouvrage composé pour le roi Roger, dit que Goliath جالوت, que tua David, était de la tribu de Nefzaoua. Les noms de Goliath sont D'erriss ben el-Acer'er, ben Nefzaou ضريس بن الاصغر بن نفزاو. C'est des Nefzaoua que tous les Zenatas زناتة tirent leur origine. Ils étaient Arabes dans le principe; mais plus tard ils se *berbérisèrent* تبربروا par leur voisinage des Berbères *Masmouda* المصاميد et par suite de leur mélange avec eux[1].

[1] Voir El-Bekri, t. XII des *Notices et extraits*, p. 503; voir Ibn Khaldoun dans son Histoire des 'Obeïdites; comparez avec Aboulféda.

Les scheikhs érudits ne sont point d'accord sur l'orthographe du nom de *Nafzaoua;* les uns prononcent Nafzaoua نَفزاوة, les autres Nifzaoua نِفزاوة [1].

El-Fadhel el-Bissami الفاضل البيسامي dit dans son journal, en parlant de Thora, « que dans l'année 586 on apprit qu'El-Mayork'i assiégeait Yak'out ياقوت, lieutenant de K'arak'esch, dans la ville de Thora. Il continua le siége jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de la personne de Yak'out et qu'il se fût emparé de cent cavaliers *r'oz* غُز qui se trouvaient avec lui. Il incorpora ces derniers dans ses troupes, et bientôt, les Arabes lui ayant fait sa soumission, il se rendit maître des divers pays du Djerid. »

Dans un chapitre de l'histoire d'Ebn Nekhil ابن نخيل, il est dit que « lorsqu'En-Nacer arriva en Ifrik'ia [2], en l'année 601, El-Mayork'i, qui était dans Tunis, quitta cette ville, et, à la tête de ses troupes, se porta à K'aïrouan où il s'arrêta quelques jours. De là il se rendit à Gafsa et de Gafsa à la montagne appelée *Djebel Damer* جبل دمر. Pendant qu'il se dirigeait vers ces contrées, ayant eu des motifs de se plaindre des gens de Thora, il se porta sur cette ville dont il fit le siége. Thora capitula et fut livrée aux soldats d'El-Mayork'i, qui tuèrent plusieurs habitants, pillèrent les richesses, violèrent les jeunes filles et démolirent presque toutes les maisons. Deux

[1] Suppression de soixante-une lignes du manuscrit A; biographies de divers scheikhs et originaires de Nafzaoua.

[2] Quatrième prince de la dynastie des Almohades.

hommes des Mouah'edin (partisans d'En-Nacer), qui se trouvaient au nombre des habitants de Thora, furent condamnés à mort par El-Mayork'i. Ce chef de parti abandonna alors Thora, qui était devenue déserte et inhabitée. Ceux des habitants qui purent échapper à la mort se répartirent dans le pays de Nefzaoua[1]. »

Nous séjournâmes à Thora trois jours y compris celui de notre arrivée. Le samedi, 21 du mois, nous quittâmes ces lieux et nous arrivâmes à Bischeri بشري, où nous campâmes en dehors de la ville. Bischeri est la deuxième capitale du pays de Nafzaoua et est éloigné de douze milles environ de Thora[2]. Dans le trajet qui sépare ces deux villes, nous passâmes par un grand nombre de bourgs, et, entre autres, celui de Kelikel كليكل, celui de Yassek ياسك et celui de Beni abi Youssef بني ابي يوسف[3]. La ville de Bischeri me parut la plus grande de celles que j'avais vues dans le pays de Nafzaoua. A quelque distance jaillit une source appelée *'Aïn Taourr'a* عين تاورغة, qui (alimente un étang) plus grand que (celui formé par) la source de Thora; ses eaux sont plus abondantes; mais on n'y retrouve pas le point de vue pittoresque de cette dernière ville. Le pays produit des coings préférables par leur goût, leur

[1] Suppression de quatre pages et onze lignes du manuscrit A; vers échangés entre un poëte de Thora et l'auteur.

[2] Ibn Haucal en parle dans sa Géographie. (Voir le Journal asiatique du mois de mars 1842.)

[3] Le manuscrit B porte بني يوسف seulement.

parfum et leur grosseur, à ceux de toute autre localité. Il n'y a que les coings du pays de Tadjoura تاجورة, bourg de la province de Tripoli, qui puissent leur être comparés. Nous étions à Bischeri pendant la saison des poires. Ce fruit y est d'une belle espèce; la forme en est agréable à l'œil, le goût exquis. On en trouve rarement de meilleurs. Les habitants donnent à ces poires le nom d'oiseau الطير, parce qu'ils prétendent qu'aucun des leurs n'a planté de ces arbres dans le pays (et que sans doute les graines en ont été apportées par les oiseaux).

Nous séjournâmes à Bischeri le reste du mois de ramadan. Le 1er de la lune de schoual fut un mercredi, et le lendemain nous célébrâmes la fête du Fethar (fête de la rupture du jeûne du ramadan). Nous nous rendîmes au lieu réservé pour la prière المصلى, et là le khatib de la ville vint faire la prière publique, à la suite de laquelle il nous fit entendre les paroles d'une khoteba remarquable, supérieures à toutes celles que j'avais entendues jusqu'alors. Quant au khatib, que l'on me désigna sous les noms d'*Abóu 'Abdallah Móh'amed ben K'ïoun* de Nefzaoua, je n'ai point connu d'homme plus éloquent que lui. Je crus que la prière solennelle qu'il venait de faire avait été composée par Abou Bekr ben Feteh'; mais j'appris qu'un habitant de Touzer en était l'auteur.

Le jeudi nous nous mîmes en route pour Touzer. Nous quittâmes le pays de Nefzaoua à midi, nous dirigeant vers notre étape du lendemain.

Nous commençâmes à couper le lac سبخة, appelé

Takmert تاكمرت[1]. Après quelques heures de marche nous passâmes une partie de la nuit auprès d'une source, et au matin nous nous remîmes en route pour ne nous arrêter que le lendemain vendredi à midi.

Nous vîmes à droite et à gauche de notre route des troncs de dattiers placés là pour indiquer le chemin et empêcher les voyageurs de s'écarter de la bonne route; car à droite et à gauche de ce tracé le lac ne présente plus que des fondrières, le terrain ne garde plus le tracé des pas qui s'enfoncent, et un individu qui ignorerait ce danger ne saurait s'y hasarder sans y disparaître.

El-Bekri, dans son ouvrage intitulé *El-Massalek*, s'exprime ainsi : « Plus d'une fois des troupes de voyageurs et des corps d'armée entiers, s'étant engagés sur ce terrain, y ont péri sans laisser aucune trace[2]. »

[1] Le manuscrit A porte تاكرت, je lis تاكمرت. Plus loin le nom de ce lac est ainsi écrit avec un ع ; c'est le lac connu sous le nom de *Lac des Marques* et dont parle Schaw. Il a quatre-vingts kilomètres de longueur du nord-est au sud-est, sur vingt-cinq à trente de largeur. Ce nom lui vient de celui que lui donnent quelques Arabes : *Sebkhet el-oueda'*. *Oueda'* signifie ici les pieux ou troncs d'arbres que l'on enfonce dans le lac pour *marquer* la route sûre à suivre. De nos jours encore le passage de ce lac est très-dangereux, au dire des Arabes. Voir ce qu'en disent El-Bekri (tome XII des *Notices et extraits*,), et les Voyages d'El-'Aïachi et de Moula Ah'med (tome IX de l'ouvrage de la Commission scientifique de l'Algérie). Le deuxième de ces voyageurs, qui écrivait en l'an 1119 de l'hégire, appelle ce lac سبخة التكامرت, p. 282 et un peu plus loin; p. 285, il le désigne sous le nom de التاكمرت.

[2] Voir le tome XII des *Notices et extraits*, p. 504.

Si un individu vient à s'enfoncer dans le lac, les parties de terrain qui ont cédé se rapprochent aussitôt après, et la surface redevient ce qu'elle était avant l'accident.

Le chef de notre expédition me raconta le fait suivant, qu'il tenait d'un certain Moh'amed ben Ibrahim, ben Djame' el-Merdassi : « Une de nos caravanes dut traverser un jour ce lac; elle se composait de mille bêtes de charge. Par malheur, un des chameaux, ayant fait fausse route, s'écarta du bon chemin; tous les autres chameaux le suivirent, et rien au monde n'est plus prompt que la rapidité avec laquelle la terre s'amollit et engloutit les mille chameaux; puis le terrain devint ce qu'il était auparavant, comme si les mille bêtes de charge qui y étaient disparues n'eussent jamais existé. »

L'auteur Aboul-H'adjadj ابو الحجاج a raconté le voyage de Youssef ben el-Mançour, à Touzer, et il s'exprime ainsi : « Son voyage le porta à la saline الملاحة, qui se trouve aux environs de Touzer. C'est une merveille du monde dont les historiens ont oublié de parler. La surface de cette saline a plusieurs milles d'étendue : on dirait du métal fondu ou du marbre poli. L'œil trompé semble y voir une admirable transparence; on croirait avoir devant soi un étang dont l'eau serait gelée. » Il ajoute : « L'heure de la prière du matin étant sonnée pendant que la caravane traversait le lac, on y fit la prière comme sur un tapis de camphre ou de cristal. Les pas et les traces des voyageurs, dans le cours de cette

marche, s'étant souvent succédé les uns sur les autres jusque vers la moitié de la journée, il en résulta qu'une portion de la route, d'une étendue d'environ cent coudées, vint à se défoncer; toutes les personnes de la caravane qui se trouvaient attardées y furent englouties, et les chameaux y disparurent presque entièrement avec leurs charges. On eut a peine le temps de les égorger sur place et d'en retirer quelques lambeaux de viande. La presque totalité des charges y fut perdue.»

J'ai constaté par moi-même que si un homme appuyait le bout de sa lance à terre, cette lance s'y enfonçait tout entière, et que s'il avait le moyen de la pousser davantage, elle s'enfonçait plus avant encore; dès qu'il la retirait, le sol redevenait comme auparavant, sans laisser aucune trace.

Nous vîmes un assez grand nombre de ces troncs d'arbres servant à marquer le chemin et que le vent avait poussés loin des endroits où ils avaient été d'abord placés[1].

Un fait surprenant à remarquer, c'est qu'il est impossible de boire de l'eau douce dans cette seb'kha. Si l'on apporte de cette eau avec soi, elle y acquiert aussitôt un principe salé mêlé d'amertume[2].

Les environs de Touzer sont d'un aspect agréable. L'intérieur de la ville est digne de ce qu'en a dit le

[1] Suppression de quatre lignes du manuscrit A.

[2] Suppression de onze lignes du manuscrit A; citation de vers composés au sujet du lac de Touzer par un certain El-Fadhel abou Ibrahim ben H'essina.

poëte Ebn Zenoun. Les vers d'Abou 'Abdallah Moh'amed ben Zenoun sont si connus qu'il me semble inutile de les rapporter ici.

Touzer est la capitale du pays du Djerid. Dans aucune autre localité de cette contrée on ne voit une forêt de dattiers aussi considérable que celle qui s'y trouve. La cause en est due à l'abondance des eaux qui les arrosent. Ces eaux proviennent de plusieurs sources qui sourdent du milieu des sables; elles se réunissent en dehors de la ville et forment une large rivière d'où s'échappent de nombreux cours d'eau, qui se divisent eux-mêmes en plusieurs ruisseaux dont les gens de Touzer font la répartition entre leurs propriétés. Cette répartition des eaux est fixée et déterminée. Les habitants ont pour procéder à ce partage des amins (syndics) choisis parmi les plus intègres d'entre eux, lesquels sont préposés à la distribution des eaux par heures du jour et de la nuit, suivant un calcul de répartition arrêté à l'avance.

Ces cours d'eau font tourner un grand nombre de moulins.

Un fait remarquable, particulier à cette rivière, est celui-ci : lorsque ses eaux entraînent un objet quelconque avec elles, cet objet se divise, à l'endroit du partage des eaux, en autant de portions qu'il y a de ruisseaux, et elles sont entraînées alors par ces divers cours d'eau. Je me suis assuré de ce phénomène par mes propres yeux.

Un grand nombre d'indigènes n'habitent que dans

le bois de dattiers. Il n'y a aucune ressemblance entre les demeures qu'ils y construisent et celles de la ville. Les premières sont plus vastes et plus agréables que les secondes. On voit dans la ville deux mosquées (Djame') où se dit la khoteba, et un bain public.

Le lieu le plus pittoresque de Touzer est un endroit situé hors du bois et appelé par les habitants du nom de *Bab el-Manschour* باب المنشور ; c'est en effet un lieu charmant. C'est là que les eaux se réunissent et qu'elles se divisent, ainsi que nous venons de le dire. Ceux des habitants qui exercent la profession de teinturiers y viennent étaler des vêtements de couleurs variées et des étoffes brodées; l'œil du visiteur croit voir alors devant lui un riche parterre où des fleurs aux mille couleurs s'épanouissent sur les bords de frais et limpides ruisseaux. Le bois de dattiers de Touzer touche aux remparts de la ville et ajoute ainsi aux moyens de défense de la place[1].

Les populations de Touzer sont un reste des anciens Roums (Grecs) qui se trouvaient en Ifrik'ia avant la conquête de l'islamisme. Il en est de même de la plus grande partie du Djerid. Lors de l'entrée des musulmans dans la contrée, ces populations s'empressèrent, pour sauver leurs jours, d'embrasser aussitôt l'islamisme. Il s'y trouve encore des individus descendants des premiers Arabes qui s'établirent dans

[1] Suppression de vingt lignes du manuscrit A; vers descriptifs à la louange de Touzer.

le pays après la conquête. On y voit aussi des descendants des Berbères qui occupèrent le pays dans les temps anciens, à l'époque où ils émigrèrent de leur patrie, la Palestine et ses environs. Lorsque leur roi Goliath (*Djalout* جالوت), dont il est fait mention dans le Coran[1], fut tué par David, les Berbères se répandirent dans diverses contrées, et le plus grand nombre d'entre eux vint se fixer en Ifrik'ia et dans le Mor'reb.

L'Ifrik'ia appartenait aux Roums (Grecs), lorsque, chassés par les Berbères, ils furent contraints de se réfugier dans les îles de la Méditerranée, telles que la Sicile et autres. Plus tard, par suite d'un traité conclu avec les Berbères, les Roums revinrent prendre possession de leurs pays. Les Berbères se réservèrent pour établissements les montagnes, les déserts et la campagne, et les Roums se fixèrent dans les villes et autres centres de populations. Cet état de choses dura jusqu'à l'arrivée des musulmans et jusqu'à la conquête qu'ils firent de la contrée. Tous ceux qui ne se convertirent pas à l'islamisme, ou qui (conservant leur foi) ne voulurent pas s'obliger à payer la capitation جزية, durent prendre la fuite devant les armées musulmanes. Les gens du Djerid furent de ceux qui préférèrent ne pas fuir.

La vente des excréments humains est une chose usuelle et publique chez les gens de Touzer. On leur en fait honte comme aux habitants de Gabès. On leur reproche également leur habitude de se nour-

[1] *Coran*, chap. II, versets 250, 251, 252.

rir de la chair des chiens. Tous ceux auxquels je m'adressais pour avoir des renseignements positifs à ce sujet, n'hésitèrent pas à me l'avouer, ajoutant que cette viande est délicieuse. Dès les premiers temps on réprouva l'usage de manger des chiens. Les premières tribus arabes qui, par cette coutume, acquirent une certaine célébrité, furent les Beni Assed بني اسد, puis les Beni K'afe'ous بني قفعوس, qui en étaient une fraction[1].

Il n'est pas possible, attendu son antiquité reculée, de fixer une époque à la fondation de Touzer. Quelques historiens prétendent qu'elle remonte à l'époque qui suivit le déluge de Noé.

Dans les premières années de l'islamisme, ce pays fut conquis sans coup férir par H'assan ben el-No'man, en l'année 79 de l'hégire, à l'époque où il rentra de Bark'a en Ifrik'ia à la tête des renforts que lui avait envoyés le khalife 'Abdelmalek. Nous avons déjà parlé de cet événement lorsqu'il a été question d'El-Djem[2].

D'après l'ouvrage attribué à l'imam Abou Thaher es-Selfi ابو طاهر السلفي, la première conquête de Touzer serait due à 'Ok'ba ben Nafe' el-K'arschi. Ceci est un fait surprenant, car la nomination de 'Ok'ba au gouvernement de l'Ifrik'ia eut lieu en l'année 46. Si le fait rapporté par cet auteur est vrai, cette conquête aurait eu lieu sous le règne du khalife Mo'aouia

[1] Suppression de douze lignes du manuscrit A; vers et citations relatifs à l'usage qu'avaient certains Arabes de manger du chien.

[2] Voir p. 120, 121.

ben abi Sofian. Or, d'après la version rapportée plus haut, ce fait se serait passé au temps du khalife 'Abdelmalek. Peut-être que H'assan, en soumettant le pays de Touzer, ne fit qu'accomplir une deuxième conquête.

La preuve que cette contrée fut conquise sans résistance résulte de ce que les églises que les chrétiens y avaient, quoique en ruines, subsistent encore de nos jours et qu'elles ne furent point démolies par les conquérants, qui se contentèrent de construire une mosquée en face de chacune d'elles.

Touzer fut, dans le temps, assiégé par 'Ali ben Ish'ak' el-Mayork'i et son frère Yeh'ia. Par ordre de ce chef de révolte, la majeure partie de la forêt de dattiers de Touzer fut coupée, et certes, sans l'inconséquence des habitants, El-Mayork'i et son frère ne se seraient jamais rendus maîtres de la ville. Lorsque Touzer tomba enfin en leur pouvoir, ils accordèrent paix et sécurité à ceux des habitants qui les avaient aidés à s'emparer de la ville, et dépouillèrent tous les autres de leurs biens, les frappant en outre d'une imposition considérable à titre de rançon. On procéda à la vente à l'encan de chacun de ces malheureux habitants. Celui qui trouvait une personne qui voulut le racheter était aussitôt mis en liberté; dans le cas contraire, il était mis à mort et son corps était jeté dans un puits qui se trouve près de là et qui est encore appelé de nos jours *Bir es-Schohadâ*, بير الشهداء « puits des martyrs », en souvenir de ces victimes infortunées. Ces événements eurent

lieu en l'année 582, après l'époque où El-Mayork'i et son frère, fuyant El-Mansour, durent quitter précipitammment Bougie.

Lorsqu'El-Mansour apprit toutes les cruautés accomplies à Touzer par El-Mayork'i et son frère, il expédia contre eux son cousin Ya'koub ben abi Hafs, ben 'Abd el-Moumen, à la tête d'un corps d'armée. Les Mayork'ites remportèrent sur lui la bataille connue sous le nom de *bataille d'Amera* وقيعة عامرة[1]. Ce fut alors qu'El-Mançour accourut de sa personne à la rencontre de l'ennemi et qu'il lui fit subir la défaite dont H'amet Mathmatha fut le théâtre, ainsi qu'il en a déjà été question. El-Mançour fit poursuivre les Mayork'ites jusqu'à Touzer; là ils purent se soustraire à cette poursuite acharnée en se sauvant dans le désert.

Les décrets du destin voulurent que 'Ali ben Ish'ak' el-Mayork'i vint mourir, plus tard, près de cette même ville de Touzer. Un coup de lance lui avait brisé la clavicule, et il mourut des suites de cette blessure[2].

Les terres de Touzer appartiennent de nos jours aux Arabes de la tribu des Beni Merdas بني مرداس. Nous avons déjà dit que l'autorité et le pouvoir, chez les Arabes de cette tribu, étaient le partage des Beni Djame' بني جامع, fraction qui fait partie des Beni Merdas; nous avons fait connaître, en outre, qu'ils

[1] Voir p. 186.

[2] Suppression de cinq lignes du manuscrit A; dissertation sur l'orthographe du nom de Touzer, écrit par les uns توزر, et par les autres تُوزر.

étaient renommés et puissants parmi les Arabes, et nous avons eu occasion de parler des souverains qu'ils donnèrent à Gabès.

A notre arrivée à Touzer nous dressâmes nos tentes en dehors de la ville, du côté de la moçalla مصلى, lieu destiné aux prières. Cette moçalla est très-grande et entourée d'un mur très-élevé. L'armée dressa là ses tentes; quant à nous, nous nous installâmes dans un jardin situé dans le bois et appartenant au gouverneur du pays, Aboul-'Abbas Yemeloul[1]. Notre séjour à Touzer se prolongea jusqu'au complet prélèvement de l'impôt.

Je visitai, pendant mon séjour à Touzer, le tombeau du jurisconsulte Moh'amed ben Yak'oub. Ce tombeau est situé dans une maison destinée spécialement, par les gens de Touzer, à renfermer les sépultures des personnes de distinction qui viennent à mourir chez eux. Je remarquai que la tombe de ce personnage était séparée des autres; on y lit la date du 7 djoumadi el-akhera 702[2].

Nous quittâmes Touzer le vendredi 17 schaoual, retournant à Gabès. Le prélèvement des impositions était terminé dans toute la contrée du Djérid, soit directement par nous-mêmes dans les localités où nous nous étions rendus, soit par le soin d'agents spéciaux délégués pour faire cette opération partout où

[1] Ibn Khaldoun le nomme Ah'med ben Moh'amed ben Yemeloul. (Édition imprimée par ordre du ministère de la guerre, p. 488.)

[2] Suppression de six pages et quatre lignes du manuscrit A; sujet de nul intérêt.

nous n'avions pu nous rendre. Notre séjour à Touzer avait duré quinze jours.

Ce fut après avoir fait la prière du vendredi dans la mosquée de la ville, que nous nous mîmes en route hâtant notre marche, pour nous rapprocher le plus possible de notre étape du lendemain. Nous commençâmes à couper de nouveau la Sebekhet de Takemert, ainsi que nous l'avions fait en venant à Touzer. Cette nuit-là nous fûmes privés d'eau. Nous nous remîmes en marche vers les deux tiers de la nuit, et ce ne fut que le lendemain, à l'heure de l'asr, que nous vîmes un terme à nos fatigues et à nos peines. Puisse Dieu nous les compter un jour en déduction des châtiments de nos fautes! Ce voyage-ci fut plus pénible que celui qui l'avait précédé; je le comparais aux rigueurs des vents d'ouest par rapport aux douces et fraîches brises de l'est.

Nous arrivâmes pour la deuxième fois à Bischeri. Aussitôt les troupes se disposèrent à former le camp; mais la force du vent qui soufflait était telle, qu'il fut impossible de dresser les tentes. Les troupes durent se répartir çà et là, et la majeure partie d'entre elles logea en ville. Quant à nous, nous nous installâmes dans le bois où, abrités du vent par les dattiers, nous pûmes dresser quelques tentes. Le lendemain la violence du coup de vent fut plus grande encore. Nous en fûmes alarmés pour nos jours, et nous priâmes Dieu de nous préserver du malheureux sort qui avait frappé jadis les gens de 'Ad عاد[1]. Une vingtaine de

[1] Voir d'Herbelot, p. 51, 460 et suiv. Le Coran en parle dans

dattiers du jardin où nous nous trouvions furent déracinés et abattus. Aucun des nôtres n'eut à souffrir de cet accident [1].

Le mercredi nous arrivâmes à Thora, dont nous avons déjà parlé.

Le vendredi nous arrivâmes à El-H'amet; c'était la deuxième fois que nous y campions. Cette journée de marche et la précédente avaient été fort longues ; aussi notre étape fut-elle doublée.

Ce fut alors que notre maître fit connaître son projet d'aller en pèlerinage à la Mecque, projet tenu secret jusqu'alors, et qui était le but véritable de notre voyage, ainsi que nous l'avons dit dès le commencement de cette relation. A cet effet, il fit rassembler les officiers de l'armée et les informa de sa détermination. Cette nouvelle, répandue aussitôt dans les rangs des soldats, fit naître une tristesse une affliction si sincères et si profondes, que la plume ne saurait en donner une juste idée. Ce jour-là nous n'entendîmes que des pleurs et des invocations adressées au ciel.

De là, nous nous mîmes en marche pour Gabès. C'était la troisième fois que nous arrivions dans cette ville.

Les troupes campèrent hors de la ville; quant à nous, nous nous logeâmes, avec notre maître, dans une

plusieurs chapitres, entre autres dans le VII[e], versets 63, 72 ; le XI[e] verset 52 ; le XIV[e], verset 12 ; le XL[e], verset 41.

[1] Suppression de deux pages et seize lignes du manuscrit A ; sujet de nul intérêt.

grande et belle maison que nous fit préparer à grand frais le scheikh Abou Merouan ben Meki[1].

Le lendemain les troupes vinrent prendre congé de notre maître. Elles se présentaient par sections nombreuses, et après avoir pris congé se retiraient en pleurant. Cette cérémonie dura toute la journée, et nous fit éprouver de si pénibles sentiments, que nos cœurs en furent brisés et que nos larmes coulèrent avec abondance.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA FARÉSIADE,

OU

COMMENCEMENT DE LA DYNASTIE DES BENI-HAFSS;

QUATRIÈME EXTRAIT

TRADUIT EN FRANÇAIS ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES,

PAR M. A. CHERBONNEAU.

OBSERVATIONS.

Quoique l'importance de la famille de notre historien sous le règne des Hafsites soit clairement démontrée par un grand

[1] Suppression de dix lignes du manuscrit A; sujet de nul intérêt.

nombre de faits dans le courant du récit que j'ai soumis à nos lecteurs (*Journ. asiat.* octobre 1848, mai 1849, janvier 1851), je regarde comme essentielle la communication des quelques lignes consacrées à Ibn-el-Konfoud, par Ahmed-Baba le Tombouctien, dans son *Tekmilet ed-dibadj* ou *Complément* du recueil biographique intitulé *Ed-Dibadj*. « Ahmed ben-Haçan-ben-Ali-ben-el-Khatib-ben-el-Konfoud, dit-il à la page 37, ligne 9, naquit à Constantine. Il est connu dans le monde savant sous les noms d'Ibn-el-Khatib et d'Ibn-el-Konfoud. Non moins célèbre par ses voyages que par sa science, il eut le mérite d'être promu à la dignité de cadi. Les livres de *Hadis*, ou traditions du prophète, avaient été l'objet principal de ses études. On lui doit plusieurs ouvrages excellents.

Ses professeurs furent Haçan-ben-el-Kassem-ben-Badis, Ech-chérif-ibn-Kassem, imam de Ceuta; Ech-chérif, imam de Tlemsen, le hafedh Mouça-el-Abdouci, El-Kobbab, les deux imams El-Khatib-ibn-Merzoug et Ibn-Arafa, ainsi que le hafedh Abd-Allah-Abou-Yâla-ed-Dhrir. Il eut pour condisciples les docteurs les plus savants et les plus pieux de l'époque, entre autres le cheikh Ahmed-ben-Acher.

Son départ de l'Ifrikia pour le Mogreb, où il séjourna dix-huit ans, date de l'année 759 (1358). A cette époque, il parcourut le pays en tout sens, recherchant avec passion l'amitié des hommes d'une piété reconnue, tels que Ech-chérif, l'imam de Ceuta, un des personnages dont la connaissance honore, suivant son expression.

Parmi les ouvrages que nous a laissés Ibn-el-Konfoud, je citerai seulement son Commentaire en cinq volumes sur le Riçâla (Traité de jurisprudence) d'Ibn-Abi-Zeïd-el-Kaïrouâni; ses annotations sur le livre d'Ibn-el-Hadjeb, — sur l'Abrégé d'Ibn-el-Benna, — sur le Recueil d'El-Khoundji; son Commentaire en cinq volumes sur le hadis intitulé *Bounîa-el-islam*; son livre incomparable appelé *Moyen facile pour reconnaître la position des étoiles*; son Tableau des successions, accompagné d'explications; son Guide généalogique des

chérifs; l'Imitation du prophète de l'islamisme; et enfin un volume renfermant la vie du cheikh Abou-Medièn, ابو مدين, et de ses disciples.

Ibn-el-Konfoud était né en 740 (de J. C. 1339); il mourut en 810 (de J. C. 1407-8). On trouve sa biographie dans les *Woufîat*, وفيات, d'El-Ouanchérici.

Ahmed-Baba s'était occupé spécialement de l'histoire de l'Afrique; il avait fouillé beaucoup de bibliothèques, soit dans le Soudan, soit dans le Maroc, où il fut prisonnier pendant plusieurs années. On ne peut douter qu'il n'eût inscrit la Farésiade sur la liste des œuvres d'Ibn-el-Konfoud, si ce volume était tombé entre ses mains. Il faut en inférer que les exemplaires en ont toujours été fort rares.

Puisque le but de la présente notice est de nous familiariser en quelque sorte avec un des plus célèbres écrivains de Constantine, je regretterais d'avoir passé sous silence deux de ses ouvrages, qui ont été cités tant de fois dans la Biographie générale, ou *Tekmilet-ed-Dibadj*, et figurent, à la fin, sur la liste des auteurs consultés. Ahmed-Baba dit en cet endroit :

وقد انتقيت إصل هذا المختصر من كتب كتاب التشوف في رجال التصوف للتادلى ورحلة العبدرى والاول من رحلة إبى القاسم التجيبى ورحلة خالد القنورى وتاريخ ابن خلدون ورحلة القلصادى ورحلة ابن القنفود القسنطينى ووفاياته..........

Le premier de ces ouvrages est l'*Itinéraire d'Ibn-Konfoud*, c'est-à-dire son voyage dans l'Afrique septentrionale (Tunis, l'Algérie et le Maroc).

Le second, auquel on donne généralement le titre de *Oufaïat*, qui signifie proprement *les décès*, et par extension *la chronique des décès*, commence par cet avertissement :

اذكر فى هذا الكتاب ما حضرنى من وفات الصحابة والعلمآء والمحدّثين والمؤلّفين ورتبته على المائين بوجه لم اسبق اليه

Je consigne dans mon livre les dates précises de la mort des compagnons du prophète, des savants, des traditionnistes et des auteurs, en ayant soin de les ranger par siècles, d'après une méthode toute nouvelle.

Malgré d'actives recherches, il m'a été impossible de me procurer l'Itinéraire; j'ai dû même renoncer à l'espoir de le trouver; car, de mémoire de taleb, on ne l'a jamais vu à Constantine. Quant au second, Mahomet m'a accordé une sorte de compensation. Un des professeurs de la Medarsa de Sidi-el-Kettani, le nommé Sil-Mekki-bou-Talebi, homme fanatique s'il en fut, a eu la pensée de me le communiquer; il a même poussé la générosité jusqu'à me permettre d'en faire prendre copie.

TEXTE ARABE.

(Suite.)

بويع الامير ابو حفص عمر بن امير المومنين ابو يحيى بن
ابى زكرياء بن الامراء الراشدين بتونس فى شهر رجب من
عام سبعة واربعين وسبعماية ثم غلب عليه اخوه ابو
العبّاس احمد صاحب قفصة ثم غلب عليه اخوه ايضا
فقتله وفرّ اخوته ووقف بين يديه حاجب ابيه الشيخ
ابو محمد عبد الله بن تافراجين ثم لم يظهر اليه لعجلته
فخرج فارّا منه الى المغرب وخطر على قسنطينة فبعث
وراءه وثقف ليلتين بالسلام من قصبة البلد ثم اطلقه
المزوار القايد نبيل لمصلحة وغرب الى الامير ابى الحسن
المرينى واعترضه فى الطريق صخر بن موسى السليمى

وبسبب ذلك قطع الامير ابو الحسن يده ورجله وكان
ممّن غرب معه عبد الكريم بن منديل البويوسفى
وهو الذى التزم فى السنة الثانية وطن الغياريين
والسدويكشيين بماية الف دينار والبلاد لبنى مرين سنة
سبع واربعين وسبعماية تسمّى عندنا عام المثقفين
والسبب فى ذلك ان من كان فى بلدنا مثقفا من اقارب
الخليفة وهم الامير ابو عبد الله بن الامير خالد واولاده
الكبار الثلاثة فخرج هولاء الستة بعد وفاة امير المومنين
بسيوفهم طالبين مملكة البلاد فبادر المزوار القايد نبيل
الى اعلا باب القصبة واخرج العدة ووقف بحشمه حتى
ردّهم الى موضع ثقافهم وردّ على مَن اشار بقتلهم حتى
اطلقهم الامير ابو الحسن المرينى حين ورد على البلاد
وصرفهم الى المغرب وعند وصول خبر الامير ابى الحسن
المرينى بالتوجه الى افريقية خرج الامير ابو حفص بمحلة
كبيرة من تونس وقصد قسنطينة وطلب الوقوف بها
لتكون اليد واحدة فلم يساعده ولاتها على ذلك خوفا
من العاقبة فرجع بمحلته الى افريقية ووجه الامير ابو
الحسن فى طلبه فلم يره وقصده بمحلة كبيرة ووقع بينهم
الحرب وهزم الامير ابو حفص واتبع فاخذ واستشهد
وتفرق من معه وذلك فى اواسط ثمانية واربعين وسبعماية (1)

وملك الامير ابو الحسن المريني البلاد كلها وصرف الى المغرب ولاتها ودخل الحضرة في هذه السنة وتغيّرت الاحوال وتنوعت الاشكال وفي اواخر هذه السنة كتب [1] على بني مرين وقيعة القيروان وهي اشدّ وقيعة بطريف الكاينة عليه في سنة احدى واربعين وسبعماية ۞ وسبب وقيعة القيروان انه خرج بجيشه طالبا من عصاة من العرب ولما قربت المنازل خانته انصارة من بني مرين وفرّت طايفة كبيرة من بني عبد الوادي الى المغرب ففرّ الامير ابو الحسن بن عثمان المريني في طايفة الى القيروان ونهبت المحلة كلها باثقالها وعددها واموالها ودوابها وكان جيشا يزيد على ثلاثين الف فارس واقام بالقيروان مدة ثم خرج الى تونس وليس معه الّا خواص من الفرسان والفقهاء والكتاب والعلوج والوصفان ورجعت بنو مرين مشات بالمربعات الى المغرب واقام الامير ابو الحسن بقصبة تونس وبعض البلاد باسمه وكان ولده الامير ابو عنان بتلمسان ولبس عليه الامر ان والده توفّي بالقيروان وكتب بذلك رسما شهد فيه خلق كثير من الواصلين من بني مرين فدعا لنفسه وبويع في اول عام تسعة واربعين وسبعماية

[1] كتب est une faute contre la Grammaire. Je lis كُتِبَتْ au féminin.

وكان الامير ابو الحسن لمّا وصل الى باب افريقية اخرج صاحب بجاية الامير ابو عبد الله بن الامير ابى زكرياء بن امير المومنين ابى يحيى بن ابى بكر واعطاه بلد ندرومة واخرج من قسنطينة الامير ابو زيد عبد الرحمان واخوته اولاد الامير ابى عبد الله بن امير المومنين ابى يحيى بن ابى بكر واعطاهم بلد وجدة وابقى الامير الفضل ببلده بونة لما غلب على ظنّه من عافيته ولتقدّم معرفته به ولمصاهرته باخته ۞ ولمّا تصورت الوقيعة بالقيروان تحرك الامير الفضل من بونة الى قسنطينة وانقلب الحال على من بها من بنى مرين وغلبت الاشرار ونهبت الديار وذلك فى عقب يوم الاربعا الثامن والعشرين لذى حجة من سنة ثمان واربعين وسبعمساية فدخل الامير الفضل ومَن معه الى قسنطينة فى يوم الجمعة المذكورة وقصد القصبة فغلقها مَن بها من بنى مرين فى وجهه وعمروا اسوارها بالمذرعين من الرجال والرمات فخاف الامير من ذلك خوفا شديدا ورجع وقصد جامع البلد وصلّى فيه الجمعة ولم يصلّيها فيه خليفة حفصى قبله وجلس بالجامع ليرا عافية القصبة وما يذكر من انه طلب الامان من اهل البلد فباطل مزور ممّن كان يبغضه ثم ارسل الى القصبة بأمانه ويمينه مع

الخطيب والدى رحمه الله ولم يصلّ للجمعة بجامع البلد الا ذلك اليوم وصلّا مأموما بجامع البلد فتقبل امانه وفتحت القصبة له ودخلها الامير الفضل فى عصر يوم الجمعة المذكورة ثم قامت بالقصبة نفرة شديدة بسبب طلب العامة لمن بها من بنى مرين وسلم الامير الفضل من الموت فى ذلك اليوم باختفائه بعد الطلب عليه ثم اخرج مَن بالقصبة من بنى مرين الى خارج البلد واحتوى الامير الفضل على اموال كثيرة لانه وجد بها هدايا بلاد المغرب لملكها على قرب من وصولها واخرج فى غير وجه اكثرها ۞ واقام بقسنطينة ثلاثة اشهر ثم تحرك الى بجاية فاخذها بقيام اهلها على بنى مرين الذين بها وارتفع له بذلك صيت عظيم مع عافيته وحسن نيته وتدبيره لما بيده ۞ وكان اجمل الناس صورة واحسنهم خطّا واركنهم الى صحبة مَن يضحكه وكان صاحب علامته الكاتب الشهير العالم ابو اسحاق ابراهيم بن الحاجّ الاندلسى الغرناطى وكان الامير ابو الحسن مقيما بتونس ۞ ولما تبيّن[1] لولده الامير ابو عنان والده بالحياة خاف من عقوبته على مبايعته فبعث صاحب بجاية اليها وصاحب قسنطينة اليها ليعظم الامر على ابيه

[1] Un de mes manuscrits donne تبقّن : mais cette leçon n'est pas admissible.

وليكونوا حايلين بينه وبين بلاده وربط معهم فى ذلك ربوطا وقصد كلّ واحد بلده ورجعت البلاد الى اربابها ويأتى فى ذلك بيان تكلمته ان شاء الله تعالى ۞ ووجّه الامير الفضل من بجاية الى بونة فى البحر بعد مرافعته لابن اخيه مدّة واقام بها بعض اشهر ثم تحرك الى تونس بطلب (1) العرب له فوصلها ووقع القتال بينه وبين من بقصبتها من بنى مرين مدة ۞ ثم سافر الامير ابو الحسن الى المغرب فى البحر ودخل لحضرة امير المومنين الفضل بن امير المومنين يحيى بن ابى بكر بن الامراء الراشدين بويع له بتونس بعد خروج الامير ابى الحسن المرينى منها وذلك فى سنة خمسين وسبعماية ووقف بين يديه خديمه الشواش وغيره ووقف فى خدمته ايضا من اهل تونس الفقيه خالد بن تاسكرت وله خدمة سابقة فى خدمة الخليفة ۞ وكانت سيرة الامير الفضل بتونس على وفق غرض خدامه فاختل حاله ونقض امره ووصل الشيخ ابو محمد عبد الله بن الشيخ ابى العباس احمد بن تافراجين من الجهة الشرقية التى فرّ اليها فى مبدا اختلال بنى مرين واحتال عليه الشيخ ابو محمد حتى

[1] Quoique les copistes s'accordent à écrire فطلب, j'admets comme plus logique la construction بطلب.

قبض بخارج المدينة ودخلها الشيخ ابو محمد بن
تافراجين واخرج الامير ابا اسحاق بن امير المومنين ابى
يحيى بن ابى زكرياء وكان مختفيًا فى دار من دور الحضر
بتونس ۞ وبويع ابا اسحاق بن امير المومنين ابى يحيى
بن ابى بكر بن الامراء الراشدين ۞ بويع له بعد وفاة
اخيه الفضل والله اعلم بكيفيتها فى جمادى الاولى من سنة
احدى وخمسين وسبعماية ووقف الشيخ ابو محمد بن
تافراجين بين يديه ومهد امره واحكم دولته واحكم (1)
امارته ووفا له فى مطالبه ومكّنه ممّا كانت همّته مصروفة
اليه من انواع الطعام وذلك من مدّة تقرب من خمسة
عشر عاما وهى من سنة احدى وخمسين وسبعماية ۞
وكانت سيرة الشيخ ابى محمد بتونس سيرة حمدها اهلها
الّا انه لم يكن له فى اعرابها وطرفها قوّة ظهور واعظم
جباية من سفار البحر وكانت له مواصلة بالمهدية مع
ملك المغرب ابى عنان لكنها فسدت باباية ابنة الخليفة ابى
يحيى بن ابى بكر من عدم (2) قبول خطبته لابنه (3) وقالت
بلغنى ان فيه قلقا يمنع من عشرته ۞ ولمّا تحرك السلطان

[1] Variante حكم.

[2] Un des manuscrits omet le mot عدم.

[3] On lit dans les deux exemplaires لابنة, ce qui constitue une erreur grossière.

ابو عنان الى قسنطينة سنة ثمان وخمسين وسبعماية وجه طايفة من جنده فى البرّ مع المهلهلين وبعث اقواما فى البحر ووجه صحبة عسكره فقيهاً من فقهايه الى ابنة الخليفة وخرج الشيخ ابو محمد بن تافراجين مع السلطان وحاشيتهم الى المهدية وكانت غيبتهم سبعين يوما واختفت ابنة الخليفة بعد وقوف الفقيه المشار اليه عليها وقالت له غداً ان شاء الله يكون الحديث بحضر القاضى وغيره فرجع اليها فلم يجدها فى المكان الذى وقف فيه عليها واشتدّ طلبه عليها واعجلته منيته فى آخر سنة تسع وستين وسبعماية وسنّه ثلاثون سنة ومدّته عشرون سنة ۞ ولمّا ارتحل من قسنطينة مغربا غير مختار غرد بالنداء كلّ من فى محلته بقولهم الغرب الغرب وخرج مَن له بتونس كالفارّين وعند رجوعهم الى المغرب عاقب اكثر الناس لاباينهم عن التشريق وثقف فى غدوة يوم وروده مدينة فاس اربعة وتسعين شيخا من شيوخ بنى مرين وقتل وزيره فارس بن ميمون بن ودرار وجماعة من وجوه الجند وثقف الفقيه الذى ارسله لابنة الخليفة وهو المحدث ابو عبد الله محمد بن احمد بن مرزوق التلمسانى وقال له لِمَ لَمْ تضع اليد فيها فقال له بنت سلطان يخطبها سلطان كيف يضع يدى فيها

وابقاه في الثقاف بسبب ذلك سنة اشهر ۞ وفي عام ستين وسبعماية تحرّك الامير ابو اسحاق الى قسنطينة واقام عليها مدّة وفيها بنو مرين ثم ارتحل الى بجاية وقام اشرارها على من بها من بني مرين وقايدهم يحيى بن ميمون بن المصمودي وكبّل وانصرف في البحر الى تونس واقام الامير ابو اسحاق ببجاية خمس سنين والشيخ محمد بن تافراجين يمدّه (1) من تونس حتى دخل عليه صاحبها ابن اخيه الامير ابو عبد الله بن الامير ابي زكرياء بعد تردده اليها مدّة وخرج الامير ابو اسحاق الى تونس في البرّ وردّ الامير ابو عبد الله بعض ثقلته (2) وتوجه الى قسنطينة ونزلها في ضيافة اميرها ابن اخيه امير المومنين ابي العبّاس ولا ادرى هل اخوه (3) ام لا ۞ وارتحل بعد راحته ليّامًا هو وعياله وخدامه خاصة الى تونس في

[1] Ce passage n'est pas celui qui m'a le moins embarrassé, parce que je n'avais à choisir qu'entre deux leçons fautives : d'une part, je trouvais يمدّه, et de l'autre يمدّة. Il m'a semblé que l'erreur des copistes pouvait provenir d'un déplacement ou d'un manque de points diacritiques. C'est en m'appuyant sur cette supposition, que j'ai lu يمدّه, interprétation que vient corroborer une phrase d'Ibn-Khaldoun : وكافله ابو محمد يدبّر امره من الحضرة. (*Histoire des Berbers*, p. 576, l. 3 et 4.)

[2] Les deux exemplaires écrivent à tort ثقلته.

[3] Je lis اخوه, au lieu de اخيه, qui se trouve dans les deux manuscrits.

حرمة حضرته واستقلّ الامير ابو اسحاق بالامر من سنة وفاة الشيخ التى هى لسنة ست وستين وسبعماية الى سنة سبعين وسبعماية وكان محجور اطلق يده وَصيُّه ۞ وتوفّى الامير ابو اسحاق فجاة فى شهر رجب فى هذه السنة وولى ولده الامير خالد بن ابى اسحاق بن امير المومنين ابى يحيى بن ابى بكر بن الامراء الراشدين ۞ بويع فى شهر رجب من سنة سبعين وسبعماية وكانت احواله بيد مَن قام بامره البلقى وغيره ولذلك لم يستند اليه قضيته ولم تثبت منقبة مرضية وتردى (1) من تونس باختلال امره وفساد وضعهم وتحرك الى الحضرة امير المومنين ابو العباس بن الامير المرحوم ابى عبد الله بن امير المومنين يحيى بن ابى بكر بن الامراء الراشدين تحرك الى الحضرة فى سنة اثنين وسبعين وسبعماية من قسنطينة المحروسة التى هى مسقط راسه فى سنة تسع وعشرين وسبعماية وذلك بعد ان وصل اليه بعض الافريقيين كمنصور بن حمزة الكعبى وغيره وكان دخوله للحضرة بعد ابتداء القتال سيفًا فى الثامن عشر لشهر ربيع الثانى من عام اثنين وسبعين وسبعماية واستقرّ بالقصبة ونهبت ديار بعض الخدام وقوّم امير المومنين ما تحوّل وسكّن ما تزلزل

(1) Le sens de la phrase exige تردّى à la place de تودّى.

وبحث عن الاحوال المودية الى استخلاص الاموال ورفع انواع الفساد من الطرق والبلاد واقام شكلا جميلا ورتب مجلسا جليلا واختصّ خواصا لمجلسه يتسابقون الى نعمه وانسه جلست مجلسه السعيد وشاهدت امره الكريم السديد سنة ستّا وسبعين وسبعماية فكان الشيخ ابو عبد الله بن الشيخ ابي العباس احمد بن تافراجين التينملي (1) في جلوسه في المجلس يتقرّر امور المسايل السلطانية ويذكر العادة فيها التبس منها اذا سُئِلَ عنها بعقل وافر وتحفظ (2) ظاهر ويرجع اليه في ذلك وقرب اليه من خواصه الواصلين معه الى الحضرة اربعة الشيخ الوزير ابو اسحاق ابراهيم بن الشيخ الرفيع والحاجّ ابو عبد الله محمد وكلاهما قسنطينيان بالولادة والكاتب العاقل ابو اسحاق ابراهيم بن الفقيه الحصى المشرف المشكور ابي محمد عبد الكريم بن الكماد من وجوه بلدنا والكاتب الفاضل ابو الحسن على بن زكرياء من بيتات الاندلس ومولده ونجدمته بالمغرب وكانت لطبيبه ابي الحجاج يوسف

[1] Ibn-Khaldoun (*Hist. des Berbers*, p. 536, l. 8, t. I, édit. de M. Guckin de Slane), écrit تينملل, *tinmelel;* l'adjectif ethnique doit être par conséquent تينمللى, *tinmeleli.*

[2] Il y avait plusieurs fautes dans ce passage; pour ramener la phrase à son véritable sens, j'ai dû écrire بعقل وافر, au lieu de وامن, et تحفظ à la place de تحفز ou تحقر.

الاندلسى العرقوبى مكانة ووجاهة وجسارة حصلتها بزكايه (1) وحلاوته وكانت فيه جيمة ومشاركة لذى الحاجات وهو من تلامذة الطبيب الشهير بن وزراء الاندلسى الاستردايلى طبيب حضرة غرناطة وكان السلطان رحمة الله لا يواقعه الا من كان صدقا فى قوله امينا (2) فى مناولته وحله وفعله وله بالحضرة حسنات دايمات فمنها اقامة القرءان فى الاسبوع فى المقصورة غربى جامع الزيتونة فى كلّ يوم بالوقف المديد ومنها انشاؤه لسبالة الماء ببطحة ابن مرءوم بداخل المدينة ومنها بناؤه البرج الكبير شرقى بلد تورت بالمرسى ومنها رفع التضبيب عن مزار صاحبة (3) وقت خروج السلطان الى ذلك المكان الى غير ذلك من جماميع افعاله ۞ واول من كتب علامته بالحضرة الفقيه ابو زكرياء يحيى بن وجاد الكوى القسنطينى وطالت فى ذلك مدته وحسنت مع الناس مشاركته وله فى كتابة السرّقلم وجير مع الخطّ والسمت وملازمة الصمت وكان والده من فحول الشعراء وله فى الامراء الراشدين امداح مدوّمة (4) ۞ ثم كتبها

[1] Les deux manuscrits portent بركايه, qui est une altération évidente de بزكايّه.

[2] La leçon des deux manuscrits est امنا.

[3] Je lis صاحبه.

[4] L'un des deux manuscrits porte مدوّمة, l'autre مدومة; mais

له بعد وفاة ابن وجاد الفقيه الكبير العاقل ابو عبد الله
محمد بن الفقيه ابى الفاضل قاسم بن الشيخ الفقيه ابى زيد
عبد الرحمان بن الحجر من بيتات عدول قسنطينة وطالت
كتابته ومحاسنته بحسن الخطّ ووجارة اللفظ الى وفاة
الخليفة ۞ واول من كتبها له فى البيعة الاولى الواقعة
بقسنطينة فى شهر شعبان من سنة ستة وخمسين وسبعماية
الكاتب ابو على حسن بن ابى الفضل القسنطينى وكان له خطّ
حسن وافق (1) على حسنه كلّ من وقف عليه كالامير ابى
عنان المرينى وغيره ۞

TRADUCTION.

GOUVERNEMENT D'ABOU-HAFSS-OMAR.

L'émir Abou-Hafss Omar, fils du prince des croyants Abou-Yahia, fils d'Abou-Zakaria, fils des princes orthodoxes, fut salué khalife au mois de redjeb de l'année 747 (de J. C. 1346). Son frère Abou'l-Abbas Ahmed, gouverneur de Kafsa, *voulant revendiquer ses droits, marcha contre Tunis,* et rem-

aucune des traductions du verbe دوّم ne se prête au sens de la phrase. La véritable leçon est مدوّنة, « mises en recueil, réunies en divan. »

[1] Le plus moderne des deux exemplaires écrit وافر.

porta sur lui un premier avantage; mais, *quelques jours après*, il fut vaincu à son tour et mis à mort (1). Ses frères prirent la fuite.

Le cheikh Abou-Mohammed-Abd-Allah-ben-Taféradjin, qui avait rempli les fonctions de hadjeb auprès du feu roi, s'attacha d'abord à la personne d'Abou-Hafss-Omar; puis, craignant l'issue de la guerre (2), il quitta en grande hâte la capitale de l'Ifrikia, et se dirigea vers les régions de l'ouest. Des cavaliers ayant été lancés à sa poursuite, il fut pris sous les murs de Constantine, et enfermé dans le selâm (*galerie en forme d'entre-sol*) de la casba de cette ville. Deux jours après, le caïd Nebil, qui remplissait alors les fonctions de mezouar ou gouverneur (كبير, *suivant l'expression d'Ibn-Khaldoun, édition de M. Mac-Guckin de Slane, p. 493, l. 7*), le mit en liberté, pour éviter une mauvaise affaire. Le fugitif alla rejoindre dans le Mogreb l'émir Abou'l-Haçan-el-Mérini. Un nommé Sakhar (3) ben-Mouça-es-Selini, qui s'était avisé d'entraver sa marche, fut cruellement puni plus tard : l'émir Abou'l-Haçan lui fit couper un pied et une main.

Parmi les compagnons de Taféradjin (4), se trouvait Abd-el-Kérim-ben-Mendil-el-bou-Youcefi (5), qui, pendant la seconde année de l'occupation mérinite, fut chargé de la perception de l'impôt des Rïar et des Sedouïkéche, moyennant une redevance de cent mille dinars.

L'année 747 est appelée chez nous l'année des détenus, parce que tous les proches parents du

sultan, tels que l'émir Abou-Abd-Allah, fils de l'émir Khâled, ainsi que ses trois fils les plus âgés, étaient internés à Constantine. A la mort du sultan Abou-Yahia, les six princes sortirent de leur prison pour reconquérir leur royaume l'épée à la main; mais le caïd Nébil se montra sur l'esplanade de la casba (6), du côté de la porte; il fit avancer les machines de guerre, et, secondé par la garnison, il força les jeunes princes à rentrer dans le lieu de leur captivité. Toutefois, malgré les conseils qui lui furent insinués, il eut la sagesse de respecter leur vie, et les couvrit de sa protection, jusqu'au jour où l'émir Abou'l-Haçan-el-Mérini entra en vainqueur dans le pays. Ce fut ce prince qui leur accorda la liberté, et les dirigea vers le Mogreb.

Dès que l'émir Abou-Hafss-Omar eut appris à Tunis que le mérinite Abou'l-Haçan s'avançait vers l'Ifrikia, il mit sur pied une armée nombreuse, et se porta sur Constantine, dont il voulait faire le centre de ses opérations. Malheureusement les chefs de la ville refusèrent de se déclarer pour lui, dans la crainte d'être châtiés par les Beni-Mérin. Ce contretemps l'obligea de reprendre la route de l'Ifrikia avec ses troupes. Abou'l-Haçan le poursuivit sans perdre de temps, l'atteignit et lui livra bataille avec des forces considérables. On était au milieu de l'année 748 (de J. C. 1347). Trahi par la fortune, l'émir Abou-Hafss-Omar voulut reculer; mais il fut pris et tué (7). Ses troupes cherchèrent leur salut dans la fuite.

GOUVERNEMENT D'ABOU'L-HAÇÂN-EL-MÉRINI.

Cette victoire éclatante assura à l'émir Abou'l-Haçan-el-Mérini la possession entière du pays (8). Il en dispersa les chefs dans le Mogreb, et fit son entrée triomphale dans la ville de Tunis, la même année (9). Mais la fortune abandonna bientôt sa dynastie. A la fin de l'année 748 (de J. C. 1347), éclata contre eux l'affaire de Kairouan, plus terrible que l'échec qu'ils avaient essuyé à Tarif en l'année 741 (de J. C. 1340).

Voici l'origine de l'affaire de Kairouan. Abou'l-Haçan s'était mis en campagne pour châtier les Arabes rebelles (10); mais lorsqu'il fut en vue de l'ennemi, la trahison se glissa dans les rangs de son armée; et pendant que les Mérinites abandonnaient ses drapeaux, une grande partie des Beni-Abd-el-Ouadi se sauvait dans le Mogreb. Des trente mille cavaliers qu'il avait amenés avec lui, il ne lui resta qu'une faible escorte, avec laquelle il se réfugia dans les murs de Kairouan, après avoir vu ses bagages, ses armes, ses munitions, son trésor et ses bêtes de somme tomber au pouvoir de l'ennemi. Il demeura bloqué dans cette ville pendant quelque temps, puis *il s'échappa* (11) et retourna à Tunis, n'ayant avec lui qu'une poignée de serviteurs dévoués, tant cavaliers que docteurs, secrétaires, chrétiens et mamlouks; car les Beni-Merin s'étaient dispersés à cheval dans la direction du Maroc. Cependant au moment où il rentrait dans la casba de la capitale, quelques

villes de l'Ifrikia reconnaissaient encore la puissance de son nom.

Sur ces entrefaites, il arriva que son fils, l'émir Abou-Eunân, qui résidait à Tlemcen, victime d'un odieux mensonge, s'imagina que son père était mort à Kairouan, et fit rédiger un acte à cet effet. La plupart des Mérinites qui s'étaient retirés dans le Mogreb après le désastre, y apposèrent leurs signatures à titre de témoignage; alors on vit le jeune prince s'emparer du pouvoir et se faire proclamer sultan au commencement de l'année 749 (de J. C. 1348).

De son côté, l'émir Abou'l-Haçan ne fut pas plus tôt parvenu à Tunis, qu'il déplaça le prince Abou-Abd-Allah, fils de l'émir Abou-Zakaria, fils du chef des croyants Abou-Yahia, fils d'Abou-Bekr, gouverneur de Bougie, et lui conféra le commandement de la ville de Nedrouma (12). En même temps, il éloigna de Constantine l'émir Abou-Zeid-Abd-er-Rahman, ainsi que ses frères, fils comme lui de l'émir Abou-Abd-Allah, fils du commandeur des croyants Abou-Yahia, fils d'Abou-Becr, et leur donna Oudjda sur la frontière du Maroc, avec le revenu de cette ville (Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbers*, t. I, p. 550, l. 12). Mais il laissa l'émir El-Fadel à Bône, siége de son commandement, parce qu'il le regardait comme un homme essentiellement pacifique. Il le connaissait d'ailleurs depuis longtemps, par suite de son mariage avec sa sœur (13).

A la nouvelle du désastre de Kairouan, l'émir El-

Fadel quitta Bône, où les Beni-Merin avaient été vaincus et pillés, un mercredi soir, le 28 de dou'l-hidja 748 (de J.-C. 1347); le vendredi suivant, il entrait à Constantine, avec son escorte. Sa première pensée fut de se porter sur la casba; mais il la trouva fermée. La garnison, qui tenait encore pour les Mérinites (14), s'était déjà préparée à faire une vigoureuse résistance; les remparts étaient défendus de tous côtés par des archers et des soldats revêtus de cottes de maille. L'émir sentit son courage ébranlé; il retourna sur ses pas et se retira dans la principale mosquée de la ville, où il célébra la prière du vendredi. C'était la première fois qu'on y voyait un khalife hafsite assister en personne à la prière de ce jour. Quand la cérémonie fut achevée, l'émir s'assit dans la mosquée, songeant au moyen de calmer la garnison. On a prétendu qu'il s'était abaissé jusqu'à demander grâce aux habitants de Constantine; mais ce n'est qu'un mensonge et une infâme calomnie. Ce qui est vrai, c'est qu'il envoya mon père El-Khatib en parlementaire, pour offrir aux rebelles de la casba une amnistie pleine et entière, avec la garantie de son serment. *S'il faut le dire en passant*, mon père pria ce jour-là, à Djama-el-Kebir, au milieu des fidèles; mais ce fut la seule fois de sa vie.

Vers les trois heures de l'après midi, la paix fut acceptée, et les portes de la casba s'ouvrirent devant l'émir El-Fadel. A son entrée, il vit la populace qui s'acharnait à la poursuite des Mérinites, et pour se soustraire lui-même à sa fureur, il fut obligé de

se cacher pendant une grande partie de la journée. Vainqueur enfin et maître de la place, il en expulsa tous les Mérinites jusqu'au dernier, et s'empara des nombreux trésors qu'elle renfermait. C'étaient les présents et les offrandes que les populations du Mogreb venaient d'envoyer à leur souverain. Au lieu de les utiliser, El-Fadel en prodigua inconsidérément la plus grande partie.

Trois mois après, il partit de Constantine pour se rendre à Bougie, dont la population était hostile aux Beni-Mérin. A la faveur de ces dispositions, il prit la ville, et mérita par cette nouvelle conquête une gloire que vinrent ennoblir son amour pour la paix, sa modération et son habileté à administrer les pays soumis à sa puissance. Ce prince était d'une beauté vraiment remarquable. Il avait un talent supérieur en calligraphie. Ceux qui eurent le don de l'égayer furent l'objet constant de sa faveur.

Son secrétaire du paraphe, *'alama*, fut l'illustre savant Abou-Ishak-Ibrahim-ben-el-Hadj, né à Grenade, en Espagne (15).

Pendant que ces événements s'accomplissaient, l'émir Abou'l-Haçan-el-Mérini résidait à Tunis.

Dès que l'émir Abou-Eunân eut acquis la certitude que son père était encore en vie, il craignit de recevoir le châtiment de son usurpation. Résolu alors de mettre tout en œuvre pour conjurer l'orage, il se ligua avec les anciens gouverneurs de Bougie et de Constantine, dans le but de susciter des embarras à son père, et les renvoya tous deux au siége

de leur commandement. Ils devaient en quelque sorte lui servir de premier rempart (16). L'un rentra à Constantine, l'autre reprit la route de Bougie, et le pays revint à ses légitimes possesseurs. C'est ce que nous exposerons en détail, s'il plaît à Dieu Très-Haut.

Quant à l'émir El-Fadel, après une résistance de plusieurs jours, il céda Bougie à son neveu, et s'embarqua pour Bône; mais il n'y demeura que quelques mois, puis il marcha sur Tunis, où les Arabes l'appelaient avec instance. En arrivant, il attaqua les Mérinites qui occupaient la casba. Quoique la lutte se fût prolongée, Abou'l-Haçan fut réduit à gagner le Mogreb par mer (17).

GOUVERNEMENT D'ABOU'L-ABBAS-EL-FADEL.

Le même jour, l'émir Abou'l-Abbas-el-Fadel, fils du commandeur des croyants Iahia-ben-Abou-Bekr et descendant des princes orthodoxes, faisait son entrée à Tunis, où il fut salué khalife. On était dans l'année 750 (de J. C. 1349). Parmi ses ministres, on doit citer Ech-Chouache (18), ainsi que le *fakih* (jurisconsulte) de Tunis, Khâled-ben-Taskert, qui avait eu précédemment l'honneur de servir le khalife. Cependant le khalife montra tant de faiblesse à suivre les mauvais conseils de ses serviteurs, que l'autorité fut compromise et le trône ébranlé. Le cheikh Abou-Mohammed-Abd-Allah-ben-ech-cheikh-Abou'l-Abbas-Ahmed-ben-Taféradjin revint de l'Orient, où il s'était réfugié, à l'époque où la for-

tune commençait à tourner contre les Beni-Mérin. Il employa la ruse pour attirer El-Fadel hors de la ville et s'emparer de sa personne (19). Une fois maître de la position, il entra à Tunis. Son premier soin fut de chercher l'émir Abou-Ishak, fils du sultan des croyants Abou-Yahia, fils d'Abou-Bekr, et descendant des princes orthodoxes. Ayant appris qu'il s'était caché dans une maison de la banlieue, il l'invita à en sortir, et le proclama khalife au mois de djoumada premier, l'an 751 (de J. C. 1350), après la mort de son frère. Dieu sait quelle fut la fin de ce prince infortuné (20).

GOUVERNEMENT D'ABOU-ISHAK.

Dès le commencement de ce règne, ce fut le cheikh Abou-Mohammed-ben-Taféradjin qui prit en main la direction des affaires (21); il pacifia le pays, consolida le pouvoir du gouvernement, et fit en même temps respecter l'autorité du chef de l'État. Son dévouement pour Abou-Ishak fut tel, qu'il allait au-devant de ses désirs (22), et qu'il lui procurait tous les mets qu'il désirait. Cela dura environ quinze ans, à partir de l'année 751 (de J. C. 1350).

L'administration du cheikh Abou-Mohammed fut généralement digne d'éloges. Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir trop épargné les Arabes, ainsi que leurs chefs (23), et d'avoir fait peser un impôt exorbitant sur la navigation.

Il existait entre lui et le roi du Mogreb, Abou-Eunân, un échange amical de cadeaux; mais leurs

bonnes relations furent troublées, parce que la fille du khalife Abou-Yahia, fils d'Abou-Bekr, refusa de se marier avec le fils d'Abou-Eunân, prétendant qu'elle avait entendu dire de lui qu'il était brusque et insociable.

Lorsqu'en l'année 758 (de J. C. 1357) l'émir Abou-Eunân marcha sur Constantine, il amena par terre une partie de ses troupes, avec la tribu des Oulad-Mehelhel, en même temps qu'il expédiait par mer un corps d'armée considérable. Un des plus illustres fakihs de sa cour partit avec la flotte, ayant pour mission de demander la main de la princesse. A leur approche, le cheikh Abou-Mohammed-ben-Taféradjin *voulut d'abord défendre Tunis; mais ayant appris qu'Abou-Eunân allait s'avancer avec le reste de son armée*, il se sauva à El-Mahdïa avec le sultan Abou-Ishak-Ibrahim et sa cour. Leur absence de la capitale dura soixante et dix jours.

Quant à la fille du khalife, elle eut une première entrevue avec le fakih en mission, et lui dit : « Demain, s'il plaît à Dieu, nous nous réunirons chez le cadi avec les témoins, et l'on s'entendra. » Mais lorsqu'il se présenta au rendez-vous, il ne la trouva point, parce qu'elle s'était cachée *pour éviter la rencontre.* Loin de se décourager, il rechercha la princesse avec une nouvelle instance. Malheureusement la mort du sultan mit fin à ses négociations, à la fin de l'année 769 (de J. C. 1367-1368). Il était alors âgé de trente ans; son règne avait duré vingt ans (24).

Abou-Eunân quitta Constantine malgré lui : son

armée l'entraîna pour ainsi dire en criant : « Partons pour l'Occident ! » Dans le même temps, ses partisans s'échappaient de Tunis en désordre. Mais à peine fut-il arrivé dans le Mogreb, qu'il frappa impitoyablement presque tous ceux qui s'étaient refusés à rester en Ifrikia. Le lendemain de son entrée à Fez, il jeta dans les prisons quatre-vingt-quatorze cheikhs du parti mérinite, et ordonna le supplice de son ministre Fârès-ben-Mimoun-ben-Oudrar et de plusieurs officiers supérieurs de l'armée.

Le fakih Abou-Abd-Allah-Mohammed-ben-Ahmed de Tlemcen (25), qu'il avait envoyé à Tunis pour demander la main de la fille du sultan ne fut pas épargné par sa colère; il lui fit un crime de sa déconvenue. En vain l'accusé lui répondait-il : « Il n'y a qu'un prince en personne qui puisse demander une princesse en mariage : comment vouliez-vous que je réussisse? » Il l'enferma dans les cachots pendant six mois.

En 760 (de J. C. 1359), l'émir Abou-Ishak-Ibrahim se porta sur Constantine, où la garnison mérinite le tint quelque temps en échec (26). Espérant être plus heureux du côté de Bougie, il y conduisit son armée, et, à la faveur d'une insurrection de la populace contre les Beni-Mérin, s'empara du caïd de ces derniers, nommé Yahia-ben-Mimoun-ben-el-Masmoudi, qu'il fit embarquer pour Tunis, chargé de fers. Depuis ce moment jusqu'en 765 (de J. C. 1364), Bougie fut le siége de sa résidence; le cheikh Mohammed-ben-Taféradjin lui expédiait de Tunis

tous ses approvisionnements. Il y resta jusqu'à l'époque où il en fut chassé par son neveu, l'émir Abou-Abd-Allah, fils de l'émir Abou-Zakaria, lequel venait, après plusieurs tentatives malheureuses, reprendre son gouvernement. Ensuite il reprit la route de Tunis par terre, pendant qu'Abou-Abd-Allah lui enlevait une partie de ses bagages. Arrivé à Constantine, il y reçut une hospitalité magnifique de la part de son neveu, l'émir Abou'l-Abbâs, qui en était devenu commandant supérieur. J'ai dit son neveu; mais je n'ose l'affirmer (27). Quelques jours ayant suffi pour le remettre de ses fatigues, lui, sa femme et les gens de sa suite, il reprit avec eux la route de Tunis, et reparut dans sa capitale avec toute la pompe de la royauté. Cependant il ne fut réellement affranchi de la tutèle du cheikh Ben-Taféradjin, qu'à la mort de ce dernier (28), c'est-à-dire, en l'année 766 (de J. C. 1364-1365). Jusqu'en 770 (de J. C. 1368-1369), ce fut lui qui gouverna. Une mort subite l'ayant enlevé dans le mois de redjeb de la même année, il laissa le trône à son fils, l'émir Khâled-Abou-Ishak, fils du commandeur des croyants Abou-Yahia, fils d'Abou-Bekr, le descendant des princes orthodoxes.

GOUVERNEMENT D'ABOU'L-BAKA-KHÂLED.

Ce prince fut salué khalife au mois de redjeb de l'année 770 (de J. C. 1369). L'administration de son royaume resta entre les mains de ses ministres, et particulièrement d'El-Balqui. (*On lit dans le Mou-*

nèss El-Bęlâqui *ou* El-Yolâqui, *et dans Ibn-Khaldoun, édition de M. de Slane*, El-Belâqui.) Aucune affaire ne lui était soumise (29), et le gouvernement fut poussé dans une voie funeste, par suite des exactions et des désordres qui se commettaient. Enfin l'émir se vit obligé de quitter Tunis en 772 (de J. C. 1371), à l'approche de l'émir Abou'l-Abbas, fils du commandeur des croyants Abou-Abd-Allah, fils de l'émir Yahia, fils d'Abou-Bekr, descendant des princes orthodoxes (30).

GOUVERNEMENT D'ABOU'L-ABBAS.

Abou'l-Abbas, né à Constantine la bien gardée en 729 (de J. C. 1328-9), était gouverneur de cette ville. Plusieurs chefs de l'Ifrikia, à la tête desquels se trouvait Mansour-ben-Hamza-el-Kaabi, vinrent l'engager à se saisir du trône. S'étant laissé tenter, il se présenta devant les murs de Tunis, dont un combat meurtrier lui ouvrit les portes, le 18 du mois de rebi et-tsâni de la même année. En même temps qu'il prenait possession de la casba, les maisons de plusieurs des partisans du prince déchu étaient livrées au pillage.

Le premier soin d'Abou'l-Abbas fut de rétablir l'ordre dans les finances et dans la police. La sûreté fut rendue aux routes, et la confiance s'étendit sur tout le pays. En un mot, il organisa l'administration d'une manière parfaite. C'est l'honneur de ce prince d'avoir institué un medjlès (31), uniquement composé d'hommes d'un mérite supérieur, qui concou-

raient à l'éclairer de leurs lumières. En 776 (de J. C. 1374-5), j'eus le bonheur de voir fonctionner cette haute cour. On y remarquait le cheikh Abou-Abd-Allah, fils du cheikh Abou'l-Abbas-Ahmed-ben-Taféradjin de Tinmelel, qui, indépendamment d'une connaissance parfaite des affaires relatives au gouvernement, savait trouver, dans les trésors de son jugement et de sa mémoire, des citations ou des exemples pour résoudre les questions les plus difficiles (32).

Il y avait encore au nombre de ses favoris quatre cheikhs qui l'avaient accompagné jusqu'à Tunis. C'étaient le vizir Abou-Ishak-Ibrahim, fils du cheikh Er-Refie'; El-Hadj-Abou-Abd-Allah-Mohammed, né, comme le premier, à Constantine; le secrétaire intelligent Abou-Ishak-Ibrahim, fils du jurisconsulte si justement vanté pour la droiture de son jugement, Abou-Mohammed-Abd-el-Kerim-ben-el-Kemâd, une des notabilités de notre ville; et l'habile secrétaire Abou'l-Haçan-Ali-ben-Zakaria, qui avait servi dans le Mogreb, où il était né d'une bonne famille de l'Espagne.

La santé du khalife était confiée au médecin Abou'l-Hadjadje-Youcef, qui était né à Arkouba, ville d'Espagne, et avait su, par un mélange de finesse et de douceur de caractère, se faire à la cour une position considérable, qui lui permettait de protéger maintes personnes et de leur rendre de grands services. Il avait eu pour professeur Ben-Ouzara, l'illustre médecin de la cour de Grenade, né dans la ville d'Usturdèle, en Espagne.

Le sultan n'appelait aux fonctions administratives que des hommes d'une intégrité, d'une vertu et d'un mérite reconnus.

On compte parmi ses œuvres méritoires et d'une création durable, 1° l'établissement d'un collége de lecteurs journaliers du Koran dans la maksoura, située à l'ouest de Djama'-ez-Zeïtouna (la mosquée de l'Olivier); 2° la fondation d'une *sebbâla* (33) sur la place d'Ibn-Merdoum, dans l'enceinte de la ville; 3° la construction de la grande tour, située à l'est de la ville de Kammart, sur le port. Sa piété assura, par des *waqfs*, ou rentes à perpétuité, l'existence des deux premiers établissements. Il abolit la *dîfa*, c'est-à-dire les fournitures de vivres imposées aux habitants, lorsque la cour était en voyage.

Le premier personnage qui fut appelé à l'honneur d'écrire son *'alama* (paraphe) à Tunis est le fakih Abou-Zakaria-Yahia-ben-Oudjad-el-Koumi, de Constantine. Il occupa pendant plusieurs années ce poste élevé, et montra un rare dévouement pour le bien public. Il réunissait toutes les qualités qui font un bon secrétaire d'état, l'élégance de l'écriture, l'esprit de conduite et la discrétion. Son père a été mis au rang des poëtes célèbres. On a de lui un recueil de vers qu'il composa en l'honneur des émirs orthodoxes.

Après la mort de Ben-Oudjad, les fonctions de secrétaire du parafe royal furent dévolues à un homme d'un mérite et d'un savoir incontestable, le fakih Abou-Abd-Allah-Mohammed, fils du fakih

Abou'l-Fadel-Kâcem, fils du cheikh Abou-Zeïd-Abd-er-Rahmân-ben-el-Hadjar, issu d'une famille qui donna plusieurs *âdels* à la ville de Constantine. Jusqu'à la mort du khalife, il conserva cette place, et s'y fit remarquer autant par l'habileté de son écriture, que par la netteté de son style.

Au mois de chaabân de l'année 756 (de J. C. 1355), lors de sa première investiture, qui eut lieu à Constantine, il avait pris pour secrétaire de son parafé le kateb Abou-Ali-Haçan, fils d'Abou'l-Fâdel le Constantinois, qui, au dire de ses contemporains, et notamment de l'aveu de l'émir Abou-Eunân, possédait un talent extraordinaire en calligraphie.

NOTES.

(I) Ce fut Taféradjin ou Taférakin qui poussa Abou-Hafss-Omar à s'emparer du trône, au mépris des dispositions de son père en faveur d'Abou'l-Àbbas. Informé de cette perfidie, celui-ci rassembla les Arabes et marcha sur Tunis. (Cf. l'*Adilla-el-Beïina-en-Nourânia-fi-Mefâkher-ed-Doula-el-Hafsia*, par Ibn-Chemmâ, fol. 27 v. l. 5; le *Mouness fi akhbar Ifrikia ou Touness*, par Mohammed-er-Raïni-el-Kairouâni, plus connu sous le nom de Ben Abi-Dinar, p. 111, l. 7.) — Hadj-Hamouda-ben-Abd-el-Aziz le Tunisien ajoute dans sa *Chronique des Hafsites*, fol. 11 v. l. 17 : « que son frère Abou-Farès, qui était gouverneur du territoire de Souça, vint au-devant de lui, et lui fit sa soumission à Kairouan. » Ces détails ont été empruntés presque textuellement à Ibn-Khaldoun (*Hist. des Berbers*, t. I, p. 547, l. 6 et suiv. édit. du baron de Slane) par Ibn-Abi-Dinar et Hadj-Hamouda. — Abou-Hafss-Omar, soutenu par les Al-Mohades, sortit de Tunis pour tenir tête à son frère; mais au moment où les deux armées furent en présence, Taféradjin, craignant l'issue du combat, s'esquiva et rentra dans la capitale; puis il rassembla ses trésors et partit pour l'Ouest. Abou-Hafss-Omar se sauva lui-même à Tunis,

et de là à Bedja. Ce fut alors qu'Abou'l-Abbas entra sans obstacles dans la capitale, où il ne resta que sept jours. (Cf. le *Mouness* d'Ibn-Abi-Dinar, p. 111, l. 8.) — Ibn-Khaldoun (*loc. laud.* p. 547, l. 10), ainsi que Hadj-Hamouda son compilateur, entre dans des détails plus longs : «Abou'l-Abbas descendit d'abord dans le parc (*riâdh*) de Râs-et-Tâbia, et fit sortir de prison son frère Abou'l-Baka; ensuite il s'installa dans le palais. Huit jours après, l'émir Abou-Hafsa-Omar pénétra dans la ville, à la pointe du jour.» On lit dans Ibn-Chemmâ, fol. 28 v. l. 1 : «A cette nouvelle, Abou'l-Abbas voulut se sauver par la porte dite *Bab-el-Minâra*..... mais l'ayant trouvée fermée, il courut d'un autre côté, et fut pris par le caïd Mesrou, مسرور, au moment où il se glissait dans la maison d'El-Meliâni. Ce fut là qu'il perdit la vie.»

(2) La note précédente explique la conduite de Taféradjin.

(3) Ibn-Khaldoun écrit تفركين (*op. supra laud.* p. 551, l. 6, t. I).

(4) Dans l'impossibilité de figurer avec leur alphabet la prononciation du *gué* ou *gua* des Berbers, les Arabes ont écrit tantôt Taféradjin (cf. Ibn-el-Konfoud), tantôt Taférakin (cf. Ibn-Khaldoun). La véritable orthographe est *Taféraguin*. C'est ainsi que du nom berber *Asnagui*, pl. *Isnâguen*, on a fait *Sanhadja*.

(5) Les Benou-Youcef forment une tribu très-ancienne, près de Guedjal, sur le territoire de Sétif.

(6) La casba de Constantine, située dans la partie la plus élevée et à l'angle septentrional de la ville, formait, avant l'arrivée des Français, un quartier distinct, très-peuplé et entouré de murs épais, bâtis en 683 (de J. C. 1284) par l'émir Abou-Zakaria, et qui ont été démolis par le génie militaire en 1849, pour être remplacés par une forte muraille, où sont enclavées, tant du côté de la rue qu'à l'intérieur, une trentaine d'inscriptions grecques et d'inscriptions latines. Un hôpital, deux immenses casernes et un parc d'artillerie, ont été construits dans l'enceinte de la casba; on n'y voit plus que la mosquée des sultans Hafsites, transformée en magasin du génie, et la maison des Koutchouk-Âli, qui est occupée aujourd'hui par la pharmacie militaire. Par suite des différents travaux exécutés à cet endroit, le sol a été abaissé de plusieurs mètres.

Lorsque les Turcs s'emparèrent de Constantine, il y a plus de trois siècles, la casba perdit beaucoup de son importance. Le bey qui commandait la province fit construire presque au milieu de la ville, c'est-à-dire, à quelques pas de Djema-el-Kebir, un palais appelé généralement *Dar-el-Bey*. Vers la fin du XI[e] siècle de l'hégire, Salah-Bey éleva un autre palais à côté de Souk-el-Asr; mais cette demeure princière resta dans sa famille, et ses successeurs continuèrent à faire de Dar-el-Bey le siége du commandement. Seulement ils logeaient ailleurs leurs femmes, leurs enfants et leurs serviteurs. Hadj-Ahmed est le premier qui ait entrepris de se bâtir une vaste habitation dans le goût oriental. Malheureusement il n'en jouit pas longtemps : son joli palais devint la demeure du commandant supérieur de la division de Constantine.

(7) Ibn-Abi-Dinar-el-Kairouâni nous apprend, p. 111, l. 5, que l'émir Abou-Hafss-Omar, s'étant sauvé de Tunis, fut atteint par les Mérinites à Qâbess, où ils le massacrèrent فادركه طلب المرينى عند قابس فقتل هنالك. El-Mérini veut dire proprement le prince des Mérinites. — Ibn-Chemmâ, fol. 29, l. 3 et suiv. raconte que la tête de l'émir Omar fut envoyée à Tunis, où l'on dut l'exposer en public, afin que sa mort fût bien constatée; mais qu'on eut beaucoup de peine à la reconnaître, parce qu'elle était devenue noire pendant le voyage. — Hadj-Hamouda note au fol. 12 v. l. 1, que la tête d'Omar fut apportée à Badja, où se trouvait l'émir Abou'l-Haçan.

(8) Au rapport d'Ibn-Abi-Dinar (cf. le *Mouness*, p. 112, l. 15), Taféradjin fut la cause de la conquête de l'Ifrikia par Abou'l-Haçan. Lorsqu'il s'enfuit vers le Mogreb, il s'était rendu à la cour du prince mérinite, et lui avait dépeint cette conquête comme très-facile.

(9) A ce sujet, Ibn-Chemmâ raconte (fol. 29 v. l. 13) que l'émir Abou'l-Haçan amena sous les murs de Tunis une armée si nombreuse, que la ville devint insuffisante pour la loger. Il fut obligé de construire au-dessus de Sedjoum سجوم, une nouvelle ville, qui prit le nom d'El-Mansoura.

(10) Ibn-Chemmâ, ainsi que son compilateur Ibn-Abi-Dinar, se sont étendus sur cette partie de l'histoire mérinite. Ils blâment

Abou'l-Haçan de s'être montré ingrat envers les Arabes, et de n'avoir pas accompli les promesses qu'il leur avait faites pour les attirer sous ses drapeaux. (Cf. l'*Adilla,* fol. 30 r. l. 2, et le *Mouness,* p. 112, l. 19.)

(11) Taféradjin avait partagé la fortune du sultan mérinite. Ils étaient depuis quelques jours renfermés dans les murs de Kairouan, lorsque les Arabes, inspirés par Bou-Debbous, qu'ils s'étaient donné pour sultan, firent demander Taféradjin pour traiter de la paix. Mais lorsqu'il fut arrivé dans leur camp, ils le proclamèrent hadjeb de Bou-Debbous.......... (Cf. Ibn-Chemmâ, fol. 30 v. l. 2, et le *Mouness,* p. 113, l. 1 et suiv.)..... Quant à l'émir Abou'l-Haçan, il parvint à gagner quelques Arabes de la tribu des Oulad-Mehelhel, مهلهل, qui lui procurèrent les moyens de sortir de Kairouan et de se rendre à Souça, où il s'embarqua pour Tunis. (Cf. Ibn-Chemmâ, *loc. laud.* et le *Mouness,* p. 113, l. 5.) Hadj-Hamouda reproduit ces événements en quelques lignes seulement (fol. 12 v. l. 12); cependant aucun historien n'a traité ce sujet avec plus de clarté et de science qu'Ibn-Khaldoun; mais le plan que je me suis tracé me fait un devoir de renvoyer le lecteur à son premier volume de l'Histoire des Berbers, p. 555.

(12) Nedrouma, ville sur la frontière du Maroc, et non loin de Tlemcen. Ibn-Khaldoun nous indique la position qu'il lui fit, par ces mots : واقطع له الكفاف من جبايتها (P. 550, l. 9.)

(13) La même circonstance a été recueillie par Ibn-Chemmâ fol. 29 v. l. 7...... اخته شقيقة.

(14) Abou'l-Haçan avait laissé à Constantine ses lieutenants et ses agents, وانزل بقسنطينة خلفاءه وعمّاله (Ibn-Khaldoun, p. 550, l. 12).

(15) J'ai trouvé la biographie du docteur Abou-Ishak dans le *Tekmilet ed-Dibadj* d'Ahmed-Baba le Tombouctien, t. I.

(16) C'est ce qu'Ibn-Chemmâ explique en ces termes : واخذ عليهم العهد أن يمنعوا اباه من الجواز الى المغرب (Cf. l'*Adilla,* fol. 31 r. l. 17). — Plus loin, il ajoute : «Se voyant dans l'impos-

sibilité de pénétrer dans les terres, l'émir Abou'l-Haçan s'embarqua avec sa famille, ses trésors et sa garde, pour se rendre dans le Mogreb; mais il laissa à Tunis son autre fils El-Fâdel. » (*Ibid.* fol. 31 r. l. 18; cf. le *Mouness*, p. 113, l. 15.)

(17) Ibn-Khaldoun consacre à cet événement un chapitre entier, sous le titre الخبر عن حركة الفضل الى تونس بعد رحيل السلطان ابي الحسن الى المغرب, p. 559, l. 5. Sa relation diffère toutefois de celle d'Ibn-Konfoud, en ce qu'il fait partir Abou'l-Haçan avant l'arrivée de l'émir El-Fadel sous les murs de la capitale.

(18) Le nom de ce ministre est محمد بن الشواش *Mohammed-ben-Ech-Chouache*, suivant Ibn-Khaldoun. p. 560, l. 11.

(19) Taféradjin avait pour complice Omar-ben-Hamza, avec lequel il s'était rencontré à la Mekke en 750. (Cf. Ibn-Khaldoun, p. 561, l. 5; et l'*Adilla*, fol. 32 r. l. 15.)

(20) Le malheureux El-Fadel périt dans les tortures, فامتحن وهلك في امتحانه. (Cf. Ibn-Khaldoun, p. 561, l. 19, et l'*Adilla*, fol. 32 v. l. 4.)

(21) Ibn-Chemmâ remarque qu'il recevait tous les matins les cheikhs dans son parterre, رياض, et que les choses en vinrent au point qu'il se laissait offrir les hommages qui ne sont dus qu'aux rois وانتهى امره الى ان يسلم عليه بسلام الملوك. (Conf. l'*Adilla*, fol. 33 v. l. 15.) L'auteur du *Mouness* paraît insister sur la peinture de l'ambition de Taféradjin, en disant : .... وعلت همته الى ان (P. 114, l. 14.)

(22) L'émir Abou-Ishak était très-jeune lorsqu'il fut placé sur le trône par Taféradjin, وهو يومئذ غلام مناهز. (Cf. Ibn-Khaldoun, p. 561, l. 15.)

(23) Cependant il est prouvé par le témoignage d'Ibn-Chemmâ et d'Ibn-Abi-Dinar, que la politique de Taféradjin n'eut d'autre but que d'évincer les Arabes du commandement de Carthage, قرطاجنة, de Kairouan, de Souça, de Badja, de Tubersok et d'El-Orbès (cf.

l'*Adilla*, fol. 32 v. l. 16, et le *Mouness*, p. 114, l. 15), pour leur substituer ses créatures (*ibid.*).

(24) Au lieu de سنة تسع وستين, l'année 769, il faut lire تسع وخمسين l'année 759; et au chiffre عشرين « vingt », donné comme le nombre des années du règne d'Abou-Eunân, on doit substituer عشر « dix ». C. D-y.

(25) Voyez la biographie de ce fakih dans le *Tekmilet-ed-Dibadj*, t. II, fol 59 r. et fol. 61 r. l. 5.

(26) Ce fut cette année-là que les chrétiens s'emparèrent de *Hammamat*, الحمامات. (Cf. le *Mouness*, p. 115, l. 3.)

(27) Hadj-Hamouda atteste qu'il était son neveu, comme on le voit dans la phrase suivante : الى ان برا لعمه السلطان ابى اسحاق رأيه فى الحاق بتونس, fol. 15 r. l. 6.

(28) Taféradjin mourut de la peste qui régnait à Tunis. Quelques jours avant sa mort, le sultan avait épousé sa fille. Le contrat de mariage avait été rédigé par Ibn-Merzouk et lu par Ibn-Arafa. (Ibn-Chemmâ, fol. 34 r. l. 13, Ibn-Abi-Dinar, p. 115, l. 4.)

(29) L'émir Abou'l-Baka était excessivement jeune, dit Ibn-Chemmâ, وهو صبى صغير لم يناهز (Cf. l'*Adilla*, fol. 34 v. l. 11.)

(30) A peine s'était-il sauvé avec les siens par la porte El-Djezira, qu'il fut poursuivi et arrêté...... Plus tard on l'embarqua avec son frère pour l'exiler; mais une tempête les fit sombrer. (Cf. l'*Adilla*, fol. 35 v. l. 4 et suiv.). Ibn-Abi-Dinar n'omet aucun de ces détails.

(31) Il est à remarquer que plusieurs historiens ont parlé de cette sage institution, fondée par les Hafsites à Tunis. Ibn Abi-Dinar, entre autres, dit, à la page 471 de son Épilogue (voir *Exploration scientifique de l'Algérie pendant les années 1840, 1841, 1842*) : « Les Beni-Hafss réunissaient devant eux, le jeudi de chaque semaine, les cadis, les muphtis et les ouléma, pour rendre la justice. Là se discutaient les grandes affaires. Les ouléma faisaient les recherches et décidaient les points de droit. Ce medjlès (analogue à nos *assises*) durait une heure. Les autres jours de la semaine, les cadis pronon-

çaient les jugements, soit chez eux, soit dans le lieu désigné à cet effet. »

(32) Un autre passage de l'épilogue du *Mouness* paraît se rapporter à ce fait : « Ces ouléma recherchaient dans le Medjlès les questions de droit et leur application aux affaires qui se présentaient. » (Cf. *Explor. scient.*....... p. 473, l. 8.)

(33) Le mot سبالة *sebalah*, de même que سبيل *sébil*, désigne une grande fontaine publique. (Voy. Sir Grenville Temple, *Excursions in the Mediterranean*, t. I, p. 251.) C. D-y.

BIBLIOGRAPHIE.

ترجمهٔ الف ليلة وليلة *terdjemèï elf leïlet vè leïlet*, version turque des Mille et une nuits, par Ahmed Vazif Efendi, ouvrage devant former quatre volumes petit in-folio, dont les deux premiers volumes seulement ont été imprimés à Constantinople en 1268 de l'hégire (1851). Cette version, écrite dans le style simple du turc usuel, n'est pas toutefois dépourvue d'une certaine élégance. Elle sera lue avec autant de plaisir que le texte arabe même, qu'elle reproduit fidèlement et dont elle soutient dignement la comparaison. Nous regrettons toutefois de voir que la suite de cette utile publication se fait trop longtemps attendre.

قواعد عثمانيّه *qav'äïdi 'osmânïïè*, Règles de grammaire ottomane expliquées en turc, par Fuad Efendi et Djevdet Efendi, membres de l'Académie impériale des sciences, un volume in-8°, lithographié à Constantinople en 1268 de l'hégire (1851).

Cette grammaire, entreprise conformément au but pro-

posé en première ligne par l'Académie même, est aussi le résultat le plus utile que l'on pouvait espérer de ses premiers travaux. Fruit de la double collaboration d'un des hommes d'État les plus éminents de l'empire et d'un savant membre du conseil de l'instruction publique, elle ne pouvait offrir plus de garantie et paraître sous de plus heureux auspices. Pour bien en apprécier toute l'utilité, il suffit de savoir que, jusqu'à ce jour, il n'a jamais existé, en Turquie même, aucun traité complet de ce genre, écrit ou publié dans la langue des Ottomans.

C'est à cette lacune, difficile à comprendre, mais pourtant trop réelle, qu'il faut attribuer les différences de méthodes, les contradictions et les imperfections mêmes, qui, à un très-petit nombre d'exceptions près, caractérisent la presque totalité des grammaires turques-européennes publiées jusqu'à ce jour. Celle qui fait l'objet de cette note, et que nous avons lue attentivement, nous a paru, sauf quelques développements dont elle est encore susceptible, être écrite avec savoir, talent et méthode. Les règles de l'arabe et du persan surtout, inhérentes à la langue des Ottomans, y ont été appliquées avec précision, justesse et clarté. Devenu désormais la base et le type primitif et authentique des grammaires turques-européennes, cet ouvrage, par la simplification et les facilités qu'il apporte à leur rédaction, est évidemment le service le plus signalé que les deux savants auteurs des *qavā'idi 'osmānïè* pouvaient rendre à l'enseignement futur de leur langue en Europe et en Turquie.

سالنامهٔ سنهٔ ١٢٦٨ *sālnāmèï senèï biñ alty ïuz altmych sekiz*, Annuaire impérial ottoman de l'année 1268. 1 vol. in-18, lithographié et mis en vente à Constantinople.

Cet annuaire officiel de l'empire Ottoman pour l'année de l'hégire 1268, qui a commencé au 1er mouharrem (14 octobre 1851), a paru à Constantinople pour la sixième fois depuis sa première publication en 1847. (Voyez notre compte rendu

de l'Annuaire de l'année dernière dans le Journal asiatique, cahier d'avril-mai, p. 481 et suiv.)

Dans sa disposition générale, l'Annuaire de 1268 (1851-52) diffère peu de celui de l'année précédente. Les cadres de l'organisation politique, civile, judiciaire, militaire et administrative sont les mêmes. Cette fois le مابين همايون *mābeïni humāïoun* ou la maison civile et militaire du sultan (la cour proprement dite) forme le premier chapitre de l'Annuaire.

Dans ce service, les قرنا *qourenā* ou chambellans, Hassan Efendi et Sāmi Agha ont été remplacés par 'Aly Efendi et 'Yzzet Efendi. Edhem Pacha, lieutenant général (فريق), a pris le second rang parmi les premiers secrétaires particuliers de Sa Majesté. Sauf quelques mutations et changements peu importants dans le personnel de tous les autres fonctionnaires du sérail, les capidjis bachis, les pages et les aides de camp, le dispositif du *mabein* est le même que celui de l'année dernière.

Au chapitre du ministère et des membres du conseil privé, on remarque que Rechid Pacha, après avoir été momentanément remplacé comme grand vizir par Reouf Pacha, a été de nouveau réintégré dans cette première dignité de l'empire. Depuis cette époque (mars 1852), Reouf Pacha a été nommé ministre sans portefeuille pour prendre rang après le grand vizir et le cheïkh ul-islam. A Souleïman Pacha a succédé, en qualité de grand amiral (*qapoudan pacha*), Mehemmed Aly Pacha. L'ancien ser-'asker a été remplacé par Mehemmed Réchid Pacha. Le président du conseil d'État, Rif'at Pacha, a eu pour successeur, depuis le mois de mars dernier, Moustafa Pacha, ex-gouverneur général de l'île de Crète. Le ministre des finances, Khalid Efendi, a été remplacé par Nafiz Pacha[1].

[1] Nous apprenons qu'un changement vient de s'opérer dans le ministère ottoman. Ali Pacha succède comme grand vizir à Rechid Pacha, Fuad Efendi est nommé ministre des affaires étrangères, et Namyk Pacha succède à Fethi Ahmed en qualité de grand maître de l'artillerie.

S'il y a eu quelques changements de membres dans les divers conseils ou comités, les présidents et secrétaires (excepté pour le conseil d'État) sont partout restés les mêmes. Nous remarquerons ici qu'un nouveau conseil, dit des *as'ars* (مجلس اسعار *medjlici as'ar*), a été créé cette année pour la fixation ou la taxe des marchandises ou denrées. Ce conseil se compose d'un président et de six membres. Le président actuel est Rachid Efendi.

Pour la première fois, la liste des membres indigènes de l'Académie des sciences انجمن دانش figure dans l'Annuaire de cette année 1268, immédiatement après l'indication des divers conseils administratifs. (Voy. p. 244.)

Quant aux changements du personnel qui ont eu lieu dans les chapitres suivants, relatifs aux emplois du divan مناصب ديوانيّه, à l'*amedi* ou protocole impérial امدى ديوان, et à la bureaucratie ضابطان اقلام همايون, nous croyons, vu leur peu d'importance, pouvoir nous dispenser de les mentionner.

Au chapitre intitulé علميّه *'ylmiïè*, qui comprend la totalité des emplois judiciaires, tant dans la capitale que dans les provinces, nous voyons que, pour l'année courante, le grand juge ou *cazy 'asker* de la Roumélie est Fyndyq zâdè Seïd Ibrahim Efendi, que celui de l'Anatholie est Kevakibi zâdè S'aïd Efendi, et que l'Istamboul cazycy est 'Aly Ratib Bey. Quant aux autres emplois de la magistrature, ils ont cette fois, comme de coutume, éprouvé les renouvellements et changements auxquels les soumet annuellement le règlement consacré à cet égard.

Dans l'ordre militaire, les présidents des conseils de la guerre ont été maintenus comme l'année dernière, excepté toutefois le président du conseil de l'armée d'Yraq, Asmi Pacha, qui a été remplacé par Chakir Pacha.

Un seul changement a eu lieu également parmi les *muchirs* ou généraux en chef des six grands corps d'armée, par suite de la mort d'Émin Pacha, Mehemmed Pacha, ex-ambassa-

deur de la Porte à Londres, a été appelé au commandement en chef de l'armée d'Arabie.

Entre autres indications nouvelles que renferme l'Annuaire de 1268, nous avons remarqué une liste détaillée des journaux qui se publient tant à Constantinople que dans les autres parties de la Turquie, dans les langues turque, française, grecque, arménienne, bulgare, hébraïque, arabe, servienne, valaque et allemande. Tous ces journaux traitent de la politique, de la littérature, des sciences et de l'économie politique. L'auteur de cette liste répartit ainsi le nombre de ces journaux d'après les localités où ils paraissent :

A Constantinople	11
A Smyrne	5
En Égypte	4
En Servie	7
En Valachie et en Moldavie	4
TOTAL	31

En résumé, si cette sixième publication de l'Annuaire ottoman est encore loin d'avoir atteint la perfection qu'on peut en attendre et que comporte le développement annuel des réformes de l'empire, on y remarque néanmoins quelques améliorations. Puissent celles-ci être l'indice certain de nouveaux progrès à venir.

Journal asiatique de Constantinople, recueil mensuel de mémoires et d'extraits relatifs à la philologie, à l'histoire générale, à l'archéologie, à la géographie, aux sciences et aux arts des nations orientales et asiatiques en général et principalement des nations qui ont habité et habitent l'empire Ottoman, rédigé par plusieurs savants orientaux et européens orientalistes, dirigé et publié par Henry Cayol, t. 1, n° 1, janvier 1852.

Le Journal asiatique de Constantinople doit paraître mensuellement par cahier de cinq à six feuilles d'impression et

formera deux volumes in-8° par an. Le prix de l'abonnement est de cinq piastres fortes d'Espagne par an.

Le cahier de janvier, le seul qui ait encore paru jusqu'à ce moment, commence par une dédicace en latin, adressée par l'auteur à S. M. Sultan Abdul-Medjid. Puis, en français, dans une introduction aussi bien écrite que convenablement développée, M. Cayol, après avoir passé en revue les diverses sociétés qui, en Europe et dans l'Inde, publient, depuis un grand nombre d'années, des recueils sur les langues, la littérature, les sciences et les arts de l'Asie et de l'Orient, indique rapidement la nature, le but et le résultat de leurs travaux. Si cette indication, ajoute-t-il, peut paraître superflue aux savants de l'Europe, elle est nécessaire, du moins, aux lecteurs de l'Orient qui, pour la plupart, ne connaissent pas les recueils publiés hors de chez eux. En voyant les travaux nombreux et importants dont leur pays a été l'objet, ils apprendront à l'estimer et à s'en occuper eux-mêmes davantage. Passant ensuite aux éléments de succès que peut avoir son journal dans le pays même, M. Cayol, en remontant un peu haut, pense cependant avec raison que, depuis l'envoi d'ambassades européennes fixes près de la Sublime Porte, le nombre des Européens transplantés en Turquie pour des affaires locales s'est considérablement accru. Point de doute que, parmi ceux-ci, il ne s'en trouve beaucoup qui, par état ou par goût, seront dans le cas de s'occuper d'études orientales. Le nom des collaborateurs, ainsi que le choix des articles du nouveau journal, qu'offre le sommaire du premier numéro, semble par avance justifier cette prévision. Si M. Cayol est fondé à croire que les savants orientaux ne lui feront pas défaut, il n'en fait pas moins appel à la collaboration des orientalistes européens, à la disposition desquels il met le moyen puissant et propagateur de son imprimerie. Sans entrer ici dans toutes les considérations d'un ordre plus élevé encore que fait si bien ressortir l'introduction de M. Cayol, nous y renvoyons nos lecteurs, ne doutant pas que, comme nous, ils n'apprécient toute la portée scientifique et

locale du Journal asiatique de Constantinople et ne l'aident au besoin de leur assentiment, de leurs vœux et du concours empressé de leurs travaux, lorsqu'il sera définitivement et régulièrement établi. X. B.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 JUILLET 1852.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu; la rédaction en est adoptée.

Sont présentés les ouvrages suivants :

Par la Société. *Journal de la Société orientale allemande,* vol. VI, cah. 2. Leipzig, 1852.

Par l'auteur. *Voyage du scheikh Ibn-Batoutah à travers l'Afrique septentrionale et l'Égypte,* par M. Cherbonneau. Paris, 1852, in-8°.

Par la Société. *Bulletin de la Société de Géographie,* t. III, 16. Paris, 1852, in-8°.

On procède au renouvellement du bureau du Journal.

Sont nommés :

MM. Grangeret de Lagrange, Mohl, Bazin, Dulaurier, Garcin de Tassy.

OUVRAGE OFFERT À LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE PAR M[lle] HEDUIGE, COMTESSE DZIALYNSKA.

Un manuscrit hollandais in-folio, contenant les règnes des dayries du Japon, et intitulé *Nifon-o-Day-Itsi-ran,* en sept parties. Il commence par le dayri *Zin-moe-tin o,* et finit par le cent huitième dayri *Go-Josei-in.* Appendice des Siogoons jusqu'à Noboe Naga, 1573 de Jésus-Christ.

L'Académie impériale des sciences de Constantinople (انجمن دانش *endjumeni dânich*) a été fondée et inaugurée dans cette capitale par S. M. Sultan Abdul-Medjîd, en présence du grand vizir Réchid Pacha et des autres grands dignitaires de la Porte, dans la séance tenue à cet effet au mois de chèvval de l'année de l'hégire 1267 (août 1851).

Cette académie a pour but principal l'extension et le perfectionnement de la langue turque, ainsi que le progrès et la diffusion des sciences en général. Elle se compose de quarante membres indigènes, اعضای داخلیه *a'zāï dākhilīiè*, dont le nombre ne peut pas être dépassé, et de membres étrangers, اعضای خارجیه *a'zāï khāridjīiè*, en nombre illimité. Un règlement نظامنامه *nizāmnāmè*, rédigé et imprimé en vingt-six articles بند *bend*, fixe les statuts de l'Académie et détermine le nombre et le choix des membres, la nature, le but et l'ordre des travaux, ainsi que les récompenses auxquelles ils pourront donner lieu. Les membres indigènes ou étrangers sont nommés au scrutin et à la pluralité des voix par l'Académie, et le choix est soumis à l'approbation de S. M. le Sultan par le conseil de l'instruction publique.

Le bureau de l'académie se compose d'un président رئیس اوّل *reïci evvel*, d'un vice-président رئیس ثانی *reïci sāni* et de deux secrétaires. Le président actuel est Chérif Efendi, l'un des grands juges ou caziyi 'asker d'Anatholie; le vice-président est Khaïr-Oullah Efendi, l'un des membres du conseil de l'instruction publique.

En tête de la liste des membres indigènes figurent les noms du grand vizir Réchid Pacha, du cheïkh ul-islam ou chef de la loi, Arif Hikmet-Bey, du ser-'asker ou généralissime et ministre de la guerre, du président du conseil d'État, du ministre des affaires étrangères et autres personnages marquants dans les hautes régions du pouvoir, dans la maison impériale du Sultan, l'armée, la magistrature, l'administration et les lettres.

Le premier nom qui figure sus la liste des membres étrangers est celui du chérif de la Mecque; le reste se compose,

en grande partie, de généraux, de pachas, d'administrateurs et d'employés chrétiens ou musulmans appartenant à la vice-royauté d'Égypte, ainsi que quelques savants et orientalistes européens, parmi lesquels se trouvent les noms de MM. de Hammer, Linau, Redhouse, et celui de l'auteur de cette note.

Telles sont, en peu de mots, la forme et la composition de la première académie fondée en Turquie à l'imitation de celles des principaux États européens. Si cette institution est une des conséquences immédiates et inévitables des nouvelles réformes de l'empire, il ne faudrait pas toutefois en conclure que l'idée que comporte le mot d'académie dans son acception la plus étendue soit nouvelle en Turquie. On sait que, sous le nom arabe de مدرسه *medrecè* ou مدرسة العلوم *medrecet el-'ouloum*, il a existé et il existe encore, dans plusieurs contrées musulmanes, des espèces d'académies qui ne sont, en réalité, que de hautes écoles annexées aux principales mosquées. Les plus célèbres furent anciennement celles de Cordoue, de Bagdad, du Caire et autres. Plus tard Sultan Orkan devint le premier fondateur de ce genre d'établissement en Turquie. Depuis lui, presque toutes les grandes villes de l'empire en furent également pourvues. Constantinople seule, suivant M. de Hammer, en possédait plus de deux cent soixante et quinze dans ces derniers temps.

Maintenant la nouvelle académie, imitation tardive et incomplète des choses de l'Europe moderne, aura-t-elle les succès et la durée des vieilles institutions musulmanes qui l'ont précédée? Le génie de la réforme doit-il enfin triompher des hésitations, de l'apathie et des entraves qui arrêtent encore son essor? C'est ce qu'on ne saurait garantir; le temps seul nous l'apprendra. X. B.

SUR UN PASSAGE CURIEUX DE L'*IHATHET*,

SUR L'ART D'IMPRIMER CHEZ LES ARABES EN ESPAGNE.

Vers la fin du premier volume de l'*Ihathet* إحاطه, que M. Pascual de Gayangos a bien voulu me prêter, j'ai trouvé

dans la biographie du savant Aboubekr el Kollosi un passage fort curieux sur l'art d'imprimer chez les Arabes en Espagne. J'ai signalé, il y a six mois, la trouvaille de ce passage à M. de Gayangos lui-même, à l'Académie de Constantinople, à mon ami M. Bland en Angleterre, en le priant de comparer ce passage, dans lequel le mot امدّة me présentait des doutes, avec les manuscrits de l'*Ihathet* que je supposais exister dans la bibliothèque du Musée britannique, et à M. Reinaud, en lui annonçant cet article aussitôt que j'aurais reçu les éclaircissements demandés à Madrid, Londres et Constantinople.

M. Bland m'a répondu que le Musée britannique ne possède point de manuscrits de l'*Ihathet;* l'Académie de Constantinople, qui m'a fait l'honneur de me nommer un de ses membres, ne m'a point fait l'honneur de me répondre; mais M. de Gayangos a eu la bonté de s'occuper fort au long de ce passage intéressant, et d'éclaircir la signification du mot امدّة, qui était resté obscur; il a ajouté une impression d'une estampille arabe fort intéressante, actuellement existante en Espagne, laquelle laisse peu de doute qu'il ne s'agisse dans ce passage, non pas de l'art d'imprimer des livres, mais bien de celui de marquer des étoffes ou d'autres objets. Il serait cependant possible que dès lors l'art d'imprimer d'une manière stéréotype des caractères d'écriture eût été aussi appliqué à l'impression de quittances d'imposition, de passeports ou d'autres papiers officiels.

Je ne puis mieux faire que de transcrire ici le passage de la lettre de M. de Gayangos, relatif à ma question.

« Je connaissais déjà le passage que vous m'indiquez; mais, à dire la vérité, je n'avais pas su le comprendre, et l'avais abandonné faute de pouvoir former une conjecture qui me satisfît. Excité de nouveau, je l'ai étudié avec soin, et voici ce que j'y vis :

والّف كتاب الدرّة المكنونة فى محاسن اسطبونه والّف تاليفا
حسنًا فى ترحيل الشمّس ومتوسطات النّهر ومعرفة الاوقات
بالاقدام ونظم ارجوزة فى شرح ملاحن بن دريد وارجوزة فى

شرح كتاب الفصيح ورفع للوزير الحكيم كتابا فى الخواصّ وصنعة الامدّة وآلة طبع الكتاب غريب فى معناه

Il composa le livre de la *Perle cachée* sur les beautés d'*Esthhebuneh* (Estepone), et il composa aussi un excellent traité sur la marche du soleil et l'équilibre de la mer, et la connaissance des heures dans leur marche. Il écrivit en vers un *Ardjouzeh*, commentant les *Melahen* d'Ibn-Doreïd, et un autre *Ardjouzeh*, servant de commentaire au livre *Fassih;* il dédia au vizir *Alhaquim* un livre sur les propriétés et la fabrication de l'encre et les instruments de l'imprimerie, et c'est un livre singulier par son contenu.

« Il est évident qu'il manque quelque chose, ou que le copiste, en général peu exact, s'est trompé. Ajoutez à cela le mot الامرة ou الامده, ou الاصرة, dont la signification est incertaine. Pour que votre conjecture fût tout à fait plausible, il faudrait, dans mon humble opinion, qu'on lût :

ورفع للوزير الحكيم كتابا فى اخواص وصنعة الامدّة وآلة طبع الكتب كتابا غريبا فى معناه, ou bien : وهو الكتاب. Il y a toujours la difficulté du mot الكتاب, après طبع, que vous avez lu الكتب, en en faisant un pluriel, mais qui est réellement écrit comme dans le passage ci-dessus. Qu'une allusion à une imprimerie quelconque soit contenue dans ces lignes, cela ne peut raisonnablement se mettre en doute; reste à savoir si elle s'appliquait aux livres, ou seulement à d'autres objets, comme toiles, etc. Je vous envoie ci-joint l'empreinte d'un



sceau en bois, trouvé il y a quelque temps à Almérie, et qui, selon l'inscription, servait à la *cayserïé* de cette ville, pour marquer les colis ou toiles qui étaient en vente, et qui sans doute payaient un droit d'entrée. »

Il paraît même, d'après un passage de l'ouvrage d'Ibn-al-Attar, publié par M. Dozy (Extraits de l'ouvrage intitulé *Al-Hollat-as-siyara*, par Ibn-al-Attar, page 137), que le طبع (l'impression), soit sur des étoffes, soit sur du papier, était une charge, puisqu'il en est question dans les différentes charges dont Bedr, l'esclave de l'émir 'Abdallah, était revêtu.

فكتب السجلات فى داره ثم يبعثها للمطبع فتطبع وتخرج اليه فيبعث فى العمال وينفذون على يديه

Il écrivit les protocoles (ou bien les documents officiels) dans sa maison; puis il les envoya à l'*impression;* ils furent *imprimés* et renvoyés à lui, qui les adressa aux receveurs; ils (les papiers) reçurent leur validité de sa main.

A ces éclaircissements, je me permets seulement d'ajouter que si le هو manque avant le mot *Kitab,* il devrait y avoir aussi, avant le mot douteux encre, تركيب, c'est-à-dire l'art de la composition de l'encre, puisque l'*art de l'encre* ne donne pas un sens raisonnable; c'est l'incertitude de ce mot qui m'a fait douter que les traits qui se peuvent lire امره امره, ou bien اصره, soient effectivement le pluriel de مداد; quand même il y aurait, au lieu du pluriel كتب, le singulier كتاب, toujours est-il que les mots آلة طبع الكتاب signifient *instrument d'impression de livres ou d'écriture,* et que l'apposition غريب فى معناه peut se rapporter à l'ouvrage, sans que le وهو soit de nécessité absolue.

Hammer Purgstall.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. L. OPPERT,

Datée de Beyronth, le 11 décembre 1851.

« . . Pendant mon séjour à Beyrouth, j'ai pu continuer mes études, grâce à la bibliothèque de la mission et aux livres que

M. Fresnel emporte avec lui. Pour l'instant, mes efforts et mes études sont dirigés vers un but tout pratique, vers la langue arabe vulgaire, qu'il faut parler, parce que c'est la langue du pays. Notre chef est pour cela un guide excellent, attendu qu'il a surtout une prononciation tout arabe, chose assez rare pour un Européen.

« J'ai étudié ici, en outre, surtout les voyages en Babylonie et la géographie des pays que nous avons à explorer, pour arriver ferré sur toutes les questions qui concernent la contrée même. J'espère que nous résoudrons définitivement la question, si souvent débattue de la tour de Bélus, et les difficultés topographiques qui s'y rattachent.

« . . Je me rappelle que dans le passage où j'ai essayé de rétablir, d'après Arien, le texte de l'épitaphe de Cyrus, j'ai laissé sans les traduire les mots : *Μὴ οὖν φθονήσῃς μου τοῦ μνήματος*. J'ai seulement commencé par *mâtya mâm*, et laissé le reste en blanc, parce que je ne veux pas faire croire que j'en sais plus que je n'en sais réellement. Cette idée d'envie me semble aussi plus grecque que persane. On pourrait exprimer l'idée par les mots de l'inscription de Bisoutoun : *mâtya apagaudaya tyâm manâ dipim*.

« Nous avons été aussi à Nahr-el-kelb et nous avons vu les bas-reliefs fameux qui se trouvent à l'embouchure du Lycus. On voit des sculptures couvertes d'inscriptions assyriennes. Beaucoup de gens ont prétendu que ces antiquités étaient égyptiennes, et ont déjà lu un cartouche contenant le nom de Rhamsès ; il n'y en a pas. Cette affaire me fait douter de la bonne foi de beaucoup de voyageurs ; car je ne sais pas comment on peut copier une inscription qui n'existe pas et qui n'a jamais existé, du moins depuis qu'on a contracté l'habitude de copier des inscriptions. . »

JOURNAL ASIATIQUE.

OCTOBRE-NOVEMBRE 1852.

NOMS INDIGÈNES

D'UN

CHOIX DE PLANTES DU JAPON

ET DE LA CHINE,

DÉTERMINÉS D'APRÈS LES ÉCHANTILLONS DE L'HERBIER DES PAYS-BAS,

PAR MM. J. HOFFMANN ET H. SCHULTES.

Les plantes dont nous allons publier l'index, en y ajoutant les noms japonais et les noms chinois employés par les Japonais, appartiennent à la Flore des îles japonaises, et en grande partie aussi à la Chine et au continent oriental de l'Asie, à des pays enfin dont la population indigène s'est occupée depuis un temps immémorial de la culture du sol, en tirant du règne végétal sa principale nourriture, lui empruntant les principaux matériaux de ses procédés techniques et industriels, et consignant le résultat de ses observations et de ses recherches, de ses ex-

périences et de ses opinions, dans une littérature d'histoire naturelle riche et étendue. Le Japon possédait déjà une littérature propre, relative à sa Flore, lorsque celle-ci attira l'attention de quelques botanistes, et excita de plus en plus l'intérêt de l'Europe savante, à mesure que la connaissance s'en répandait d'avantage.

Qu'il nous soit permis de retracer brièvement les principales époques des recherches scientifiques sur la Flore japonaise.

Ce fut vers la fin du XVII[e] siècle, que les premières notions de la Flore japonaise pénétrèrent en Europe. Le docteur Andreas Cleyer, qui, en 1683, avait visité la cour de Yédo, en qualité d'ambassadeur de Hollande, demeura jusqu'en 1686 à Nagasaki comme chef de la factorerie du commerce hollandais, et de retour à Java publia, jusqu'en 1700, une série de traités sur les plantes japonaises, dans les Éphémérides de l'Académie *Naturæ curiosorum*, et après avoir fait dessiner au Japon, par des indigènes, treize cent soixante figures, les envoya à Berlin, au docteur A. Menzel, lequel en composa une Flore japonaise, qui se trouve jusqu'aujourd'hui inédite dans la Bibliothèque royale de Berlin.

Le docteur Cleyer s'occupait encore de la description des plantes japonaises, quand le naturaliste Engelbert Kaempfer arriva au Japon (1690), et pendant deux ans fit de la Flore japonaise le sujet de ses études. La valeur scientifique de ses recherches, en général, surpasse de beaucoup celle des ouvrages

contemporains; mais, de son vivant, on n'en publia que la partie botanique. C'est dans les descriptions et les figures de plantes japonaises, formant le cinquième fascicule de ses *Amœnitates exoticæ* (1712), que Kaempfer a consigné avec beaucoup d'exactitude les noms japonais et chinois, en profitant de beaucoup de notices intéressantes sur l'histoire naturelle indigène, qui lui furent communiqués par ses amis japonais. Il mourut en 1716, et ses collections se trouvent aujourd'hui au Musée britannique, entre autres, une collection de figures de plantes japonaises, dont sir Joseph Banks publia en 1791 une série de quarante-neuf planches, sous le titre de *Icones Kaempferianæ*.

Le premier qui traita la Flore des îles japonaises d'après la méthode de l'école de Linnée, fut C. P. Thunberg. Arrivé au Japon en 1775, il avait formé, au bout d'une année, une collection de mille espèces, dont il décrivit huit cents. Dans sa Flore japonaise, Thunberg donna, à l'exemple de Kaempfer, les noms japonais, empruntés, ce nous semble, en partie à des ouï-dire, en partie aux *Amœnitates exoticæ* de ce dernier auteur. La haute valeur, attribuée d'abord par quelques botanistes à la Flore de Thunberg, a considérablement diminué. Le botaniste y cherche en vain une exactitude scientifique, et quant aux noms japonais, c'est à peine si la sixième partie est exempte de fautes d'orthographe ou d'impression.

En 1823, M. Ph. Fr. de Siebold arriva au Japon. L'étude de la Flore de ce pays occupa une

place considérable dans le cercle de ses recherches. La collection de plantes japonaises qu'il forma pendant son séjour dans ce pays n'embrasse pas seulement la Flore des environs de Nagasaki, ou de l'île de Kiou siou, mais encore un grand nombre de plantes qu'il rassembla pendant son voyage à Yédo. Elle fut encore augmentée par des envois que lui firent ses amis et élèves japonais, de divers points de l'empire, et à l'aide d'herbiers formés par des naturalistes indigènes. Cette collection, comprenant de deux mille deux cents à deux mille trois cents espèces de phanérogames, fut placée, au retour de M. de Siebold, dans l'Herbier royal de Leyde, et augmentée, plus tard, de deux à trois cents espèces provenant d'envois du Japon, faits par M. Burger[1].

Ces matériaux[2], joints à un choix de plus de six cents figures que M. de Siebold avait fait dessiner d'après nature par des artistes japonais, sont entrés dans l'ouvrage intitulé : *Flora japonica, sive plantæ quas in Imperio Japonico collegit, descripsit, et ex parte in ipsis locis pingendas curavit* doctor Ph. Fr. de Sie-

[1] Voyez *Gelehrte Anzeigen der K. Bayerischen Akademie der Wissenschaften.* XIII, n[os] 159, 162, et XVIII, n[os] 53, 58.

[2] On peut compter encore, parmi ces matériaux, les plantes vivantes du Japon, introduites en Hollande dans ces derniers temps. Voyez l'*Annuaire de la Société royale pour l'encouragement de l'horticulture dans les Pays-Bas*, 1844, 1845, et surtout les articles intitulés : Liste des plantes anciennement et nouvellement importées du Japon et de la Chine, cultivées dans la pépinière de la Société royale pour l'encouragement de l'horticulture, outre quelques éclaircissements historiques sur l'importation de plantes du Japon, depuis l'année 1824 jusqu'en 1844, par M. de Siebold.

bold. Sectio prima. Plantæ ornatui vel usui inservientes. Digessit doctor J. G. Zuccarini. Lugd. Bat. 1835-44.

M. Zuccarini donna au monde savant une revue systématique des familles et des genres des plantes japonaises en rendant (le 12 juin 1841 et le 20 janvier 1844), à l'Académie royale des sciences, à Munich, un compte de la Flore japonaise et de ce qu'elle doit aux recherches des Européens, aussi bien qu'à celles des Japonais mêmes. Il montra la connexion et l'ensemble qu'il y avait entre la Flore du Japon et celles d'autres pays; mais ce n'était qu'en traits généraux. Cette matière fut traitée par lui, plus en détail, dans un ouvrage qui parut plus tard sous le titre de : *Floræ japonicæ familiæ naturales, adjectis generum et specierum exemplis selectis*, sectio prima et altera. Plantæ dicotyledoneæ. Auctoribus doctore Ph. Fr. de Siebold et doctore J. G. Zuccarini.

Le but que se proposa l'auteur de l'ouvrage que je viens de citer, était de tracer un tableau de la végétation des pays les plus orientaux de l'Asie. Pour y arriver, il a rassemblé, aussi complétement que possible, toutes les familles de plantes constituant la Flore japonaise, en faisant ressortir principalement les classes et les genres caractéristiques. Il a montré la grande ressemblance de la Flore des îles méridionales du Japon, des îles de Sikok, Kiou siou et de la partie sud du Nippon, avec celle des régions moyennes et plus chaudes de la Chine, et il a prouvé que beaucoup de classes et presque toutes les plantes

cultivées sont communes aux deux pays et à la Corée, et que les découvertes faites dans une de ces contrées sont par conséquent très-importantes pour les autres.

Si ces pays étaient occupés par des barbares, nous nous contenterions de ce que les voyageurs y découvriraient et nous communiqueraient; mais les indigènes de la Chine et du Japon, jouissant d'une très-ancienne civilisation, et ayant examiné et déterminé la végétation du sol, se sont créé une littérature indigène sur le règne végétal. Cette littérature nous offre une ample moisson de notices intéressantes sur la patrie, la migration, la distribution géographique et l'usage des plantes cultivées, et nous promet, outre la connaissance de cette Flore, les notions les plus intéressantes sur l'industrie et les arts de ces pays.

Pour faciliter l'accès de ces sources, il nous faut un lien qui unisse la littérature botanique de ces peuples avec les recherches et les découvertes de nos savants; il nous faut une synonymie, enfin, où, à côté du nom systématique donné par nos naturalistes, soit rangé le nom japonais et chinois.

Le travail que je publie aujourd'hui est un pas vers ce but. Ce qui m'a surtout engagé à l'entreprendre, c'est qu'un heureux concours de circonstances en avait mis les matériaux entre mes mains il y a environ dix ans. M. de Siebold avait fait faire au Japon, par un savant du pays, une liste complète en japonais et en chinois des plantes rassemblées par lui, et il me permit de l'employer comme base

d'une nomenclature botanique. Dans les manuscrits botaniques de M. de Siebold, les déterminations systématiques se bornaient simplement, pour les formes nouvelles, à l'énonciation des familles et des classes, tandis que l'espèce était exprimée par le nom japonais. A mesure que la publication de la *Flore du Japon* avançait, ces déterminations préalables subirent bien des changements, et elles furent remplacées par les nouveaux noms systématiques. L'achèvement de la nomenclature botanique, basée sur les matériaux que nous venons de citer, dépendait de l'achèvement de cette Flore.

Malheureusement, la publication de la *Flore du Japon* s'est arrêtée, en 1844, à la vingt-cinquième livraison, et un des plus beaux travaux de nos jours reste inachevé. La promesse que Zuccarini avait faite de publier les familles monocotylédones, n'ayant pas pu se réaliser, les *Familiæ naturales* de Zuccarini eurent le même sort. Il mourut en 1848, et avec lui s'évanouit l'espérance de voir s'achever cet ouvrage.

Pour ne pas renoncer complétement à la publication de l'Index botanique qui jusqu'à cette époque avait marché de pair avec la *Flore* de M. de Siebold, je me vis forcé de restreindre les limites de mon plan, et de borner mon catalogue aux plantes systématiquement déterminées dans ce qui avait paru de ces deux ouvrages. Le premier comprenait alors environ cent vingt-cinq espèces avec trois cents noms indigènes. Si les noms indigènes avaient été ajoutés dans le dernier ouvrage, qui comprend huit cent qua-

rante-sept espèces de plantes dicotylédones, toutes déterminées et décrites d'après les exemplaires originaux, il m'eût été facile d'achever la synonymie: mais comme il ne s'agissait pour Zuccarini que de donner une revue systématique du règne végétal, tandis que la description détaillée des plantes avait déjà été insérée dans la *Flora japonica*, ou lui restait réservée, il avait supprimé tous les noms japonais des plantes.

Heureusement, les matériaux que j'avais déjà rassemblés pour l'Index me permettaient de remplir cette lacune, et, dans des cas douteux, je pouvais consulter l'Herbier royal où sont conservés les exemplaires originaux qui ont servi à l'ouvrage sur les *Familles naturelles*, et qui portent les synonymes japonais et chinois ajoutés par des Japonais.

Dans ces circonstances, la collaboration que m'offrit M. le docteur Schultes durant l'été de l'année 1850 m'a été d'autant plus agréable, que ce botaniste, attaché alors à l'Herbier royal, s'était occupé depuis longtemps de la synonymie indigène de la Flore du Japon, s'était assez familiarisé avec les caractères japonais pour les lire, et avait déjà pris beaucoup de notes sur ce sujet. Enfin, M. Schultes et moi, nous nous réunîmes pour faire cet Index, et nous réussîmes à constater, avec une certitude parfaite, la synonymie de plus de six cent trente espèces de plantes systématiquement déterminées dans les deux ouvrages cités. Parmi les matériaux employés par nous, je dois mentionner encore une Flore du Japon, in-

titulée : *Kwa wi*, ou Collection de fleurs, par Yô nan Den siou. Miyako, 1765, 8 vol. in-8°; puis un index de noms japonais et chinois d'objets d'histoire naturelle, publié sous le titre de *Bouts bin siki mei*, par Midsou tani Soukérok. 1809, 4 vol. in-12. Le *Pèn ts'aò kāng mŏ*, ou l'histoire naturelle chinoise de Li chi tchin, édition japonaise, et la section botanique de la grande Encyclopédie japonaise, furent consultés comme faisant autorité pour la bonne orthographe des noms, etc.

Si avec tous ces matériaux, notre Index n'a pas reçu une plus grande étendue, c'est que nous nous sommes rigoureusement astreints à n'admettre aucune espèce qui ne fût parfaitement déterminée, et par conséquent représentée dans l'Herbier de Leyde par des exemplaires auxquels les Japonais eux-mêmes avaient ajouté les noms japonais et chinois.

Un nombre considérable de noms chinois de plantes (488) se trouve aussi dans la *Flora cochinchinensis* de J. Loureiro, et nous l'aurions consultée plus souvent, si nos botanistes n'eussent élevé des doutes fort graves sur la valeur scientifique de cet ouvrage. Comme cette Flore est dépourvue de figures, il est impossible aux botanistes de résoudre bien des problèmes et de fixer bien des points restés obscurs. Pour que l'ouvrage de Loureiro pût inspirer de la confiance, il faudrait que ses déterminations fussent examinées, rectifiées, complétées d'après son propre herbier, qui se trouve à Lisbonne. Il faudrait encore qu'on consultât les remarques de M. von Bunge, de

Beechey et de Hooker sur la Flore de la Chine et des îles de *Lieou kieou* et de *Bonin*, et qu'on décidât quelles sont réellement les plantes qu'on trouve dans la *Flora cochinchinensis* de Loureiro. Ces recherches seront considérablement facilitées par la comparaison des noms chinois qu'il cite avec ceux de notre Index.

Je terminerai en disant quelques mots sur l'usage que font les Japonais des noms chinois des plantes. La littérature d'histoire naturelle de la Chine a servi aux Japonais de point de départ dans l'étude de la nature, et d'autorité dans la médecine, l'industrie et les arts. De là vient qu'au Japon les noms chinois des plantes jouent presque le même rôle que chez nous les noms latins, tandis que les noms japonais indigènes sont abandonnés au langage du peuple. Voilà pourquoi les Japonais, dans les déterminations scientifiques d'objets d'histoire naturelle, se servent de la dénomination chinoise à côté du nom indigène.

Cependant, la prononciation du chinois adoptée au Japon diffère considérablement du dialecte officiel (des mandarins) que nous avons l'habitude de suivre, de sorte qu'il nous faut observer deux manières différentes de prononcer les noms marqués en caractères chinois : la forme purement chinoise, en dialecte mandarin, et la forme japonaise, qui constitue un dialecte particulier. C'est dans ces deux dialectes que la prononciation des noms marqués en caractères chinois, sera donnée dans notre index.

Quelque désirable que puisse paraître, sous beaucoup de rapports, l'explication de *tous* les noms ja-

ponais et chinois, j'ai dû y renoncer pour ne pas trop enfler ce travail. Pour rendre ces explications intelligibles, il faudrait entrer dans des détails, qui conviennent mieux à une description des plantes et de leur emploi. Je ferai remarquer encore que j'ai conservé partout, dans les noms japonais, l'*orthographe originale et constante d'après les lettres*, comme on la trouve dans les livres japonais; et, quant à la *prononciation* qui varie souvent, on observera que le son *avi* se prononce comme *aï.*

ivi . . . . *ii* ou *î.*
ovi . . . . *oï.*
au / *aou* / *avou* / *ovou* } . . . . *ô.*
eou . . . . *eô.*

La consonne labiale *f* ou *v*, pour laquelle, dans ces derniers temps, on a quelquefois mis à tort *h*, se change quelquefois en *b*, à cause de l'euphonie, de même que *t* en *d*, *k* en *g*, *s* en *z*.

Leyde, décembre 1851.

J. Hoffmann.

INDEX.

1. Abelia serrata (S. et Z.[1]); lonicereæ (Endl.). — *Ko tsoukoubane outsougui.* 霸齒花 Pá tchì hoâ, jap. *Fa si kwa.*

[1] Les abréviations des noms des principaux botanistes n'étant familières qu'aux personnes versées dans l'étude des plantes, nous croyons utile d'en donner ici la clef, telle qu'on la trouve à la fin du *Nomenclator botanicus* de Steudel.

Ait.	Aiton	Lamb.	Lambert
Arn.	Arnot	Laxm.	Laxmann
Bartl.	Bartling	Ledeb.	Ledeboer
Bauh.	Bauhin	Lindl.	Lindley
Benth.	Bentham	Lin. Linn.	Linné
Blum. Bl.	Blume	Lour.	Loureiro
Brongn.	Brongniart	Michx.	Michaux
R. Brown, R. Brn.	Brown (Robert)	Mirb.	Mirbel
Burm.	Burmann	Murr.	Murray
Cassin. Cass.	Cassini	Nutt.	Nuttall
Chamss.	Chamsso	Pall.	Pallas
Chois.	Choisy	Patr.	Patrin
Commers.	Commerson	Pers.	Persoon
Decaisn.	Decaisne	Reichb. Rchb.	Reichenbach
Alph. Dec.	Decandolle (Alphonse)	Rich. Richrd.	Richard
Dec. fil.		R. et Schultes.	Roemer et Schultes
Dec. Decand.	Decandolle	Roxb.	Roxburg
Desf.	Desfontaines	Salisb.	Salisbury
Desv.	Desvaux	Scop.	Scopoli
Dub.	Dubois.	Sieb.	Siebold
Endl.	Endlicher	Sieb. et Zucc., S. et Z.	Siebold et Zuccarini
Gaertn. Gaertnr.	Gaertner	Soland.	Solander
Gawl.	Gawler	Spreng.	Sprengel
Grieseb.	Griesebach	Stdl.	Steudel
Hask.	Haskarl	Swrtz.	Swartz
Hook.	Hooker	Thunb. Thb.	Thunberg
Houtt.	Houttuyn	Turcz.	Turczaninow
Jac.	Jacquin	Vaill.	Vaillant
Juss.	Jussieu	Vent.	Ventenat
Kit.	Kitaibel	Wall.	Wallich
Korth.	Korthals	Willd.	Willdenow
Lam.	Lamarck	Zuccar.	Zuccarini

2. Abelia spathulata (S. et Z.). — *Tsoukoubane outsougui.*

3. Abies (Linn.); abietineæ (Richard). — *Momi, Mominoki.* 樅 Tsôung, j. *Sjoou*[1].

Abies bifida (S. et Z.). — *Momi.* 樅 Tsôung, j. *Sjoou.*

4. Abies firma (S. et Z.). — *Nikkwau momi* (selon Midsutani Soukerok); *Nire momi* (Kwa wi, *Arb.* III.). 柩 松 Liù sôung, j. *Rio sjoou.*

5. Abies homolepis (S. et Z.). — *Sira biso.*

6. Abies jezoënsis (S. et Z.). — *Yezo matsoŭ, Siro matsoŭ.*

7. Abies leptolepis (S. et Z.). — *Fouzi matsoŭ*, c'est-à-dire A. du mont Fouzi; *Kara matsoŭ*, c'est-à-dire A. de la Chine; *Nikkwau matsou.* 金 錢 松 Kîn tsiên sôung, j. *Kin sen sjoou;* 落 葉 松 Lŏ yĕ sôung, j. *Rak yŏv sjoou*, c'est-à-dire A. foliis deciduis (Kwa wi, *Arb.* II, 1).

8. Abies polita (S. et Z.). — *Fime araragui.*

9. Abies tsuga (S. et Z.). — *Tsouga, Tsouga matsou; Toga, Toga matsou.*

10. Acacia nemu (Willd); mimoseæ (R. Brn.) — *Nemouno ki, Nebourino ki*, l'arbre qui dort; *Kaukano ki.* 合 歡 Hŏ houân, j. *Gŏ kwan.*

11. Acer carpinifolium (S. et Z.); acerineæ (Dec.). — *Yama siba, Tan gwan* (Herb. Itôk. 169).

[1] Dans les noms japonais, la lettre *j* doit être prononcée comme l'*y* devant *a, e, o, ou.*

12. Acer cratægifolium (S. et Z.). — *Ourinoki kaëde, Ouri kaëde, Mitsouba kaëde.*

13. Acer distylium (S. et Z.). — *Ita gui.*

14. Acer japonicum (Thb.). — *Meï guets momidsi.* 明月 Mîng youě, j. *Mei guets* (Herbar. Itôk. 97).

15. Acer micranthum (S. et Z.). — *Soro konko kaëde.*

16. Acer pictum (S. et Z.). — *Tokiva kaëde, Siraki kaëde, Tsouta momidsi.*

17. Acer polymorphum (S. et Z.). — *Itsi gyau in, Itsi gyau kaëde* (Herb. Itôk. 95).

18. Acer rufinerve (S. et Z.). — *Kon zino ki* (Herb. Itôk. 369).

19. Acer trifidum (S. et Z.). — *Kara momidsi, Kara kaëde, Tô kaëde,* c'est-à-dire acer de la Chine; *Mitsouba kaëde.* 楓 Foûng, j. *Foû;* 雅楓 Yà foûng. 紅樹 Hoûng choú, j. *Koou zjou* (Kwa wi, *Arb.* IV, 4. Herbar. Itôk. 294).

20. Aceranthus diphyllus (Decaisn.); berberideæ (Juss.). — *Bai kwa zakino ikari sau* (Herb. Itôk. 278).

21. Achyranthes aspera (Linn. Thb.); amarantaceæ (R. Brn.). — *Inoko dsoutsi, Fousi daka.* 牛膝 Nieoû sĭ, j. *Go sits;* 通天杖 T'oûng t'iên tch'àng, j. *Tsoû ten tsjau* (Kwa wi, *Arb.* III, 11).

22. Aconitum chinense (S. et Z.); ranunculaceæ (Dec.). — *Kabouto sau.* 附子 Foú tseù, j. *Bou si.*

23. Aconitum japonicum (Thb.) — *Tori kabouto.* 草烏頭 Ts'aò ou t'eoû, j. *Sau ou dsoû.*

24. Adenophora verticillata (Fisch.); campanulaceæ (Dec.). — *Tsourigane nin zin.* 沙參 Châ sēn, j. *Sja zin* (Herbar. Itôk. 479). — *Yama daïkon, Yama na.*

25. Adonis sibirica (Patrin.); ranunculaceæ (Dec.). — *Fouk zjou sau.* 側金盞花 Tsě kîn tchân hoâ, j. *Sok kin sen kwa.* 元日草 Youên jĭ ts'aò, j. *Guen zits sau.*

26. Æginetia japonica (S. et Z.); orobancheæ (Richard). — *Omovi kousa, Kiserou sau, Nan ban guiserou.* 草蓯蓉 Ts'aò tsôung yôung, j. *Sau zjou yau* (Kwa wi, *Herb.* I, 9).

27. Ægle sepiaria (Linn); aurantiaceæ (Dec.). — *Kara tatsibana, Kézou, Kikok.* 枳 Tchì, j. *Si;* 枸橘 Keôu kiŭ, j. *Koou kits;* 臭橘 Tch'eoú kiŭ, j. *Siou kits.*

28. Æsculus turbinata (Bl.); sapindaceæ (Juss.). — *Totsina ki.* 七葉樹 Tsĭ yĕ choú, j. *Sitsi yŏv zjou* (Kwa wi, *Arb.* I, 21).

29. Agrimonia viscidula (Bung.); rosaceæ (Endl.). — *Kin midsoufiki, Tsoumatsoukami.* 龍牙草 Loûng yâ ts'aò, j. *Riou gue sau.*

30. Akebia clematifolia (S. et Z.); lardizabaleæ (Decais.). — *Mitsouba akebi.*

31. Akebia lobata (Decais.). — *Mitsouba akebi.*

32. Akebia quercifolia (S. et Z.).—*Akebi kadsoura.*

33. Akebia quinata (Decais.). — *Akebi, Akebi kadsoura.* 通草 T'oûng ts'aò, j. *Tsoû sau;* 木通 Mŏ t'ôung, j. *Mok tsoû* (Herbar. Itôk. 200).

34. Alnus firmà (S. et Z.); betulaceæ (Richard). — *Fari yanagui, Minebari.* 赤楊 Tch'ï yâng, j. *Seki yau.*

35. Alnus japonica (S. et Z.). — *Farino ki, Fanno ki.* 赤楊 Tch'ï yang, j. *Seki yau.*

36. Ampelopsis heterophylla (S. et Z.); ampelideæ (Kunth.). — *No boudau.* 蛇葡萄 Chê pôu t'aô, j. *Sja boudau.*

37. Ampelopsis serianiæfolia (Bung). — *Yama kagami.* 白蔹 Pĕ liên, j. *Byak ren* (Kwa wi, *Herb.* III, 16).

38. Amsonia elliptica (R. et S.); apocynaceæ (R. Brn.). — *Tsjau zi sau* (丁子草) (Herb. Itôk. 370).

39. Anandria bellidiastrum (Dec.) β lyrata; compositæ (Juss.). — *Sen bon yari.* 大丁草 Tá tîng ts'aò, j. *Daï tsjau sau.*

40. Andromeda elliptica (S. et Z.); ericaceæ (Juss.). —*Kasiosimi nedsiki.* 綟木 Lí mŏ, j. *Rei bok.*

41. Andromeda japonica (Thb.). — *Asebono ki, Asemi, Asebi.* 馬醉木 Mà tsoui mŏ, j. *Ba souï bok;* 梫木 Ts'ín mŏ, j. *Sin mok.*

42. Anemone altaica (Fisch.); ranunculaceæ (Dec.). — *Itsi gué sau.* 菟葵 Toú k'oûeï, j. *To ki.*

43. Anemone baikalensis (Turcz.). — *Guin saka-dsouki.*

44. Anemone cernua (Thb.). — *Okina gousa, Kawara zaïgo, Sjagouma zaïgo.* 白頭翁 Pĕ t'eôu ôug, j. *Fak dsau wô.*

45. Anemone dichotoma (Linn.). — *Fak san itsigué sau.*

46. Anemone hepatica (Gaertnr). — *Sou vama zaï sin, Mïsoumi sau, Youkiwari sau, Riou kiou ko za-kura.* 獐耳細辛 Tchâng eùl sí sîn, j. *Sjau zi saï sin.*

47. Anemone japonica (S. et Z.). — *Kiboune guik, Siou meï guik.* 秋芍藥 Ts'ieôu chŏ yŏ, j. *Siou sjak yak;* 秋牡丹 Ts'ieôu meoù tân, j. *Siou botan.*

48. Anemone umbrosa (Ledbr.). — *Ousi kara naki.*

49. Anemonopsis macrophylla (S. et Z.); ranunculaceæ (Dec.). — *Kousa rengué, Rengué seô ma.*

50. Antennaria margaritacea (R. Brn.); compositæ (Juss.). — *Yama foou ko.* 萩 Tsieoû, j. *Siou,* variet.

50 *bis.* Anthesteria barbata (Linn.) β var. japonica (Willd.). — *Karou kaya.* 刈萓 í î, j. *Kaï gui.*

51. Apocynum venetum (Linn.); apocynaceæ (R. Brn.). — *Basikouromoun* (des Aïnos).

52. Aquilegia burgeriana (S. et Z.); ranunculaceæ (Dec.). — *Odamaki sau.* 耬斗菜 Leoû teoù ts'aï, j. *Roou to sai* (Herbar. Itôk. 30 f).

53. Arabis hirsuta (Scop.); cruciferæ (Juss.). — *Fatazavo.* 南芥菜 Nân kiâï tsâï, j. *Nan kaï sai.*

54. Aralia canescens (S. et Z.); araliaceæ (Juss.). — *Tara, Tarano ki, Toritomarazou.* 楤木 Ts'oung mŏ, j. *Sou bok.*

55. Aralia edulis (S. et Z.). — *Oudo*, *Oudo modogui.* 獨活 Tŏ hŏ, j. *Dokou kwats*; 土當歸 T'où tâng koueï, j. *Dotôki* (Kaempfer, *Amœnit. exoticæ*, 826. Thunberg, *Plantæ obscuræ*, n° 67.) 羌活 K'iâng hŏ, j. *Kyau kwats* (M. Sukerok).

56. Aralia japonica (Thb.). — *Yatsoude no ki.* 八角金盤 Pă kiŏ kîn p'ân, j. *Fatsi kak kin bàn*; 金剛纂 Kin kang tsouân, j. *Kin gau san* (Herbar. Itôk. 358).

57. Aralia pentaphylla (Thb.). — *Oukogui.* 八角茶 Pă kiŏ tch'â, j. *Fatsi kak tsja.* (Kwa wi, *Arb.* II. 8.)

58. Ardisia crispa (Dec. fil.); myrsineæ (R. Brn.). — *Man ryau.* 硃砂根 Tchoû châ ken, j. *Sjou sja kon* (Herbar. Itôk. 518).

59. Ardisia japonica (Bl.). — *Yabou kauzi.* 紫金

牛 Tsè kìn nieoû, j. *Zi kin gyou* (Herbar. Itôk. 368).

60. Aristolochia Kaempferi (Willd.); aristolochieæ (Juss.). — *Moŭmáno souzou kousa.* 馬兜鈴 Mà teoû lîng, j. *Ba to rei.*

61. Aronia asiatica (S. et Z.); pomaceæ (Juss.). — *Zaï fouri bok, Side sakoura.* 扶移 Foû î, j. *Fou i* (Herbar. Jtôk. 217).

62. Artemisia japonica (Thb.); compositæ (Juss.). — *Otoko yomogui.* 牡蒿 Meoù haò, j. *Bokau.*

63. Arundinaria japonica (S. et Z.); gramineæ (R. Brn.). — *Me take, Kava take, Wonágo take.*

64. Asparagus falcatus (Linn. Thb.); liliaceæ (Linn.). — *Tsourou ten mon dó.* 蔓天門冬 Wán t'iên mên toûng.

65. Asparagus officinalis (Linn. Thb.). — *Kizi kakousi.* 雉子竄 Tchì tseù ts'ouán, j. *Tsi si san.*

66. Aspidistra elatior (Bl.); aspidistreæ (Endl.). 馬蘭 Mà lân, j. *Baran* (Herbar. Itôk. 33).

67. Astragalus lotoïdes (Lam.); papilionaceæ (Linn.). — *Guen gue bana.* 紫雲英 Tsè yûn yîng, j. *Si oun yeï* (Herbar. Itôk. 182).

68. Atractylodes lancea (Dec.); compositæ (Juss.).
69. Atractylodes lyrata (S. et Z.).
70. Atractylodes ovata (Dec.).
} 蒼朮 Ts'ang choŭ, jap. *San sjouts* (Herbar. Itôk. 445).

71. Atractylodes nova spec. foliis ternato pinnatifidis, petiolatis, capitulis majoribus, flor. albis. 白朮 Pĕ chŭ, j. *Byak sjouts.*

72. Aucuba japonica (Thb.); rhamneæ (Juss.). — *Ao ki, Ao ki ba.* 桃葉珊瑚 Tô yĕ sân hoû, j. *To yŏv san go* (Kwa wi, *Arb.* III, 17).

73. Barnardia japonica (R. et S.); liliaceæ (Linn.) — *Fidomaroa zoui sen, Sendaï kasa.* 綿棗兒 Miên tsào eul, j. *Men sau zi.*

74. Begonia grandis (Dryand.); begoniaceæ (R. Brn.). 秋海棠 Ts'ieoû hàï t'âng, j. *Siou kaï dau.*

75. Benthamia japonica (S. et Z.); corneæ (Dec.). — *Yama boou si.* 羊婆奶 Yâng p'ô naï, j. *Yau ba naï.*

76. Benzoin citriodorum (S. et Z.); laurineæ (Vent.) — *Ogatamano ki.*

77. Benzoin glaucum (S. et Z.); laurineæ (Vent.) — *Mouradatsi sau.*

78. Benzoin præcox (S. et Z.). — *Tevazikidsousa.*

79. Benzoin sericeum (S. et Z.). — *Kouro monzi, Kuro mozi* (de la province d'Ise); *Toriki, Torisiba* (de la province de Moutsou). 紫雲草 Tsè yûn ts'aò, j. *Si oun sau* (Herbar. Itôk. 509).

80. Benzoin Thunbergii (S. et Z.). — *Kana kougui.*

81. Benzoin trilobum (S. et Z.). — *Fata ou kon,*

Ou kon bana, Koou zin bana, Dau koou baï (Herbar. Itôk. 37).

82. Berberis japonica (S. et Z.); berberideæ (Juss.). — *Firagui nan ten.* 狗骨南天 Keoù koŭ nân t'iên, j. *Kau kots nan ten* (Herbar. Itôk. 138).

83. Berberis sinensis (Desf.)? — *Febinoborazou.* 伏牛花 Foŭ nieoû hoâ, j. *Fouk gaiou kwa.*

84. Berberis Thunbergii (Dec.). — *Megui, Toritomarazou, Kogane yen zjou.* 小蘗 Siaò pĕ, j. *Seô feki.*

85. Berchemia racemosa (S. et Z.); rhamneæ (R. Brn.). — *Kouma yanagui, Kana fouzi.* 山藤 Chân t'êng, j. *San toou* (Herbar. Itôk. 135).

86. Betula ulmifolia (S. et Z.); betulaceæ (Richard). — *Midsoume.*

87. Bidens parviflora (Willd.); compositæ (Juss.). — *Sen dan gousa, Kits'neno ya.* 鬼針草 Kouei tchîn ts'aò, j. *Ki sin sau.*

88. Bidens tripartita (Linn.) — *Tau kogui.* 狼把草 Lâng pà ts'aò, j. *Rau fa sau.*

89. Boehmeria macrophylla (Thb.); urticaceæ (Dec.). — *Yabou mawo, Oarasiro so.* 苧麻 Tchoù ma, j. *Tsjô ma*, species.

90. Boehmeria spicata (Thb.). — *Aka so.* 兎麻 Tchoù ma, j. *Tsjô ma*, species.

91. Boeninghausenia albiflora (Rchbch.); rutaceæ

(Barth.). — *Matsou gaze sau, Matsou gaërou ouda* (à Yedo), *No sèô.* 野椒 Yè tsiaô.

92. Boymia rutæcarpa (Juss.); zanthoxyllaceæ (Nees.). — *Kava fazikumi.* 吳茱萸 Oû tchoû yu, j. *Go sjou you.*

93. Breedia hirsuta (Bl.); melastomaceæ (R. Brn.). — *Fasikan, Fasikan bok* (des îles de Lieou kieou).

94. Broussonetia papyrifera (Vent.); urticaceæ (Dec.). — *Kadsino ki. Kauzo* (prononcez *Kôzo*). 楮 Tch'où, j. *Tsjo.* 花穀樹 Hôa kŏ choú, j. *Kwa kok zjou* (Kwa wi, *Arb.* III, 13).

95. Bürgeria obovata (S. et Z.); magnoliaceæ (Dec.). 木蓮花 Mŏ liên hôa, j. *Mok ren gue, Si mokren gue;* le 木蘭 Mŏ lân (j. *Mok ran*) des Chinois.

96. Bürgeria salicifolia (S. et Z.). — *Tamou siba.*

97. Bürgeria stellata (S. et Z.). — *Kobousi.* 辛夷 Sîn î; j. *Sin i* (Herbar. Itôk. 368).

98. Buxus microphylla (S. et Z.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Kousa tsougue.* 黃楊木 Hoâng yâng mŏ; j. *Wau yau mok* (Herbar. Itôk. 158).

99. Cacalia aconitifolia (Bung.); compositæ (Juss.). — *Yaboure gasa, Yaboure sougueyasa.* 兎兒傘 To'ú eûl sàn; j. *To zi san* (Herbar. Itôk. 162).

100. Cacalia delphinifolia (S. et Z.). — *Momidsi sau.*

101. Cæsalpinia japonica (S. et Z.); papilionaceæ (Linn.). — *Kobanno ki, Sarou kaki ibara, Sja kets ibara.* 雲實 Yûn chĭ; j. *Oun sits;* 檀 T'ān; j. *Tan* species.

102. Callicarpa gracilis (S. et Z.); verbenaceæ (Juss.). — *Ko mourasaki, Mi mourasaki, Tama mourasaki.* 紫珠 Tsè tchôu; j. *Si sjou;* 青舍子條 Tsîng hân tseù t'iâo.

103. Callicarpa japonica (Thb.). — *Mourasaki sikibou, Mourasaki sikimi.* 紫珠 Tsè tchôu; j. *Si sjou;* 鼠李 Choù lì, j. *Siou ri.*

104. Callicarpa mollis (S. et Z.) des îles de Lieou kieou. — *Yama mourasaki, Tama mourasaki.* 女兒茶 Niù eûl tch'â.

105. Callicarpa mollis (S. et Z.); var. *microphylla* des îles de Lieou kieou. — *Yabou mourasaki, Komegome.* 白棠子樹 Pĕ t'âng tseù choú.

106. Callistephus sinensis (Cass.); compositæ (Juss.). — *Satsouma kon guik.* 藍菊 Lân kiŭ, j. *Ran guik* (Herbar. Itôk. 55o).

107. Calystegia soldanella (R. Brn.); convolvulaceæ (R. Brn.). — *Fama firougavo.*

108. Camellia japonica (Linn.); ternstroemiaceæ (Dec.). — *Tsouba ki.* 海石榴 Hàï chĭ lieôu; j. *Kaï seki riou.*

109. Camellia japonica (Linn.). var. — *Ise tsoubaki, Bokoufan.* 石榴茶 Chĭ lieôu tchâ, j. *Sa-*

kourosa, i. e. thea (camellia) floribus puniceis. 寳珠茶 Paò tchoû tch'â, j. *Foou zjou tsja*, camellia pretiosa punicea.

110. Camellia sasanqua (Thb.). — *Sasankwa.* 山茶花 Chan tch'â hoâ, j. *San tsja kwa*, vulg. *Sa san kwa.* 茶梅花 Tch'â meî hoâ, j. *Tsja bai kwa* (Kwa wi, *Arb.* IV, 3).

111. Campanula trachelium (Linn.); campanulaceæ (Dec.). — *Tsourigane sau, Fotarou foukouro, Tsjau tsiou bana.*

112. Campanumoea lanceolata (S. et Z.); campanulaceæ (Dec.). — *Tsourou nin zin.* 羊乳沙參 Yâng joù châ sîn, j. *Yau niou sja zin.* (Herbar. Itôk. 123).

113. Camphora officinarum (Bauh.); laurineæ (Vent.). — *Kousoŭ, Kousoŭno ki.* 樟 Tchâng, j. *Sjau.*

114. Cannabis sativa (Linn.); cannabineæ (Endl.). — *Asa.* 大麻 Tá mâ, j. *Daïma.*

115. Capsella bursa pastoris (Mœnch.); cruciferæ (Juss.). — *Nadsoŭna.* 薺菜 Tsì tsaï, j. *Si saï.*

116. Caragana chamlagu (Lam.); papilionaceæ (Linn.). — *Kidatsi fak sen pi.*

117. Cardiandra alternifolia (S. et Z.); saxifrageæ (Dec.). — *Kousa gakou, Kousa adsisaï, Kousa azisaï.* 胡蝶花 Hoû t'iĕ hoâ, j. *Go tsjau kwa.*

118. Carex cæspitosa (Linn.); cyperaceæ (R. Brn.). — *Sugue, Natouko sougue.* 薹 T'aî, j. *Taï* (Herbar. Itôk. 405).

119. Carex vulpina (Linn.). — *Iwa sougue.* 石三稜 Chĭ sân lîng, j. *Seki san ryau.*

120. Carpesium divaricatum (S. et Z.); compositæ (Juss.). — *Gahkoubi sau.* 狗兒菜 Keoù eûl ts'âï, j. *Koou zi saï.*

121. Carpesium thunbergianum (S. et Z.). — *Inosiri gousa, Yabou tabako.* 天名精 T'iên mîng tsîng, j. *Ten meï seï.*

122. Carthamus tinctorius (Linn.); compositæ (Juss.). —*Benino bana, Kouren aï.* 紅花菜 Hoûng hoâ ts'âï, j. *Koou kwa saï;* 紅藍花 Hoûng lân hoâ, j. *Koou ran kwa.*

123. Catalpa Kæmpferi (S. et Z.); bignoniaceæ (R. Brn.). — *Fisagui; Ki sdsague, Kaboutekoboura, (Faboutekobra), Raï den gairi.* 楸 Ts'ieôu, j. *Siou (*Kwa wi, *Arb.* I, 24).

124. Celastrus orixa (S. et Z.), celastrineæ (R. Brn.). — *Kokousagui.* 常山 Tch'âng chân, j. *Tsjau san,* nom de la racine; 蜀漆 Chŭ tsĭ, j. *Sjok sits,* nom des feuilles.

125. Celosia cristata (Linn.); amarantaceæ (R. Brn.). — *Keï toou.* 雞冠 K'î kouân, j. *Keï kwan* (Herbar. Itôk. 522).

126. Celosia margaritacea (Linn.). — *No guei toou.* 青葙 Tsîng siâng, j. *Seï sjau.*

127. Celtis muku (S. et Z.); celtideæ (Endl.). — *Moukouno ki, Me moukou.* 樸樹 P'ŏ choú, j. *Fok sjou.*

128. Celtis Willdenowiana (R. et S.). — *Yeno ki.* 朴樹 P'ŏ choú, j. *Fok sjou* (Herbar. Itôk. 601).

129. Cephalotaxus drupacea (S. et Z.); taxineæ (Richard). — *Inu kaja.* 粗榧 Ts'ôu feì, j. *So fi.*

130. Ceraseides apetala (S. et Z.); amygdaleæ (Juss.). — *Mame zakoura.*

131. Cercidiphyllum japonicum (S. et Z.); incertæ sedis. *Katsoura.* 桂 Kouêi, j. *Keï* (Herbar. Itôk. 89).

132. Cercis chinensis (Bunge); papilionaceæ (Linn.). *Fana souvau.* 紫荆 Tsè kîng, j. *Si gueï.*

133. Chelidonium japonicum (Thb.); papaveraceæ (Juss.).

Chelidonium uniflorum (S. et Z.). — *Kousa yamabouki, Yamabouki sau.*

134. Chelidonium majus (Linn.). — *Kousano wau, Kousano oou,* la reine des herbes. 白屈菜 Pĕ k'iŏu tsáï, j. *Fak kouts saï.*

135. Chenopodium album (Linn.); chenopodeæ (Bartl.). — *Siro za, Siro akasa.* 灰藋 Hoeî t'iaó, Hoeî tiĕ, j. *Kwaï teó* (Herb. Itôk. 202).

136. CHIMONANTHUS fragrans (Lindl.); calycantheæ (Lindl.). — *Rau baï*, *Rô baï*. (蠟梅 Lă meï (prunus floribus colore cereo); j. *Ran moume*, *Kara moume* (prunus chinensis); *Nankin moume*. 九英梅 Kieòu yîng meî, j. *Kiou yeï baï*, prunus novem petalis (Kwa wi, *Arb.* III, 7).

137. CHLORANTHUS brachystachya (Bl.); chloranthеæ (R. Brn.). — *Sen ryau*. 珊瑚 San hoû, j. *San ko*.

138. CHLORANTHUS inconspicuus (Swrtz.). — *Tsja ran*. 茶蘭 Tch'â lan, j. *Tsja ran*; 金粟蘭 Kîn sŏ lân, j. *Kin sok ran* (Kwa wi, *Herb.* IV, 4).

139. CHLORANTHUS monostachyus (R. Brn.). — *Foûtari sidsoûka*, *Nin zin tsouka*. 及已 Kĭ ì, j. *Kiŏa i*.

140. CHLORANTHUS serratus (R. et S.). — *Foûtari sidsoûka*. 及已 Kĭ ì, j. *Kiŏu i* (Kwa wi, *Herb.* I, 6).

141. CINNAMOMUM Loureiri (Nees.); laurineæ (Vent.). — *Nik keï*. 肉桂 Jŏ koueî; 桂樹 Kouêi choú (Loureiro); 梫 Tsîn, Ts'in, j. *Sin*. Habitat in Cambodja, Kouang toung, et propе Nanking, inde in Japoniam allatum (1716-1736), ubi in hortis colitur. (Kwa wi, *Arb.* II, 25).

142. CINNAMOMUM pedunculatum (Nees.). — *Yabou*

nikkei. 天竺桂 T'ien tchoŭ kouëi, j. *Ten tsik keï*, i. e. cinnamomum indicum (Herb. Itôk. 175).

143. Circæa mollis (S. et Z.); œnothereæ (Endl.). — *Tani tade*, *Midsou tama sau* (Herbar. Itôk. 225).

144. Cissus Thunbergii (S. et Z.); ampelideæ (Kth.). — *Tsoŭta.* 地錦 Tí kìn, j. *Tsi kin* (Herb. Itôk. 126).

145. Citrus decumana (Linn.); aurantiaceæ (Juss.). — *Zabon*, *Zjagatara you*, citrus javanica. 朱欒 Tchôu louân, j. *Zjou ran.*

146. Citrus japonica (Thb.); var. fructu globoso. — *Kin kan.* 金柑 Kîn kân; 金橘 Kîn kiŭ, j. *Kin kits.*

147. Citrus japonica (Thb.); var. fructu elliptico. — *Nagamino kin kan.* 金棗 Kîn tsaò, j. *Kin sau.*

148. Clematis apiifolia (Dec.); ranunculaceæ (Dec.). — *Botan tsourou.* 女萎 Niù weî, j. *Nyo i* (Herbar. Itôk. 285, 427).

149. Clematis florida (Thb.). — *Kasa gourouma.* 鐵線蓮 T'iě sién liên, j. *Tessen ren.* (Herbar. Itôk. 312).

150. Clematis paniculata (Thb.). — *Taka tade.* 仙人草 *Sen nin sau;* 大蓼 Tá liaò, j. *Daï ryau* (Herbar. Itôk. 400).

151. Clematis stans (S. et Z.). — *Awa boukou*, *Kousa botan*. — *Wakounote* (apud Aïnos).

152. Clematis triternata (Dec.). — *Tanimotama*.

153. Clerodendron squamatum (Vahl.); verbenaceæ (Juss.). — *Tooa guiri*, *Tô guiri*, *Fi guiri*. 赬桐 Tch'îng t'oûng, j. *Teï tooa* (Kwa wi, *Arb*. II, 10).

154. Clerodendron trichotomum (Thb.). — *Kousa gui*. 臭梧桐 Tch'eoú oû t'oûng, j. *Siou go tooa*; 海州常山 Haï tcheou tch'âng chân, j. *Kaï sjou zjau san*.

155. Clethra barbinervis (S. et Z.); ericaceæ (R. Brn.). — *Ryau bou*. 山茶科 Chân tch'â k'ô, j. *San tsja ko* (Herbar. Itôk. 64).

156. Cleyera japonica (Thb.); ternstroemiaceæ (Dec.). — *Saka ki*. 楊桐 Yâng t'oûng, j. *Yau tooa* (Herbar Itôk. 216).

157. Cocculus japonicus (Dec.); menispermaceæ (Dec.). — *Kaumori tsoŭta*, *Kaumori kadsoura*. 漢防已 Hán fâng ì, j. *Kan booa i*.

158. Cocculus Thunbergii (Dec.). — *Ao tsoudsoura*, *Tsoudsoura foudsi*. 木防已 Mŏ fâng ì, j. *Mok booa i*.

158*. Coix lacryma (Linn.); gramineæ (Lindl.). — *Dsoudsoudama*, *Dsouzidama*. 薏苡 Yĭ ì, j. *Yok i*.

159. Conandron ramondioides (S. et Z.); gesneraceæ (R. Brn.). — *Iwana* i. e. olus rupestre.

160. Coptis anemonæfolia (S. et Z.); ranunculaceæ (Dec.). — 黃 連 Hoâng liên, j. *Waa ren*, vulg. *Óren*.

161. Coptis apiifolia (Sieb. in Herbar. Lugd. Bat.). — 滴 膽 芝 Tĭ tàn tchî, j. *Teki tan si*.

162. Coptis aspleniifolia (Salisb.). — *Nikkwaa wau ren*.

163. Coptis chrysanthemifolia (Sieb. in Herbar. Lugd. Bat.). — *Gikbano wau ren*.

164. Coptis trifolia (Salisb.). — *Mitsouba wau ren*.

165. Corchoropsis crenata (S. et Z.); tiliaceæ (Juss.). — *Karasoüno goma*.

166. Cornus alba (Thb.); corneæ (Dec.). — *Mitsougui*. 女 眞 Niù tchîn, j. *Zjo sin*.

167. Cornus officinalis (S. et Z.) — 山 茱 萸 Chân tchôu yu, j. *San sjou you;* 石 棗 Chĭ tsaò, j. *Seki sau* (Kwa wi, *Arb.* I, 5).

168. Corydalis ambigua (Cham. et Schl.); papaveraceæ (Juss.) — 延 胡 索 Yên hoû sŏ, j. *Yen go sak* (Kwa wi, *Herb.* II, 8).

169. Corydalis decumbens (Pers.). — *Fosobano yen go sak*.

170. Corydalis heterocarpa (S. et Z.). — *Kikeman sau, Fitokove yobori, Wau kin.* 菫 葉 鉤 吻 Kìn yĕ keôu wên, j. *Kin yĕu kooa boan* (Herbar. Itôk. 556).

171. Corydalis incisa (Pers.), var. chinensis. —

Mourasaki kemian sau. 紫堇 Tsè kin, j. *Si kin.*

172. Corylopsis pauciflora (S. et Z.); hamamelideæ (R. Brn.). — *Tosa midsouki, Siro moura* (Herb. Itôk. 55).

173. Corylopsis spicata (S. et Z.). — *Ao momi.*

174. Corylus heterophylla (Fisch.); cupuliferæ (Richard). — *Fazibami.* 榛。業 Tsin, j. *Sin.*

175. Corylus sieboldianus (Bl.). — *Tsouno fazibami.*

176. Cratægus cuneata (S. et Z.); pomaceæ (Juss.). — *San za si.* 山樝 Chân tsâ, j. *San sa;* 山樝子 Chân tsâ tseu, j. *San za si;* 山查子 Chân tchâ tseù, j. *San za si;* 棣樝子 Tsè tsâ tseù, j. *Si za si* (Kwa wi, *Arb.* II, 18).

177. Cratægus pinnatifida (Bunge). — *Oho san zasi.* 羊杭子 Yâng kieôu tseù, j. *Yan kiou si* (Kwa wi, *Arb.* III, 1).

178. Crawfurdia japonica (S. et Z.); gentianeæ (Juss.). — *Tsourou rin doou.* 蔓生龍膽 Wán sêng lôung tàn (Herbar. Itôk. 120).

179. Crotalaria eriantha (S. et Z.); papilionaceæ (Linn.). — *Tanouki mame, Neko mame* (Herb. Itôk. 173).

180. Croton siraki (S. et Z.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Sira ki, Kokoudono kwan.* Certains botanistes japonais prennent cet arbre pour le

婆羅勒 Pô lô lĕ des Chinois (Kwa wi, *Arb.* III, 15).

181. Cryptomeria japonica (S. et Z.); taxineæ (Richard). — *Sougui.* 杉 Sān, j. *San.*

182. Cucurbita citrullus (Linn.); cucurbitaceæ (Juss.). — *Soui kwa.* 西瓜 Sī kouâ.

183. Cunninghamia sinensis (R. Brn.); abietineæ (Richard). — *Riou kiou momi*, Abies des îles de Lieôu kieou; *Kau yau san*, pron. *kôyô san.*

184. Cuscuta major (Bauh.); convolvulaceæ (R. Brn.). — *Nenasi kadsoura, kadsoura* radicans. *Ousino soou men.* 菟絲子 T'oû ssê tseù, j. *To zi si* (exclus. synon. Thunbergii).

185. Cycas revoluta (Thb.); cycadèæ (R. Brn.). — *Sodets.* 鳳尾蕉 Fôung weì tsiaô, j. *Foou bi seô;* 鐵蕉 T'iĕ tsiaô, j. *Tets seô;* 無漏子 Woû leou tseù, nom des fruits.

186. Cydonia japonica (Pers.), pomaceæ (Juss.). — *Boke, Kai dau boke.* 木瓜 Mŏ kouâ.

187. Cydonia vulgaris (Pers.); a Lusitanis in Japoniam allata. — *Maroumerou* (en Portug. *Marmelo*). 榲桲 Wŏu pŏu, Wen pŏu, j. *Ok bots* (Kwa wi, *Arb.* II, 24).

188. Cyperus iria (Linn.); cyperaceæ (R. Brn.). — *Kaya tsouri gousa.* 莎草 So ts'aò, j. *Sa sau.*

189. Cyperus rotundus (Linn.). — *Sitsidoou.* 香

附子 Hiâng foú tseù, j. *Kau bou si;* 莶芏 Kiâng t'où, j. *Kau to.*

190. Damnacanthus indicus (Gaertn.); rubiaceæ (Juss.). — *Aridôsi, Kotoritomarazou.* 虎刺 Hoù ts'é, j. *Go si.*

191. Damnacanthus major (S. et Z.); *Aridôsi.* 虎刺 Hoù ts'é, j. *Go si* (Herbar. Itôk. 512).

192. Daphne genkwa (S. et Z.); daphnoideæ (Cass.). — *Guen kwa.* 芫花 Youên hoâ, j. *Si guen zi, Foudsi modoki, Tsjau zi kadsoura;* 魚毒 Yû t'oŭ, j. *Gyo dok.*

193. Daphne odora (Linn.). — *Tsin tsjau ke.* 沈丁花 Tch'în tîng hôa; 瑞香 Souí hiâng, j. *Zoaï kau;* 千里香 Ts'ïên lì hiâng, j. *Sen ri kau.*

194. Daphnidium lancifolium (S. et Z.); laurineæ (Vent.). — *Kagano ki.* 六駮 Lŏ pŏ, j. *Rik fak.*

195. Daphnidium myrrha (Nees.). — 烏藥 Ou yŏ, (j. *Ou yak,* de la Chine). 矮脚樟 Yaï kiŏ tchâng, j. *Waï kyak sjau.*

196. Daphnidium strychnifolium (S. et Z.). — 烏藥 Oû yŏ, j. *Ou yak.*

197. Datura alba (Nees.); solanaceæ (Juss.). — *Mandara gue.* 曼陀羅花 Mán t'ô lô

hoâ, j. *Kitsigavi nasoubi*, *Tsjauzen asagavo* (Herbar. Itôk. 192).

198. Datura stramonium (Linn.). — *Mandara gue*, *Iga nasoubi.*

199. Dentaria pinnata (Lam.); cruciferæ (Linn.). — 崑崙草 Kouên lûn ts'aò, j. *Kon ron sau.*

200. Deutzia gracilis (S. et Z.); saxifrageæ (Dec.). — *Fime outsougui*, *Tsjauzen outsougui*, c.-à-d. *Outsougui* de la Corée.

201. Deutzia scabra (S. et Z.). — *Outsougui*, *Ouno bana*, abréviation d'*Outsouguino bana.* 洩疏 Seou sou, j. *Siou so*, *Sau so.*

202. Dianthus caryophyllus (Linn.); caryophylleæ (Juss.). — *Nadesiko*, *Yamato nadesiko.* 瞿麥 K'iú mĕ, j. *Koubak* (Herbar. Itôk. 487).

203. Dianthus japonicus (Thb.). — *Fouzi nadesiko*, *Satsouma nadesiko.*

204. Diapensia lapponica (Linn.); diapensiaceæ (Lindl.). — *Soukourok i tsjak.*

205. Dicentra pusilla (S. et Z.); papaveraceæ (Juss.). — *Goma kousa.*

206. Dictamnus fraxinellus (Pers.); rutaceæ (Juss.). — *Fakoŭ sen*, *Fakoŭ sen pi.* 白鮮皮 Pĕ sièn p'î.

207. Diervilla floribunda (S. et Z.); lonicereæ (Endl.). — *Sava outsougui*, *Beni zaki outsougui.*

208. Diervilla grandiflora (S. et Z.). — 209. Diervilla hortensis (S. et Z.). — *Fakone outsougui.* 海仙花 Haï siên hoâ, j. *Kaï sen kwa;* 錦帶花 Kín taí hoâ, j. *Kin taï kwa* (Kwa wi, *Arb.* IV, 20).

210. Diervilla versicolor (S. et Z.). — *Yama outsougui, Tani outsougui.* 楊櫨 Yâng lôu, j. *Yau ro.*

211. Diospyros kaki (Linn. fil.); ebenaceæ (R. Brn.). — *Kaki.* 柹 Chí, j. *Si;* 柹樹 Chí choú; j. *Si sjou.*

212. Disporum sessile (Don.); melanthaceæ (Endl.). — *Foou tsjak sau, Toou tsik ran.* 萬壽竹一種 Wán cheóu tchoŭ ĭ tchong, j. *Man zjou tsik* (variet.).

213. Distegocarpus carpinus (S. et Z.); cupuliferæ (Richard). — *Sava siba.*

214. Distegocarpus laxiflorus (S. et Z.). — *Aka side.*

215. Distylium racemosum (S. et Z.); hamamelideæ (R. Brn.). — *Fiyonno ki, Ki fiyonno ki.* 蚊母樹 Wen moù choú, j. *Boun bo zjou* (Herbar. Itôk. 224).

216. Draba nemorosa (S. et Z.); cruciferæ (Juss.). *Inou nadsoŭna.* 葶藶 Ting lĭ, j. *Teï reki.*

217. Dumasia truncata (S. et Z.); papilionaceæ (Linn.). — *Kitsneno sasague.* 山黑豆 Chân hĕ teoú, j. *San kok toou.*

218. Eclipta prostrata (Linn.); compositæ (Juss.). — *Sabourota*, *Taka sabourau*. 鱧腸 Lî tch'âng, j. *Rei tsjau;* 墨斗草 Mĕ teoù ts'aò, j. *Bok to sau.*

219. Edgeworthia papyrifera (S. et Z.); daphnoideæ (Cass.). — *Mitsou mata*, h. e. (arbor) trichotoma. 結香 Kiĕ hiâng, j. *Kets kau* (Kwa wi, Arb. II, 11. Thunberg. plantæ obscuræ, n° 78).

220. Elæocarpus japonicus (S. et Z.); tiliaceæ (Juss.). — *Tsougouno ki.* 膽八樹一種 Tàn pă choú, j. *Tan fatsi zjou*, species.

221. Elæocarpus photiniæfolius (Hook.). — *Tsougouno ki, Forontogarou* (Portogallo?). 膽八樹 Tàn pă choú, j. *Tan fatsi zjou.*

222. Elæococca verrucosa (Juss.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Aboŭra gairi*, *Aboŭra ki*, *Dokoŭ ye.* 罌子桐 Yîng tseù t'oung, j. *Au si toou.*

223. Eleusine caracana (Gaertnr.); gramineæ (R. Brn.) — *Oho kyak sjok*, *Sjok biye.* 龍爪稷 Lôung tchaô tsĭ, j. *Riou sau sjok.*

224. Eleusine indica (Gaertnr.). — *Tsikara gousa.*

225. Empetrum nigrum (Linn.); empetreæ (Nutt.). — *Kan kau ran.*

225 *. Erianthus japonicus (Beauv.); gramineæ (Linn.). — *Sousouki.* 芒 Mâng. (Herbar. Itôk. 627.)

226. Eriobotrya japonica (Lindl.); pomaceæ (Juss.) — *Biwa.* 枇杷 Pî pâ.

227. Erythronium dens canis (Linn.); liliaceæ (Linn.). — *Fatsou youri, Katakoyouri, Kàtakouri.* 車前葉山慈姑 Tch'ê tsiên yĕ chân ts'ê kou (Harbar. Itôk. 78).

228. Eucapnos spectabilis (S. et Z.); papaveraceæ (Juss.). — *Ke man sau, Yau rak botan.* 荷包牡丹 Hô paô meoù tân, j. *Ka bau bo tan* (Kwa wi, *Herb.* IV, 12).

229. Euptelea polyandra (S. et Z.); ulmaceæ (Endl.). — *Fousa zakoura, Tani kouva* (Herbar. Itôk. 112).

230. Eurya japonica (Thb.); ternstroemiacæ (Dec.). — *Fisakaki, Sira sjako.* 柃 Lîng, j. *Rei* (Herbar. Itôk. 238).

231. Eurya litoralis (S. et Z.). — *Fama fisakaki.*

232. Euryale ferox (Salisb.); nymphæaceæ (Salisb.). — *Midsou bouki,* h. e. Tussilago aquatica; *Oni basou,* i. e. Nelumbium diaboli. 芡 Kièn. 雞頭 K'î t'eôu.

233. Euscaphys staphylæoides (S. et Z.); staphylæaceæ (Bartl.). — *Gon zouï, Kitsneno tsjaboukouro.* 大眼桐 Tá yèn t'oûng, j. *Daï gan toou.* 檮 Tch'û, j. *Tsjo.*

234. Evonymus japonicus (Thb.); celastrineæ (R. Brn.). — *Masa ki, Tera tsoubaki.* 杜仲

一種 Toŭ tchoúng, j. *To tsjou*, species (Herbar. Itôk. 359).

235. Evonymus thunbergianus (Bl.). — *Nisiki gui. Yavadsou nisiki gui.* 衛矛 Weïmeôu (Herbar. Itôk. 46).

236. Fagus pumila (Bl.); cupuliferæ (Richard). — *Bouna, Bounano ki, Bounano gairi.* 橅 Moû.

236 *b*. Festuca Thunbergii (Kth.); gramineæ (Linn.). — *Nezoumino wo.*

237. Ficus carica (1) (Linn.); moreæ (Endl.). — *Itsi zjouk*, vulg. *Itsizik.* (一熟 Yĭ choŭ); *Tau kaki* (唐柹 Tâng chí); *Sen taû* (仙桃) 無花果 Wôu hôa kò (Kwa wi, *Arb.* IV, 7).

238. Ficus japonica (Bl.). — *Motsou kau bok, Mokkô bok.* 天仙果 Tʻiên siên kò, j. *Ten sen kwa.*

239. Ficus pumila (Bl.). — *Itabi kadsoura, Ki fatsisou, Fime itabi.* 薜荔 Pĭ lî, j. *Fi reï;* 木蓮 Mŏ liên, j. *Mokoŭ ren, Mokren;* 木饅頭 Mŏ mouân tʻeôu; j. *Mok man toou.*

240. Ficus pyrifolia (Burm.). — *Akau*, pron. *Akô. Tsin kau bok.* 榕樹 Yoûng choú, j. *Yoou zjou.*

241. Ficus stipulata (Thb.). Les échantillons de cette espèce conservés dans l'herbier portent les mêmes noms japonais et chinois que *Ficus*

pumila (Bl.), et elle ne paraît être qu'un drageon de *Ficus pamila* (Schlt.).

242. Fimbristylis æstivalis (Vahl.); cyperaceæ (R. Brn.). — *Ama ne.*

243. Fimbristylis miliacea (Vahl.). — *Fideri ko* (Herbar. Itôk. 606).

244. Forsythia suspensa (Vahl.); oleaceæ (Endl.). —*Itatsi gousa, Ren gyau.* (連翹 Liên k'iao du Japon, autre que celui de la Chine) (Kwa wi, *Arb.* III, 23.)

245. Fraxinus longicuspis (S. et Z.); oleaceæ (Endl.). — *Ao tonerikonoki.* 秦。秦皮樹 Tsîn, j. *Sin;* Tsîn p'î choú, j. *Sin bi zjou.*

246. Fritillaria camtschatcensis (Gawl.); liliaceæ (Juss.). — *Kouro youri.* 黑百合 Hĕ pĕ hŏ, j. *Kok byak gŏ.* Cette espèce ne croît que dans les montagnes du Japon septentrional.

247. Galium strigosum (Thb.); rubiaceæ (Juss.). — *Yaye mougoura* 豬殃殃 Tchoû yâng yâng, j. *Tsjo waû waû.*

248. Galoa trinervis (Korth.); menispermaceæ (Dec.). — *Kau sjou ou yak.*

249. Gardenia floribunda (Linn.); rubiaceæ (Juss.). — *Koutsinasi.* 梔子 Tchî tseù, j. *Si si;* 黃梔子 Hoâng tchî tseù (des jardins de Ning po); 白玉花 Pĕ yŭ hŏa, j. *Fak gyok kwa* (Kwa wi, *Arb.* IV, 22).

250. Gardenia radicans (Thb.). — *Ko koutsinasi.* 水梔花 Chouì tchî hoâ, j. *Souï si kwa.*

251. Gentiana Thunbergii (Griesb.); gentianeæ (Juss.). — *Foude sau, Farou rin dau.* 石龍膽 Chĭ lôung tàn, j. *Seki riou dan* (Herbar. Itôk. 184).

252. Geranium Thunbergii (S. et Z.); geraniaceæ (Dec.). — *Tatsimatsi kousa, Kenno seo ko.* 牛扁 Nieôu piên, j. *Gaiou fen;* 牻牛兒苗 Mâng nieôu êul miaô.

253. Glaucidium palmatum (S. et Z.); ranunculaceæ (Dec.). — *Sirane awavi,* de l'île de Yezo.

254. Glochidion obovatum (S. et Z.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Kankonoki.*

255. Glycine soja (S. et Z.); papilionaceæ (Linn.). — *No mame.*

256. Gnaphalium confusum (Dec.); compositæ (Juss.). — *Favako gousa, Go gyau, Toou go.* 鼠麴草 Choù k'ioŭ ts'aò, j. *Siou guik sau* (Herbar. Itôk. 25).

257. Gomphrena globosa (Linn.), amaranthaceæ (R. Br.). — 千日紅 Ts'iên jĭ hôung, j. *Sen nitsi sau* (!) (Herbar. Itôk. 622).

258. Gongronema (?) Finlaysonii (Wall.); asclepiadeæ (Juss.). — *Ikema.* 牛皮消 Nieôu p'î siâo, j. *Guiou fi sjau.*

259. Gossypium herbaceum (Linn.); Goss. siamense (Fisch.)?; malvaceæ (Juss.). — *Wata, Wa-*

tano ki, *Kousa wata*, vulg. *Ki wata.* 綿花 Miên hoâ, j. *Men kwa;* 草綿 Ts'aò miên, j. *Sau men.*

260. Haloragis micrantha (R. Brn.); halorageæ (R. Brn.). —*Arinotoou*, *Nomitori gousa*, *Finano kanzasi.*

261. Hamamelis japonica (S. et Z.); hamamelideæ (R. Brn.). — *Moume zouye*, *Man sak.*

262. Hedera helix (Linn.); araliaceæ (Juss.). — *Fouyou tsoüta*, *Ki tsoüta*, et var. *Momidsi tsoüta.* 常春藤 Tch'âng tch'ûn t'êng, j. *Tsjau sjoun toou.*

263. Helianthus annuus β pumilus (Pers.); compositæ (Juss.). — *Nitsi rin sau.* 向日葵 Hiáng jĭ k'oueî.

264. Helwingia ruscifolia (Willd.); helwingiaceæ (Dec.). — *Fana ikada*, *Tedsoudsou* (de la province de Mino), *Mamatsouko* (de la province de Sinano).

265. Hibiscus hamabo (S. et Z.); malvaceæ (Juss.). —*Fama boou*, *Fama bau.* 黃槿 Hoâng kìn, j. *Wau kin*, i. e. hibiscus luteus. 金木蘭 Kîn mŏ lân, j. *Kin mok ran*, i. e. magnolia aurea. C'est un arbre de Foŭ tcheou fou, en Chine, qui a été importé au Japon (Kwa wi, *Arb.* IV, 24).

266. Hibiscus mutabilis (Linn.). — 芙蓉 Foû yôung, j. *Fou yoou.*

267. Hibiscus rosa sinensis (Linn.). — 照殿紅 Tchaó t'iên houng, j. *Seo denkoou;* 佛桑花 Foŭ sâng hoâ, j. *Bouts sau ke;* 扶桑花 Foû sâng hoâ (Kwa wi, *Arb.* I, 23). Cette espèce d'hibiscus, originaire des pays méridionaux, n'a été introduite au Japon que dans les temps modernes.

268. Hibiscus syriacus (Linn.). — *Moukougue,* olim: *Asa gavo.* 木槿 Mŏ kìn, j. *Mok kin.* 蕣英 Choún yîng (Herbar. Itôk. 495).

269. Hisingera japonica (S. et Z.); bixaceæ (Lindl.). — *Kousoudoigue, Sono igue* (Thb. plant. obsc. 31).

270. Hoteia japonica (Morr. et Decaisn.); saxifrageæ (Dec.). — *Awamori sau, Awamori sjau ma.*

271. Hoteia Thunbergii (S. et Z.). — 落新婦 Lŏ sîn foú, j. *Rak sin foa* (Herbar. Itôk. 541).

272. Hovenia dulcis (Thb.); rhamneæ (Juss.). — *Ken pono nasi, Ken po nasi,* proprement *Ken bok nasi,* c.-à-d. la poire de l'arbre des savants. 枳椇 Tchì kiù, j. *Si kou* (Kwa wi, *Arb.* III, 21).

273. Houttuynia cordata (Thb.); saurureæ (Richard). — *Dokoŭ dami.* 蕺菜 Tsĭ tsaí, j. *Siv saï* (Herbar. Itôk. 54).

274. Humulus japonicus (S. et Z.); cannabineæ (Endl.). — *Mogoura*, vulg. *Mougoura*, *Kana mougoura*, *Nana mougoura*. 葎草 Liŭ ts'aò, j. *Rits sau* (Herbar. Itôk. 491).

275. Humulus lupulus (Linn.). — *Kara fana sau*, *Karà kousa*, *Kana mougoura*. 葎草一種 Lioŭ ts'aò species.

276. Hydrangea acuminata (S. et Z.); saxifrageæ (Dec.). — *Ama tsja* (Thea dulcis). 土常山 T'ù tch'âng chân, j. *Do dsjau san*.

277. Hydrangea azisai (S. et Z.). — *Azisaï*. 聚八仙 Tsiú pă siên, j. *Siou fats sen*.

278. Hydrangea Belzonii (S. et Z.). — *Oho azisaï*.

279. Hydrangea hirta (S. et Z.). — *Yama azisaï* (Herbar. Itôk. 174).

280. Hydrangea japonica (S. et Z.). — *Tsourou demari*.

281. Hydrangea involucrata (S. et Z.). — *Kin ga sau*, *Sawa fouki*.

282. Hydrangea paniculata (S. et Z.). — *Norino ki*, *Nori outsougui*, *Tororono ki*, *Ki tororo*, *Nibe*, *Minadsoukibana*.

283 Hydrangea stellata (S. et Z.). — *Sitsi dan kwa*.

284. Hydrangea Thunbergii. — *Ama tsja*. 土常山 T'òu tch'âng chân, j. *Dò dsjau san*.

285. Hydrangea virens (S. et Z.). — *Yama doou sin*, *Gakou outsougui*.

286. Hydrocotyle asiatica (Linn.); umbelliferæ

(Juss.).—*Tsoubo gousa.* 積雪草 Tsĭ siouĕ ts'aò (Herbar. Itôk. 483).

287. Hypericum japonicum (Thb.); hypericineæ (Desv.). — *Fime otoguiri sau* 小連翹一種 Siaò liên k'iâo, j. *Seo ren geô*, variet.

288. Hypericum patulum (Thb.). — 金絲梅 Kîn ssê meî, j. *Kin si baï*

289. Hypericum salicifolium (S. et Z.). — *Bi yau yanagui*, i. e. salix speciosa. 金絲桃 Kîn ssê t'aô, j. *Kin si tau;* 姚金孃 Tiaô kîn jâng, j. *Teô kin seô* (Kwa wi, *Arb.* III, 19).

290. Iasminum sambac. (Ait.); iasmineæ (R. Brn.). —*Sambak.* 三白 Sân-pĕ, i. e. (arbor) floribus albis ternis; 茉莉 Mŏ li, j. *Mŏr ri*, *Mŏts ri;* 揞麝 Ngán chê, j. *An zja.* Le mŏ-li que l'on cultive généralement au Japon y a été importé des parties méridionales de la Chine. (Voy. Kwa wi, *Arb.* III, 6.)

291. Ilex latifolia (Thb.); ilicineæ (Brong.). 多羅葉 Tô lô yê, j. *Tara yev*, *Tara yov.*

292. Illicium religiosum (S. et Z.); magnoliaceæ (Dec.). — *Sĭkimi.* 莽草 Màng ts'ào, j. *Mau sau* (Herbar. Itôk. 235).

293. Impatiens balsamina (Thb.); balsamineæ (Richard). — 鳳仙花 Foûng siên hoâ, j.

Foou sen kwa; Obsol. *Tsouma ne, Tsouma kouren aï;* 染指草 Jèn tchì ts'aò (Herb. Itôk. 428).

294. Impatiens nolitangere (Linn.). — *Forakabi sau.*

295. Inula japonica (Thb.); compositæ (Juss.). — *O gourouma, No gourouma, Kits'neno tabako.* 旋覆花 Siouên foŭ hoâ, j. *Sen fouk kwa* (Herbar. Itôk. 445).

296. Inula Helenium (Linn.). — *Oho gourouma.* 土木香 T'où mŏ hiâng.

297. Ipomæa filicaulis (Bl.); convolvulaceæ (Bartl.). — *Firou gavo, Tsjok bana* (de la prov. de Bizen). 旋花 Siouên hoâ, j. *Sen kwa.*

298. Ipomæa pes capræ (Roth). — *Outsiwano ki.*

299. Ischæmum ciliare (S. et Z.); graminea (R. Brn.). — *Ousino sitsoubeï.*

300. Ischæmum distachyum (S. et Z.) — *Ba ren, Kamono fasi.*

301. Isolobus radicans (Dec.); campanulaceæ (Dec.). — *Fatake mousiro, Kara kousa, Koamade gousa.* 半邊蓮 Pouán piên liên, j. *Fan ben ren* (Herbar. Itôk. 26).

302. Isopyrum japonicum (S. et Z.); ranunculaceæ (Dec.). — *Fime ouzou, Tsin tsin bana* (Herb. Itôk. 247).

303. Juncus effusus (Linn.); juncaceæ (Endl.). — 燈心草 Teng sîn ts'aò, j. *Toou sin sau*

(Herbar. Itôk. 413); 蓆 草 Sĭ ts'aò, j. *Seki sau;* 莞 Hoân, j. *Kwan*, *Oho wi*, *Tsoukoumo.*

304. Juniperus chinensis (Linn.); cupressineæ (Richard).—*Favi byak sin*, vulg. *Faï byak sin*, i. e. juniperus procumbens. 檜 柏 Koueí pĕ, j. *Kwaï bak.*

305. Juniperus procumbens (S. et Z.) — *Yawara sougui.* 温 杉 Wên sân, j. *Oun san. Aya sougui* (?); 塔 杉 T'ă sân, j. *Toou san.*

306. Juniperus rigida (S. et Z.). — *Nezou mouro.* 杜 松 T'oú soûng, j. *To sjau.*

307. Justicia crinita (Thb.); acanthaceæ (R. Brn.). — *Fato kousa.* 大 青 Tá ts'ing, j. *Dai seï.*

308. Justicia japonica (Thb.).—*Kaya na*, *Kits'neno mago.*

309. Kadsura japonica (Dec.); schizandraceæ (Bl.) —*Sane kadsoura; Bi nan sau.* 南 五 味 子 Nân où weí tseù, j. *Nan go mi si*; 六 亭 剤 Lŏ tîng tsê, j. *Rok teï zaï* (Kwa wi, *Arb.* II 25).

310. Kerria japonica (Dec.); rosaceæ (Endl.). — *Yama bouki.* 棣 棠 花 Tí t'âng hoâ, j. *T[illegible] toou kwa.*

311. Koelreuteria paniculata (Laxm.); sapindaceæ (Juss.) — 欒 木 Louân mŏ, j. *Ran bo[illegible]* 欒 樹 Louân choú, j. *Ran zjou*, *Bo d[illegible]*

zjou; 菩提樹 P'oû t'î choû, sanscr. *Bô-dhitarou* (sæpius *Bôdhidrouma*, *Bôdhivrĭkcha*), arbor sapientiæ (Kwa wi, *Arb.* IV, 21).

311*. Kylinga monocephala (Thb.); cyperaceæ. — *Fime kougou* (Herbar. Itôk. 608).

312. Lablab cultratus (Dec.); papilionaceæ (Linn.). — *Avouï mame, Awoï mame, Komon mame.*

313. Lagerstrœmia indica (Linn.); lythrarieæ (Juss.). — *Sarou souberi.* 怕痒樹 P'á yâng choú; 百日紅 Pĕ jĭ hoûng, *Byak zits koou.*

314. Lamium amplexicaule (Linn.); labiatæ (Juss.). — *Fotokeno za* (le siége du Bouddha); *Foto-keno tsouzi.* 元寶草 Youên paò ts'aò, j. *Guen boou sau* (Herbar. Itôk. 429).

315. Lamium barbatum (S. et Z.). — *Odoriko sau.* 川續斷 Tch'ouên soŭ touán, j. *Sen sok dan* (Herbar. Itôk. 73).

316. Lespedeza argyracea (S. et Z.); papilionaceæ (Linn.). — *Medovagui.* 鐵掃帚 T'iĕ saó tcheoú, j. *Tets sau seo* (Herbar. Itôk. 576).

317. Lespedeza striata (Hook et Arnt.). — *Yavadsou sau.* 雞眼草 Kî yèn ts'aò, j. *Keï gan sau* (Herbar. Itôk. 514).

318. Ligularia Kæmpferi (S. et Z.); compositæ (Juss.). — *Tsoŭwa bouki.* 土衡 T'où hêng, j. *To kau;* 馬蹄香 Mà tî hiâng, j. *Ba teï kau.*

319. Ligustrum japonicum (Thb.); oleaceæ (Endl.) — *Tama tsoubaki, Tani watasi, Yego; Nezoumi motsi*, à Myako. 女貞 Niù tchîng, j. *Zjo teï.*

320. Ligustrum Ibota (S. et Z.). — *Ibota, Ibotano ki, Nezoumi motsi.* 水蠟樹 Chouì lă choú, j. *Souï roou zjou* (Herbar. Itôk. 23).

321. Ligustrum obtusifolium (S. et Z.). — 322. Ligustrum ovalifolium (Hasskrl.). — *Iwa ki.* 女貞一種 Niù tchîng varietas.

323. Lilium callosum (Thb.); liliaceæ (Linn.). — j. *Fime youri*, 2 *Ki fimeyouri*, variet.

324. Lilium cordifolium (S. et Z.). — *Ouba youri, Kawa youri, Sikagakoure youri.* — 蕎麥葉貝母 Kiaô mĕ yĕ peí moù, j. *Kyau bak yev baï mo* (Herbar. Itôk. 344).

325. Lilium japonicum (S. et Z.). — *Tametomo youri, Riyau ri youri.* 天香百合 Tiên hiâng pĕ hŏ, j. *Ten kau byak koou* (Herbar. Itôk. 575).

326. Lilium longiflorum (Thb.). — *Siro youri, Riou kiou youri.* 麝香百合 Chê hiâng pĕ hŏ, j. *Sja kau byak koou.*

327. Lilium speciosum (Thb.). — *Kanoko youri.*

328. Lilium tigrinum (Gawl.). — *Oni youri.* 卷丹 Kiouĕn tân, j. *Ken tan.*

329. Limnanthemum peltatum (Griesb.); gentianeæ

(Juss.). — *Zjoun saï, Nounava.* 蓴菜 Chûn tsãï, j. *Zjoun saï* (Herbar. Itôk. 590).

330. Litsæa glauca (Sieb.); laurineæ (Vent.). — *Yaboa nikkeï, Siro damo.* 天竺桂一種 T'iên tchoŭ koueî, species.

331. Litsæa foliosa (Nees.). — *Inou gasi.*

332. Lonicera japonica (Thb.); lonicereæ (Endl.). — *Soui kadsoura.* 忍冬 Jìn toûng, j. *Nin doou* (Herbar. Itôk. 262).

333. Loranthus Iodoniki (Sieb.); loranthaceæ (Lindl.). — *Yadori ki*, i. e. parasita arbuscula (non *Yodoniki*); *Torimotsi kadsoura*, i. e. *kadsoura* viscum ferens.

334. Luzula campestris (Linn.); juncaceæ (Endl.). — *Souzoumeno fiye.* 地楊梅 Tí yâng meî, j. *Tsi yau baï* (Herbar. Itôk. 269).

335. Lychnis grandiflora (Jaq.); caryophylleæ (Dec.). — *Gan pi.* (眼皮花 Yèn p'î hoâ;) 剪夏羅 Tsièn hiá lô, j. *Sen ke ra.*

336. Lychnis senno (S. et Z.); caryophylleæ (Dec.). — *Sen noou ke.* (仙翁花 Siên ong hoâ); 剪秋羅 Tsiên ts'ieôu lo, j. *Sen siou ra* (Herbar. Itôk. 461).

337. Lycium chinense (Bl.); solaneæ (Juss.). — *Kouko, Noumi gousouri.* 杞 K'ì; 枸杞 Keôu k'ì, j. *Kau ki.*

338. Lysimachia clethroides (Dub.); primulaceæ (Vent.). — *Oka toranowo.* 珍珠菜 Tchîn

tchôu tsáï, j. *Tsin zjou saï* (Herbar. Itôk. 444).

339. Lysimachia japonica (Thb.). — *Ko nasoubi.* 黃花繁縷 Hoâng hoâ fân loù, j. *Wau kwa fan rou.*

340. Lysimachia leariloba (Hook.). — *Nouma toranowo, Sira fagui.* 星宿菜 Sîng sieoŭ tsáï, j. *Sei sjouk saï* (Herbar. Itôk. 443).

341. Lysimachia lubinioides (S. et Z.). — *Miyama tago boou.*

342. Lythospermum erythrorhizon (S. et Z.); asperifoliæ (Linn.). — *Mourasaki.* 紫草 Tsè ts'aò, j. *Si sau* (Kwa wi, Herb. IV, 21).

343. Lythrum salicaria (Linn.); lythrariæ (Juss.). — *Mizofagui, Mizo kake gousa, Sawa fagui.* 千屈菜 Ts'iên k'ioŭ tsaí, j. *Sen kouts saï.*

344. Machilus japonica (S. et Z.); laurineæ (Vent.). — *Ao kasi.*

345. Machilus Thunbergii (S. et Z.); laurineæ (Vent.). *Ama tsoubaki.*

346. Macleya cordata (R. Brn.); papaveraceæ (Juss.); Chelidonium foliis incisis (Thb. pl. obsc. n° 12). — *Tsjan ba guik.* 占城菊 Tchen tch'ing kioŭ (chrysanthemum regni Tsiampa), j. *Takenikousa, Datsoudo;* 博落廻花 Pŏ lŏ hoêi hoâ, j. *Fak rak kwaï kwa.*

347. Mæsa doræna (Bl.); myrsineæ (R. Brn.). —

Kasiran, *Ouba ganemotsi.* 杜蘅山 To'ú hêng chân, j. *To kei san* (Herbar. Itôk. 17).

348. Magnolia kobus (Dec.); magnoliaceæ (Dec.). — *Side kobousi*, *Foude kobousi.* 辛夷一種 Sîn î (j. *Sin i*) species flore albo pleno; 木筆 Mŏ pĭ, j. *Mok bits.*

349. Magnolia hypoleuca (S. et Z.); magnoliaceæ (Dec.). — *Foou no ki.* 淡白 T'ǎn pĕ, j. *Tan bak* (Kwa wi, *Arb.* II, 2); 浮爛羅勒 Feôu lân lô lĕ ; c'est l'arbre 厚朴 Heoú p'ŏ de 商州 Chang tcheou.

350. Malodetia asiatica (S. et Z.); apocynacéæ (R. Brn.). — *Teïka kadsoura*, *Mikan kadsoura*, *Mok man tsi go.* 絡石 Lŏ chĭ, j. *Rak seki* (Herbar. Itôk. 195).

351. Malva mauritiana (Linn.) var. β minor (Thb.); malvaceæ (Juss.). — *Fouyou avouvi* (pron. *Fouyou ôvi*), *Kan avouvi.* 冬葵 Toûng k'oueî, j. *Toou ki;* 滑葵 Hoă k'oueî, j. *Kwats ki.*

352. Marlea macrophylla (S. et Z.); alangieæ (Dec.). — *Ourino ki*, c'est-à-dire : l'arbre aux concombres, attendu que ses fleurs ont le goût de concombres confits au sel. Plusieurs botanistes japonais lui donnent le nom chinois de 大空 Tá k'ôung (Kwa wi, arb. II, 19).

353. Marlea platanifolia (S. et Z.). — *Ourino ki.*

354. Marsdenia tomentosa (Morr. et Decais); ascle-

piadeæ (Juss.). — *Ki dsjo ran*, *Fou yau ran*. 牛嬭菜 Nieôu naì tsáï (Herbar. Itôk. 219).

355. Matthiola annua (Sweet.); cruciferæ (Juss.). — *Ara sei toou*. 紫羅欄花 Tsè lò lân hoâ, j. *Si ra ran kwa*.

356. Meisteria cernua (S. et Z.); ericaceæ (R. Brn.). — *Beni doou dan*, *Yau rak tsoutsouzi*, *Yasivo tsoutsouzi*.

357. Melastoma nobatan (S. et Z.); melastomaceæ (R. Brn.). — *No botan*, de l'île de Lieôu kieôu.

358. Melia azedarach (Linn.); meliaceæ (Juss.). — *Avoutsi*, *Ovotsi* (pron. *Ôtsi*), vulg. *Sen dan*, *Sendan no ki*. 楝 Liên, j. *Ren*, 石茱萸 Chĭ tchoû yû, j. *Seki sjou you* (Kwa wi, *Arb.* IV, 22).

359. Meliosma myriantha (S. et Z.); sapindaceæ (Juss.). — *Awabouki*, *Nouka gara* (Herbar. Itôk. 68).

360. Meliosma rigida (S. et Z.). — *Yama biva*, *Iwa siravou*.

361. Melissa clinopodium (Benth.); labiatæ (Juss.). — *Kourouma bana*. 風輪菜 Fôung lûn tsáï, j. *Foû rin saï*.

362. Menispermum acutum (Thb.); menispermeæ (Dec.). — *Oho tsoudsoura foudsi*. 漢防已 Hán fâng ì, j. *Kan bau i* (Herbar. Itôk. 302).

363. Menyanthes trifoliata (Linn.); gentianeæ (Juss.). — *Midsou ga siou*, *Midsou fan gue*, *Midsou omodaka*. 睡菜 Tchouî tsáï, j. *Soaï saï*.

364. Mercurialis lejocarpa (S. et Z.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Yama aï*. 透骨草 T'eoú koŭ ts'aò, j. *Tooa kots sau* (Kwa wi, *Herb.* III, 24).

365. Metaplexis chinensis (Dec.); asclepiadeæ (Juss.). — *Gaga imo*. 蘿藦 Lô mâ, j. *Rama* (Herb. Itôk. 457), *Tonbonotsi*; 細絲藤 Sí ssê t'êng, j. *Saï si toou* (Kwa wi, *Herb.* IV, 14).

366. Microptelea parviflora (Spach.); ulmaceæ (Endl.). — *Nire*, *Aki nire*. 榆 Yû (Herbar. Itôk. 45).

367. Mimulus tenellus (Bunge); scrophularineæ (Benth.). — *Midsou fo outsoagui*.

368. Mirabilis jalapa (Linn.); nyctagineæ (Juss.). — *Osirovi*, *Osiroï*, *Osiroï bana*, *Youvoa nisiki*. 紫茉莉 Tsè mŏ li, j. *Si mŏrri*; 火炭母草 Hò t'án moù ts'aò, j. *Kwa tan bo sau* (Kwa wi, *Herb.* III).

369. Mitchella undulata (S. et Z.); rubiaceæ (Juss.). — *Tsoarou aridovosi*, *Zja goke* (Herbar. Itôk. 482).

370. Mitellopsis japonica (S. et Z.); saxifrageæ (Vent.). — *Tsjarmerou sau*.

371. Morocarpus edulis (S. et Z.); urticaceæ (Dec.). — *Yanagui itsigo*, *Tooa itsigo*.

372. Myrica rubra (S. et Z.); myriceæ (Richard). — *Bebarou* (?)

373. Myrsine neriifolia (S. et Z.); myrsineæ (R. Brn.). — *Fitsino ki* (Herbar. Itôk. *Arb.* 58).

374. Nandina domestica (Thb.); berberideæ (Dec.). — *Nan ten.* (南天), vulg.; 南天燭 Nan t'iên tchoŭ, j. *Nan ten tsjok*, la chandelle du ciel méridional, ou de l'Inde méridionale; 南燭 Nân tchoŭ; 南天竹 Nân t'iên tchoŭ, j. *Nan ten tsik.*

375. Nardosmia japonica (S. et Z.); compositæ (Juss.). — *Foukì, Foukino sioutome.* 欵冬花 K'ouàn tôung hoâ, j. *Kwan toou kwa* (Herbar. Itôk. 183).

376.* Nasturtium amphibium (Linn.); cruciferæ (Juss.). — *Inoa karasi.* 蔊菜 Hàn tsáï, j. *Kan saï.*

377. Nasturtium officinale (Linn.). — 蔊菜一種 Hàn tsaï (j. *Kan saï*) species.

378. Negundo cissifolium (S. et Z.); acerineæ (Dec.). — *Mitsoude momidsi* (Herbar. Itôk. 232).

379. Nelumbium speciosum (Willd.); nelumboneæ (Bartl.). — *Fatsisou*, vulgo *Fásou*, c'est-à-dire la guêpière. 蓮花 Liên hoâ, j. *Ren gue* (Herbar. Itôk. 420).

380. Nepeta glechoma (Benth.); labiatæ (Juss.). —

Kakidowosi. 連錢草 Liên tsiên ts'aò, j. *Ren sen sau* (Herbar. Itòk. 76).

積雪草 Tsĭ siouĕ ts'aò, j. *Seki sets sau.*

381. Nerium odorum (Soland.); apocyneæ (R. Brn.). — *Fan nen kooa* 半年紅 Pouán niên hôung; 夾竹桃 Kiă tchoŭ t'aô, j. *Kyau* (vulg. *Keô*) *tsik tau.* Cet arbre est originaire de la Chine.

382. Nicotiana chinensis (Fisch.); solaneæ (Juss.). — *Tabako.* 煙草 Yên ts'aò (Kwa wi, *Herb.* I, 19).

383. Nuphar japonica (Dec.); nymphæaceæ (Salisb.). —*Kau fone*, pron. *Kô fone.* 萍蓬草 P'îng foûng ts'aò, j. *Feï foou sau* (Herbar. Itôk. 333).

384. Olea aquifolium (S. et Z.); oleaceæ (Endl.). — *Firagui*, *Oníno metsouki.* 狗骨 Keoù koŭ, j. *Kou kots* (Herbar. Itôk. 615).

385. Ophelia bimaculata (S. et Z.); gentianeæ (Juss.). — *Fotarou sau*, *Marouba saïko.* 南柴胡 Nân tch'âï hôu, j. *Nan saï ko;* 獐牙菜 Tchâng yâ tsáï, j. *Sjau ke saï;* 硫黃草 Lieôu hoâng ts'aò, j. *Riou wau sau.*

386. Ophiorhiza japonica (Bl.); rubiaceæ (Juss.). — *Inamosa sau.*

387. Osbeckia sinensis (Linn.); melastomaceæ (R. Brn.). — 金 (錦) 香 蘆 Kīn (kìn) hiâng loù (Kamm hoeăng loaa, d'après l'orthographe suédoise d'Osbecke, *Osbeck's Reise*, p. 278, tab. 2. *Kām yòng lù*; Loureiro *Flora coch.* p. 281). 柳葉花 Lièou yĕ hoâ, i. e. flos salicifolia.

388. Osmanthus fragrans (Lour.); oleaceæ (Endl.). — *Mok zeï.* 木犀花 Mŏ sî hôa, j. *Mok zeï kwa;* 九里香 K'ieoù lì hiâng (Kwa wi, Arb. IV, 18; Loureiro, *Flora coch.* I, 35).

389. Osteomeles anthyllidifolia (Lindl); pomaceæ (Juss.). — *Tenno moume, Iso san seô.*

390. Oxalis corniculata (Linn.); oxalideæ (Dec.), *Souï mono gousa.* 酢漿草 Ts'oú tsiâng ts'aò, j. *So-* (vulg. *sak*) *sjau sau* (Herbar. Itôk. 265).

391. Pachyrrhizus thunbergianus (S. et Z.) papilionaceæ (Linn.). — *Kouzoŭ, Kouzou kadsoura.* 葛 Kŏ, j. *Kats;* 綈綌草 Tch'ī k'ī ts'aŏ, j. *Tsi keki sau.*

392. Pachysandra terminalis (S. et Z.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Foutsouki sau* (Herbar. Itôk. 362).

393. Pæderia fœtida (Linn.); rubiaceæ (Juss.). — *Fekouso kadsoura, Yaïto bana.* 藤本女青 T'êng pèn niù tsîng, j. *Toou bon no zjo seï;*

百部根 Pě poú kên, j. *Byak bou kon.* (Herbar. Itôk. 434).

394. PÆDEROTA axillaris (S. et Z.); scrophularineæ (R. Brn.). — *Souzoukake sau, Tsjau ken sau, Tsjau ken katsoura.*

395. PÆONIA albiflora (Pall.); ranunculaceæ (Dec.). — *Yama sjak yak.* 草芍藥 Ts'aò chŏ yŏ, j. *Sau sjak yak.*

396. PÆONIA moutan (Sims.). — 牡丹 Meoù tân, j. *Botan.*

397. PANAX divaricatum (S. et Z.); araliaceæ (Juss.). — *Oni ougoki.* 五加一種 Où kiâ, j. *Go ka,* species.

398. PANAX horridum (Smth.); araliaceæ (Juss.) — *Fari bouki, Kou madara* (*Kou mandara* du monastère bouddhique, à Nikkwôsan).

399. PANAX innovans (S. et Z.). *Imono ki, Takano tsoŭme.*

400. PANAX ricinifolium (S. et Z.). — *Fari guiri, Fovodara.* 刺桐 Ts'é t'oûng, j. *Si toou* (刺楸 Ts'é ts'ieôu des îles de Lieou kieou).

401. PANICUM crus corvi (Linn.); gramineæ (R. Brn.). — *Ko kibi, Midsu biye.* 水稗 Chouì paí, j. *Souï faï.*

402. PANICUM italicum (Linn.). — *Ava, Ko ăva, Ourou ava.* 粟 Sŏ, j. *Sok* (Herbar. Itôk. 538). Synonymes: *Kok ava, Siro ava, Komatsou fase, Mako damasi motsi, Siro motsi, Tsjauzen motsi,*

Oso kourozoumi motsi, Kourozumi, Faya kourozoumi, Roousok kourozoumi, Koouya fatsi kok, Taï fak, Fitsiri fitsoubari, Segonoko kasi.

403. Panicum verticillatum (Linn. Thb.). — *Fiye kaveri.*

404. Papaver rhœas (Linn.); papaveraceæ (Juss.). — *Bi zin sau* (美人草 Meï jîn ts'ào, i. e. herba homo formosus); 麗春花 Lí tch'ûn hoâ (de la Chine méridionale), j. *Rei sjoun kwa.*

405. Papaver somniferum (Linn.). — *Kesi.* 罌粟 Yng sŏ, j. *Au sok;* 御米 Yú mì. 米囊 Mì nâng.

405*. Pardanthus sinensis (Kerr.). — *Fiavougui* (pron. *Fiôgui*), *Kardsoû avougui.* 射干 Chê kân, j. *Sja kan* (Herbar. Itôk. 611).

406. Parnassia mucronata (S. et Z.); droseraceæ (Dec.). — *Moume batsi sau.* 梅鉢草 Meì pŏ ts'aò, j. *Baï fatsi sau* (Herbar. Itôk. 439).

407. Paspalum Thunbergii (Knth.); gramineæ (Linn.). — *Souzoumeno fiye.* 地楊梅 Tí yâng meî, j. *Tsi yau baï.*

408. Passerina ganpi (S. et Z.); daphnoideæ (Vent.). — *Gan pi, Gan pi kwa.* (眼皮花 Yèn p'î hoâ); *Ko gan pi.* 蕘花一種 Yaô hoâ (j. *Kyau kwa*) species (Herbar. Itôk. 318).

409. Passerina japonica (S. et Z.). — *Ki go ganpi.*

蕘花 Yaô hoâ, j. *Kyau kwa* (Herbar. Itôk. 318).

410. Passiflora cœrulea (Linn.); passifloreæ (Juss.). —*To keï sau.* (土圭草 i. e. horologium solare); 玉蘂花 Yoŭ jouì hoâ, j. *Kyok zouï kwa* (Herbar. Itôk. 50).

411. Patrinia parviflora (S. et Z.); valerianeæ (Vaill.) — *Farou omina mesi.*

412. Patrinia villosa (S. et Z.). — *Otoko mesi.* 白花敗醬 Pĕ hoâ paí tsiang, j. *Fak kwa faï sjaŭ* (Herbar. Itôk. 447).

413. Paullownia imperialis (S. et Z.); acanthaceæ (R. Brn.). — *Kiri.* 桐。花桐 Toûng. Hoâ t'oûng, j. *Tooa. Kwa tooa.*

414. Pedicularis resupinata (Linn.[1]); scrophularineæ (R. Brn.). — *Oho sivo gama saû, Sivogama gaik.* 馬新蒿 Mà sîn haô, j. *Ba sin kau;* 馬先蒿 Mà siên haô, j. *Ba sen kau.*

415. Pentapetes phœnicea (Linn.); buttneriaceæ (R. Brn.). — *Go zi kwa* (午時花 fleur de l'heure de midi); 川獨葵 Tch'ouên choŭ k'ouêî, j. *Sen sjok ki;* 夜落金錢 Yé lŏ kîn tsiên, j. *Ya rak kin sen* (Kwa wi, *Herb.* IV).

[1] Une comparaison minutieuse des échantillons japonais de cette plante avec une autre provenant de la Chine, et qui a été envoyé de l'herbier de Saint-Pétersbourg à celui de Leide, nous a démontré leur identité. Schlt.

416. PENTAPHYLLUM lupinaster (S. et Z.); papilionaceæ (Linn.). — *Sja zik sau, Amida gasa.* 醉僊花 Tsouí siên hoâ, j. *Souï sen kwa.*

417. PENTHORUM angustifolium (S. et Z.); crassulaceæ (S. et Z.). — *Takono asi.*

418. PHARBITIS Nil (Chois.) convolvulaceæ (Bartl.). — *Asa gavo.* 牽牛子 K'iên nieoû tseù, j. *Ken go si* (Herbar. Itôk. 540).

419. PHOTINIA serrulata (Lindl.); pomaceæ (Juss.). — *Kanamegasi, Sobano ki* de la prov. d'Ise.

420. PHYLLANTHUS lepidocarpus (S. et Z.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Tsja boukoŭro* (la boîte à thé), *Kits'ne tsjaboukouro.*

421. PHYSALIS alkekengi (Linn.[1]); solaneæ (Juss.). —*Fo oudsouki,* (obsol. *Fovodsuki.*) 酸漿 Soân tsiâng, j. *San sjau* (Herbar. Itôk. 433).

422. PHYTOLACCA octandra (Linn.); phytolacceæ (Dec.). — *Yama go boou.* 商陸 Chang lŭ, j. *Sjau rik* (Herbar. Itôk. 163); variet. flor. rubris 赤昌 Tch'ĭ tch'âng.

423. PICRIS japonica (Thb.); compositæ (Juss.). — *Kauzori na, Ga mon zi* de la prov. de Mino. 毛連菜 Mâo liên tsáï, j. *Moou ren saï.*

424. PINUS densiflora (S. et Z.); abietineæ (Richard.). — *Mâtsoŭ, Aka matsoû* (i. e. P. rubra), *Me*

[1] Physalis angulata, Thb. *Fl. jap.* 91. Sansjo. Solanum vesicarium, Kaempfer, *Amœnit. exot.* p. 785.

matsou. 赤松 Tchĭ sôung, 石松 Chĭ sôung, j. *Seki sjau.*

425. Pinus koraiensis (S. et Z.). — *Kan sjau* (!), *Oumi matsou.* 海松 Hàï sôung, j. *Kaï sjau.*

426. Pinus massoniana (Lamb.). — *Mâtsoŭ, Kouro matsou* (P. nigra), *Wo matsou, O matsou.* 黑松 Hĕ sôung, j. *Kok sjau.*

427. Piper futokadsura (Sieb.); piperaceæ (Rich.). — *Foû toou kadsoura.* 風藤蔓 Foûng t'êng wán.

428. Pisum maritimum (Linn.); papilionaceæ (Linn.). — *Fama yen doou,* 野豌豆 Yè wân teoú, j. *Ya yen doou.*

429. Pittosporum Tobira (Ait.); pittosporeæ (R. Brn.). — *Tobera*, vulg. *Tobira.* 海桐花 Hàï t'oûng hoâ, j. *Kaï doou kwa* (Kwa wi, *Arb.* IV, 14).

430. Pityrosperma biternatum (S. et Z.); ranunculaceæ (Dec.). — *Avabo, Midsou foude.* 既齊公 Kí tsî kôung, j. *Ki seï koou* (Kwa wi, *Herb.* 413).

431. Platycarya strobilacea (S. et Z.); iuglandeæ (Dec.). — *No gouroumi.* 兜 櫨樹 Teôu lou choú, j. *Toou ro zjou.*

432. Platycodon grandiflorum (A. Dec.); campanulaceæ (Dec.). — *Ki kyau, Fitoyé kousa.* 桔梗 Kiĕ kàng, j. *Kikkyau* (Herbar. Itôk. 566.)

433. Platycrater arguta. (S. et Z.); saxifrageæ (Dec.). — *Baï kwa amatsja, Tani amatsja.*

434. Pleurogyne rotata (Grieseb.); gentianeæ (Juss.). — *Tau yak* (pron. *Tô yak*), *Senbouri.* 當藥 Tâng yŏ, j. *Tau yak* (Herbar. Itôk. 51).

435. Podocarpus Macoy (Bl.)*; taxineæ (Richard). — *Inou maki, Koüsá maki, Ra'kan maki.* 羅漢松。羅漢樹。 Lô hán sôung, Lô hán choú, j. *Ra kan sjau, Ra kan zjou.*

* Podocarpus macrophylla (S. et Z. Flor. jap. II, 108, tab. 133). — *Sen bakv* 仙栢 Siên pĕ, *Ken* (lege *Koou*) *sin;* 狗槇 Keoù tchîn (!) (Kæmpfer, *Amœn. exot.* 785).

436. Podocarpus nageia (R. Brn.). — *Na gui, Naguino ki.* 竹柏 Tchoŭ pĕ, j. *Tsikoŭ fak, Tsikoŭ bak* (Kwa wi, *Arb.* II, 3).

437. Polygala japonica (Houtt.); polygaleæ (Juss.). — *Fime fagui, Ko gousa.* 遠志 Youèn tchí, j. *Won si* (Kwa wi, *Herb.* I, 13).

438. Polygonum barbatum (Linn.); polygoneæ (Juss.). — *Inou tade.* 馬蓼 Mà liaò, j. *Ba reo.*

439. Polygonum cuspidatum (S. et Z.). — *Ita dori, Take dori*, de la prov. de Mino. 虎杖 Hoù tch'àng, j. *Ko tsjau.*

440. Polygonum fagopyrum (Linn.). — *Soba* 蕎麥 Kiaô mĕ, j. *Kyau bak* (Herbar. Itôk. 478).

441. Polygonum multiflorum (Thb.). — *Inou itadori.* 蛇茵(?)(芮)草 Chê jouí ts'aò, j. *Sja zeï sau.*

442. Polygonum orientale (Linn.). — *Oho ke tade, Fotarou tade.* 葒草 Hoûng ts'aò, j. *Koou sau.*

443. Polygonum perfoliatum (Linn.). — *Midsou tade.* 水蓼 Chouì liaò, j. *Souï ryau, Souï rô.*

444. Polygonum Thunbergii (S. et Z.) — *Mizo soba, Ousino fitaï.* 苦蕎麥 K'où kiaô mĕ, j. *Kou kyau bak* (Herbar. Itôk. 226).

445. Porophyllum japonicum (S. et Z.); compositæ (Juss.).— *San sitsi.* (三七 Sân tsĭ.)

446. Portulaca oleracea (Linn); portulaceæ (Juss.). — *Souberi fiyou.* 馬齒莧 Mà tchì hién, j. *Ba si guen;* 馬莧 Mà hién, j. *Ba guen* (Herbar. Itôk. 406).

447. Potentilla exaltata (Bung.); rosaceæ (Endl.). — *Kawara zaïko.* 委陵菜 Weî ling tsâï, j. *I ryau saï* (Herbar. Itôk. 455).

448. Prenanthes squarrosa (Thb.); compositæ (Juss.). — *Akino no guesi.* 山萵苣 Chân wo k'iú, j. *San kwa kyo.*

449. Primula cortusioides (Linn.); primulaceæ (Vent.) — *Sakoura sau.* 九輪草 K'ieoù lûn ts'aò, j. *Kourin sau.*

450. Procris radicans (S. et Z.); urticeæ (Dec.). *Ouwabami sau, Koutsi nasi zjau go.* 赤車使者 Tchĭ t'chê ssè tchè (Herbar. Itôk. 455, 456).

451. Procris umbellata (S. et Z.). — *Koutsi nava zjau go.*

452. Prunus japonica (Thb.); amygdaleæ (Juss.). — *Sou momo*, prunus acida. 李 Lì, j. *Ri* (Kwa wi, *Arb.* IV, 10).

453. Prunus japonica (Thb.) var. flor. simpl. roseo (S. et Z.). *Niva moume*, i. e. prunus curiæ. 御園李 Yú youên lì, j. *Gyo yen ri* (Herb. Itôk. 404); 郁李 Yeoŭ lì, des Chinois.

454. Prunus japonica (Thb.) var. flor. simpl. albo. — *Niva zakoura.* 御園李 Yú youên lì, j. *Gyo yen ri* (Herbar. Itôk. 404).

455. Prunus macrophylla (S. et Z.). —*Bi ran, Bakoutsino ki, Goino ki.*

456. Prunus mume (S. et Z.). —[1] *Moume*, [2] *Ko moume.* [1] 梅 Meî, j. *Bai* (Herbar. Itôk. 142); 消梅 Siaô meî, j. *Seo bai.*

457. Prunus persica (Linn.); amygdaleæ (Juss.). — *Momo.* 桃 T'aô, j. *Tau* (Herbar. Itôk. 255).

458. Prunus pseudo-cerasus (Lindl.); amygdaleæ (Juss.). — *Sakoŭra* (pron. *Sakra*, *Sakla*). 櫻 Yîng, j. *Yeï, Au, Wau* (Herbar. Itôk. 213).

459. Prunus spinulosa (S. et Z.). — *Rin bok.* 橉木 Lîn mŏ, j. *Tadeki.*

460. Prunus tomentosa (Thb.). — *Yousoura moume* 梅桃 Meî t'aô, j. *Bai tau,* 櫻桃 Yîng t'aô, j. *Waa tau* (Kwa wi, *Arb.* I, 10).

461. Ptarmica sibirica (Lebr.); compositæ (Juss.). — *Nokoguiri sau, Medoki sau, Medo gousa, Fa goromo sau, Kanki sau, Tsitomé gousa, Kara yomogui, Sasi yomogui.* 蓍 Chî, j. *Si* (Herbar. Itôk. 499).

462. Ptarmica speciosa (Ledbr.). — *Fagoromo sau* (de l'île de Yezo).

463. Pterocarya sorbifolia (S. et Z.). — *Sava kouroumi.*

464. Pterostyrax corymbosum (S. et Z.); styraceæ (Endl.). — *Asa gara, Sjau ne nasi* (de la prov. de Mino).

465. Punica granatum (Linn.); myrtaceæ (R. Brn.). — *Zakouro.* 石榴. 安石榴 Chĭ lieôu, Ngân chĭ lieôu, j. *Seki riou, An seki riou,* vulg. *Zakouro.* Hæc arbor ex India in Sinam et inde in Japoniam allata (Herbar. Itôk. 552).

466. Punica granatum (Linn.) var. frutescens (S. et Z.). (An punica nana Linn. Loureiro, *Flor. cochinch.* I, 384?) — *Tsjau zen zakouro,* punica coreensis. 火石榴 Hò chĭ lieôu j. *Kwa seki riou,* hoc est : punica ignea, a colore florum igneo (Kwa wi, *Arb.* IV, 12).

467. PYCNOSTELMA chinensis (Bung.); asclepiadeæ (Juss.). — *Foana vara, Souzou saïgo.* 徐長卿 Siû tch'âng k'ing, j. *Tsjo tsjau kei* (Kwa wi, *Herb.* II, 22).

468. PYRETHRUM sinense (Sabin.); compositæ (Juss.). — 菊 Kioŭ, j. *Guik;* synon. *Aki kousano fana, Aki sikōuno fana, Aki sibeno fana, Aki nasi kousa, Fosimi kousa, Yovaï gousa, Katami kousa, Kara yomogui, Kogane kousa, Kousano arouzi, Masakari kousa, Momoyo kousa, Nokori kousa, Otome gousa, Okina gousa, Tatsiri kousa, Tsiguiri kousa, Tanare gousa, Tamomono kousa, Tsjomi gousa.*

469. PYROLA media (Sw.); ericaceæ (R. Brn.). — *Itsi yak sau.* 鹿蹄草 Lŏ tî ts'aò, j. *Rok tei sau* (Herbar. Itôk. 24); 紫背天葵 Tsè peï t'iên k'oûeï, j. *Si baï ten gui.*

470. PYRUS spectabilis (Ait.); pomaceæ (Juss.). — *Kaï dau.* 海棠 Haï t'âng; 海紅 Haï hoûng, de la Chine occidentale.

471. QUADRIALA lanceolata (S. et Z.); corneæ (Dec.). — *Tsoukoubane, Kogui no ki.* 都念子 Toû niên tseù, j. *To nen si* (Herbar. Itôk. 128).

472. QUAMOCLIT vulgaris (Linn.); convolvulaceæ (R. Brn.). — *Rou koou sau.* (留紅草) 蔦蘿 Tiaô lô, j. *Teo ra.*

473. QUISQUALIS sinensis (Lindl.); combretaceæ (R. Brn.) — 使君子 Ssè kiûn tsèu, j. *Si koun si;* 留求子花 Lieou k'iou tsèu hoâ', j. *Riou kiou si kwa* (Kwa wi, *Arb.* I, 1).

474. RANUNCULUS auricomus (Linn.); ranunculaceæ (Dec.). — *Kin poou gue.* 毛莨 Maô kén, Maô kouén, j. *Moou kon.*

475. RANUNCULUS sceleratus (Linn.). — *Tagarasi, Takousi, Kaïrouno kidsouke.* 石龍芮 Chĭ loung joúi, j. *Seki riou zei.*

476. RANUNCULUS ternatus (Thb.). — *Kits'neno botan; Guitsiguitsi gousa.* 回回蒜 Hoeî hoeî soán, *Kwaï kwaï san* (Herbar. Itôk. 223).

477. RAPHANUS sativus (Linn.); cruciferæ (Juss.). — *Daï kon.* 大根 Tá kên, j. *Daï kon;* 蘿蔔 Lô pĕ, j. *Ra fouk.*

478. RETINISPORA obtusa (S. et Z.); cupressineæ (Richard). — *Fino ki.* 檜 Koueí, Kouaí, j. *Kwaï;* 扁柏 Piên pĕ, j. *Fen bak, Hen hak.*

479. RETINISPORA pisifera (S. et Z.). — *Sawara gui.* 花柏 Hoâ pĕ, j. *Kwa bak;* l'arbre 椹 *Tsin* des Japonais.

480. RETINISPORA squarrosa (S. et Z.). — *Sinobou fiba.*

481. RHAMNUS crenatus (S. et Z.); Rhamneæ (Juss.). — *Isono ki; Ouba ki* (de la prov. d'Ise).

482. Rhapiolepis japonica (S. et Z.); pomaceæ (Juss.). — *Fakarino mi*, *Sira sidè*, des îles de Lieou kieou.

483. Rhododendron indicum (Sweet.); ericaceæ (R. Brn.). — *Tsoŭtsoŭzi.* 躑躅 Tchĭ tchoŭ, j. *Teki tsjok.*

484. Rhododendron linearifolium (S. et Z.). — *Sen daï tsoŭtsoŭzi.*

485. Rhododendron Metternichii (S. et Z.). — 石南。石南花 Chĭ nan, Chĭ nân hoâ, j. *Seki nan*, *Seki nan kwa*, vulg. *Sjak nan gue*, *Sjak na gui* (Kwa wi, *Arb.* III, 10).

486. Rhododendron molle (S. et Z.). — *Yodogava tsoŭtsoŭzi.* 紫躑躅 Tsè tchĭ tchoŭ, j. *Si teki tsjok*; rhododendron flore purpureo (Kaempf. *Amœn.* p. 848).

487. Rhodomyrtus tomentosa (Dec.); myrtaceæ (R. Brn.). — *Ten nin kwa.* 天人花 Tiên jîn hoâ, i. e. flos angelica.

488. Rhodotypos kerrioïdes (S. et Z.); rosaceæ (Endl.). — *Siro yamabouki* (Kwa wi, *Arb.* III, 5).

489. Rhus radicans (Linn.); anacardiaceæ (R. Brn.). — *Tsoŭta ourousi*, i. e. rhus radicans, *Yama ourousi.* 蔓生鉤吻 Wán sêng keôu wèn, j. *Man seino kau boun*; 野葛 Yè kŏ, j. *Ya kats* (Herbar. Itôk. 122).

490. Rhus semialata (Murr.), var. Osbeckii (Dec.).

— *Fousino ki, Katsi ki,* vulg. *Nouroude.* 鹽敷樹 Yên foû choú, j. *Yen bou zjou* (Kwa wi, *Arb.* II, 15).

491. Rhus succedanea (Linn.). — *Roouano ki, Rauno ki,* c'est-à-dire le cirier. C'est avec les fruits verts de cet arbre que l'on fabrique une espèce de cire appelée *Ki rau* (*Ki rô*), c'est-à-dire cire végétale (Herb. Itôk. 416).

492. Rhus sylvestris (S. et Z.). — *Roouano ki, Rauno ki.* Les Japonais ne distinguent pas le Rhus sylvestris du Rhus succedanea.

493. Rhus vernicifera (Dec.). — *Ourousino ki,* arbor vernicifera. 漆樹 Tsĭ choú (Tsí xú, Tsăt xú, Loureiro, *Flor. coch.* I, 411), j. *Sits zjou.*

494. Ribes fasciculatum (S. et Z.); ribesiaceæ (Endl.). — *Yabou sanzasi, Ki fiyodori* (Herb. Itôk. 173).

495. Ricinus communis (Linn.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Fima,* vulg. *Kara gasiva.* 蓖麻。萞麻 Pî mâ. C'est de la Chine que le ricinus communis a été importé au Japon, les feuilles s'y nomment *karaye* (唐荏 Tâng jîn), et l'huile est connue sous le nom de *Tau goma* (唐胡麻 Tâng hoû mâ).

496. Rosa Banksiæ (R. Brn.); rosaceæ (Endl.). — 木香花 Mŏ hiâng hoâ, j. *Mok kau kwa.*

497. Rosa hystrix (Lindl.); rosaceæ (Endl.). —

Naniva ibara, rose de Naniva ou de la prov. de Sets. 金櫻子 Kin yîng tseù.

498. Rosa multiflora (Thb.) (!). — *No ibara*. 野薔薇 Yè tsiâng weî, j. *Ya sjau vi* (Herb. Itôk. 151).

499. Rosa rugosa (Th.). — *Fama nasoü* 玫瑰花 Meî koueî hoâ, j. *Maï kwaï kwa*; 徘徊花 Paï hoeî hoâ, j. *Maï kwaï kwa* (Kwa wi, *Arb.* IV, 17).

500. Rosa semper virens (Linn.). — *San seo ibara*. 月季花 Youĕ kí hoâ, j. *Kets' ki kwa* species.

501. Rottlera japonica (Sprgl.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Aka me gasiva, Adsousa, Go saï ba, Teousinoki*. 梓 Tsè; 木王 Mŏ wâng (Kwa wi, *Arb.* I, 18).

502. Roxburghia phyllantha (S. et Z.); roxburghiaceæ (Wall.). — *Fyak bou, Fototsoura*. 百部 Pĕ poú, j. *Fyak bou*; 百條根 Pĕ t'iaô kên, j. *Fak teô kon*; 蔓生百部 Wán sêng pĕ poú.

503. Roxburghia rhyzantha (S. et Z.) — 特生百部 Tĕ seng pĕ poú. (Kwa wi, *Herb.* IV, 15.)

504. Rubia manjista (Roxb.); rubiaceæ (Juss.). — *Aka ne, Akane kadsoura*. 茜草 Tsién ts'aò,

j. *Sen sau;* 茹蘆 Jôu liû (Herbar. Itôk. 535; Kwa wi, *Herb.* IV, 23).

505. Rubus corchorifolius (Linn. fil.); rosaceæ (Endl.). — *Ki itsigo*, i. e. rubus caule erecto firmo.

506. Rubus palmatus (Thb.). — *Ava itsigo.* 懸鉤子 Hiouên keoû tseù, j. *Ken koou si;* 懸鉤草 Hiouên keoû ts'aò, j. *Ken koou sau;* 拘朴子 Kiû p'ŏ tseù.

407. Rubus parvifolius (Linn.). — *Navasiro itsigo* (Herbar. Itôk. 15).

508. Rubus ribifolius (S. et Z.). — *Toou itsigo*, *Toou momizi itsigo.*

509. Rubus rosæfolius (Linn.). — *Tokin ibara.*

510. Rubus Thunbergii (S. et Z.). — *Kousa itsigo*, *Yabou itsigo*, *Tsourou itsigo*, *Toki sira itsigo.* 蓬虆 Poung louì.

511. Ruellia japonica (Thb.); acanthaceæ (R. Brn.). — *Isè fanabi*, *Iwa kikyau.*

512. Rumex crispus (Linn.); polygoneæ (Juss.). — *Yama daï wau.*

513. Ruta graveolens (Linn.); rutaceæ (Bartl.). — *Fenroûda* (en hollandais *wÿnruit*). Le Japon doit cette plante aux Européens.

514. Salisburia adiantifolia (Smith); taxineæ (Richard). — *Itsjo no ki*, *I teo no ki* (一葉

樹) 銀杏 Yîn hèng, j. *Guin an;* 公孫樹 Koùng sûn choú, j. *Koou son zjou.*

515. Salix japonica (Thb.); salicineæ (Richard). — *Iwa yanagui.*

516. Salix integra (Thb.) — *Faboso yanagui*, i. e. salix fol. angust. 細葉水楊 Sí yĕ chouì yâng, j. *Saï yev soui yau.*

517. Salix Sieboldiana (Bl.). — *Yama yanagui.*

518. Salvia japonica (Thb.); labiatæ (Juss.). — *Goma todome, Tamoura sau.* 鼠尾草 Choù weì ts'aò, j. *Sobi sau* (Herbar. Itôk. 531).

519. Sapindus mukurossi (Gaertnr.); sapindaceæ (Juss.). — *Moukoûrozi.* L'arbre s'appelle 槅木 Piên mŏ; les fruits s'appellent 無患子 Woû hoán tseù, et Tsoûbou à Miyako.

520. Sambucus ebuloides (Desvx.); lonicereæ (Endl.). — *Niva toko, Tatsouno ki.* 野黃楊 Yè hoâng yâng, j. *Ya wau yau;* 接骨木 Tsiĕ koŭ mŏ, j. *Sets kots mok* (Kwa wi, *Arb.* IV, 17).

521. Saururus cernuus (Dec.); saururеæ (Richard). — *Fan gue sau, Katasiro kousa, Osiroi kake.* 三白草 Sân pĕ ts'aò, j. *Sambak sau;* 三葉白草 Sân yĕ pĕ ts'aò (Kwa wi, *Herb.* IV, 6).

522. Saussurea japonica (Dec.); compositæ (Juss.). — *Miyako azami.*

523. Saxifraga cortusæfolia (S. et Z.); saxifrageæ (Dec.). — *Daï mo zi sau.* 虎耳草一種 Hoù eùl ts'aò, j. *Ko zi sau* species.

524. Saxifraga sarmentosa (Linn.); saxifrageæ (Dec.). — *Youkino sita.* 虎耳草 Hoù eùl ts'aò, j. *Ko zi sau* (Herbar. Itôk. 383).

525. Schizocodon soldanelloides (S. et Z.); polemoniacæ (Vent.). — *Iwa kagami* (Herb. Itôk. 5).

526. Schizophragma hydrangeoides (S. et Z.); saxifrageæ (Dec.). — *Gotoou dsourou, Tsourou demari.* 藤繡毬 T'êng sieoú k'ieoû, j. *Toou siou kiou.*

527. Skiadopytis verticillata (S. et Z.); abietineæ (Richard). — *Kin sau.* (金松 Kîn soùng, i. e. pinus aurea) j. *Kau ya maki* (高野槇) des Japonais.

528. Scilla japonica (Thb.); liliaceæ (Juss.). — *Sjau zjau-* (vulg. *Seô zeô*) *-bakama.* (松上苞 Soûng cháng paò.)

529. Scirpus articulatus (Linn.); cyperaceæ (R. Brn.). — *San kak sougae, San kak i*, i. e. scirpus tricornis. 藨草 Piâo ts'aò, j. *Feô sau.*

530. Scirpus cyperinus (Kth.). — *Aboüra gaya.* 蒯草 K'ouáï ts'aò, j. *Kwaï sau;* 狼尾草 Lâng weì ts'aò, j. *Rau bi sau* (Herbar. Itôk. 534).

531. Scirpus maritimus (Linn.). — *Kasa songue.* 薹 T'aî, j. *Taï.*

532. Sedum Sieboldii (Sweet.); crassulaceæ (Dec.). — *Misebaya.* 費菜 Feï tsáï, j. *Fi saï.* 馬齒莧葉景天 Mà tchì hién yĕ kìng t'iên (Kwa wi, *Herb.* II, 6).

533. Serissa fœtida (Commers.); rubiaceæ (Juss.). — [1] *Fak tsjau gue* (白丁花) (Herb. Itôk. 421). [2] *Tan tsjau gue* (Herb. Itôk. 422). Prioris variet.

534. Sesamum orientale (Linn.); bignoniaceæ (R. Brn.). — 胡麻 Hoû mâ, j. *Go ma, Siro goma* (白油麻 Pĕ yeôu mâ), variet. alba; *Koŭro goma* (黑油麻 Hĕ yeôu mâ), variet. nigra.

535. Sigesbeckia orientalis (Linn.); compositæ (Juss.). — *Menamo mi, Isi motsi.* 豨薟 Hì hiên, j. *Ki ken* (Herbar. Itôk. 578). 希賢草 Hî hiên ts'aò, j. *Ki ken sau* (Kwa wi, *Herb.* I, 18).

536. Sieversia dryadroides (S. et Z.); rosaceæ (Endl.). — *Tsin goarouma.*

537. Sinapis cernua (Thb.); cruciferæ (Juss.). — *Taka na.* 大芥 Tá kiáï, j. *Daï kaï.*

538. Sinapis japonica (Thb.) (e China). — *Karasi,* i. e. herba saporis acris. 芥 Kiáï, j. *Kaï.* 芥菜 Kiáï tsáï.

539. Sinapis integrifolia (Willd.).— *Karasi.* 芥菜 Kiái tsáï.

540. Siphonostegia chinensis (Benth.); scrophularineæ (R. Brn.). — *Fiki yomogai.* 菴蕳 Ngân liù, j. *An ryo;* 鬼油麻 Koueì yeoù mâ.

541. Sisymbrium Irio (Linn.); cruciferæ (Juss.). — *Tago boou, Aze daï kon.* 水芥菜 Chouì kiáï tsáï, j. *Souï kaï saï.*

442. Sisymbrium Sophia (Linn.). — *Kouzira gousa.*

443. Skimmia japonica (Thb.); aurantiaceæ (Juss.). — *Miyama sikimi.* 茵芋 Yîn yû, j. *In ou.*

544. Smilax China (Linn. Thb.); smilaceæ (Lindl.). — *Saroutori, Saroutori ibara, Sarou kaki, Wa san ki raï* (i. e. Sankiraï japonicum). 菝葜 Pă k'iă, j. *Bakkats.* C'est par méprise qu'au Japon on donne également le nom de *San ki raï* à la plante *Saroutori ibara.*

545. Smilax pseudochina (Linn. Thb.). — *San ki raï.* 木猪苓 Mŏ tchoû lîng, j. *Bok tsjo rei.* 土茯苓 T'où fou lîng, j. *Do bouk ryau* (Kwa wi, *Arb.* III, 9).

546. Soja hispida (Moench.); papilionaceæ (Linn.). *Mame, Daï dsou.* 大豆 Tá teoú, j. *Daï toou,* vulg. *Daï dsou.*

546*. Spinacia oleracea (Linn.); chenopodeæ (Bartl.). — *Fau ren sau, Kara na.* 波斯草 Po sse

ts'aò (i. e. herba persica). 菠菜 Po tsáï. 菠稜菜 Po lêng tsáï.

547. Spiræa aruncus (Linn.) (!); rosaceæ (Endl.). — *Yama bouki sjau ma* (Herbar. Itôk.).

548. Spiræa callosa (Thb.) (!). — *Simodsoŭke.* 繡線菊 Sieoú sién kioŭ, j. *Siou sen guik* (Herbar. Itôk. 597.).

549. Spiræa prunifolia (S. et Z.). — *Faze bana, Sizimi bana, Sizime bana* de la prov. de Owari. 玉屑 Yoŭ siĕ, j. *Gyok sets. Waravouyekou-vono bana* (笑靨花 Siaô yĕ hoâ) (Kwa wi, *Arb.* I, 8).

550. Spiræa Thunbergii (S. et Z.). — *Youki yana-gui*, i. e. salix nive obruta; *Iwa yanagui*, i. e. salix rupestris. *Kogome bana.* 珍朱花 Tchîn tchôu hoâ (Kwa wi, *Arb.* II, 20).

551. Splitgergeria japonica (Miqu.); urticaceæ (Dec.). — *Raseita sau.*

552. Stachyurus præcox (S. et Z.); pittosporeæ (R. Brn.). — *Ki foudsi*, vulg. *Ki fouzi*, i. e. Fudsi arboreum. *Ma[illegible] foudsi.* 旌節花 Tsîng tsiĕ hoâ, j. *Sei sets kwa.*

553. Staphylea bumalda (S. et Z.); staphyleaceæ (Bartl.). — *Mitsouba outsougui.* 省沽油 Sîng kôu yeôu, j. *Seï ko you* (Herbar. Itôk. 230).

554. Statice japonica (S. et Z.); plumbagineæ (R. Brn.). — *Fama go boou.*

555. Stauntonia hexaphylla (Decaisn.); lardizabaleæ (Decaisn.). — *Moŭbe, Moube kadsoura, Tokiva akebi, Ikousi.* 假荔枝 Kià lí tchi, j. *Ka reï si;* 野人瓜 Yè jîn kouâ, j. *Ya zin kwa.*

556. Stephanandra flexuosa (S. et Z.); saxifrageæ (Dec.). — *Kogome oatsougui, Oubasoukasi* (Herbar. Itôk. 89). C'est la plante qui porte, dans l'herbier de Thunberg, le nom de spiræa chamædrifolia (Linn.).

557. Sterculia tomentosa (Thb.); sterculiaceæ (Vent.). — *Ao guiri, Ao nyorovi.* 碧梧 Pĭ oû, j. *Fekigo;* 梧桐 Oû t'oûng, j. *Go toou, Go toou guiri* (Kwa wi, *Arb.* III, 15).

558. Stillingia sebifera (Michx.); euphorbiaceæ (Juss.). — *Ou kiou.* 烏桕 Oû k'ieoû. 烏臼木 Oû k'ieoù mŏ, j. *Ou kiou bok.*

559. Stuartia monadelpha (S. et Z.); ternstroemiaceæ (Dec.). — *Nâtsou tsoubaki.*

560. Styphnolobium japonicum (Schott.); papilionaceæ (Linn.). — *Yen zjou.* 槐 Kouaï; 聲音樹 Chîng yîn choú, j. *Seï in zjou* (Kwa wi, *Arb.* IV, 19).

561. Styrax japonicum (S. et Z.); styraceæ (Endl.). — *Tsisano ki, Tsisjano ki.* 齊墩果 Tsî tûn kò, j. *Seï ton kwa* (Herbar. Itôk. 64).

562. Styrax obassia (S. et Z). — *Ohoba tsisa* (i. e. *ma-*

crophylla lactuca), *Bak oan bok.* (白雲木 Pĕ yûn mŏ).

563. Symplocos myrtacea (S. et Z.); styraceæ (Endl.). — *Inoko siba.*, *Miyama nigaki.*

564. Symplocos prunifolia (S. et Z.). — *Faïno ki*, *Some siba.* 山礬 Chân fân, j. *San pan* (Herb. Itôk. 36).

565. Tamarix chinensis (S. et Z.); tamariscineæ (Link.). — 御柳 Yú lieoù, j. *Go riou*, i. e. salix regalis. 三春柳 Sân tch'ûn lieoù, j. *San sjoan riou* (Kwa wi, *Arb.* III, 11).

566. Taxus cuspidata (S. et Z.); taxineæ (Richard). — *Arara gui.* 水松 Choui sôung, j. *Soai sjau.*

567. Ternstroemia japonica (S. et Z.); ternstroemiaceæ (Dec.). — *Mok kok.* 水木犀 Choüï mŏ sî, j. *Soai mok seï.*

568. Tetranthera japonica (Sprgl.); laurineæ (Vent.). — *Kei zjou*, *Fama biva* (Herbar. Itôk. 89).

569. Thalictrum rubellum (S. et Z.); ranunculaceæ (Dec.). — *Kara matsou sau.* 升麻一種 Ching mâ (j. *Sjau ma*), variet.

570. Thea sinensis (Linn.); ternstroemiaceæ (Dec.). — 茶 Tch'â, j. *Tsja.*

571. Thermopsis spicata (Ledbr.); papilionaceæ (Linn.). — *Sen daï fagui.* 野决明 Yè kiouĕ mîng, j. *Ya kets meï.*

572. Thlaspi arvense (Linn.); cruciferæ (Juss.). — *Outsiwa gousa.*

573. Thuia orientalis (Linn.); cupressineæ (Richard). — *Konote gasiva* (兒手柏 vulg. Jap.) 側柏 Tsĕ pĕ, j. *Sok vak.*

574. Thuja pendula (Lamb.). — *Ito fiba, Ito sougui, Fyok fiba, Sin sua* (non *Sisan* Endl. *Synops. conif.* p. 49).

575. Thujopsis dolabrata (S. et Z.); cupressineæ (Richard). — *Sawara, Sawarano ki, Fiba, Asouvi.* 羅漢柏 Lô hàn pĕ, j. *Rakan fak;* 鴈茵柏 Yên tch'î pĕ, j. *Gan si fak* (Kwa wi, *Arb.* I, 19). Les charpentiers japonais désignent le bois de cet arbre sous le nom de *Asounaro.*

576.[a] Tilia argentea (W. et Kit.); tiliaceæ (Juss.). — 菩提樹一種 Poû t'î choú; j. (*Bo daï zjou*) species. 成道樹 Tch'ing taò choú, j. *Seidau zjou* (Kwa wi, Arb. I, 16).
[b] Tilia species. *Bo daï zjou, Sinano ki.*

577. Tilia microphylla (Vent.). — *Bo daï zjou.*

578. Torreya nucifera (S. et Z.); taxineæ (Richard.). — *Kaya.* 榧 Fèi.

579. Trapa bispinosa (Roxb.); halorageæ (R. Brn.). — 蔆。Lîng, j. *Ryoou;* 菱角 Lîng kiŏ, j. *Ryoou kak.*

580. Trapa incisa (S. et Z.). — *Fisi.* 芰。芰實 Kí, Kí chĭ, j. *Ki, Kisits* (Herbar. Itôk. 614).

581. Tricyrthis hirta (S. et Z.); melanthaceæ (Endl.). — *Fodotoguisou sau.* 油點草 Yeôu tièn ts'aò, j. *You ten sau.*

582. Tripetaleia paniculata (S. et Z.); olacineæ (Mirbel). — *Matsouno kifada. Fo tsoutsouzi* de la province de Moutsou.

583. Triticum vulgare (Vill.). — *Ko mougui.* 小麥 Siaò mĕ.

584. Trochodendron aralioides (S. et Z.); magnoliaceæ (Dec.). — *Yama gourouma* (de l'île de Nippon. (毘欄樹 Pî lân choú, j. *Bi ran zjou* des îles de Yezo) (Herbar. Itôk. 168).

585. Trochostigma arguta (S. et Z.); dilleniaceæ (Dec.). — *Sira koutsi, Sarou nasi.* 獼猴桃 Mi heou t'aô.

586. Trochostigma polygama (S. et Z.). — *Nâtsou moume, Matatabi.* 木天蓼 Mŏ t'iên liaò, j. *Mok ten ryau;* 蓬萊金蓮枝 Poung laï kîn liên tchî, j. *Foou raï kin ren si* (Kwa wi, *Arb.* II, 4).

587. Trochostigma rufa (S. et Z.). — *Sira koutsi.*

588. Trochostigma volubilis (S. et Z.). — *Sira koutsi kadsoura.* 含水藤 Hân choüï t'êng, j. *Kan soui toou.*

589. Urena morifolia (Dec.); malvaceæ (Juss.). — *Bon den kwa.* (梵天花 Fân t'iên hoâ,

c'est-à-dire la fleur du dieu Brahmâ). *Odan kwa.*

590. Urtica bulbifera (S. et Z.); urticaceæ (Dec.). — *Ira kousa, Ma mousi kousa.* 蕁麻 Ts'in mâ j. *Sin ma.*

591. Urtica nivea (Linn. Thb.). — *Kara mousi, Kara wo, Siro wo*, vulg. *Ma wo.* 苧麻 Tchoû mâ, j. *Sjo ma* (Herbar. Itôk. 469).

592. Urtica petiolaris (S. et Z.). — *Kouwa kousa, Kouva kousa, No mawo* (Herbar. Itôk. 501).

593. Urtica Thunbergiana (S. et Z.). — *Kousa ma wo.*

594. Uvularia cirrhosa (Thb.); uvularieæ (A. Gray.). — *Farou youri* (le lis printanier), *Amikasa youri, Favakouri.* 貝母 Péï moù, j. *Baï mo* (Kwa wi, Herb. I, 2). *Pói mù.* Loureiro, *Flor. coch.* p. 423.

595. Vaccinium bracteatum (Thb.); ericaceæ (R. Brn.). — *Wakouraba.* 病葉 Píng yĕ, j. *Fyau yev* (Herbar. Itôk. 77).

596. Veratrum nigrum (Linn.); melanthaceæ (Endl.). — *Sjou roou sau*, c. à. d. plante qui ressemble au palmier *Sjou roou, Negaivano ri ro.* (葱菅藜蘆 Ts'oûng kouan lí loù).

597. Verbena officinalis (Linn.); verbenaceæ (Juss.). — *Ba ben sau, Kouma tsoudsoura.* 馬鞭草 Mà piên ts'aò.

598. Veronica anagallis (Linn.); scrophularineæ (R. Brn.). — *Kava dsisa*, i. e. lactuca fluviatilis. 水苦蕒 Chouì k'où maì, j. *Souï kou maï*.

599. Veronica arvensis (Linn.). — *Inou fougouri, Inouno fougouri*. 婆婆納 P'ô p'ô nă, j. *Ba ba nooü*.

600. Veronica chamedrys (Linn.). — *Fyok sau*.

601. Veronica japonica (Steudl.). — *Kou kaï sau*. (九蓋草) 草本葳靈仙 Ts'aò pèn weî ling siên (Herbar. Itôk. 345).

602. Veronica longifolia (Linn.). — *Rou ri toranowo, Fakou zen sau*. 兎兒尾苗 T'oú eûl wèï miâo.

603. Veronica paniculata (Linn.). — *Yama toranowo*.

604. Viburnum dilatatum (Thb.); lonicereæ (Endl.). — *Gama zoumi, Iyozome*. 莢迷 Kiĕ mi, j. *Keo mei*.

605. Viburnum odoratissimum (Ker.). — *San go zjou, Ki san go*. 珊瑚樹 Sân hôu choú (Herbar. Itôk. 215).

606. Viburnum tomentosum (Thb.). — *Yama demari*. 蝴蝶樹 Hoû t'iĕ choú.

607. Vinca rosea (Linn.); apocynaceæ (R. Brn.). — *Fakeitoou, Nisiki sau, Gan raï koou*. 雁 (et 鴈) 來紅 Yên laî houng.

608. Vincetoxicum amplexicaule (S. et Z.); asclepiadeæ (Juss.). — *Rok won sau*.

609. VINCETOXICUM atratum (S. et Z.). — *Founavara sau.* 白薇 Pĕ weî, j. *Fak bi.*

610. VINCETOXICUM macrophyllum (S. et Z.). — *Tsourou gasiva, Kirino fa seou.* 白薇一種 Pĕ weî species, 蘿藦 Lô mâ, j. *Rama.*

611. VIOLA canina (Linn.); violarieæ (Dec.). — *Yabou soumire.*

612. VISCUM Kaempferi (Dec.); lorantheæ (Lindl.). *Matsoŭno yadori ki, Matsou foya.* 松上寄生 Sôung cháng kí sêng, j. *Sjau zjau ki seï* (Herbar. Itôk. 520).

613. VITEX cannabifolia (S. et Z.); verbenaceæ (Juss.). — *Nin zin bok.* (人參木 Jîn sên mŏ), i. e. arbor foliis Gin seng similibus; 牡荆 Meoù kîng. 黃荆 Hôang kîng. Cet arbre a été introduit au Japon en 1716 (Kwa wi, *Arb.* IV, 1).

614. VITEX ovata (Thb.). — *Fama gau, Fama kadsoura, Fama sikimi, Fama tsoubaki.* 僧法實 Sêng fă chĭ, j. *Soou fau zits;* 蔓荆子 Wán kîng tseù, j. *Man keï si* (Kwa wi, *Arb.* II, 8).

615. VITIS ficifolia (Bunge); ampelideæ (Kunth.); vitis labrusca (Thb.); vitis Thunbergii (S. et Z.). — *Yebi tsourou, Inou yebi, Inou boudoou, Yama boudoou.* 蘡薁 Ying yŏ, j. *Yeï ik;* 燕薁 Yen yŏ; 蔺 Kâng; 山蒲(葡)萄

Chân pôu t'aô, j. *San boudau* (Herbar. Itôk. 243).

616. Vitis flexuosa (Thb.). — *San kak sau, Sou-koute, Koyebi.*

617. Vitis japonica (S. et Z.). — *Bin bo kadsoura, Bin bo dsourou.* 烏蘞苺 Oû liên meï, j. *Ou ren maï;* 黑蘞 Hĕ liên (Herbar. Itôk. 603).

618. Vitis vinifera (Linn.). — *Bou doou.* 葡萄 Poû t'aô, j. *Bou dau.*

619. Wahlenbergia marginata (Dec.); campanulaceæ (Dec.). *Fina kikyau* — 細葉沙 Sí yĕ châ, j. *Saï yev (you) sja* (Herbar. Itôk. 249).

620. Wisteria chinensis (Dec.); papilionaceæ (Linn.). — *Foudsi*, vulg. *Fouzi.* 紫藤 Tsè t'êng, j. *Si toou* (Herbar. Itôk. 525).

621. Xanthium strumarium (Linn.); compositæ (Juss.). — *Onamomi.* 葈耳 Sì eùl, j. *Si zi.*

622. Youngia dentata (Dec.); compositæ (Juss.). — *Yakoŭ si saû, Koyore gousa.*

623. Zanthoxylon ailanthoides (S. et Z.); zanthoxyleæ (Adr. Juss.). — *Karásouno san sjau*, piper corniceus. 越椒 Youĕ tsiaô (j. *Yetsou sjau*), h. e. piper regionis Tchĕ kiâng); 食茱萸 Chĭ tchoû yû (Kwa wi, *Arb.* fasc. IV, 11).

624. Zanthoxylon piperitum (Dec.). — *San sjau, San seo* (vulg.), piper montanus. 秦椒 Ts'în tsiâo (Herbar. Itôk. 375).

625. Zanthoxylon planispinum (S. et Z.). — *Fouyou san sjau*, h. e. piper hyemis (foliis hyeme persistentibus). 花椒 Hoâ tsiaô, j. *Kwa sjau*, h. e. piper floribundus; 竹葉椒 Tchoŭ yĕ tsiaô, j. *Tsik yov sjau*, h. e. piper foliis bambusæ similibus (Herbar. Itôk. nº 527; Kwa wi, *Arb.* III, 24).

626. Zanthoxylon schinifolium (S. et Z.). — *Inou san sjau*, h. e. piper caninus, sive sponte crescens. 崖椒 Yâï tsiâo, j. *Gaï sjau*, h. e. piper in ripis abruptis crescens (Herbar. Itôk. 414).

627. Zea mays (Linn.); gramineæ (R. Brn.). — *Nan ban kibi, Kauraï kibi.* 玉蜀黍 Yoŭ choŭ choŭ (Herbar. Itôk. 463).

628. Zingiber mioga (Bosc.); zingiberaceæ (Adans.). — 蘘荷 Jâng hô, j. *Zjau ga* (pron. *Zjô ga*), vulg. *Miyau ga* (*Miô ga*), *Meou ga* (*Meô ga*) et *Mega*, *Miga* (Herbar. Itôk. 577).

629. Ziziphus sinensis (Lam.); rhamneæ. — *San sau, Kara nats'me, Sane bouto nats'me.* 酸棗 Soân tsaò, j. *San sau;* 猩猩果 Sîn sîng kò (de la Chine méridionale). Les Chinois distinguent deux espèces de ziziphus, savoir : (a) une grande, dont les fruits, cueillis lorsque leur couleur rouge indique qu'ils sont com-

plétement mûrs, et ensuite séchés, font un article de commerce : c'est le ziziphus vulgaris (Lam.) ou ziziphus jujuba (Mill.), appelé 棗 Tsaò par les Chinois, *Natsme* par le Japonais; et (b) une petite espèce, dont les fruits qui ont la grandeur d'une baie de café, sont d'un goût acide, et que l'on appelle pour cette raison *les fruits acides du ziziphus* 酸棗 Soân tsaò. Les Japonais les désignent tant sous le nom de *Kara natsme*, c'est-à-dire ziziphus de la Chine, que sous celui de *Sane bouto natsme*, ce qui signifie ziziphus aux gros grains. C'est le Ziziphus sinensis (Lam.).

630. Zoysia pungens (Willd.); gramineæ (R. Brn.). — *Sen ri tsik.*

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS CHINOIS.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS JAPONAIS.

HISTOIRE
DES KHANS MONGOLS DU TURKISTAN ET DE LA TRANSOXIANE,
EXTRAITE DU *HABIB ESSIIER* DE KHONDÉMIR,

TRADUITE DU PERSAN ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR M. C. DEFRÉMERY.

(Voyez les numéros de janvier et de février-mars 1852.)

Troisième et dernier article.

Ce qui concerne la personne de Djaghataï et les événements de son règne, et notamment la révolte de Mahmoud Tarabi, est raconté un peu trop brièvement par Khondémir. En revanche, on trouve là-dessus les détails les plus circonstanciés dans deux passages d'un écrivain contemporain, le premier qui se soit spécialement occupé des conquêtes de Djenguiz-Khan, de ses fils et de ses petits-fils. Je veux parler du célèbre gouverneur de Bagdad, de l'Irak-Arabi et du Khouzistân, Ala-Eddin Ata-Mélik Djouveïni. Cet écrivain, dont la vie si agitée est bien connue par les recherches de MM. Quatremère[1] et d'Ohsson[2], a composé sous le titre de *Tarikhi*

[1] *Mines de l'Orient*, t. I, p. 220-234; *Histoire des Mongols de la Perse*, p. LXVII, et p. 169, 170 note; *Histoire des Sultans mamlouks de l'Égypte*, t. I, 2e partie, p. 60, note, et t. II, 1re partie, p. 50, note 45, et p. 58, n° 4; cf. Abel-Rémusat, *Nouveaux mélanges asiatiques*, t. I, p. 436, 437.

[2] *Histoire des Mongols*, t. I, p. XVII-XXVII, et t. III, *passim*.

Djihan Cuchaï تاریخ جهان کشای (Histoire du conquérant du monde), un ouvrage qui, malgré les travaux plus récents et plus étendus de Rachid-Eddin et de Vassaf, est encore la principale source à consulter pour l'Histoire de Djenguiz-Khan, de ses deux premiers successeurs, des Khârezm-Chah et des Ismaéliens de la Perse. J'ai transcrit et traduit cette dernière portion du *Djihan Cuchaï*, d'après les trois manuscrits de cet ouvrage que possède notre Bibliothèque impériale, collationnés avec le manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Leyde, copie fort nette, mais peu correcte, exécutée à Constantinople, il y a près de deux siècles (en 1662), pour le savant Levin Warner[1]. Je dois la communication de ce dernier exemplaire à l'obligeante entremise de MM. Juynboll et R. Dozy, et à la libéralité de MM. les curateurs de l'Université de Leyde. L'Histoire des Ismaéliens, extraite du *Djihan Cuchaï*, et accompagnée de notes historiques et géographiques, est destinée à entrer dans un travail fort étendu sur les Ismaéliens de la Perse et sur ceux de la Syrie, travail dont tous les matériaux sont réunis depuis longtemps, mais dont la rédaction n'est pas encore fort avancée[2]. Pour le moment, je me contente de donner ici, comme un appendice naturel au morceau de Khondémir que je viens de publier, le texte et la traduction des deux chapitres d'Ala-Eddîn Djouveïni relatifs à la révolte de Tarabi et au règne de Djaghataï-Khan, de son fils et de son petit-fils. Je me suis servi, pour établir le texte de ces extraits, des manuscrits 36 du fonds Ducaurroy, 69 ancien fonds persan (Bibliothèque impériale), et du manuscrit de la bibliothèque de Leyde.

[1] Cette copie présente le même texte que le ms. 69 ancien fonds persan, copié en l'année 938 (1531-2) dans une écriture *talik* assez lisible. Ces deux exemplaires offrent de fréquentes omissions.

[2] Cet ouvrage aura pour titre : *Histoire des Ismaéliens, ou Batiniens de la Perse, plus connus sous le nom d'Assassins*, par le vizir Ala-Eddin Djouveïni, publiée en persan, d'après quatre manuscrits, traduite, précédée d'une introduction, et accompagnée d'un commentaire et d'un mémoire sur les Ismaéliens de Syrie.

TEXTE.

(1) ناگاه در شهور سنه ست وثلاثین وستمایه از ارباب بخارا غربال بندی در لباس اهل خرقه خروج کرد وعوام برو جمع آمدند تاکار بجائی رسید که فرمان داد (2) تا تمامت اهالی آنرا بکشند صاحب یلواج چون دعای نیک دافع قضای بد با تمامت شد وبواسطهٔ شفقت واعتنای او بلای ناگهان ازیشان دفع کرد وباز عرصهٔ آن طراوتی ورونقی پذیرفت وآب بروی کار آمد وروز بروز فیض فضل واجب الوجود که سبب آن مرحمت وشفقت سر (3) تا سر [باسط] بساط عدل وجودست بدست شفقت محمود درآن دریای مسعود چون آفتاب تابنده است واکنون از بلاد اسلام هیچ شهری درمقابله وموازات آن نمی افتد از ازدحام خلایق وکثرت صامت وناطق واجتماع علما ورونق علم وطلبهٔ آن وتشیید مبانی خیر ودو بقعهٔ عالی ایوان محکم بنیاد (4) درین تاریخ معمور شد یکی مدرسهٔ

[1] Ms. persan 36 Ducaurroy, fol. 24 v.; ms. de Leyde, p. 57; ms. persan 69 ancien fonds, fol. 30 r.

[2] Ms. 36 Ducaurroy بجائی ادا کرد که فرمان رسانیدند تا تمامت.

[3] Au lieu de ces trois mots, le ms 69 et celui de Leyde portent باسر.

[4] Le ms. Ducaurroy ajoute که après بنیاد, et رقعه après درین تاریخ.

خانی که سرقوتنی بیکی بنا فرمودست ودیگر مدرسهٔ مسعودیه که در هریك ازین هر روز هزار طالب علم باستفادت اشتغال دارند ومدرسان از تحاریر علمای عصر(1) ومفردان دهر والحق این چنین دوبنای بلند ارکان پاکیزه میدان بخارارا زیبی ورتبتی تمام است بلکه زینتی وطراوتی اسلام‌را و با حصول این معانی فراغ اهالی بخارا وتخفیف مؤن واثقال ایشان حاصل حق تعالی عراض عالم‌را ببقای ذات پادشاه عادل ورونق اسلام ودین حنفی آراسته کرداناد

ذکر خروج تارابی

در شهور سنه ست وثلاثین وستمایه قران نحسین بود در برج سرطان منجمان حکم کرده بودند که فتنه ظاهر شود ویمکن که مبتدعی خروج کند بر سه فرسنگی بخارا دیهی است که آنرا تاراب گویند مردی بود نام او محمود صانع غربال چنانکه در حق او گفته اند در حماقت وجهل عدیم المثل بسالوس وزرق زهد وعبادتی آغاز نهاد ودعوی پری داری کرد یعنی جنیان با او سخن می گویند واز غیبیات اورا خبر می دهند

1 Ms. Ducaurroy : مدرسان از تحارا (*sic*) وعلمای عصر ; mss. de Leyde et 69 : عصور .

و در بلاد ما وراء النهر و ترکستان بسیار کسان بیشتر عورتینه دعوی پری داری کنند [وهر کس را که رنجی باشد یا بیمار شود ضیافت کنند] (1) و پری دارا را بخوانند و رقصهای کنند و امثال خرافات و آن شیوه را جهال و عوام التزام کنند چون خواهر او بهر نوع. از هذیانات پری داران با او سخن می گفت تا او اشاعت می کرد. عوام الناس را خود چه باید تا تبع جهل شوند روی بدو نهادند و هر جا مومنی و مبتلای بود روی بدو آوردند اتفاقا در آن زمره یك دو شخص. اثر صحتی یافتند اکثر خلایق روی بدو نهادند از خواص و عوام الا من اتا الله بقلب سلیم و در بخارا از چند معتبر مقبول قول شنیدم که ایشان گفتند در حضور ما به فضلهء سگ یك دو نا بینارا دارو در چشم دمید صحت یافتند من جواب دادم که بینندگان نا بینا بودند والا این معجزهٔ عیسی ابن مریم بودست (2) قال الله تبارك وتعالی یبری الاکمه والابرص واگر من این حالت بچشم خود مشاهده کنم بمداوات چشم مشغول گردم و در بخارا دانشمندی بود

[1] Le passage renfermé entre [ ] manque dans le ms. de Leyde et dans notre ms. 69; au lieu de پری دارا را, le ms. Ducaurroy porte پری خوان را.

[2] Ms. Ducaurroy: وبس.

بفضل و نسب مشهور ومعروف لقب او شمس الدین
محبوبی گفتندی سبب آنکه اورا با ایمهٔ بخارا تعصبی بود
اضافت علت آن احمق شد وبزمرهٔ معتقدان او ملحق
وگفت آن جاهلرا که پدرم روایت کرده است و هر
کتابی نوشته که از تاراب بخارا صاحب دولتی که جهان‌را
مستخلص کند ظاهر خواهد شد وعلامات آن شخص‌را
(شخص‌را) نشان داده وآن آثار در تو پیداست جاهل از
عقل دور بدین دمدمه (1) بیشتر مغرور شد واین آوازه
با حکم منجمان موافق آمد روز بروز جمعیت زیادت می شد
وعامت شهر و روستاق روی بدو نهادند وآثار فتنه
وآشوب پدید آمد امرای (2) که حاضر بودند در تسکین
نایرهٔ فتنه و تشویش مشاورت کردند وبلعلام این حال
رسولی بخجند فرستادند نزدیك صاحب یلواج وایشان
بر سبیل تبرك وتقرب به تاراب رفتند وازو التماس
حرکت به بخارا تا شهر نیز بمقدم او آراسته شود وقرار
دادند که چون به سرپل وزیدان رسد مغافضه اورا تیر
باران کنند چون روان شدند او در احوال آن جماعت اثر
تغیری دید چون بر سرپل رسید روی به تمشا که بزرگتر
مخنگان بود آورد وگفت از اندیشهٔ بد بازگرد والا

[1] Ms. de Leyde et ms. 69 : دبدبه.
[2] Ms. Ducaurroy : وباسقاقان.

بفرمایم تا چشم جهان بینت را بی واسطهٔ دست آدمی زاد بیرون کنند مغولان چون این سخن ازو بشنیدند گفتند یقین است که از قصد ما کسی اورا اعلام نداده است (1) وهمه سخنهای او بر حق است خایف شدند واورا تعرضی نرسانیدند تا به بخارا رسید در سرای سنجر ملك نزول کرد وامرا واکابر وصدور در اکرام واعزاز او مبالغت می نمودند وی می خواستند تا در فرصتی اورا بکشند چه عوام شهر غالب بودند وآن محله وبازار که او بود از خلایق پر بود چنانچه غربهٔ را مجال گذر نبود وچون ازدحام مردم از حد می گذشت وبی تبرك او باز نمی گشتند ودخولیرا مجال نمانده وخروج ممکن نه بر بام می رفت وآب از دهن بریشان می انداخت بهر کس که رشاشهٔ ازآن آب می رسید خوشدل و خندان باز می گشت شخصی از جملهٔ متبعان غوایت وضلالت اورا ازاندیشهٔ آن جماعت خبر داد ناگاه از دری دزدیده بیرون رفت واز اسپانی که بر در بسته بودند یکی بر نشست اقوام بیگانه ندانستند که اوکیست باو التفاتی نکردند بیك تك به تل با حفص رسید و در یك لحظه جهانی مردم برو جمع شدند بعد از لحظهٔ اورا طلب کردند نیافتند سواران از

[1] Ms. Ducaurroy : مگر.

جوانب در طلب او می تاختند تا ناگاه اورا بر سر تل مذکور دیدند بازگشتند وازحال او خبر دادند عوام فریاد برکشیدند که خواجه به یك پر زدن بتل باخفص رسید(1) بیکبار زمام اختیار از دست صغار وکبار بشد اکثر خلایق روی به تل نهادند وبرو جمع شدند نماز شامی (2) روی بمردم کرد وگفت ای مردان حق توقف وانتظار چیست دنیارا از پی دینان پاك می باید کرد وهرکس‌را آنچه میسر است از سلاح وساز وعصا وچوب بکار آورد در شهر هرچه مردینه بودند روی بدو نهادند وآن روز آدینه بود در شهر در سرای رابع نزول کرد وصدور واکابر ومعارف شهررا طلب داشت سرور صدور دهر برهان الدین سلالهٔ خاندان برهانی وبقیهٔ دودمان صدر جهانی (3) سبب آنکه از عقل وفضل هیچ خلاق نداشت خلاقت داد وصدری بر شمس محبوبی مقرر کرد واکثر معارف‌را جفا کرد وآب روی بریخت بعضی‌را بکشت وقومی بگریختند وعوام ورنودرا استمالت داد وگفت لشکر من یکی از بنی آدم ظاهر است ویکی مخفی از جنود سماوی که درهوا طیران می کنند وحرب

[1] Ms. Ducaurroy : پرید.

[2] Le ms. Ducaurroy ajoute ici بر خاست.

[3] Ms. Ducaurroy : اورا.

جنیان که در زمین می زوند لکنون آنرا نیز بر شما ظاهر کنم در آسمان وزمین نگرید تا برهان دعوی مشاهده کنید خواص ومعتقدان می نگریستند می گفت انك (1) فلان در لباس سبز وفلان درپوشش سفید می پرند عوام موافقت می نمودند وهرکس که می گفت نمی بینم اورا بزخم چوب بینا می کردند (2) دیگری می گفت حق تعالی مارا از غیب سلاح می فرستد در اثنای این از جانب شیراز بازرگانی در رسید وچهار خروار شمشیر آورد بعد ازین در فتح وظفر عوامرا هیچ شك نماند وآن ادینه خطبهٔ سلطنت بنام او خواندند وچون از نماز فارغ شدند بخانهای بزرگان فرستادند تا خیمهها وخرگاهها وآلات فرش وطرح آوردند ولشکری (3) با طول وعرض بساختند ورنود واوباش بخانهای متمولان رفتند ودست بغارت وتاراج بر آوردند وچون شب در آمد سلطان ناگهان با بتان پری وش وخوبان دلکش خلوت ساخت وعیش خوش براند وبامدادرا در حوض آب غسل بر آورد..... ازراه (4) تبرك آب آن (5) بدرم سنبك قسمت

[1] Ms. Ducaurroy : فلان جای وبهمان جای.
[2] Ms. de Leyde et ms. 69 : پوست می کند.
[3] Ms. Ducaurroy : لشکرهائ.
[4] Ms. Ducaurroy : تیمن و.
[5] Le même : بمن ودرم.

کردند وشربت بیماران ساختند واموالرا که حاصل کردند بر ین وبر آن بخش کرد وبر لشکر وخواص تفرقه کرد خواهر او چون تصرف او در فروج واموال بدید بیکسو شد وگفت کار (1) او که بواسطهٔ می بود خلل پذیرفت وامرا وصدور که آیت فرار خوانده بودند در کرمینه جمع شدند ومغولانرا که در آن حدود بودند جمع کردند وآنچه میسر شد از جوانب ترتیب ساختند و روی بشهر نهادند او نیز ساختهٔ کارزار شد با مردمان بازار باپیراهن وازار پیش باز رفت از جانبین صف کشیدند تارابی با محبوبی در صف ایستاد بی سلاح وجوشن وچون درمیان مردم شایع شده بود که هرکس که در روی او دست خلاف جنبانند خشك شود آن لشکر نیز دست به تیر وشمشیر آهسته می بردند (2) یکی از آن جماعت تیری پر کرد قضارا بر مقتل او آمد ودیگری نیز بر محبوبی زد وکسرا از ین خبر نه نه قوم اورا نه خصمانرا در تضاعیف آن بادی سخت برخاست وخاك چنان شد که خلق یکدیگررا نمی دید لشکر خصمان پنداشتند که کرامات تارابی است

[1] Ms. de Leyde : کیار.

[2] Ms. Ducaurroy : آهسته ترمی یازیدند.

باز گشتند وروی بانهزام نهادند ولشکر تارابی روی بر پشت ایشان آوردند واهالی رساتیق (1) روی بدیشان نهادند وهرکس‌را از آن جماعت که می گرفتند خاصهٔ عمال ومتصرفان‌را بتبر سر نرم می کردند وتا بکرمینه برفتند قرب ده هزار مرد کشته شد چون تابعان تارابی باز گشتند اورا نیافتند گفتند خواجه غیبت کرده است تا ظهور او دو برادر او محمد وعلی قایم مقام او باشند بر قرار تارابی این دو جاهل نیز درکار شدند وعوام واوباش متابع ایشان بودند بیکبارگی مطلق العنان دست بتاراج بردند بعد از یکهفته ایلدر نوئین وچنکس (2) قورچی با لشکری بسیار مغولان دررسیدند باز آن جاهلان با اتباع خود بصحرا بیرون آمدند وبرهنه در مصاف بایستادند ودر اول (3) تیر که کشاده شد آن دو گمراه کشته شدند ودر حد بیست هزار مرد درین نوبت کشته شد روز دیگر که شمشیر زنان صباح فرق شب‌را بشکافتند خلایق‌را از مرد وزن بصحرا راندند مغولان دندان انتقام تیز کرده ودهان حرص کشاده که بار دیگر دستی بزنم وکامی برانم وخلایق‌را حطب تنور بلا سازیم

[1] Le ms. Ducaurroy ajoute : از دیههای خویش بابیل وتنبر.

[2] Ms. Ducaurroy : جکس.

[3] Ms. Ducaurroy : کشاد تیر.

واموال واولاد ایشانرا غنیمت گیریم خود لطف ربانی وفضل یزدانی عاقبت فتنه‌را بدست شفقت محمود چون نامش محمود کردانید وطالع آن شهررا باز مسعود که چون او برسید ایشان‌را از قتل ونهب زجر و منع کرد و گفت سبب مفسدی چند چندین هزار خلق‌را چگونه توان کشت وشهری‌را که چندین مدت جهد رفته است تا روی بعمارت نهاده بواسطهٔ جاهلی چگونه نیست توان کرد بعد از لحاح و مبالغت (1) بر آن اتفاق افتاد که این حالت بخدمت قاآن عرضه دارند بر آن (2) جمله که فرمان باشد باتمام رسانند وبعد از آن ایلچیان بفرستاد وسعیهای بلیغ نمود تا از آن زلت که امکان عفو ممکن نبود تجاوز فرمود و بر حیات ایشان ابقا کرد واثر آن اجتهاد محمود ومشکور شد .

ذکر جغتای (3)

جغتای خانی بود باتهور وغلبهٔ (4) بسیار وخشونت چون بلاد ما وراء النهر وترکستان مستخلص شد محط رحال

[1] Ms. Ducaurroy : ولجاج.

[2] Ms. de Leyde : انجا.

[3] Ms. Ducaurroy, fol. 61 v. 62 r. et v.; ms. de Leyde, p. 135, 136, 137.

[4] Ms. Ducaurroy : وغلبهٔ وسیاست.

واولاد ولشکر از سمرقند تا کنار بیش بالیق مواضعی نرة ورابق (1) منزل گاه ملوكرا لایق مربع ومصیف المالیبع وقوتاق بود که در بهار وتابستان با بستان ارم مشابهت داشتی وگوهای بزرك که ایشانرا گول خوانند جهت اجتماع مرغان آبی در حدود او ساخته بود ودیهی نیز بنا فرمود نام آن قیلیع وهر زمستان در مروزنك ایلا روزگار گذرانیدی و از ابتدا تا انتهای مراحل انبارها واطعمه واشربه ترتیب داده واو دایما بتماشا وعشرت ومعاشرت با پری چهرگان خوش طلعت اشتغال داشتی وحشم او از بیم یاسا وسیاست او چنان مضبوط بودی که کسی در عهد او چندانکه در جوار لشکر او بودی هیچ راه گذریرا بطلایه وپاس احتیاج نیفتادی وچنانکه در مبالغه گویند طشتی زر بر سر نهاده عورتیرا تنها بیم وترس نبودی ویاساهای باریك بر امثال مردم تازیك بتکلیف مالا یطاق بودی دادی مثل آنکه گوشت بسمل نکنند وبروز در آب روان ننشینند ونظیر این ویاسای گوسفندان از بذبح شرعی ناکشتن بهمه ممالك فرستاد و در خراسان مدتی گوسفندرا کسی ظاهرا نکشته

[1] C'est ainsi que je crois devoir lire, au lieu de : نرة واریق et de نرة رارانق, que portent les deux manuscrits.

[2] Le ms. Ducaurroy ajoute : وحعاوت.

ومسلمانرا جز اكل مردار تكليف می نمود چون حالت قاآن واقع شد حضرت او مرجع خلایق شد واز دور ونزدیك متوجه حضرت او شدند مدت تمادی نگرفت تا مرضی صعب ظاهر شد چنانکه علت بر مداوا غالب آمد ووزیر او از اتراك بجیر نام شخصی بود که در آخر عهد او فرا خاسته بود وکارهای ملك فرا پیش گرفته در علت مرض او با طبیب مجد الدین در معالجه مبالغت می کرد واشتیاق می نمود چون قضا نازل شد خاتون بزرگتر او بسولون ایشان هردورا با تمامت فرزندان ومتعلقان بفرمود تا بکشتند وامیر حبش عمید که از عهد آنکه ما وراء النهر مستخلص شده بود بخدمت جغتای متصل گشته بود ومنصب وزارت یافته در خدمت خاتون بر قرار متمکن گشته شد وشخصی بود اورا سدید اعور شاعر گویند روز عیدی بر حسب حال بیتی چند گفته است وتخلص بامیر حبش عمید کرده

نظم روشنت گشت که این تیره جهان دام بلاست
خبرت شد که جهان عشوه (1) ده دار دغاست

[1] Ms. Ducaurroy : عشوه دهی دا ودغاست.

(1) نعمت ولشکر تو لشکر جرار چه سود
چون اجل تاختن آورد وگرفت از چپ وراست
آنکه در آب نمی رفت کسی از بیمش
غرقهٔ بحر محیطیست که بس با پهناست

وجغتای‌را پسران ونوادگان بسیار بودند اما در آن وقت پسر بزرکتر او مابیکان‌را در بامیان واقعه افتاد وقرا هم درآن حالت در وجود آمد (2) وچنگز خان وبعد ازو قاآن وجغتای ولایت عهد و جایگاه جغتای بدو نامزد کرده بودند بنابر آن آساس خاتون او یسولون وحبش عمید الملك وارکان دولت برقرار (قرا lisez) اقبال نمودند وچون گیوك خانرا بخانی بر داشتند سبب مصادقتی که داشت با ییسو (3) که پسر صلبی جغتای بود فرمود که با وجود پسر نواده چگونه ولی عهد باشد ییسورا در مملکت او نشاند وحل وعقد کارهای ملك ایشان بدست او داد وییسو دایما بشرب مشغول بود هشیاری ندانستی ومستی عادت

[1] Ms. Ducaurroy : قرحی وکیبول ولشکر جراره.

[2] Ce qui suit, jusqu'à امیر حبش عمید وپسر او ناصر الدین, manque dans le ms. de Leyde et dans le ms. 69 ancien fonds persan. Seulement ces manuscrits ajoutent les mots : بعد از حالت او بسلون (sic).

[3] Le ms. Ducaurroy porte ici et plus loin تیسو.

داشتی زبام تا شام شراب خوردی چون او متمکن شد با حبش عمید سبب موافقت او با قرا در خشم بود وقاصد ودر اول حالت حبش عمید پسران خودرا بپسران جغتای داده بود وهریك را بیکی از پادشاه زادگان نامزد وبهاء الدین مرغینانی را سبب فضل ودانش درمقابل پسران می داشت بخدمت ییسو داده بود چون سبب قدمت خدمت بنسبت (ییسو) کار او نیز متمکن ومنصب وزارت ییسو بدو مفوض شد وحبش عمید مصروف گشت هرچند امیر امام بها الدین مراسم واداب حرمت (1) بتقدیم می رسانید وچند نوبت ییسو از قصد کلی که با حبش عمید داشت منع کرد اما کینهٔ قدیم در دل بود تا بوقت فرصت سینه را تشفی داد وییسو برقرار بود بعد ما که منگو قاآن بر سریر خانی نشست وییسو موافق آن نبود وجای ییسو برقرار (قرا) بحکم وصیتی که در سابقه رفته بود مسلم داشت واورا بانواع عواطف مخصوص کرده بازگردانید درراه وعدهٔ که تا گریرست نگذاشت که باردوی خویش رسد وجای او بر پسر او مقرر فرمود وچون او هنوز کودك بود مقالید حکم در دست خاتون او رمنه (ارغنه) نهاد چون باردوی خویش

[1] Je crois devoir lire : مراسم اداب وحرمت.

رسید بیسو نیز در آن نزدیکی باجازت باتوبا خانه (sic) رسیده بود اورا نیز اجل امان نداد وامیر حبش عمید وپسر او ناصر الدین در خدمت خاتون باز متمکن گشتند ودر آن وقت که قرا بازگردید سبب انتقامی که از بها الدین مرغینانی داشت اورا با مال واولاد بحبش عمید داد در آن ساعت که اورا بگرفتند و (1) بقید دوشاخ بر بست این رباعی بگفت

آنها که متاع عمر خود بر بستند
از محنت ورنج این جهانی رستند
بشکست تن من از گناه بسیار
زآن بود که این شکسته‌را بر بستند

وبر سبیل استعطاف این رباعی دیگر بفرستاد

شاها زمن آنچه بود وتارست بگیر
ورجان منت نیز بکارست بگیر
جانیست بلب رسیده وصدر بهشت
(2) زین هردو کدام اختیارست بگیر

چون دید که هیچ حیله نافع نیست وتضرع وتوجع فایده نداد این دو بیت بگفت ونزدیک حبش عمید فرستاد

[1] Ms. de Leyde et ms. 69 : مقید کردند.
[2] Ms. de Leyde et ms. 69 : از هر دو.

با دشمن ودوست عیش خوش کردم ورفت
وین رخت حیات زیر کش کردم ورفت
دست اجلم داد حب مسهل روح
صد لعنت نقد بر حیش کردم ورفت

بفرمود تا اورا در میان نمدی پیچیدند وبشکل آنکه نمد مالند اعضا و اجزای اورا ریزه کردند در شهور سنه تسع واربعین وستمایه بوقت آنکه از اردوی غایمش مراجعت افتاده بود در خدمت امیر ارغون نزدیک بیسو رفت چون بخدمت امیر امام بها الدین رسیدم در حال پیش ازآنکه زبان بسخنی دیکر بکشاده بود..... ..... اورا بنظر اکرام واعزاز مخصوص کردانید واو با علو انتساب که جمع داشت از قبل پدر او که شیخ الاسلام فرغانه بود ابا عن اب واز جانب والده طقان خان که خان وحاکم آن ملك بوده وشرف اکتساب آنکه با علو درجهٔ وزارت که یافته بود انواع علوم دینی ودنیاوی جمع داشت جناب اورا مجمع بقیهٔ فضلای عالم دیدم ومرجع صدور آفاق هرکس را که بضاعت فضل سرمایه بودی وآنرا خود رواج نیستی در حیات او آن متاع رواج کرفتی وبانواع بر وشفقت او انتعاش پذیرفتی وذکر مناقب وفضایل او بسیارست اما وقت ومکان تقریر

نیست و روزکار کدام صاحب استحقاق‌را تربیت کرد که بازش نینداخت... واز امام بها الدین پسران وکودکان خرد مانده بود وامیر حبش عمید نمی خواست تا اطفال نرینه‌را بر عقب پدر بفرستند توفیق امان نیافت

TRADUCTION.

Tout à coup, dans le courant de l'année 636 (1238-39), un habitant de Bokhara, de son métier fabricant de cribles, se révolta sous l'habit des soufis. La populace se rassembla autour de lui, et l'affaire alla si loin que l'ordre fut donné de mettre à mort toute la population de Bokhara. Mais le sahib (vizir) Yelwadj [1], semblable à la prière du juste, écarta cet arrêt fatal. Grâce à sa commisération et à sa sollicitude, il éloigna des Bokhariens le malheur imprévu qui les menaçait. Leur ville recouvra son éclat et sa splendeur. De jour en jour la grâce de la bienfaisance divine, qui, à cause de sa grande com-

[1] Ce personnage, dont le vrai nom était Mahmoud (Yelwadj est un titre turc qui signifie ambassadeur), fut chargé, sous le règne d'Ogotaï, de l'administration générale des provinces mongoles en Chine. Après la mort d'Ogotaï, il fut disgracié; mais, à son avénement au trône, en 1252, Mangou Kaân le nomma administrateur général des possessions mongoles en Chine. Mahmoud Yelwadj avait un fils, Maçoud bey, qui administra, sous Djaghataï et ses successeurs, le Turkistân et la Transoxiane. (Voy. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. II, p. 193 et 194, dans la note, et p. 262, 263.) Khondémir attribue à Karatchar Noïan le rôle qu'Ala-Eddin fait jouer à Mahmoud Yelwadj et à Habech-Amid.

passion et de sa miséricorde, étend de toutes parts le tapis de la justice et de la générosité, par les mains du compatissant Mahmoud, brilla comme le soleil dans cette vaste et heureuse ville. Maintenant aucune autre cité musulmane n'égale celle-là, par le concours de la population, la quantité des biens et des troupeaux, la réunion des savants, l'éclat de la science et le mérite des étudiants (*talibs*); enfin, par la solidité des édifices consacrés à la bienfaisance. Deux bâtiments élevés et solides y furent construits à cette époque : le *médréceh* (collége) Khani, que Serkouteni Bigui[1] a fait bâtir, et le médréceh de Maçoud, dans chacun desquels mille talibs se livrent tous les jours à l'étude, sous des professeurs habiles, choisis parmi les savants les plus distingués de l'époque. En vérité, deux édifices aussi considérables et aussi propres sont une parure et un honneur pour la ville de Bokhara; je dirai plus, un ornement et une décoration pour l'islamisme.

[1] Cette princesse, dont le nom est écrit de plusieurs autres manières dans les historiens, était fille de Djakembou, frère d'Ong-khan, roi des Kéraïts. Elle épousa Touloui, quatrième fils de Djenguiz-khan, et en eut cinq fils, parmi lesquels deux (Mangou et Koubilaï) régnèrent successivement à Caracoroum, et le troisième (Houlagou) fonda l'empire des Mongols de la Perse. D'après Jean du Plan de Carpin, qui l'appelle Seroctan, cette princesse était la plus renommée parmi les Tâtars, si l'on en exceptait la mère de l'empereur régnant (Koyouk) et la plus puissante de tous, sauf Bati (Batou). (*Relation des Mongols ou Tartars*, édition d'Avezac, p. 270, 271.) Bar-Hebræus l'appelle Serkouten-Beghi. (Cf. Rachid-Eddin, *Histoire des Mongols de la Perse*, p. 86, 88, 90, et note 7, *ibidem*; d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. II, p. 59, 60, 267.)

Outre tous ces avantages, les habitants de Bokhara jouissent du repos, et leurs dépenses et leurs charges sont très-modérées. Que Dieu très-haut orne les différentes parties du monde, en prolongeant l'existence du roi juste (Mangou-Kaân), ainsi que par la splendeur de l'islamisme et de la religion orthodoxe!

RÉCIT DE LA RÉVOLTE DE TARABI.

Dans le courant de l'année 636, il y avait conjonction de deux astres malheureux dans le signe du Cancer. Les astrologues avaient prédit qu'il s'élèverait des troubles, et qu'il se pouvait faire qu'un novateur se révoltât. Or, à trois parasanges de Bokhara, il y a un village que l'on appelle Tarab, et où vivait un individu nommé Mahmoud, dont le métier consistait à fabriquer des cribles. Ainsi qu'on l'a dit de lui, il n'avait pas son pareil en sottise et en ignorance. Il entreprit de montrer de la piété et de la dévotion, par hypocrisie et par ruse, et prétendit avoir des conversations avec des génies, qui lui révélaient les choses les plus cachées. Dans le Mavérannahr et le Turkistân, beaucoup de personnes, la plupart du sexe féminin, ont cette prétention. Quiconque est dans l'affliction ou souffre d'une maladie, prépare un festin et mande le *péridar* (celui qui est en communication avec les génies). Les péridars se livrent à des danses et autres pareilles absurdités. Les ignorants et les gens du commun regardent cela comme un article de foi. Comme la sœur de Tarabi l'entretenait de toutes sortes de contes

de péridars, et que cet homme les propageait (or, que faut-il aux gens du commun, afin qu'ils deviennent partisans de l'ignorance?), la population venait en foule le trouver. Partout où il y avait un paralytique ou un affligé, il s'adressait à lui. Par hasard, dans le nombre, une ou deux personnes éprouvèrent quelque soulagement. Alors presque tout le monde vint le trouver, tant les personnes distinguées que la plèbe, excepté ceux à qui Dieu avait donné un cœur pur. J'ai entendu dire, à Bokhara même, par quelques personnes considérables et estimées : « En notre présence, il souffla, dans les yeux d'un ou deux aveugles, des excréments de chien, et ces aveugles furent guéris. » Je répondis : « Ceux qui ont vu cela étaient eux-mêmes des aveugles; car c'est là le miracle opéré par Jésus, fils de Marie, dont Dieu a dit : « Il guérit l'aveugle-né et le lépreux. » Si je voyais de mes propres yeux un tel événement, je m'occuperais sans délai de leur guérison. »

Il y avait à Bokhara un savant connu par son mérite et sa noblesse. Son surnom était Chems-eddin-Mahboubi. Par suite d'une inimitié qui existait entre lui et les imams de Bokhara, il embrassa la cause de ce fou, et se joignit à la troupe de ses partisans. « Mon père, dit-il à cet ignorant, a raconté et consigné par écrit, dans un ouvrage, qu'il sortirait de Tarab, près de Bokhara, un fondateur de dynastie qui ferait la conquête du monde, et il a décrit les signes distinctifs de cette personne. Ces signes sont visibles en toi. » L'ignorant et insensé Tarabi fut con-

firmé dans son illusion par ce rapport; et ce bruit s'accorda avec la prédiction des astrologues. Le rassemblement augmentait de jour en jour; toute la population de la ville et des campagnes vint trouver Tarabi, et des indices de troubles et de désordre se manifestèrent. Des émirs, qui étaient à Bokhara, tinrent conseil touchant les moyens d'éteindre le feu de la discorde et du tumulte; et envoyèrent un ambassadeur à Khodjend, auprès du sahib Yelwadj, pour lui donner avis de cette affaire. Quant à eux, ils se rendirent à Tarab, comme pour jouir de la vue et de la faveur de Mahmoud, et ils le prièrent de se transporter à Bokhara, afin que la ville fût à son tour ornée de sa présence. Mais ils convinrent entre eux que lorsqu'il serait arrivé à l'extrémité du pont de Wézidan, ils feraient pleuvoir sur lui des flèches à l'improviste. Lorsque le cortége se fut mis en marche, Mahmoud aperçut des indices de changement dans la manière d'être de ces émirs. Quand il fut arrivé à l'extrémité du pont, il se tourna vers Temcha, qui était le principal des commissaires mongols, et lui dit : « Renonce à ton mauvais dessein, ou sinon, j'ordonnerai que les yeux te soient arrachés, sans l'intervention de la main d'un homme. » Lorsque les Mongols lui eurent entendu prononcer cette parole, ils se dirent : « Il est certain que personne ne l'a informé de notre dessein, et cependant tous ses discours sont véritables. » En conséquence, ils conçurent de la crainte et ne firent subir à Tarabi aucune vexation. Lorsqu'il fut arrivé à Bokhara, il se

logea dans le palais du roi Sindjar. Les émirs, les grands et les personnages principaux mettaient le plus grand zèle à lui témoigner leur considération et leur respect; mais leur intention était de le tuer dès qu'ils en trouveraient l'occasion, car la populace de la ville était en force, et le quartier et le bazar où il habitait étaient remplis de monde, de sorte qu'un chat n'aurait pu y passer. Comme le concours des gens du peuple dépassait toute mesure, qu'ils ne s'en retournaient pas avant d'avoir reçu la bénédiction de Tarabi et qu'il n'y avait plus moyen d'entrer ni de sortir, il montait sur la terrasse et jetait sur eux de l'eau avec sa bouche. Quiconque était atteint par quelques gouttes de ce liquide, s'en allait satisfait et joyeux.

Cependant, un des sectateurs de l'erreur informa Tarabi du dessein des chefs mongols. Il sortit tout à coup par une porte dérobée, et monta sur un des chevaux attachés en cet endroit. Les individus étrangers, ne sachant pas qui il était, ne firent aucune attention à lui. Il arriva, sans s'arrêter, à la colline d'Abou Hafs. En un instant, tout un monde se rassembla auprès de lui. Un moment après sa fuite, on le chercha, mais en vain. Des cavaliers coururent de différents côtés à sa poursuite. Tout à coup ils le découvrirent sur le sommet de la colline déjà citée; ils s'en retournèrent et rapportèrent de ses nouvelles. La populace s'écria : « Le Khodjah est arrivé en volant à la colline d'Abou-Hafs. » En un instant, les rênes du libre arbitre sortirent des

mains des petits et des grands. La plupart se dirigèrent vers la colline et se réunirent à Tarabi. Au moment de la prière du soir, celui-ci se tourna de leur côté et leur dit : « Ô partisans de la vérité, qu'attendez-vous? Il faut purger le monde des impies; il faut que chacun emploie tout ce qu'il a à sa disposition, armes, instruments de guerre et bâtons. » Tout ce qu'il y avait d'hommes à Bokhara vint le trouver. Ce jour était un vendredi. Le Khodjah se logea dans la ville, dans la maison de Rabi, et manda les chefs de la religion, les grands et les hommes connus de Bokhara. Comme il était totalement dépourvu de sagesse et de mérite, il livra à la risée le chef des *sadrs* (grands pontifes) de son temps, Borhan-eddin, descendant de la famille borhanienne, et reste de la maison du *Sadri-Djihan;* et il nomma *sadr* ou chef de la religion Chems eddin Mahboubi. Tarabi traita injustement la plupart des personnes distinguées, les diffama et en tua plusieurs. D'autres prirent la fuite. Il s'attacha à gagner la populace et les vagabonds et dit : « Mon armée est de deux espèces; l'une, composée de descendants d'Adam, est visible; l'autre est cachée et se compose de troupes célestes qui volent dans l'air et d'un corps de génies qui marchent sur la terre. Je vais faire paraître à vos yeux cette seconde armée. Regardez dans les cieux et sur la terre, afin de voir la preuve de ce que j'avance. » Ses familiers et ceux qui avaient foi en lui regardaient. « En voici, disait-il alors, qui volent avec des habits verts et d'autres avec des ha-

bits blancs. » La populace confirmait son assertion. Si quelqu'un s'avisait de dire : « Je ne vois pas cela, » on le lui faisait voir à coups de bâton. Tarabi disait encore : « Dieu nous envoie des armes, du monde surnaturel. » Sur ces entrefaites, un marchand arriva de Chiraz et apporta quatre charges de sabres. A partir de ce moment, la populace ne douta plus de la victoire. Ce même vendredi, on récita la prière au nom de Tarabi, en qualité de sultan. Lorsqu'on eut fini la prière, on envoya des émissaires dans les demeures des grands personnages pour en apporter des tentes, des pavillons et des tapis. On équipa une armée immense. Les vagabonds et les vauriens s'introduisirent dans les maisons des riches et se mirent à piller. Lorsque la nuit fut arrivée, le *nouveau* sultan se retira tout à coup en particulier avec des belles semblables à des fées et avec des beautés ravissantes, et mena joyeuse vie. Au matin, il fit ses ablutions dans un bassin d'eau. Ses sectateurs partagèrent entre eux, par petites quantités, l'eau qui lui avait servi à cet usage, s'imaginant par là attirer sur eux les bénédictions du ciel ; ils en firent aussi boire aux malades. Tarabi distribua à l'un et à l'autre les sommes que ses partisans avaient amassées, et les partagea entre les soldats et ses propres serviteurs. Lorsque sa sœur le vit s'emparer ainsi des femmes et des richesses d'autrui, elle s'éloigna de lui et dit : « Son pouvoir, qui s'est établi par mon entremise, a reçu un grand préjudice. » Les émirs et les chefs, qui avaient récité le verset de la fuite, se réunirent

dans Kermineh[1] et rassemblèrent les Mongols qui se trouvaient dans les environs. Ils firent les préparatifs que leur permettaient les ressources des provinces adjacentes, et se dirigèrent vers Bokhara. De son côté, Tarabi se disposa au combat et sortit de Bokhara, pour aller au-devant d'eux, avec les habitants du bazar, vêtus seulement de chemises et de caleçons[2]. Des deux parts, on se rangea en ordre

[1] Telle est l'orthographe de nos trois manuscrits. C'est aussi celle qui est actuellement en usage. (Voyez Meyendorff, *Voyage d'Orenbourg à Boukhara*, p. 59 et 162; Alexandre Burnes, *Voyage à Boukhara*, t. III, p. 116 et 140; Izzet-Allah, *apud* Klaproth, *Magasin asiatique*, t. II, p. 48 et 167.) D'après ce dernier voyageur, Kerminâ (*sic*) est un lieu considérable dans le Mian Kal, à dix-huit heures de marche de Bokhara, et à trente et une de Samarkand. Au lieu de Kermineh, les anciens géographes orientaux écrivent *Kerminieh* كرمينيه. (Voyez le *Lobb-al-Lobab* de Soyouthi, édition Veth, p. 10, note w, et p. 221, et la *Géographie* d'Édrici, traduction de M. Jaubert, t. II, p. 194, 195, 196.) Mais le sultan Baber, dans ses Mémoires, écrit Kermineh. (Voyez le *Journal des Savants*, août 1848, p. 359.)

[2] Le mot ازار, ou, comme porte le ms. Ducaurroy, ايزار, désigne ici une sorte de caleçon, avec lequel on couvre les hanches et les parties sexuelles. (Voyez R. Dozy, *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, p. 37.) Édrici dit, en parlant des Berbères masmoudites de Sous : ويحتزمون فى اوساطهم بميزر (le manusc. de Greaves porte بازار) صوف ويسمونها اسفقاس « Ils se ceignent les reins d'un caleçon de laine, qu'ils appellent *asfakas.* » Au lieu de ce dernier mot, M. Jaubert (*op. supra laud.*) écrit, p. 209, *esfakis* اسفاقس. Puisque j'ai rapporté, d'après Édrici, un nom berbère de vêtement, je profiterai de cette occasion pour dire quelques mots d'un autre nom de vêtement, usité dans l'Afrique septentrionale, mentionné aussi dans le géographe arabe, et cependant omis dans nos dictionnaires. On fabrique à Noul Lamta, dit Édrici (t. I, p. 206), des vêtements appelés *sefsarieh* سفساريه. Le mot *sefsarieh*

de bataille. Tarabi se plaça au premier rang, avec Mahboubi, sans armes et sans cuirasse. Comme le bruit était répandu que toutes les mains qui se lèveraient contre lui seraient aussitôt desséchées, l'armée mongole portait mollement la main à l'arc et au sabre. Enfin, un soldat de cette armée lança une flèche qui, par hasard, blessa mortellement Tarabi. Une autre flèche atteignit Mahboubi. Personne dans les deux armées n'eut connaissance de ce fait. Sur ces entrefaites, il s'éleva un vent violent et la poussière devint si épaisse, que les hommes ne pouvaient s'apercevoir. L'armée ennemie, s'imaginant que c'était l'effet des miracles de Tarabi, battit en retraite et prit la fuite. Les soldats de Tarabi la poursuivirent; les habitants des campagnes sortirent de leurs villages, avec des bêches et des haches, décapitèrent à coups de hache tous les Mongols dont ils s'emparèrent, et notamment

a été changé par Peyssonnel en *sufficieli*. C'est, d'après ce savant voyageur, le nom du *burnous*. (*Voyages dans les régences de Tunis et d'Alger*, t. I, p. 68, 78, 79, 247, 219.) On lit ce qui suit dans la relation d'un voyageur anglais, qui a exploré avec soin la régence de Tunis : «La tête..... est enveloppée, aussi bien que le corps, d'une draperie de gaze de soie rayée, appelée *sefsar*, qui est liée autour de la tête par une corde de poil de chameau, repliée en forme de turban; sur le *sefsar*, est jeté un léger bernous, etc.» (*Excursions in the Mediterranean*, by major sir Grenville Temple, t. II, p. 51.) Et plus loin : «Le *barracan* ou *sefsar*, à la fois par sa forme et par la manière dont il est drapé autour de la figure, correspond indubitablement à la toge». (*Ibidem*, p. 52.) Et enfin : «A Nefta se trouve une manufacture considérable des sefsars en gaze, qui sont si fameux dans toute la Barbarie.» (*Ibidem*, p. 172.)

les percepteurs et les hommes en place. Ils leur donnèrent la chasse jusqu'à Kermineh, et en tuèrent près de dix mille. Lorsque les partisans de Tarabi revinrent de la poursuite, ils ne trouvèrent plus leur chef. Mais ils dirent : « Le *khodjah* a fait une absence; jusqu'à cé qu'il reparaisse, ses deux frères, Mohammed et Ali, le remplaceront. » Ces deux ignorants se conduisirent de la même manière que Tarabi. Les gens du commun et les vauriens leur obéirent et se livrèrent tous ensemble au pillage, sans rencontrer d'obstacle. Au bout d'une semaine, Ildir Noyin et Tchenken Kourtchi arrivèrent, accompagnés d'une nombreuse armée de Mongols. Les deux frères de Tarabi sortirent en rase campagne, avec leurs sectateurs, et se présentèrent tout nus au combat. A la première décharge de flèches, ces deux malheureux furent tués, et environ vingt mille hommes partagèrent leur sort. Le lendemain, au moment où les guerriers du matin fendaient avec leurs sabres le front de la nuit, on chassa dans la campagne toute la population, tant hommes que femmes. Les Mongols avaient aiguisé les dents de la vengeance et ouvert la bouche de l'avidité, et se disaient les uns aux autres : « Levons de nouveau les mains et mettons à exécution notre désir; faisons des habitants l'aliment du réchaud de l'affliction, et livrons au pillage leurs richesses et leurs enfants. » Mais la bonté divine et la grâce céleste terminèrent les troubles, par l'entremise de la commisération de Mahmoud, et cela d'une manière aussi

louable que son nom[1], et rendit aussi heureux qu'autrefois l'astre de Bokhara. En effet, Mahmoud, étant arrivé, empêcha les Mongols de tuer et de piller, et dit : « Comment peut-on tuer tant de milliers d'hommes, à cause de quelques malfaiteurs, et comment, à cause d'un ignorant, peut-on anéantir une ville pour laquelle on a dépensé tant et de si longs efforts, de sorte qu'elle a recommencé à être florissante ? » Après que Mahmoud eut déployé beaucoup d'insistance, il fut convenu que l'on en référerait au kaân et que, quel que fût son ordre, on le mettrait à exécution. En conséquence, Mahmoud envoya des députés et fit de si grands efforts auprès du kaân, que celui-ci pardonna cette faute, dont le pardon était cependant impossible, et épargna la vie des habitants de Bokhara. Le résultat de ces efforts fut donc louable et digne de reconnaissance.

HISTOIRE DE DJAGHATAÏ.

Djaghataï était un souverain plein de courage, de force et de sévérité. Lorsque le Mavérannahr et le Turkistân eurent été conquis, des endroits agréables et délicieux, dignes de servir de séjour aux rois et s'étendant depuis Samarkand jusqu'aux confins de Bich Balik, devinrent la résidence de ses enfants, de son armée et de ses bagages. Ses quartiers, pendant le printemps et l'été, se trouvaient dans Almalik et Koutak, qui, durant ces deux saisons, ressemblaient au jardin d'Irem. Il avait creusé dans leurs

[1] Mahmoud, en arabe, signifie *loué, louable*.

environs de grands étangs, que les Mongols appellent *Gueul* (lac), afin que les oiseaux aquatiques s'y réunissent. Il construisit un village nommé Kila. Il passait tous les hivers à Mérozik Ila. Il avait disposé sur toute la route des greniers, des aliments, et des boissons. Il était constamment occupé à se divertir et à s'amuser, en compagnie de jeunes beautés. Ses serviteurs étaient tellement retenus par la crainte du Yaça et par celle de sa sévérité, que, sous son règne, personne, dans quelque passage que ce fût, n'avait besoin de sentinelle ou de garde, tout comme s'il eût été dans le voisinage de son armée. Et ainsi qu'on le dit par métaphore, une femme seule et portant sur sa tête une aiguière d'or, n'aurait pas conçu la moindre inquiétude. Il promulguait des ordonnances minutieuses, et dont il exigeait l'observation, de la part des étrangers, avec une importunité insupportable. C'est ainsi qu'il exigeait que l'on n'égorgeât pas les animaux destinés à être mangés, que l'on n'entrât pas pendant le jour dans une eau courante, etc. Il expédia dans toutes les provinces le règlement qui interdisait de tuer les moutons d'après les règles légales. Pendant un certain temps, personne ne tua publiquement des moutons dans le Khoraçân. Djaghataï obligeait les musulmans à manger des charognes. Lorsque Ogodaï kaân fut mort, tout le monde eut recours à Djaghataï; et de toutes parts, de loin comme de près, on se rendit à sa résidence. Mais il s'écoula peu de temps, jusqu'à ce qu'il fût pris d'une violente maladie, qui déjoua tous les remèdes. Le

vizir de Djaghataï était un Turc nommé Hédjir, qui s'était élevé au pouvoir sur la fin de son règne et s'était chargé de l'administration du royaume. Lorsque ce prince fut tombé malade, il mit le plus grand zèle à le soigner, ainsi que le médecin Medjd-eddin, et lui témoigna beaucoup de dévouement. Mais, après la mort du khan, sa principale épouse, Yiçouloun, ordonna de les mettre tous deux à mort, avec tous leurs enfants et leurs adhérents. L'émir Habech-Amid, qui avait embrassé le service de Djaghataï, à l'époque de la conquête du Mavérannahr, et avait obtenu le rang de vizir, fut confirmé dans cet emploi, sous l'autorité de la princesse. Il y avait un homme appelé Sédid Awar (le borgne), le poëte, qui, un jour de fête, composa quelques vers conformes à la circonstance, et où il montre son attachement sincère à l'émir Habech Amid.

Il est devenu manifeste pour toi que ce monde impur est un lac d'afflictions; tu as appris que le monde, plein de coquetteries, est le séjour de la perfidie. Ta richesse et ton armée[1], cette armée irrésistible, à quoi t'ont-elles servi, lorsque la mort a fondu sur toi et t'a entouré à droite et à gauche? Cet homme, par la crainte duquel personne n'entrait dans l'eau, est submergé dans un océan sans bornes.

Djaghataï avait un grand nombre de fils et de petits-fils. Mais, à l'époque de sa mort, il avait perdu son fils aîné, Matigân, tué à Bamiân. Kara (Holagou, fils de ce prince) vint au monde vers le même temps. Djenghiz-khan et, après lui, le kaân (Ogo-

[1] Le poëte s'adresse ici à Djaghataï.

daï) et Djaghataï, avaient assigné à cet enfant le titre d'héritier présomptif et de successeur de Djaghataï. Conformément à ces dispositions, l'épouse principale de Djaghataï et Habech Amid et les grands de l'État reconnurent pour souverain Kara (Holagou). Lorsque l'on eut élevé à la souveraine puissance Goyouk-khan, ce prince, à cause de l'amitié qui l'unissait à Yiçou, propre fils de Djaghataï, s'exprima ainsi : « Comment, du vivant du fils, le petit-fils serait-il le successeur de son aïeul? » En conséquence, il mit à sa place Yiçou, et lui confia l'autorité souveraine dans le royaume de Djaghataï. Yiçou était continuellement occupé à boire; il n'avait aucune sagesse et était adonné à l'ivrognerie. Il buvait du vin, depuis le matin jusqu'au soir. Lorsqu'il se vit affermi sur le trône, il témoigna de la colère et du mauvais vouloir à Habech Amid, à cause de son intimité avec Kara (Holagou). Dès le commencement de sa puissance, Habech Amid avait donné ses fils aux fils de Djaghataï, affectant chacun d'eux au service d'un des princes du sang. Il regardait Béha eddin Merghinany comme un de ses fils, à cause de son mérite et de sa science, et, en conséquence, il l'avait attaché au service d'Yiçou. Lorsque, grâce à ses anciens services auprès de ce prince, son pouvoir eut été affermi, et que le rang de vizir d'Yiçou lui eut été confié, Habech Amid fut congédié. Quoique l'imam Béha eddin observât les règles de la politesse et du respect, et qu'il eût empêché, à plusieurs reprises, Yiçou de mettre à exécution les

mauvais desseins qu'il avait conçus à l'égard d'Habech Amid, cependant une vieille haine resta dans le cœur de celui-ci, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion de la satisfaire et d'apaiser son cœur. Cependant, Yiçou régnait paisiblement; mais, après que Mangou-kaân se fut assis sur le trône impérial, comme Yiçou ne donna pas son consentement à cette élection[1], il accorda la place de celui-ci à Kara (Holagou), aux termes de la disposition qui avait eu lieu précédemment, et le renvoya dans ses États, après l'avoir distingué d'une manière signalée, par toute espèce de grâces. Mais la mort (littéralement : la promesse inévitable), l'ayant atteint en chemin, ne lui permit pas d'arriver à sa résidence. Mangou accorda sa place à son fils. Comme celui-ci était encore dans l'enfance, il remit les clefs du pouvoir dans les mains de l'épouse favorite de Kara Holagou, Arghana. Lorsque le jeune prince parvint à sa résidence, Yiçou venait d'y arriver, avec la permission de Batou-khan[2]. Mais la mort ne l'épargna pas davantage.

L'émir Habech Amid et son fils Nacir-eddin re-

[1] Cf. M. C. d'Ohsson, *Histoire des Mongols*, t. II, p. 252, 253, 271.

[2] Batou était l'aîné des princes du sang, comme représentant la branche de Djoutchi, fils aîné de Djenguiz-khan; et, à ce titre, il jouissait d'une grande influence parmi les Mongols, et même à la cour de Karakoroum. (Voyez Jean du Plan de Carpin, *Relation des Mongols ou Tartares*, édition d'Avezac, p. 271 et 276; et M. d'Ohsson, t. II, p. 195, 246, 249 et 250; et sur l'Histoire de Batou, cf. l'Extrait de Khondémir, traduit dans mes *Fragments de Géographes et d'Historiens arabes et persans inédits*, p. 212, 216.)

devinrent puissants, sous l'autorité de la princesse. A l'époque du retour de Kara, ce prince, à cause de la haine qu'il avait contre Béha-eddin Merghinany, le livra à Habech Amid, avec ses richesses et ses enfants. Au moment où l'on arrêta ce personnage et qu'on l'enchaîna, il composa ce quatrain :

Ceux qui ont chargé *sur leurs chameaux* le bagage de leur vie, ont été délivrés de l'affliction et du chagrin de ce monde. Mon corps a été rompu par mes nombreux péchés, c'est pourquoi l'on a lié ce corps brisé.

Il envoya cet autre quatrain, pour implorer la bienveillance du prince :

Ô roi, prends-moi ma chaîne et ma trame; si mon âme peut t'être de quelque utilité, prends-la également. C'est une âme qui est près de s'exhaler et qui aura pour siége le paradis. De ces deux choses, choisis celle que tu voudras.

Lorsqu'il vit qu'aucune ruse ne lui servait et que l'humilité et les plaintes lui étaient inutiles, il composa ces deux vers et les envoya à Habech Amid :

J'ai bien vécu avec mes ennemis et mes amis et je suis parti. J'ai placé sous mon aisselle le vêtement de la vie et je suis parti. La main de la mort m'a donné une pilule qui me fera exhaler mon dernier souffle. J'ai proféré contre Habech cent malédictions de bon aloi et je suis parti.

Habech ordonna de l'envelopper d'une pièce de feutre et de lui écraser les membres et les jointures, de la manière dont on foule le feutre. Dans le courant de l'année 649 (1251), à l'époque où il reve-

nait de l'*ordou* de Gaïmich[1], l'auteur de ce livre se rendit auprès d'Yiçou, dans la société de l'émir Arghoun[2]. Lorsque j'eus rendu mes hommages à l'émir Béha eddin, aussitôt, avant que ma bouche se fût ouverte pour prononcer une autre parole, il me distingua tout particulièrement par les marques de sa considération et de son respect. Outre la noblesse de son origine, tant du côté de son père, qui était le *chéikh el-islâm* héréditaire de Ferghanah, que du côté de sa mère, par laquelle il descendait de Thoghan-khan, qui avait été khan et souverain de ce royaume, son mérite était si distingué, qu'il réunissait à l'élévation du rang de vizir, dont il avait été revêtu, toute sorte de sciences divines et humaines. Je l'ai vu être le centre du reste des hommes distingués de l'univers et le rendez-vous des chefs des diverses contrées. Quiconque possédait pour capital la marchandise du mérite et n'en pouvait tirer aucun parti, lui trouva un cours assuré, du vivant de ce ministre, et fut vivifié par sa bienfaisance et sa tendresse. L'énumération de ses belles qualités et de ses vertus serait très-longue. Mais ce n'est ni le temps, ni le lieu de les exposer ici. Quel homme de mérite la fortune a-t-elle favorisé, sans l'avoir ensuite renversé? L'imam Béha-eddin laissa

[1] Oghoul-Gaïmich était la principale épouse de Goyouk, et elle fut chargée de la régence, après la mort de cet empereur. (Voyez d'Ohsson, t. II, p. 246 et suiv.)

[2] Gouverneur de la Perse, sous la régence de Tourakina et les règnes de Goyouk et de Mangou-Kâan. (Voyez d'Ohsson, tome II, p. 123 à 129.)

des fils et des filles en bas âge. L'émir Habech Amid voulait envoyer les enfants mâles rejoindre leur père; mais il ne vécut pas assez longtemps pour réaliser ce projet.

NOTICE

SUR

MOHAMMED BEN HASSAN ECH-CHEÏBANI,

PAR M. C. BARBIER DE MEYNARD.

Au moment où l'excellent travail de M. Ducaurroy vient fixer de nouveau l'attention des lecteurs du Journal asiatique sur la législation orientale, et en particulier sur le rite d'Abou Hanifa, il n'est peut-être pas hors de propos de donner quelques détails sur la vie de Cheïbani, l'un des plus illustres docteurs de ce rite, encore dominant dans l'empire ottoman.

Cette courte notice a été extraite en grande partie de la préface placée en tête du commentaire turc du *Sieri Kebir*[1], comparée avec les renseignements

[1] Le Commentaire du *Sieri Kebir* par Serakhsy, composé vers l'an 480 de l'hégire, a été traduit en turc par Mohammed Munib el-Aintabi, savant professeur et qadi de Smyrne, sous le règne du sultan Sélim; il a été imprimé à Constantinople en 1241.

fournis par Ibn Khalican, Hadji Khalfa, et le *Thabaqat ul-Foucaha*. Les Orientaux sont d'ailleurs trop sobres de détails biographiques sur leurs grands écrivains, pour qu'on ne doive pas recueillir avec empressement les quelques traits de lumières épars dans leurs ouvrages.

Abou Abd Allah Mohammed ben Hassan ben Farqad ech-Cheïbani était originaire du village de Haracta[1], situé dans les environs (خوطة) de Damas[2], où sa famille s'était établie en quittant l'Iraq. Il naquit dans la ville de Wasith, où il passa une partie de sa jeunesse et acquit les premiers éléments de la science du Hadis. Ses premiers maîtres furent l'imam Mussaër[3], Malek ben Mouawal, Omar ben Werd el-Awzây[4], et l'imam Thawry. Il reçut ensuite les leçons du grand imam Abou Hanifa, qui lui transmit sa profonde érudition. Après la mort de ce célèbre docteur, il étudia la doctrine hanéfite, sous la direction de l'imam Abou Youssouf, mudjtéhid du second degré[5]. Devenu bientôt le rival

[1] Sur ce village, voyez *Djihan numa*, p. 589.

[2] Cf. *Chrest. ar.* t. II, page 120; Burckhardt, *Travels in Suria*, p. 285; Ibn al-Werdi, chap. 1er, p. 38.

[3] Mussaër, Sofaïn ben Oyaina, célèbre par ses décisions juridiques sur les questions de droit les plus difficiles, né à Koufa en 107, mort en 188 à la Mecque. (Voyez Ibn Khal. à ce nom.)

[4] Awzai, l'imam le plus instruit de la Syrie, né à Balbeck en 88 ou 93, ou à Damas, selon d'Herbelot (*Bibl. orient.*). Il passa une partie de sa vie à Beirout et y mourut en 157; on le trouva mort dans son bain et on accusa sa femme de ce crime. Il fut enterré aux portes de cette ville, dans un village nommé Antous. (Ibn Khalic.)

[5] Pour la définition et les différents degrés de l'*Idjtihad*, cf. l'ar-

de son maître, l'émulation scientifique qui les avait animés jusque-là se changea, par une faiblesse dont les plus grands talents ne sont pas exempts, en une véritable jalousie, qui se traduisit par d'aigres discussions et des rapports souvent hostiles.

Il est impossible cependant de méconnaître les services éminents que la forte imagination, le profond savoir de notre imam ont rendus à la secte d'Abou Hanifa; et c'est à son école que se sont formés les plus habiles docteurs, Bokhari, Abou Suleiman Djordjani, Al-Razy, Mohammed ben Samâa, Yâla ben Mansour, Ibrahim ben Rustem, Hécham ben Abdallah, Yssa ben Aban, Mohammed ben Moqatil, Eyoub ben Hassan, Scheddad ben Hakim, Davoud ben Reschid, et tant d'autres illustrations de l'école de l'imam Azem[1].

Le célèbre Chafey avouait que les emprunts faits par lui aux ouvrages de Cheïbani auraient suffi pour la charge d'un chameau (حملت من علم محمد وقر بعير). «Jamais, ajoutait-il, je n'ai vu quelqu'un répondre avec un visage aussi tranquille et avec une aussi étonnante présence d'esprit aux questions qui lui étaient adressées, et il est surprenant que, doué comme il l'était d'un grand embonpoint, il ait con-

ticle de Mirza Qasem Beg, *Journ. asiat.*, février 1850. Abou Youssouf fut le maître du célèbre vizir Djafar al-Barméki (Ibn Khalic. p. 154). Son nom est Yacoub ben Ibrahim ben Habib al-Koufi. (Cf. d'Herbelot et le *Nigaristan* d'Ahmed Kemal Pacha.)

[1] Sur ces différents docteurs, cf. Ibn Khal. *Al-Schirazi*, *Thabacat al-Foucaha*.

servé dans l'esprit tant de vivacité et de finesse. Sa personne était aussi agréable aux yeux, que l'était au cœur son aimable caractère, et, quand il parlait, on aurait dit que le Coran était descendu sur ses lèvres (وكان اذا تكلم خيل الى سامعه ان القرآن نزل بلغته). »

Plusieurs auteurs ont parlé de la beauté physique de notre imam. Assamani rapporte que le père de Mohammed suivant les cours d'Abou Hanifa, ce dernier le prit en particulier pour lui dire qu'il craignait que la remarquable beauté de son fils ne fît impression sur les auditeurs et ne détournât leur attention, et qu'il le priait de lui raser la tête et de lui faire porter des vêtements communs, afin qu'il attirât moins les regards. Hassan ben Farqad obéit à ce conseil, ce qui n'empêcha pas son fils d'être remarqué pour sa grâce et son heureuse physionomie. Weky ben al-Djerah raconte aussi, à ce propos, qu'il suivait avec Mohammed les leçons de Hadis, mais que, à cause de l'éblouissante beauté de cet enfant (بر غلام مانند خورشيد اولديغندن), il évitait de faire route avec lui.

A peine sorti de l'enfance, il se rendit à la Mecque, où il vit l'imam Malek. Il adressa un jour à ce docteur la question suivante : « Si un homme entaché de souillures légales (جُنُب)[1] ne trouve, au moment de la prière, de l'eau que dans l'intérieur

[1] État de souillure qui exige une lotion générale. (Voy. Mour. d'Ohsson, t. II; *Dourri Iekta*, p. 7.)

de la mosquée, que doit-il faire? » Malek répondit qu'il ne pouvait entrer dans la mosquée. Enfin, pressé par les questions du jeune homme, et ne pouvant trouver d'autre réponse, « et toi, lui dit-il, quel est ton avis? » — « Je pense, répondit celui-ci, qu'il doit faire d'abord la purification pulvérale (تيمّم)[1] et qu'il peut entrer ensuite dans la mosquée et se laver. » Étonné de la sagesse de cette réponse, il lui demanda de quel pays il était; le jeune homme lui indiqua du doigt la direction de son pays natal. L'imam crut qu'il voulait désigner Médine et lui dit: « Je connais tous les habitants de Médine et cependant je ne t'ai jamais vu. » — « Ce n'est pas la seule chose que tu ignores, » répondit Mohammed en se retirant. Plus tard, lorsqu'on eut appris à Malek la patrie de son interlocuteur, son étonnement redoubla.

Le nombre des écrits de Cheïbani monte, selon les uns, à neuf cent quatre-vingt-dix-neuf; selon les autres, à mille. Cédant aux sollicitations de ses amis, il se proposait aussi d'écrire une centaine de volumes relatifs à la vie ascétique et contemplative; mais la mort l'empêcha d'accomplir ce projet, et il ne reste de lui qu'un seul ouvrage de ce genre.

Ses principaux titres de gloire sont: le *Djami us-Saghir*, le *Djami ul-Kebir*, les *Augmentations* (زيادات), le *Sieri Saghir* et le *Sieri Kebir*[2]. Les citations tirées

[1] Purification faite avec le sable. (Conf. M. d'Ohsson, livre II, chap. v; *Dourri Iekta*, p. 10.)

[2] Sur ces ouvrages, voyez Hadji Khalfa, p. 553 et suiv. édition

de ses ouvrages portent le nom de (ظاهر الروايـة) « Relation évidente »; celles au contraire contenues dans le *Harouniat*, le *Djordjaniat*, le *Riqqiat*, etc., se nomment (غير ظاهر الروايـة) « Relation non évidente ».

On a de lui également un livre intitulé : *Assar u Mawatha* « Traces et empreintes » et un autre nommé *Kitabi Mabsouth* « Développements ». C'est à ce dernier qu'on emprunte ordinairement les éléments de

Flügel. Le *Kitabi Ziadat* a été commenté par Abou'l-Qassem el-Atabi. La Bibliothèque possède des extraits du *Djami us-Saghir*, par Hécham eddin Omar, ms. 378; le *Sieri Kebir* en entier, ms. 380. Cet ouvrage, d'après ce que dit son commentateur Serakhsy, fut le dernier livre de jurisprudence que composa Cheïbani. Voilà pourquoi il n'est pas cité par son célèbre disciple Abou Hafs Kébir, qui, lors de sa composition, avait quitté Bagdad pour retourner à Bokhara, sa patrie. Ce fut, toujours d'après le témoignage de Serakhsy (p. 13 du com. n. turc), la jalousie de l'imam Awzay qui donna lieu à la composition de ce livre. Après la lecture du *Sieri Saghir*, Awzay demanda quel en était l'auteur. On lui répondit que c'était Mohammed ben Hassan ech-Cheïbani de l'Yraq. « De quel droit, s'écria-t-il, ces gens-là se mêlent-ils de pareilles questions? Comment peuvent-ils posséder les traditions relatives au Prophète et à ses compagnons? Ils étaient tous de la Syrie ou de l'Hidjaz et nullement de l'Yraq! » Piqué de cette remarque, Cheïbani quitta tous ses travaux pour se livrer exclusivement à la composition du *Sieri Kebir*, où il n'oublia rien de ce qui est relatif au Coran ou au *Sunnet*. Awzay, ayant lu ce livre, fut frappé d'étonnement et ne se lassa pas de prodiguer les éloges à son auteur. « Si cet ouvrage, disait-il, ne s'appuyait continuellement sur le Coran et les traditions, on croirait que l'auteur en a tiré les démonstrations de son propre génie. » Il fut dédié et offert à Haroun ar-Reschid, qui l'admira beaucoup et voulut que son auteur le lût en présence des jeunes princes. Cazwini, leur gouverneur, et l'imam Suleiman el-Djordjani étaient présents à cette lecture, et c'est précisément à eux qu'on en dut plus tard la publication.

la jurisprudence (اصول). L'imam Chafey en faisait le plus grand cas et l'avait entièrement appris par cœur. On assure même qu'un homme très-instruit parmi les *Kitabis* se convertit après l'avoir lu, en ajoutant : « Si tel est le livre de votre petit Mahomet, quel doit être celui de votre grand Mahomet (وهذا كتاب محمدكم الاصغر فكيف كتاب محمدكم الاكبر)? »

Hanbali avouait aussi avoir pris aux ouvrages de Mohammed les questions les plus ardues et les plus subtiles de la science; et Yssa ben Aban répondait à ceux qui lui demandaient lequel d'Abou Youssouf ou de l'imam Mohammed il croyait le plus savant : « Examinez leurs écrits et vous resterez convaincus de la supériorité de ce dernier »; et, en réalité, on doit convenir que, si Abou Youssouf n'avait pas conservé ce prestige de supériorité qu'un maître a toujours sur son élève, il n'aurait pu peut-être soutenir le parallèle avec son rival.

Ismaïl ben abi Ridja raconte qu'il vit en songe l'imam Mohammed après la mort de celui-ci, et qu'il lui demanda quelle récompense il avait reçue de Dieu. « Il m'a comblé, répondit-il, des bienfaits de sa miséricorde et sa parole divine m'a fait entendre ces mots : « Ô Mohammed, si ma volonté « suprême t'avait destiné aux supplices de l'enfer, « aurais-je renfermé dans ton cœur les secrets les « plus intimes de l'auguste science? » Ismaïl lui demanda ensuite où était Abou Youssouf. « Il occupe, répondit-il, un rang élevé dans le paradis, mais il y a entre nous deux la même distance qu'entre le

ciel et la terre. » — « Et Abou Hanifa ? » — « Oh ! reprit-il, il occupe le premier rang parmi les bienheureux habitants du septième ciel. »

Ce fut suivant les conseils et d'après les leçons d'Abou Youssouf que Cheïbani composa son *Djami us-Saghir*. Quand l'ouvrage fut présenté à Abou Youssouf, il donna beaucoup d'éloges à l'auteur et admira l'exactitude avec laquelle il avait reproduit ses leçons. « Seulement, ajouta-t-il, il s'est trompé dans six questions qu'il avance comme s'il les tenait de moi [1]. » En apprenant cette parole, Mohammed s'écria avec vivacité : « Non, je ne me suis pas trompé ; c'est lui qui oublie ce qu'il a enseigné ! » Cependant, s'il faut en croire le témoignage d'Ali al-Qoumi, Abou Youssouf avait sans cesse recours au *Djami us-Saghir* et ne s'en séparait jamais. Enfin, tel est le mérite de cet ouvrage, qu'il est considéré comme indispensable dans l'exercice des fonctions juridiques, et que nul ne peut être nommé cadi s'il ne le possède parfaitement.

Telle était son ardeur pour l'étude, qu'il se privait souvent de sommeil, afin de ne pas interrompre un travail commencé. L'imam Chafey [2] assure que, ayant passé une nuit dans la même chambre que lui, il le vit s'étendre sur des coussins et le crut bientôt endormi ; mais le lendemain, après la prière

[1] Hadji Khalfa dit seulement trois questions : أخطاء في ثلاث مسائل.

[2] Cheïbani avait une affection particulière pour ce docteur. (Voy. Abou Hassan al-Ziadi, apud Ibn Khal. p. 627.)

de l'aurore, Cheïbani lui avoua qu'il avait, pendant cette seule nuit, médité et décidé en lui-même plus d'un millier de propositions[1]. On prétend aussi qu'à son lit de mort, et presque à l'agonie, il discutait encore une proposition tirée d'Abd Mokatib.

Nous avons déjà parlé de la rivalité qui existait entre l'imam Mohammed et l'imam Abou Youssouf. Mohammed avait conservé un tel ressentiment contre son ancien professeur, qu'il évitait même de prononcer son nom, et que, lorsque dans ses leçons il était forcé de citer son témoignage, il se contentait de dire : « Je tiens d'une personne digne de foi (اخبرنى الثقة). » Abou Youssouf, plus impartial, n'hésitait pas à citer son rival et à discuter publiquement ses opinions; mais il avouait en secret à son élève Moalla ben Mansour ar-Razy, qu'il était jaloux de la célébrité de son rival.

Voici maintenant, d'après le témoignage de Mohammed ben Samaâ, leur contemporain et leur disciple, les motifs qui donnèrent naissance à cette mésintelligence. Tous les matins, en se rendant chez le khalife, Abou Youssouf rencontrait une foule d'étudiants sur son passage; il leur demanda un jour où ils allaient et ceux-ci lui apprirent qu'ils se rendaient aux leçons de Mohammed. « Eh quoi, s'écria-t-il, cet homme a donc assez de mérite pour attirer un si grand nombre d'auditeurs! Mais, dût-il en

[1] Le commentateur turc cite, à ce propos, ce vers du Gulistan de Sâdi : زهی مراتب خوابی که به زبیداریست « Heureux sommeil plus utile que les veilles! »

mourir de dépit, je jure de rendre bientôt les barbiers et les épiciers de Bagdad aussi savants que lui. » Il fonda en effet une école pour y enseigner les éléments de la science. Mais ses fonctions de qadi l'empêchèrent de donner suite à ce projet, tandis que son rival continua à donner ses leçons au milieu d'un auditoire nombreux. Quelque temps après, Abou Youssouf, se rendant au conseil, rencontra encore sur sa route plusieurs docteurs renommés par leur savoir et leur demanda où ils allaient. Lorsqu'il apprit d'eux qu'ils se rendaient aux leçons de Mohammed, « Allez, allez, s'écria-t-il, ce Mohammed sera pour nous tous un rival bien dangereux ! »

Jusque-là, cependant, cette rivalité n'avait été qu'une sorte d'émulation toute au profit de la science; elle prit un caractère plus sérieux à la suite d'un événement où Abou Youssouf paraît avoir eu tous les torts.

La réputation de Cheïbani n'avait pas tardé à parvenir aux oreilles du khalife Haroun ar-Reschid, et ce prince fit à plusieurs reprises son éloge devant Abou Youssouf. Celui-ci, craignant que le voisinage d'un émule aussi redoutable n'éclipsât sa propre célébrité, le fit venir chez lui en secret et lui proposa la charge de cadi en Égypte. Mohammed répondit qu'il n'aspirait nullement à ces fonctions et s'informa du motif qui lui avait inspiré cette démarche. « Votre science s'est déjà répandue à Bagdad et dans tout l'Iraq, lui dit Abou Youssouf, en feignant de lui porter un grand intérêt, je désire que, grâce à votre

talent, elle se propage aussi en Égypte. » — « S'il en est ainsi, répliqua Mohammed, je réfléchirai. »

De retour chez lui, il consulta ses amis sur la proposition que Youssouf venait de lui faire, et ceux-ci n'eurent pas de peine à lui faire comprendre que cette démarche, dictée par la crainte qu'inspirait son talent, n'avait d'autre but que de l'éloigner de la cour du khalife. Mohammed envoya sur-le-champ un refus formel.

Peu de temps après, le khalife manifesta le désir de voir Mohammed et de s'entretenir avec lui. « Hélas, dit Abou Youssouf, ne craignant pas de recourir à un mensonge, ce docteur est sujet à une infirmité qui ne lui permettra pas de rester en votre présence. » — « Quelle est-elle ? » demanda le khalife. — « Une incontinence d'urine (سُلس البول). » — « N'importe, reprit le prince, faites le venir, et lorsqu'il se verra forcé de se retirer, vous lui en donnerez la permission de ma part. »

Abou Youssouf se rendit aussitôt chez son rival et lui dit : « Le khalife désire vous voir ; mais je vous préviens que ce prince n'aime pas les longues audiences ; un entretien prolongé le fatigue. Ainsi, ne demeurez pas trop longtemps en sa présence ; et, lorsque je vous ferai un signe de la main, retirez-vous. » Après lui avoir donné ses instructions, il l'introduisit chez le khalife. Ce prince fut enchanté de son extérieur agréable, de sa parole facile et du charme de sa conversation ; il l'accueillit avec bonté et prit plaisir à l'entendre. Au moment où l'entretien parais-

sait le plus animé, Mohammed, sur un signe du cadi, se leva subitement, prit congé du prince et se retira. « Quel dommage, s'écria Reschid, qu'il soit sujet à cette triste infirmité ! Cet homme aurait été l'ornement et la gloire de mon conseil. »

Les amis de Mohammed lui témoignèrent à son retour leur étonnement de ce départ précipité. « Je sais bien, reprit celui-ci, que le moment était mal choisi ; mais Abou Youssouf, plus au courant que moi des usages de la cour, m'a donné un avertissement auquel j'ai cru devoir me soumettre. »

Il ne tarda pas cependant à apprendre la vérité et à deviner dans quel but Abou Youssouf s'était servi de ce stratagème. Il en manifesta un profond chagrin et s'écria, dans son indignation : « Faites, ô mon Dieu, que ce qu'il m'a faussement attribué devienne la cause de sa mort (اللهم اجعل سبب خروجه من الدنيا ما نسبني اليه) ! » Ce vœu fut exaucé, car Abou Youssouf mourut en effet de ce mal, le 5 de rebi ul-ewel, l'an 182. On prétend que la jalousie que lui inspira la renommée toujours croissante de son rival hâta le moment de sa mort. On remarqua aussi que Cheïbani s'abstint d'assister à ses funérailles. On raconte même que les pleureuses et les esclaves passèrent devant sa porte, en chantant des vers à l'éloge du défunt, et où son rival n'était pas épargné.

Cependant, Reschid n'avait pas oublié l'entretien qu'il avait eu avec Mohammed. Ce prince, si habile à découvrir le mérite et à s'entourer de tous les

genres d'illustrations, sentant que personne n'était plus apte que ce docteur à remplir les importantes fonctions de qadi, lui fit offrir cette place.

L'imam, doutant peut-être de ses forces, ou craignant que les devoirs de cette magistrature ne ralentissent le cours de ses travaux, déclina cet honneur. Reschid, qui n'aimait pas la contradiction et qui comprenait d'ailleurs quels services éminents il pouvait rendre en occupant cette place, ne trouva pas de meilleur moyen de vaincre ses scrupules que de le faire jeter en prison pendant deux mois.

Obligé de céder, il exerça pendant quelque temps les fonctions de cadi dans la ville de Raqqa (رقّة)[1]; il accompagna ensuite le khalife à Rey, où il fut nommé juge suprême (قاضى القضاة). Ce fut dans les environs de cette ville, dans le village de Renbawia, qu'il mourut.

On n'est pas d'accord sur la date de sa naissance. Les uns la placent en l'an 131 de l'hégire, les autres, en 132; d'autres même en 135. Mais on est certain qu'il mourut en 189 (804). Il était donc âgé de cinquante-huit, cinquante-sept ou cinquante-quatre ans, selon que l'on adopte l'une de ces trois opinions[2].

[1] Bâtie par Mansour sur l'Euphrate. (Conf. *Géogr. Abou'l-Féda; Kamous*, à ce mot; *Schultens index; Geograph. in vitam Saladini.*)

[2] D'après Hadji Khalfa, il serait mort en 187 (802). D'Herbelot a suivi cette date, car c'est par une faute de typographie qu'on lit dans sa *Bibl. orient.* (p. 755) l'an 987. Il est singulier que cette faute n'ait pas été corrigée dans la seconde édition.

Le célèbre grammairien arabe El-Kissaï[1], avec qui il entretenait des relations d'amitié, et dont il admirait le savoir, mourut le même jour que lui, dans la ville de Rey. Reschid disait, à propos de la mort de ces deux savants : « J'ai enterré en un seul jour à Rey la jurisprudence et la langue arabe[2] ! »

[1] Sur le tombeau de ces deux savants, voy. Djihan Numa, p. 292; éd. de Constantinople.

[2] Abou'l Hassan Ali, surnommé Al-Kissaï (voy. sur l'origine de ce surnom Ibn Khal. p. 458), l'un des sept lecteurs, excellent grammairien et assez mauvais poëte. On n'est pas d'accord sur la date de sa mort; quelques auteurs prétendent qu'il mourut à Thouss en 182 ou 183, ce qui détruirait l'authenticité de cette parole du khalife citée par Assamani. Quelques biographes orientaux rapportent l'anecdote suivante, qui peut trouver sa place ici. « Cheïbani et Al-Kissai s'étaient un jour réunis dans une assemblée. Le grammairien soutint qu'un homme profondément versé dans une science n'était absolument étranger à aucune autre. Cheïbani, voulant en faire l'épreuve, lui adressa cette question : « S'il survient dans *la* « *prière satisfactoire* (سجدة السهو) une circonstance qui l'invalide, une « seconde prière satisfactoire est-elle nécessaire ? Répondez-moi avec « le secours de la grammaire ou de la littérature arabe que vous pos« sédez si bien. » — « Une seconde prière n'est pas nécessaire, reprit « Al-Kissaï, car c'est une règle grammaticale que le diminutif ne su« bit pas une nouvelle diminution (المصغر لا يصغر). » — « En second « lieu, lui demanda le jurisconsulte, si un homme promet d'affran« chir une esclave, dans le cas où il en deviendrait maître, ce cas « échéant, l'affranchissement est-il valide ? » — « Non, répondit le « grammairien, car un proverbe arabe dit : « Le torrent ne coule pas « avant la pluie (السيل لا يسبق المطر). » Frappé de la justesse de ces réponses, Cheïbani applaudit beaucoup à la présence d'esprit et à l'érudition de ce savant et ne put s'empêcher d'être de son avis. »

Al-Kiatib, qui raconte un fait à peu près semblable, en parlant de Cheïbani, prétend que ce n'est pas avec Kissaï, mais avec Al-Ferra qu'eut lieu cette discussion. (Voyez Al-Kiatib, *Histoire de Bagdad*, apud Ibn Khal. p. 458.)

NOTICE

SUR UNE THÉORIE AJOUTÉE

PAR THÂBIT BEN KORRAH

A L'ARITHMÉTIQUE SPÉCULATIVE DES GRECS,

PAR M. F. WOEPCKE.

L'état actuel de nos connaissances sur les sciences chez les Arabes ne permet pas encore de publier leurs ouvrages sur cette matière uniquement comme tels, et dans le seul but de faire connaître le développement historique des sciences chez les Arabes. Avant d'en arriver là, il faut encore qu'on prenne des morceaux choisis dans les différentes époques de ce développement, pour détruire le préjugé trop longtemps établi, que les Arabes n'ont su que reproduire ou commenter les ouvrages grecs dans lesquels ils avaient étudié les sciences.

C'est cette raison qui me détermine à publier l'extrait suivant d'un morceau contenu dans le manuscrit 952, 2, suppl. arabe de la Bibliothèque impériale. Ce morceau a pour auteur le célèbre Thâbit Ben Korrah, né en 221, et mort en 288 de l'hégire,

et doit en conséquence, avoir été composé dans la dernière moitié du IX[e] siècle de notre ère.

Thâbit se propose, dans ce petit traité, de donner une théorie rigoureuse de la construction de certains couples de nombres, dont voici la propriété caractéristique. L'un de ces nombres étant déficient et l'autre excédant, la somme des diviseurs du nombre déficient est égale au nombre excédant, et la somme des diviseurs du nombre excédant est égale au nombre déficient. Dans le manuscrit dont je me sers ici, ces nombres sont appelés متحابّة *se invicem amantes;* au contraire, dans les cinquante et un traités des *Ikhouân Alçafâ*, où se trouve aussi, dans le traité de l'arithmétique, une définition de ces nombres[1], ils sont appelés متجانسة *congeneres*. Ils sont connus des modernes sous le nom de *nombres amiables*.

Je ne peux pas entrer ici dans des recherches historiques sur cette matière. Je me propose de les donner à une autre occasion. En attendant je renvoie à la notice historique très-incomplète donnée par Euler au commencement de son beau mémoire *De numeris amicabilibus*, p. 23 et suiv. du II[e] volume des *Opuscula varii argumenti*. Berlin, 1746-51, in-4°. Thâbit Ben Korrah lui-même donne quelques détails à ce sujet dans une sorte d'avant-propos, dont on trouve ci-dessous la traduction textuelle.

Je n'ai supprimé dans la traduction de ce traité que les démonstrations des dix propositions dont il se compose. Ces démonstrations sont conçues dans le

[1] Voir manuscrit 1105, ancien fonds arabe, p. 15.

genre de celles qu'on trouve dans les livres arithmétiques des Éléments d'Euclide, et sont accompagnées de figures où l'on représente les nombres dont il s'agit dans chaque proposition, par des lignes. Comme une reproduction de ces démonstrations aurait décuplé l'étendue de cette notice, j'ai dû me borner à ne donner que les énoncés des propositions, vu le peu d'espace que ce Journal peut accorder à des publications de ce genre. Mais pour satisfaire les géomètres, j'ai placé en note des démonstrations de ces propositions en me servant de la notation algébrique moderne, où le plus souvent la démonstration se réduit à la simple inspection d'une identité.

Voici maintenant la traduction de la petite introduction et des énoncés des propositions du traité de Thâbit Ben Korrah.

TRAITÉ COMPOSÉ PAR ABOÛL HAÇAN THÂBIT BEN KORRAH SUR LA MANIÈRE DE TROUVER DES NOMBRES AMIABLES D'APRÈS UNE MÉTHODE FACILE.

Aboûl Haçan Thâbit Ben Korrah a dit : la manière dont Pythagore (بوثاغورس) et les anciens philosophes de son école employaient les nombres dans leur doctrine, la prédilection qu'ils avaient pour cet emploi, et la manière dont ils s'en servaient comme d'illustrations dans la plupart des théories de leur philosophie qu'ils désiraient établir, ce sont des choses fort répandues et connues parmi ceux qui s'occupent des ouvrages des Grecs. Parmi les nombres que ces philosophes employaient de cette manière, il y eut

surtout deux genres qu'ils avaient besoin de trouver. Un de ces deux genres est fort connu; ce sont les nombres qu'on appelle *parfaits* (الاعداد التى تسمّى التامّة); l'autre, ce sont les nombres qu'ils avaient l'habitude de désigner par le terme d'*amiables* (المتحابّة); or, ces nombres furent construits et mentionnés par eux. Quant au nombre *parfait*, il est connu que lorsqu'on additionne tous ses diviseurs (كلّ جزء له), leur somme est exactement ce nombre même. Les deux espèces coordonnées au nombre parfait, ce sont le nombre excédant (العدد الزائد) et le nombre déficient (العدد الناقص). Le nombre *excédant* est un nombre tel que si l'on additionne tous ses diviseurs, cette somme est plus grande que le nombre même. Le nombre *déficient* est un nombre tel que si l'on additionne tous ses diviseurs, cette somme est plus petite que le nombre même. La différence entre (فضل ما بين) le nombre et la somme de tous ses diviseurs est appelée *excès* (زيادة) [lorsque c'est un nombre excédant], et *défaut* (نقصان) lorsque c'est un nombre déficient. Quant aux nombres qu'on appelle *amiables*, ce sont deux nombres tels que si l'on additionne tous les diviseurs de l'un des deux nombres, cette somme est égale à l'autre nombre qui est le conjugué (قرين) de celui dont on a additionné les diviseurs. De ces deux genres que nous venons de mentionner, ce sont les nombres parfaits dont Nicomaque (نيقوماخس) décrivit la méthode pour les trouver, sans cependant en donner la démonstration[1]. Euclide (اقليدس), au

[1] Voir *Nicomachi Gerasini Arithmeticæ libri duo.* Parisiis, 1538,

contraire, décrivit la méthode qui sert à les trouver, et eut soin d'en donner aussi la démonstration dans les livres arithmétiques de son traité des Éléments[1]. Il plaça cette théorie à la fin de ses recherches, et comme le plus haut degré auquel il s'élevât, de sorte que certaines personnes ont cru que cette théorie était son but le plus élevé, et le dernier degré des recherches contenues dans ces livres. Quant aux nombres amiables, je n'ai trouvé qu'aucun de ces deux auteurs en ait fait mention, ni qu'ils leur aient voué une attention quelconque. Or, lorsque la théorie de ces nombres s'est présentée à mon esprit, et que j'ai trouvé pour eux une démonstration, je n'ai pas voulu, puisque la mention qui a été faite de ces nombres, a été celle que je viens de dire, donner cette démonstration sans l'établir avec une précision parfaite. C'est donc moi qui établirai cette théorie (فانا مثبّت ذلك) après avoir fait précéder certaines propositions nécessaires à ce sujet, et qui sont les suivantes :

1. Tout nombre superficiel ayant pour côtés deux nombres premiers, n'est divisé par aucun nombre, hormis ces deux nombres.

2. Tout nombre superficiel ayant pour un de ses deux côtés un nombre premier, et pour l'autre un nombre composé, est divisé par ses deux côtés, par chaque nombre qui divise le côté composé, et par

in-4°, p. 22, l. 28 et suiv. et en général, à partir de p. 20, l. 17. On y trouve les définitions des nombres excédants, déficients et parfaits, respectivement, p. 21, l. 3; p. 21, l. 17, et p. 22, l. 7.

[1] Liv. VII, déf. 22; liv. IX, prop. 36.

chaque nombre qui résulte de la multiplication du côté premier en chaque nombre qui divise le côté composé; mais par aucun autre nombre, hormis ceux qu'on vient de dire.

3. Tout nombre superficiel ayant pour côtés deux nombres composés, est divisé par les nombres suivants parmi les autres nombres : ses deux côtés; chaque nombre qui divise ses côtés; chacun des côtés multiplié en chaque nombre qui divise l'autre côté; chaque nombre produit par la multiplication de chaque nombre qui divise l'un des deux côtés en chaque nombre qui divise l'autre côté, et aucun autre nombre, hormis ceux-ci.

4. Dans toute série de nombres se succédant en progression double, quel que soit le nombre des termes, le plus grand de ces nombres surpasse la somme des autres nombres d'une quantité égale au plus petit; et la même chose a lieu, lorsque le plus petit de ces nombres est l'unité [1].

5. Lorsqu'on additionne une suite de nombres se succédant en progression double à partir de l'unité, et qu'on en obtient une certaine somme, puis que l'on multiplie le plus grand des nombres additionnés par un nombre premier autre que deux : alors le nombre produit par cette multiplication sera un *nombre parfait*, si le nombre premier est égal à la somme obtenue; si le nombre premier est plus petit que cette somme, le produit sera un *nombre excédant;* et si le nombre premier est plus grand que la

[1] $2^{n+1}.a = (a + 2a + 4a + \dots + 2^n.a) + a.$

somme, le produit sera un, *nombre déficient;* et la quantité de son excès, si c'est un nombre excédant, ou de son défaut, si c'est un nombre déficient, est égale à la différence entre la somme et le nombre premier précédemment mentionnés[1].

6. Si l'on additionne une suite de nombres se succédant en progression double à partir de l'unité inclusivement, et qu'on en obtienne une certaine somme, puis qu'on multiplie le plus grand des nombres additionnés par un nombre superficiel, dont les deux côtés sont deux nombres premiers différents, autres que deux, le nombre produit sera un nombre excédant ou un nombre déficient. Ou bien, le nombre superficiel est plus petit que la somme obtenue plus le produit de cette somme par la somme des deux côtés du nombre superficiel; alors le nombre produit est un nombre excédant, et la quantité de son excès est égale à l'excès des deux quantités susdites sur le nombre superficiel. Ou bien, le nombre superficiel est plus grand que la somme obtenue, plus le produit de cette somme par la somme des deux côtés du nombre superficiel; alors le nombre produit est un nombre déficient, et la quantité de son défaut est égale au défaut des deux quantités susdites par rapport au nombre superficiel[2].

[1] D'après prop. 2. la somme des diviseurs du produit en question, à savoir du produit $p.2^n$, s'exprime par $(p+1)(2^n-1)+2^n$. Et l'on aura $\{(p+1)(2^n-1)+2^n\}-p.2^n=(2^{n+1}-1)-p$, c. q. f. d. Il en résulte immédiatement que, lorsque $p=2^{n+1}-1$, $p.2^n$ sera un nombre parfait.

[2] D'après prop. 3, la somme des diviseurs du nombre $p'.p''.2^n$

7. Quand on a quatre nombres quelconques se succédant en progression double, et dont le premier est le plus petit, le nombre solide ayant pour un de ses côtés le troisième nombre, pour second côté la somme du troisième et du quatrième nombre, et pour troisième côté la somme du troisième et du second nombre, sera égal au nombre solide ayant pour un de ses côtés le troisième nombre, pour second côté le quatrième nombre, et pour troisième côté la somme du quatrième et du premier nombre[1].

8. Quand on a quatre nombres quelconques se succédant en progression double, et dont le premier est le plus petit, le nombre superficiel ayant pour un de ses deux côtés le troisième nombre et pour second côté le second nombre, plus le quatrième nombre, plus deux fois le troisième nombre, sera égal au nombre superficiel ayant pour un de ses deux côtés le quatrième nombre et pour second côté la somme du quatrième et du premier nombre[2].

9. Quand on a quatre nombres quelconques se succédant en progression double, et dont le premier est le plus petit, le rectangle qui résulte de la multiplication du dernier de ces nombres par le premier plus le dernier moins un, est égal au nombre qui résulte de la multiplication du troisième de ces quatre nombres par la différence entre le rectangle produit

s'exprime par $(2^{n+1}-1)\,(1+p'+p'')+(2^n-1)\,(p'.p'')$ et en désignant cette expression par σ, on obtient immédiatement $\sigma-(p'.p''.2^n)=(2^{n+1}-1)(1+p'+p'')-p'.p''$, c. q. f. d.

[1] $4a.(4a+8a).(4a+2a)=4a.8a.(8a+a)$.

[2] $4a.(2a+8a+2.4a)=8a.(8a+a)$.

par la multiplication du dernier par la somme du premier et du dernier, ce rectangle étant diminué de l'unité, et entre le rectangle produit par la multiplication du quatrième et du troisième nombre moins un par le second et le troisième nombre moins un [1].

10. Pour trouver des nombres amiables, tant que nous voudrons, prenons des nombres se succédant en progression double à partir de l'unité, celle-ci inclusivement. Que ce soient les nombres a, b, c, d, e. Prenons-en la somme comme on le fait pour la construction des nombres parfaits; que la somme de a, b, c, d, e additionnés ensemble soit le nombre z. Ajoutons au nombre z le dernier des nombres dont on a pris la somme, à savoir le nombre e; que leur somme soit le nombre h. Puis retranchons du nombre z le nombre qui précède e, à savoir d; que le résidu soit t. Maintenant, si chacun des deux nombres h, t, est un nombre premier autre que deux, ce sera ce que nous désirons; sinon, nous continuons la série des nombres dont on prend la somme, jusqu'à ce qu'on arrive à des combinaisons qui donnent pour ces deux nombres des nombres premiers. Que les deux nombres h, t soient des nombres premiers, et que le nombre deux ne soit pas un d'eux. Multiplions l'un par l'autre; que le résultat du produit soit q. Multiplions q par le dernier des nombres dont on a pris la somme, à savoir par le nombre e; que le résultat du produit soit le nombre l. Ceci est un des (deux) nombres (qu'il

[1] $8a.(a+8a-1)=4a.[\{8a(8a+a)-1\}-(8a+4a-1)(2a+4a-1)]$.

s'agit de trouver); conservons-le. Puis ajoutons le nombre qui suit le nombre e dans la série des nombres se succédant en progression double, à savoir le nombre w, avec celui qui précède l'avant-dernier nombre de ceux dont on a pris la somme; que la somme de ces deux nombres soit le nombre m. Puis que le résultat de la multiplication du nombre m par le nombre w soit le nombre n; retranchons-en un et posons le reste égal au nombre s. Si s est un nombre premier, alors c'est ce que nous désirons, sinon, nous continuons la série des nombres dont on prend la somme, jusqu'à ce qu'on arrive à un point où ce nombre devient un nombre premier. Que s soit un nombre premier; multiplions-le par le nombre e; que le résultat de cette multiplication soit le nombre o. Je dis que les deux nombres l, o, sont deux nombres amiables[1].

[1] En prenant 2^n pour le nombre que l'auteur désigne par e, on aura

$$h = 2^{n+1} - 1 + 2^n \quad \ldots . p'$$
$$t = 2^{n+1} - 1 - 2^{n-1} \quad \ldots . p''$$
$$l = (2^{n+1} - 1 + 2^n)(2^{n+1} - 1 - 2^{n-1}) . 2^n$$
$$s = (2^{n+1} + 2^{n-2}) . 2^{n+1} - 1 \quad \ldots . p$$
$$o = \{(2^{n+1} + 2^{n-2}) . 2^{n+1} - 1\} . 2^n$$

Si h et t sont des nombres premiers, la somme des diviseurs de l s'exprime par

$$(2^{n+1} - 1)\{1 + (2^{n+1} - 1 + 2^n) + (2^{n+1} - 1 - 2^{n-1})\}$$
$$+ (2^n - 1)\{(2^{n+1} - 1 + 2^n)(2^{n+1} - 1 - 2^{n-1})\}$$

et au moyen d'un calcul facile, on vérifie que cette expression est égale à o. D'un autre côté, si s est un nombre premier, la somme des diviseurs de o s'exprime par

$$\{(2^{n+1} + 2^{n-2}) . 2^{n+1}\}(2^n - 1) + 2^n$$

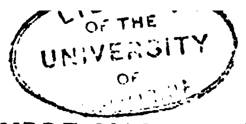
et l'on vérifie aisément que cette expression est égale à l; les deux nombres l et o satisfont donc en effet à la définition placée en tête de cette théorie.

BIBLIOGRAPHIE.

The Gulistan of Sa'dy, edited in persian with punctuation and the necessary vowel-marks, for the use of the College of Fort-William, by A. Sprenger M. D. examiner of the College of Fort-William. Calcutta, 1851. In-8° de 252 pages.

J'ai actuellement sous les yeux l'édition du Gulistan que j'ai annoncée dans un des derniers numéros du Journal asiatique; elle diffère essentiellement des nombreuses éditions précédentes. Le digne successeur du célèbre Lumsden a pris pour base de son texte un manuscrit qui appartient à la Société asiatique du Bengale, et qui a été écrit en 1690 pour le sultan Alamguîr, d'après un manuscrit copié sur l'autographe de l'auteur. Le manuscrit dont il s'agit est accompagné de notes marginales, qui ont été utiles à M. Sprenger. Il a aussi mis à contribution un manuscrit appartenant à Maulawî Muhammad Wajîh, et enfin l'édition publiée à Lakhnau, avec des notes, par Hajjî Muhammad Huçaïn. Il a même, dans la préface de Saadî, donné en note les variantes de ces trois copies; et il l'aurait fait pour tout le Gulistan, si l'on ne l'en avait détourné.

Il est évident, d'après ce qui vient d'être dit, qu'aucune édition ne doit mieux représenter que celle-ci le texte original. Les changements qu'on y fait généralement subir dans les manuscrits modernes tiennent au désir des copistes d'améliorer à leur façon le texte, surtout pour le rendre plus intelligible; mais ces corrections, toujours blâmables, ont été souvent peu heureuses et ont quelquefois altéré la mesure des vers lorsqu'on les a faites à la partie poétique, ce à quoi les éditeurs n'ont pas fait assez d'attention, mais que M. Sprenger a soigneusement observé. Il a de plus retranché les addi-



tions que des copistes ont eu la fantaisie de faire et qui ont passé sur le compte de Saadî.

Ce qui distingue aussi cette édition des précédentes, c'est que le Dr Sprenger y a employé un système de ponctuation analogue au nôtre, et surtout qu'il y a marqué les voyelles brèves lorsqu'elles lui ont paru nécessaires, et notamment dans les vers arabes, qui seraient souvent inintelligibles sans cette précaution. Déjà M. Eastwick avait adopté, il est vrai, mais d'une manière un peu plus restreinte, le même système dans l'édition qu'il a donnée du Gulistan en 1847, édition que rend plus avantageuse que celle-ci aux étudiants le vocabulaire dont il l'a accompagnée[1]. En outre, M. Sprenger, dans l'intérêt des commençants, a marqué dans la préface de Saadî toutes les voyelles brèves et tous les signes orthographiques arabes. Il y a même distingué, en le marquant d'un *djezma* avec le Dr Gilchrist, le *waw* et le *yé majhûl*, c'est-à-dire prononcés *o* et *é* du *waw* et du *yé marûf*, c'est-à-dire prononcés *ou* et *î*, conformément à la prononciation classique du persan suivie dans l'Inde. Du reste, l'*yé* final *majhûl* a même été distingué du *marûf* dans tout le volume par le retranchement des points diacritiques, ce qui était, en effet, d'autant plus essentiel pour l'intelligence du sens, qu'il est dans les verbes le signe du continuatif, de l'optatif et de l'impératif, et que dans les substantifs il sert d'article indéfini.

Pour faire connaître au lecteur la méthode orthographique du Dr Sprenger, je vais transcrire les premières lignes de la préface de Saadî, telles qu'il les a données. Mais je dois faire observer auparavant que le signe ا est employé pour la virgule, et le * pour le point; que les signes ٢ et ٦ servent d'une sorte de parenthèse pour les phrases incidentes, et que le signe T est employé pour séparer les phrases corrélatives. Les autres signes sont les mêmes qu'en français. Dans les vers, le signe ‖ sépare le premier hémistiche du

[1] Voyez le compte rendu que j'ai donné de cette édition dans le Journal asiatique, numéro de mai-juin 1850, p. 596 et suiv.

second, et celui-ci * la fin du vers, lorsqu'il n'y a pas d'autre signe nécessaire dans ces deux endroits :

مِنَّت خُدايرا عَزَّ وَجَلّ ا كه طاعَتَش موُجِبِ قُرْبَتَسْت ا وبشُكْــر
اَنْدَرَش مَزيدِ نِعْمَت * هر نَفَسى ٦ كِه فَروُ مِيْرَوَد ٢ مُمِدِ حيَاتَست ا
و ٦ چُون بر ـ مي ـ آيَد ٢ مُفَرِّحِ ذات ٣ پس دَر هَر نَفَسى دوْ نِعْمَت
مَوْجُودَست ا وبهر نِعْمَتى شُكرى واجِب * بيت
از دَسْت وزَبانِ كه بَر ـ آيَد ؟ كز عُهْدهٔ شُكْرَش بَدَر آيَد * (١)

Voici actuellement l'indication de quelques-unes des corrections, ou plutôt des retours au texte primitif que nous devons à M. Sprenger.

Dans un *hikâyat* du premier livre, commençant par les mots يكى از ملوك عرب رنجور, etc., nous lisons dans l'édition nouvelle, p. 38, lig. 9 :

بر منِ اُوفتاده ـ دشمن ـ كام   آخر اى دوستان گُذر بكنيد

c'est-à-dire « Passez enfin, ô mes amis, auprès de moi, qui suis tombé au gré de mes ennemis; » au lieu de la leçon de Gladwin que les éditeurs plus récents n'ont pu rectifier, et qui détruit le sens et la mesure [2] : بر من افتاده مرگ دشمن كام, etc.

La traduction hindoustanie d'Afsos, qui est très-exacte, et qui, dans bien des cas, peut avantageusement servir à l'in-

[1] J'ai deux petites observations à faire sur ce texte : 1° فَروُ étant ainsi écrit, doit se prononcer *farou;* mais la véritable prononciation est *faro;* 2° l'*yé* de la particule verbale مى est écrit une fois avec un *jezma,* et doit par conséquent se prononcer *mé,* ce qui est la véritable prononciation, pareille à celle de همى *hamé;* mais une seconde fois elle est écrite مي, avec les points diacritiques, et doit ainsi se prononcer *mî.* Cette dernière irrégularité est sans doute le résultat d'une faute typographique.

[2] Elle est du mètre خفيف, composé des pieds فاعلاتن مفاعلن فعلن. Il faut donc scander ainsi le premier hémistiche : *bār mănī ŭ | fĭtādă dūsch | mān kām.*

telligence de l'original, porte, comme le texte de M. Sprenger :

لبون په جان هی عدوکر چکا هی کام تمام
خدا کی واسطی ای یارو ابتو آو ادهر

Dans un *hikâyat* du septième livre, commençant par les mots : سالی از بلخ, on lit dans l'édition nouvelle, p. 205, lig. 11 : دو هندو از پس سنگی سر بر آوردند وآهنگ قتال ما کردند, c'est-à-dire « Deux Hindous (voleurs) avancèrent leurs têtes de derrière une pierre, et menacèrent *nos vies*.

Au lieu du mot قَتال « âme, vie », qui est peu usité, on trouve dans Gladwin, Semelet et Eastwick, قتل « occision », et dans la plupart des manuscrits قِتال « combat », leçon qu'a adoptée Afsos dans la traduction hindoustanie, qui porte : دو هندو ایك پتهرکی پیچهی سی نکلی اور قصد لڑنی کا انهون نی هم سی کیا

Dans un *pand* du huitième livre, on doit lire avec M. Sprenger, et conformément au texte primitif : تا کار بزرکان بر می‌آید جان در خطر افکندن نشاید, c'est-à-dire « Tant que l'affaire réussit avec l'or de la mine, il ne convient pas de se précipiter dans le danger. »

Je crois, au surplus, que cette sentence est un vers; seulement il faut prononcer, pour avoir la mesure, زرّ *zarr*, avec un *teschdid* sur le ر. Cette prononciation n'est pas insolite; car elle donne naissance au dérivé زرّین *zarrîn* « doré ». Ce vers serait alors du mètre *hazaj* irrégulier, composé à chaque hémistiche des pieds مفعول مفاعیلن فعولن, et il faudrait le scander ainsi ;

tā kārĭ | bă zărrī kān | băr-āyād;
jān dār khă | tăr-ūfkāndān | nă schāyād.

Au lieu de cette leçon, qui est la véritable, les éditeurs européens, trompés par les manuscrits qu'ils avaient sous les yeux, ont retranché کان, inutile à la vérité pour le sens;

mais nécessaire pour la mesure, si c'est en effet un vers. Le traducteur hindoustani a aussi omis کان. Il a mis :

جب تلك زر سی کام نکلی جان پر جوکهون آٹهانی لایق نهین

On se souvient que dans l'article que j'ai consacré à l'examen du Gulistan de M. Eastwick, je n'avais pas donné mon approbation à quelques-unes de ses corrections. J'ai cherché ces passages dans l'édition nouvelle, et voici quel est le résultat de cette vérification :

Pag. 17, l. 11 (préface de Saadî). On trouve ici la leçon تقصیری و تقاعدی, à laquelle je persiste à préférer celle de Gladwin تقصیر و تقاعدی, comme plus conforme aux règles de la Grammaire persane, d'après lesquelles il vaut mieux ne pas répéter l'*yé* d'unité servant de pronom indéfini, la postposition را, etc. ainsi que j'ai eu l'occasion de le faire observer dans mon article sur la deuxième partie de la Grammaire persane de Vullers (*Journal asiatique*, numéro de novembre-décembre 1850, p. 524, 525).

2° Pag. 39, l. 14. On trouve ici la leçon de Gladwin حجاج یوسف بخواندش, au lieu de celle de M. Eastwick, qui est plus développée : حجاج بن یوسف را خبرکردند بخواندش, et dans laquelle je n'avais pas approuvé l'emploi inutile de بن.

3° Pag. 175, l. 10, on lit : یکی از ملوك عرب را, comme dans l'édition de M. Eastwick, leçon à laquelle j'avais préféré celle de Gladwin : یکی را از ملوك عرب, comme meilleure de style, et que je suis étonné de ne pas trouver dans l'édition nouvelle.

4° Pag. 213, l. antépénultième. La nouvelle édition porte, comme celle de M. Eastwick, نپندارم از خاکی از آتشی. En l'admettant, il faut scander ainsi cet hémistiche, qui est du mètre *mutacârib*, composé des pieds فعولن فعولن فعل *nă pândā* | *răm-āz khā* | *-kĭ-y-āz ā* | *tăschī*, et traduire : « Je ne crois pas que tu sois de terre; tu es de feu. »

La leçon de Semelet نپندارم از خاك یا از آتشی est inadmissible, ne serait-ce qu'à cause de la mesure.

Je dois dire au surplus, en terminant, que le volume per-

san dont il s'agit dans cet article est assurément un des plus corrects qui aient été publiés jusqu'ici. L'habile éditeur a vérifié la prononciation de chaque mot dans le *Burhân-i câti* ou dans le *Câmûs;* et de plus les épreuves ont été revues par Agâ Muhammad Schuschtérî et par Maulawî Muhammad Wajîh, savants distingués. Ce sont de précieuses garanties d'exactitude pour cette édition, qu'on peut, sans crainte d'être contredit, qualifier d'excellente.

GARCIN DE TASSY.

گوهرهای نا سفته و غنچهای نو شگفته A century of persian ghazals, from unpublished diwans. London, printed by W. M. Watts, Crown Court, Temple Bar, 1851. In-4° de 62 pages.

Ce charmant volume, magnifiquement imprimé et orné de beaux *anwâns* عنوان ou vignettes coloriées, porte le titre persan de « Perles non percées et boutons nouvellement épanouis », que lui a donné son savant éditeur et traducteur M. N. Bland, de Randall's Park. Il se compose, ainsi que le titre l'annonce, de cent gazals inédits, c'est-à-dire de dix dizaines de gazals empruntés à dix poëtes persans différents. Ces poëtes sont Hakîm Sanâï, dont Rûmî a dit : « Attâr est un visage dont les deux yeux sont Sanâï. — Haçan de Dehli, « Rose du Gulistan de Saadî, de ce jardin où les spiritualistes viennent cueillir des fleurs. » — Kamâl Khodjandî, poëte mystique, dont l'épitaphe porte ces mots : « Ô Kamâl, en laissant la caaba pour la porte de ton ami, tu as agi bravement. Sois loué mille fois ! » — Salmân Sâwajî, au sujet duquel Alâ-uddaula Semnanî a dit : « Il n'y a pas de vers aussi beaux que ceux de Salmân. » — Kâtibi, qui, en parlant de lui-même, a dit modestement : « J'appartiens comme Attâr au jardin de Nischâpûr ; mais je suis l'épine de ce jardin tandis qu'Attâr en est la rose. » — Câcim Alanwâr ou le distributeur des lumières *spirituelles*, c'est-à-dire Muïn-uddîn Alî. — Ahlî Schirâzî, qui a été nommé « le roi des poëtes » et « le pêcheur de perles de l'océan de la poésie. » — Ahlî du Khorassan, qu'on a confondu quelquefois mal à propos avec le précédent. — Bâbâ

Figânî, auteur, entre autres, d'un diwân de neuf mille vers, qui est un modèle de style. — Enfin Hâtif d'Ispahân, poëte de la fin du siècle dernier, dont Sabâhî a dit : « La poussière de la porte de Hâtif excite la jalousie du musc de Tartarie. Les secrets des choses spirituelles sont manifestes à son esprit et les mystères de la révélation se propagent par sa bouche. »

M. Bland n'a pas accompagné le texte de traduction ni de notes, mais il a donné les intéressantes biographies des poëtes qui lui ont fourni la matière de ce recueil. Voici un des plus courts gazals qui s'y trouvent. Il est du mètre *hazaj* irrégulier, composé des pieds مفعول مفاعلن فعولن. Je le donne ici accompagné de ma traduction :

عاشق مشوید تا توانید   تا در غم عاشقی نمانید
این عشق باختیار کس نیست   خواهم که هم این قدر بدانید
معشوقه رضای کس نجوید   تا خون زدو دیدها نرانید
باوی مکنید آشنائی   تا دفتر عشق بر نخوانید
بیچاره سنائی خود بگفتست
عاشق مشوید تا توانید

« Tant que vous le pourrez, ne soyez pas amoureux, afin de ne pas éprouver les peines de l'amour.

« Mais l'on n'est pas libre d'aimer ou de ne pas aimer, sachez-le bien.

« Tant que vous ne verserez pas de larmes de sang de vos deux yeux, celle qui est l'objet de votre amour ne cherchera pas à vous satisfaire.

« Il faut que vous lisiez le cahier de l'amour avant de lier connaissance avec celle que vous aimez.

« C'est le malheureux Sanâï qui le dit : « Tant que vous le « pourrez, ne soyez pas amoureux. »

GARCIN DE TASSY.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 13 SEPTEMBRE 1852.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu ; la rédaction en est adoptée.

On donne lecture d'une lettre de M. le docteur Pecquet, directeur de l'Académie britannique et propriétaire d'une maison rue de Valois, par laquelle il propose au directeur de la Société asiatique de lui sous-louer un local dans cette maison.

La réponse à la lettre de M. Pecquet est ajournée à une séance subséquente.

M. l'abbé Méthivier, curé à Neuville-aux-Bois (Loiret), écrit à M. le Président pour l'informer, en lui témoignant ses regrets, qu'il renonce à faire partie de la Société asiatique.

OUVRAGES OFFERTS À LA SOCIÉTÉ.

Par l'auteur. *Litteraturgeschichte der Araber,* par M. Hammer Purgstall, 3ᵉ vol. in-4°.

Par l'auteur. *Averroès et l'Averroïsme,* Essai historique, par M. Ernest Renan. Paris, 1852, 1 vol. in-8°.

Par les éditeurs. *Journal des Savants,* mai 1852.

Par la Société. *Bulletin de la Société de géographie,* mai 1852.

Par l'auteur. *Notes on Col. Stauy's Ghazni coins*, par S. Thomas, Esq.

Par les curateurs de l'Université de Leyde. *Lexicon geographicum e duobus codicibus arabicis* edidit JUYNBOLL. Cahier 4. Leyde, 1852, in-8°.

Par l'auteur. *Note sur un passage de Martial, communiquée par M. Hallel et présentée à l'Académie nationale de Metz*, par M. GERSON LEVY. (Extrait des Mémoires de l'Académie de Metz, année 1851-1852.)

Par M. le Ministre de la guerre. *Le Mobacher*, en arabe et en français. Alger, 1852.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 8 OCTOBRE 1852.

Il est donné lecture du procès-verbal de la dernière séance; la rédaction en est adoptée.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Acollas, qui demande l'appui de la Société pour obtenir l'impression gratuite de sa traduction de la Grammaire sanscrite de M. Bopp. Il sera répondu à M. Acollas qu'il devait s'adresser à M. le Garde des sceaux.

On donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'instruction publique, qui annonce qu'il met à la disposition de la Société un exemplaire de la traduction grecque de l'Hitopadesa.

M. l'abbé Bourgade, à Tunis, est nommé membre de la Société.

OUVRAGES PRÉSENTÉS À LA SOCIÉTÉ.

De la part de l'Institution Smithsonienne, à Washington. *Smithsonian contributions to knowledge*. Vol. III et IV. Washington, in-4°.

Fifth annual report of the boards of regents of the Smithsonian institution, for the year 1850. Washington, 1851, in-8°.

Smithsonian report on recent improvements in the chemical arts. Washington, 1851, in-8°.

Par la Société. *Journal of the american oriental Society*. Vol. III, p. 1. New-Yorck, 1852, in-8°.

Par M. Tybaldos. Χιτοπαδασσα η Παντσα ταντρα. L'*Hitopadesa* et le *Pantcha tantra*, traduits en grec moderne par Kephalos, et publiés par M. Tybaldos. Athènes, 1852, in-8°.

Par l'auteur. نهاية الارب فى اخبار العرب, par Iskender Abgarius, de Beyrouth. Marseille, 1852, in-8°.

Par l'auteur. *Sull' influenza politica dell' islamismo*, memorie tre di Andrea Zambelli. Extrait des Mémoires de l'Institut impérial d'Italie. Milan, 1852, in-4°.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 12 NOVEMBRE 1852.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu; la rédaction en est adoptée.

Sont proposés et nommés membres de la Société :

MM. le capitaine Seroka, chef du bureau arabe à Biskara (province de Constantine).
B. Joly, ancien employé au Ministère de l'intérieur.
Hermann Englænder, professeur d'hébreu à Vienne.

M. le président expose que le bureau de la Société a examiné le premier volume de l'édition des Voyages d'Ibn Batouta, par MM. Defrémery et Sanguinetti, et en propose l'impression. Cette proposition est adoptée.

Le secrétaire donne des nouvelles de l'expédition de la Mésopotamie.

OUVRAGES PRÉSENTÉS À LA SOCIÉTÉ.

Par la Société. *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschap van Kunsten en Wetenschapen*. Vol. XXIII. Batavia, 1850, in-4°.

Par l'Académie. *Denkschriften der K. Akademie der Wissenschaften*. Classe philosophique-historique, vol. III. Vienne, 1852, in-fol.

Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe. Volume VIII, n° 1, 2. Vienne, 1852, in-8°.

Archiv für Kunde östreichischer Geschichtsquellen. Vol. VII, n° 3 et 4. Vienne, 1852, in-8°.

Par la Société. *Catalogue of the library of the royal geographical Society.* Londres, 1852, in-8°.

Par l'auteur. *Note sur la Bible et sa chronologie réelle,* par le comte J. de Maistre et le chevalier de Paravey; extrait de l'*Université catholique.* Paris, 1852, in-8°.

Lettre à l'Académie des sciences, par le chevalier de Paravey. Paris, 1851, in-8°. (Brochure de deux pages.)

Par la Société. *Madras journal of the Madras literary Society,* n° 38. Madras, 1851, in-8°.

Par l'auteur. *Étude historique et philologique sur le participe passé français,* par M. Obry. Paris, 1852, in-8°.

Par l'auteur. *Notions élémentaires de grammaire comparée pour servir à l'étude des langues classiques,* par E. Egger. Paris, 1852, in-8°.

Par l'auteur. *Die frommen Töchter Israëls,* von H. Englænder. Vienne, 1852, in-12.

Das Kind, von Hermann Englænder. Vienne, 1847, in-8°.

Andachtsklænge für Israëls Söhne und Töchter, von E. Englænder. Vienne, 1843, in-8°.

Par l'auteur. *Le Ramayana de Valmiki,* traduit pour la première fois du sanscrit en français, par Val. Parisot. Vol. I, livr. 1. Paris, 1852, in-8°.

Par l'auteur. *Kritische Durchsicht der von Dawidow verfassten Wörtersammlung aus der Sprache der Ainos,* von D. A. Pfitzmaier. Vienne, 1851, in-8°.

JOURNAL ASIATIQUE.

DÉCEMBRE 1852.

LETTRE DE M. PLACE A M. MOHL,

SUR UNE EXPÉDITION FAITE A ARBÈLES.

Mossoul, le 20 novembre 1852.

Monsieur,

Je ne sais à quelle formule recourir pour m'excuser, auprès de vous, de mon long silence; mais jusqu'à présent mes fouilles archéologiques en Assyrie ont passé par tant de péripéties, que je ne suis peut-être pas aussi coupable que vous le supposez. Aujourd'hui j'ai lieu d'espérer que ces travaux vont suivre une marche régulière, et vous pouvez être assuré que ma correspondance avec vous s'en sentira.

Avant de vous parler de Khorsabad, ce que je ferai dans une prochaine lettre, j'ai à vous rendre compte d'une excursion d'exploration que j'ai faite dans la plaine d'Arbèles et vers Kalah-Chergat, pour me conformer aux instructions de l'Académie. Les incidents qui l'ont accompagnée et les exigences des tribus arabes auxquelles il m'a fallu satisfaire, vous donneront une idée des difficultés qu'on rencontre dans ces pays lointains, et dont on ne se forme pas la moindre idée à Paris.

Une étude sans excavations n'aurait donné que des résultats insignifiants, et il se présentait deux obstacles assez graves pour conduire des ouvriers, particulièrement à Kalah-Chergat. D'abord ce point est en plein désert, et, à l'exception de l'eau qui s'y trouve, grâce au voisinage du Tigre, on n'y rencontre aucune ressource, ce qui oblige à n'y employer que des Arabes habitués à la vie du désert. Ensuite, les seuls Arabes qui veulent prendre part aux fouilles, sont les Djibours, et comme *il y a du sang* entre eux et la tribu des Tayes, je pouvais craindre que ceux-ci ne vinssent les massacrer dans les tranchées.

Vers le milieu du mois d'octobre dernier, j'envoyai au cheïkh Haouar, chef principal des Tayes, un interprète, chargé en mon nom de conclure avec cette tribu un accord, en vertu duquel tous mes ouvriers, quels qu'ils fussent, pourraient aller et venir sans crainte lorsqu'ils seraient munis d'une passe revêtue de mon cachet. Il leur remit, suivant l'usage, d'assez jolis cadeaux en robes et en cabans, et il devait promettre que si l'accord avait lieu, je ne tarderais pas à aller moi-même dans la tribu, avec de belles armes pour donner en présents. Je sais que c'est l'argument irrésistible et le seul bon auprès de ces Arabes. En effet, peu de jours après, l'interprète revint avec une lettre d'Haouar, qui me donnait toutes les garanties désirables. Sans perdre de temps, je réunis quarante-quatre ouvriers, et après leur avoir remis à chacun une passe, je les expédiai pour Kalah-Cher-

gat, qui est à trois journées de Mossoul. Je fis partir avec eux six chameaux, chargés de pioches, hoyaux, paniers, cordes et poulies nécessaires au travail; en outre, deux tentes en poil de chèvre pour servir d'abri aux travailleurs, de la farine et un tandour pour cuire le pain, avec une provision de figues et de raisins secs. Tout cela, hommes et choses, sous la conduite d'un contre-maître qui, grimpé sur un petit âne, conduisait l'expédition, et pour escorte, un cheïkh de la tribu des Schammars, dont la présence était nécessaire pour mettre ce monde à l'abri des razias que font, jusque sous les murs de la ville, les nomades du grand désert.

Vous voyez qu'ici, pour faire une excursion scientifique, il ne s'agit pas de prendre le chemin de fer et d'arriver tranquillement au monument que l'on veut reconnaître ou dessiner. C'est une véritable expédition qu'il m'a fallu organiser, et cela sans pouvoir savoir, à l'avance, si les résultats vaudront la dépense. Heureux encore si mon voyage chez les Tayes, dans la plaine d'Arbèles, n'avait pas été beaucoup plus coûteux.

J'attendis pendant quinze jours les cavaliers que le cheïkh Haouar devait m'envoyer pour me conduire à ses tentes. Avant de partir, j'expédiai par le Tigre, à mes ouvriers de Kalah-Chergat, un kelek de cent trente outres, chargé de planches, de provisions d'orge, de farine et de charbon; car je comptais, après avoir exploré l'espace compris entre les Zabs, rabattre sur Kalah-Chergat et y séjourner un

mois. Le kelek devait également nous servir à traverser le fleuve avec nos chevaux et notre bagage. Malheureusement des incidents, que je vous raconterai, m'ont empêché de réaliser une partie de ce projet, que je mettrai à exécution un peu plus tard.

Le 31 octobre, je me mis en route avec M. Tranchand, et l'interprète qui avait déjà visité les Tayes. Ce départ vous paraît sans doute chose fort simple. Eh bien! vous allez voir ce qu'est le moindre voyage dans ces pays. Il nous fallut prendre avec nous deux cavass d'escorte, deux domestiques, un cuisinier, un homme pour dresser les tentes, et comme tout ce monde ne peut aller qu'à cheval, il fallait également deux palefreniers. Maintenant, il était indispensable de loger, de coucher et de nourrir ces dix personnes, d'où la nécessité de trois tentes, dont une pour nous, une pour les domestiques et cavass, et une plus petite pour faire la cuisine; plus, des matelas et des couvertures en quantité suffisante, et enfin des provisions et quelques ustensiles. C'était, de compte fait, plus de vingt chevaux, tant de charge que de monture, auxquels il faut ajouter les moukres pour diriger et surveiller tant d'animaux et de bagages; il fallait bien y être forcé pour se décider à de pareilles dépenses. Je fus effrayé, au moment du départ, en apercevant cette longue suite; mais, dès le premier campement, je me convainquis que nous n'avions avec nous que le plus strict nécessaire. C'est seulement depuis cette excursion que je comprends l'obligation où sont les Arabes de posséder ce grand nombre

de chameaux, de dromadaires et d'ânes, sans lesquels ils ne pourraient changer de lieu. Aussi, rien n'est plus propre à les réduire, que de leur enlever leurs bestiaux, qui sont leurs uniques moyens de subsistance et de locomotion.

Depuis Mossoul jusqu'au grand Zab, j'ai complété l'étude de cette grande plaine, où s'est livrée la plus importante bataille de l'antiquité. Il y a quelques mois, j'ai rendu compte au Ministre des observations que j'y ai faites plus à l'ouest; je pense cette fois être parvenu à préciser l'emplacement même du combat. Non pas que j'aie rien découvert du village de Gaugamelle, dont le conquérant a trouvé le nom trop modeste pour l'appliquer à son plus grand fait d'armes; mais en rectifiant un peu les descriptions d'Arrien, de Diodore et de Quinte-Curce, dont les légères erreurs sont fort explicables, puisqu'ils n'avaient pas vu les localités, je suis arrivé à une assez grande certitude historique.

A environ trois lieues du confluent du Zab (*Lycus*) avec le Tigre, la première de ces rivières en reçoit une autre moins grande, indiquée sur la carte allemande, et qui s'appelle le *Khauzer*. Le rôle que ce cours d'eau avait pu jouer lors de la bataille était le seul point qui me restât à éclaircir, parce que, bien que mes premières observations m'eussent fait supposer que les deux armées avaient dû se rencontrer au-dessous de son confluent avec le Lycus, néanmoins je ne voulais fixer ma conviction qu'après avoir tout vu. Aujourd'hui, il ne reste plus de doutes dans

mon esprit, et quand je vous raconterai un peu plus loin les tribulations que j'ai éprouvées en passant le Khauzer, vous verrez qu'il est impossible qu'Alexandre se fût engagé entre cette rivière et le Lycus.

Vous pouvez donc fixer hardiment l'emplacement de la grande bataille qui a pris le nom d'Arbèles entre le village actuel de Karamless, le Tigre et le Zab, un peu au-dessous du point où celui-ci reçoit le Khauzer. Dans l'excursion que je vous raconte, c'était la quatrième fois que je parcourais cette plaine, et ma conviction n'a fait que se fortifier. Sa position, sa forme, son aspect, tout se rapporte à la description des historiens. Sur la gauche, en se dirigeant vers Arbèles, nous apercevions très-nettement les monts Gordiens (Arrien, livre III, chap. IV), que l'armée d'Alexandre conserva dans cette position, lorsqu'elle eut passé le Tigre. Devant nous, à perte de vue, s'étendait une des plaines les plus vastes, et surtout la plus unie que j'eusse encore aperçue. Les plis de terrain des autres parties du désert (car c'est malheureusement le seul nom qui puisse servir à caractériser aujourd'hui ces belles contrées) seraient là des vallées profondes. L'aire de nos places publiques n'est pas mieux nivelée. Ceci est bien conforme au récit d'Arrien. Il nous dit que Darius, dont la cavalerie était restée presque inutile dans la bataille d'Issus, avait employé ses sept cent mille hommes à faire disparaître ici toutes les inégalités du sol, afin que rien n'entravât les charges de ses escadrons et de ses chars de guerre, et qu'il pût envelopper ainsi les

Macédoniens. C'était bien le même champ de bataille qui s'étendait devant nous.

Un incident, assez ridicule en lui-même, vous donnera une idée de cette plaine. Je m'étais fait accompagner, lors de ma première excursion, par le drogman auxiliaire du consulat, chrétien arabe, qui connaît parfaitement tous les endroits. Après avoir battu le terrain en tout sens pendant plusieurs heures, je descendis de cheval, afin de me dégourdir un peu en marchant. Le drogman, auquel les usages du pays, que j'ignorais alors, ne permettent pas d'être à cheval quand son chef est à pied, m'imita. Je marchai ainsi environ une demi-heure, puis je me remis en selle pour continuer mon examen. Je fus alors fort étonné de voir le drogman, homme d'une corpulence remarquable, me suivre aussi vite qu'il pouvait, en traînant son cheval par la bride. A la demande que je lui adressai, pour savoir pourquoi il restait à pied, il me répondit que sa taille ne lui permettait pas de remettre le pied à l'étrier, s'il n'y avait pas une pierre pour l'exhausser, ou si du moins le terrain ne faisait pas un léger pli. Nous cherchâmes de tous côtés ce pli de terrain tant désiré, et lorsque, après une marche assez longue, nous vîmes nos recherches inutiles, il nous fallut réunir tous nos efforts pour hisser l'infortuné drogman sur son cheval. Vous comprenez, maintenant, avec quelle perfection le nivellement de la plaine a été fait.

Ce qui contribue à le faire mieux ressortir, c'est la présence de cinq monticules artificiels que j'y ai

comptés. Ils ne sont pas très-considérables, et affectent à peu près tous la forme de tumulus. Mais qui sait si quelques tranchées n'y révéleraient pas des choses intéressantes? Qui sait si l'un ou plusieurs même d'entre eux n'ont pas été élevés sur les cadavres qui ont jonché ce sol, et s'ils ne recouvrent pas des armes et des ornements curieux? J'ai eu une bien vive tentation de m'en assurer, afin de fixer, d'une manière intéressante et certaine, un des faits les plus importants de l'histoire. Pour cela, il aurait fallu pratiquer des excavations un peu profondes; mais pour faire des excavations, vous savez ce qu'il faudrait; et comme ce quelque chose ne dépend pas de moi, j'ai dû me borner à un désir.

Au sud, la plaine est terminée par le grand Zab. Chaque fois que je suis venu sur ses bords, j'ai cherché à retrouver quelques traces du pont que Darius voulut couper au moment de sa fuite (Quinte-Curce, livre IV, chap. XVI), afin de placer la rivière entre son ennemi et lui, sans pouvoir se décider à exécuter un projet qui compromettait les débris de son armée. Nulle part, je n'ai pu apercevoir la moindre trace, à moins que ce ne soit dans un endroit nommé *Hamra*, situé à une heure environ au-dessous du confluent du Khauzer. Il y a là le débris d'assez grosses constructions, qui ont un rappel en face, sur l'autre rive. J'ai interrogé avec soin le cheïkh d'une fraction de la tribu des Dlem, qui y campe, pour savoir si dans leurs traditions, il existait le souvenir d'un pont aux environs, ou bien, si l'on apercevait des fragments

dans la rivière, lorsque les eaux sont basses; mais je n'ai pu recueillir aucun renseignement positif.

Si la bataille n'eut pas lieu à la fin de l'été, Alexandre dut avoir un grande obligation à Darius de ce que celui-ci ne coupa point le pont; car je crois qu'il existe peu de cours d'eau aussi impétueux et aussi perfides que le Zab, pendant les deux tiers de l'année. Le Tigre, lui-même, n'est rien en comparaison. Je me rappelle l'avoir vu rouler dans son sein des arbres entiers, dont les branches se brisaient quand ils se heurtaient les uns contre les autres; et sur une largeur de près d'une lieue, ses eaux limoneuses se précipitaient avec autant de violence que celle qui sort de dessous la roue d'un moulin. Un fait assez curieux que je vous signale en passant, c'est que ces énormes poissons que l'on vend souvent à Mossoul, et dont la dimension et les fortes mâchoires rappellent assez celui qui épouvanta le jeune Tobie, se prennent au confluent du Zab et du Tigre.

Je pense qu'Alexandre aurait eu bien de la peine à franchir le Zab, si le pont avait été détruit, et le nombre considérable de Perses qui, au rapport de Quinte-Curce, s'y noyèrent dans la déroute, nous prouverait que l'action n'eut pas lieu à une époque favorable de l'année. Je vous avoue qu'en approchant du bord avec ma caravane, je n'étais pas sans inquiétude sur la manière dont nous arriverions de l'autre côté. Heureusement nous étions au commencement de l'automne; il n'avait pas plu depuis plusieurs mois, et les eaux se trouvaient aussi basses que nous pou-

vions le désirer. Nous franchîmes donc à gué, sans trop d'encombre.

Comme nous avions dû camper pendant la nuit sur la rive droite, les Tayes avaient eu le temps d'être prévenus de notre arrivée, et, le matin, nous trouvâmes sur l'autre rive une centaine de cavaliers pour nous escorter jusqu'aux tentes. Ce trajet, qui dura trois heures, fut un peu égayé par la fantasia des Arabes. J'en ai déjà tant vu, de ces fantasia, que je suis un peu blasé sur ce qu'elles peuvent avoir de piquant, et je crois que la description de celle-ci vous intéresserait assez peu. D'ailleurs j'avais à m'occuper d'étudier le terrain que nous parcourrions.

L'étendue comprise entre la rive gauche du Lycus et Arbèles se compose de deux parties bien distinctes. L'une, que nous avons employé une heure et demie à traverser, est formée par des collines élevées en moyenne de cent à cent vingt mètres au-dessus du niveau de la rivière. Ces collines, dont quelques-unes sont très-rocailleuses, forment, en plusieurs endroits, des vallées et des ravins très-abruptes. Je crois que si l'armée persane s'y était ralliée, pendant le trajet qu'elle dut en faire, elle aurait pu y opposer une vive résistance à ses vainqueurs.

Après cette chaîne accidendée, recommence une plaine beaucoup plus vaste que celle dont je vous ai parlé, mais qui présente plus d'inégalités de terrain. Elle est sillonnée par deux petits cours d'eau et un torrent, où viennent s'abreuver les troupeaux des Arabes. Dès qu'on arrive à la dernière croupe

des collines, on aperçoit la plaine, s'étendant à perte de vue, et l'on y distingue, de distance en distance, un grand nombre de monticules artificiels qui, de cet éloignement, paraissent autant de taupinières.

Une heure et demie après être entrés dans le plat pays, nous atteignîmes la portion de la tribu des Tayes dont les tentes environnent plus immédiatement le cheïkh Haouar. Je voudrais bien pouvoir vous donner des renseignements détaillés sur le curieux séjour que j'ai fait au milieu de cette tribu. Ici ce ne sont plus les Arabes d'Algérie, armés et se battant à l'européenne, et plus ou moins modifiés par leur contact avec la civilisation; ceux-ci ne mêlent pas la culture avec le pâturage, qui est leur soin exclusif; car ils ont conservé les usages qu'ils ont sans doute reçus d'Ismaël. C'est l'Arabe dans sa nature la plus primitive, et qui n'a que peu de ressemblance, je crois, avec nos tribus soumises; mais j'allongerais inutilement cette lettre, qui me paraît déjà prendre des dimensions un peu trop considérables. En somme, j'ai été à même d'examiner la vie sauvage au désert, comme j'avais déjà pu le faire en Amérique, et je dis franchement qu'ici, comme là-bas, je professe assez peu de sympathie pour ce genre de vie.

Lorsque le cheïkh Haouar sut que nous approchions, il vint au-devant de nous. Nous nous saluâmes avec tout le cérémonial exigé, et avec ces pompeuses formules inséparables de la langue arabe; puis nous passâmes le reste de la journée à causer

et à prendre du café. Vous conviendrez que pour ceux qui l'aiment, ils devaient être satisfaits; car j'en ai bien vu offrir trente fois. Pour moi, j'étais au bout de mes forces à la dixième tasse; mais c'est un usage dont les Arabes ne se départent jamais, quand ils ont un étranger sous la tente. Le cafedji est perpétuellement en fonction, et tous ceux qui sont présents, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, participent à la seule liqueur que le Koran n'ait pas pu défendre.

Pour me conformer également à l'usage, je ne dis pas un seul mot de l'affaire qui m'amenait; on ne doit jamais paraître pressé avec ces gens-là. Ce fut seulement le lendemain que je stipulai, avec Haouar, liberté et sécurité complète pour tous les ouvriers que j'emploierais. Il me donna solennellement sa parole, et ajouta même que, lorsqu'un Djebour, voyageant pour mon compte, arriverait dans sa tribu, malgré la haine qui existait entre eux, celui-ci serait logé et nourri pendant tout son séjour. J'attachais beaucoup d'importance à ce résultat, et je ne tardai pas à le mettre en mesure d'accomplir sa promesse. Dès que l'accord fut conclu, je montai à cheval pour visiter plusieurs monticules artificiels que j'apercevais autour de notre campement.

Le plus voisin est élevé d'environ dix-huit mètres, plat et assez large à son sommet, où il existe encore les débris d'une ancienne muraille en terre. Un ruisseau abondant coule presque au pied; mais il ne me paraît rien renfermer d'intéressant.

A une heure de distance de celui-ci, vers le nord-ouest, il en existe un autre, le Tell-Chemamah, dont j'avais déjà entendu parler et que je désirais beaucoup étudier. Il n'a aucun rapport avec ceux que j'ai vus jusqu'à ce jour. Ce qui attire d'abord les yeux, c'est un monticule élevé, beaucoup plus long que large, et dont les flancs sont fort rapides; j'évalue sa hauteur à vingt-deux mètres. Il n'est pas isolé. Au pied, commence une longue série de petits monticules plus bas et plus larges, qui paraissent avoir tous une liaison entre eux sur près d'une lieue d'étendue. La réunion de ces monticules présentait tellement l'apparence d'une immense cité, qui aurait été ensevelie, suivant le procédé habituel aux constructions assyriennes, que je crains de m'être laissé aller à une illusion. Néanmoins, il m'a semblé voir là, et je n'ai pas été le seul dans ce cas, le plan d'une ville. Les monticules secondaires sont placés, en effet, suivant une disposition assez régulière. Leur réunion est partagée régulièrement d'une extrémité à l'autre par une voie large d'environ soixante mètres, nivelée, presque droite, et au milieu de laquelle coule une rivière assez abondante. Il semblerait qu'il y a eu là autrefois un canal, le long duquel étaient rangées, à droite et à gauche, deux lignes de constructions, dont les débris sont aujourd'hui ensevelis. L'illusion est d'autant plus complète, que ces deux lignes se subdivisent ensuite par fractions, qui varient entre quarante et quatre-vingts mètres de côtés, et qui présentent à l'œil le résultat que donnerait

l'enfouissement de ce qu'on appelle vulgairement des pâtés de maisons. Chacun de ces blocs est séparé par des intervalles qui représenteraient assez bien des rues. Le plus étrange, c'est qu'il existe dans tout ce vaste assemblage trois espaces bien dessinés par les monticules qui les environnent et qui leur donnent exactement la forme de grandes places.

Comme il y a beaucoup de difficulté à reconnaître, au simple aspect, les monticules naturels des monticules artificiels, lorsque ceux-ci sont assemblés en grand nombre, je ne m'en suis pas rapporté à un examen superficiel. J'ai profité de l'obligation où je me suis trouvé de rappeler mes ouvriers de Kalah-Chergat, pour établir des tranchées sur différents points, et partout elles ont mis à découvert des traces de constructions et des débris de vases en terre; mais je n'ai pu assister aux travaux que pendant deux journées, et bien que j'y aie laissé les travailleurs pendant un mois, je n'ai pas recueilli les résultats que j'attendais. Il est vrai que les ouvriers étaient sous la direction d'un homme du pays, et je reste dans une grande incertitude sur ce que nous aurions obtenu si M. Tranchand ou moi avions pu diriger les excavations. Le fait incontestable, c'est que sous nos yeux, en vingt-quatre heures, il est sorti des objets intéressants, et parmi les points qu'il m'a fallu abandonner, celui-ci est certainement un de ceux que je regrette le plus.

A-t-on jamais bien connu la position de l'antique Arbèles, de cette ville assez importante pour que

Darius y eût concentré ses trésors et les approvisionnements de son immense armée? Qui sait si je n'ai pas foulé là le sol qui la recouvre aujourd'hui?

Pendant que j'étudiais différents autres monticules moins importants, et espacés entre eux d'une heure ou deux de route, je reçus la nouvelle que la tribu des Zobeïdes, alors en pleine révolte contre le pachalick de Bagdad, et avec laquelle je n'avais aucune relation, faisait des razias sur les bords du Tigre, et ne tarderait pas à arriver sur mes ouvriers de Kalah-Chergat. Il n'y avait pas à hésiter, il fallait les retirer de là; et, d'un autre côté, j'avais besoin de travailleurs pour explorer le monticule de Tell-Chemamah, je devais donc gagner les pillards de vitesse.

Je demandai au cheïkh Haouar six dromadaires, légers à la course, et je les fit partir à l'instant même pour Kalah-Chergat, avec l'ordre à leurs conducteurs de ne pas s'arrêter jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au bord du Tigre. J'écrivis en même temps à Naouchi, chef des ouvriers, de se servir du kelek pour traverser immédiatement le fleuve, afin de le mettre entre eux et les Zobeïdes; puis, après avoir démonté et dégonflé les outres, de les charger sur les dromadaires, avec les instruments, les tentes et tout ce qu'ils pourraient porter de provisions, abandonnant, s'il le fallait, les planches, la paille et ce qu'il ne serait pas possible de transporter. Il fallait quatre jours pour aller et revenir; je mis ce temps à profit pour explorer le reste de la plaine.

Le 4 novembre, nous partîmes pour Arbèles, qui s'appelle aujourd'hui *Arbil*. Dans le trajet, j'ai examiné cinq monticules artificiels peu considérables, ayant tous la forme pyramidale que je vous ai déjà signalée, et se trouvant à une distance variant d'une heure à deux heures de chemin les uns des autres. L'un d'eux m'a présenté une particularité assez curieuse, qui m'a été signalée par un des Arabes qui nous accompagnaient. Quelques mois auparavant, une fraction de la tribu étant campée dans le voisinage, des enfants, qui s'amusaient à gratter la terre sur le flanc de ce monticule, en firent sortir une grande quantité de grains. Nous n'avions malheureusement avec nous aucun instrument pour faire une excavation; il fallut nous borner à creuser avec des couteaux et des fers de lances; mais j'en vis assez pour constater qu'il y avait là une vaste construction en briques et ciment, qui renfermait un amas de grain. C'était un silo colossal, élevé, sans aucun rapport avec les silos actuels du pays, et haut d'environ trente pieds au-dessus du sol. Aucune ville ni aucun village n'existe dans les environs; aucun souvenir n'est resté dans les traditions des habitants sur ce silo, et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que l'espèce de blé qu'il renferme n'est plus cultivée dans le pays. Celui-ci est un peu plus allongé que le blé ordinaire. J'en avais recueilli une certaine quantité pour l'examiner à loisir; mais peu d'heures après qu'il eut vu le jour, il est devenu noir et s'est réduit en poussière. Qui avait fait ce magasin? Quant à moi, je l'ignore.

Nous arrivâmes à Arbil vers le soir; mais, en défalquant les temps d'arrêts et ce que nous avons perdu pour nous rendre d'un monticule à un autre, j'ai calculé trois heures de route entre cette ville et le campement des Tayes. Or, en les ajoutant aux trois heures qu'il nous avait fallu pour arriver des bords du Zab à ce campement, cela fait au plus six heures de caravane, pour aller du Lycus à Arbèles. Maintenant je comprends qu'Alexandre ait pu se rendre en une nuit du lieu de la bataille à la ville de Darius. Je vous avoue que, jusqu'alors, ce trajet, qu'Arrien porte à six cents stades, m'avait toujours paru un peu fort, et quelque rudes marcheurs que fussent les Macédoniens, si nous en croyons tous les détails des expéditions d'Alexandre, j'avais admis avec peine qu'ils eussent pu faire vingt lieues en une nuit, à l'issue d'une si terrible lutte. Je n'en compte donc que six ou sept, si la ville actuelle est l'Arbèles antique, et quatre seulement si elle était Tell-Chemamah.

Quoi qu'il en soit, l'Arbil moderne se trouve dans une position fort intéressante; elle est placée sur un vaste monticule artificiel, dont il m'a été difficile d'apprécier les dimensions, à cause des maisons qui en occupent le sommet. Il en est littéralement couvert; car les murailles crénelées, qui en font une espèce de place de guerre, s'élèvent directement sur la limite extrême des bords de l'éminence, à tel point qu'il ne reste pas le moindre espace pour circuler autour, et qu'on se demande comment elles ne se sont

pas écroulées. Les côtés du monticule m'ont paru avoir de vingt-six à vingt-huit mètres de hauteur; on arrive au sommet par une pente fort rapide, d'un difficile accès, à l'extrémité de laquelle s'ouvre une double porte fortifiée et coudée dans le système des places de guerre du moyen âge. C'est par là que l'on entre dans la ville. Au pied de l'éminence est un assez grand nombre de maisons qui forment comme une seconde ville. C'est là que sont les bazars et les caravansérails.

La population de la ville basse, comme de la ville haute, est presque exclusivement musulmane; on y compte pourtant quelques juifs, derniers vestiges, sans doute, des dix tribus. La plupart des habitants sont Turcomans, et présentent ce phénomène, assez rare dans ces contrées, d'une cité où l'on ne parle que la langue turque. Il me semble qu'au moment où les sultans se sont emparés de l'empire des khalifes, ils ont eu le soin de mettre, dans ce point fortifié, une garnison qui s'est trouvée assez nombreuse pour en avoir fait disparaître ou en avoir absorbé les anciens habitants. Vous comprenez sans peine que j'ai dû étudier Arbèles dans ses moindres détails, pour y retrouver quelques traces d'antiquités. On ne se voit pas si souvent dans une ville d'un si grand nom historique pour y perdre un seul instant de la journée; mais je n'y ai rien vu, absolument rien, et je puis vous assurer que je commence à avoir le flair du quêteur assez développé. On me parla de plusieurs puits qui traversent toute l'éminence du

haut en bas, et vont chercher l'eau dans les entrailles du sol naturel qui est au-dessous. J'interrogeai un grand nombre d'habitants pour savoir si à l'époque où on les avait creusés, il en était sorti quelques objets; mais tous me répondirent uniformément : de la terre et rien que de la terre. J'appris alors que l'on perçait un nouveau puits; j'y allai, et je me fis descendre à une profondeur de dix-huit mètres. Effectivement, je n'ai aperçu, de son ouverture jusqu'à sa base, que des parois de terre fine, sans aucun mélange, telle que peut l'être une terre préparée et accumulée de main d'homme. Ceci me chagrine assez, non pas seulement à cause du fait en lui-même, que parce qu'il se trouve en opposition avec une remarque qui me frappe dans les nouvelles fouilles de Khorsabad, et qui, si elle se vérifie, contredira singulièrement la fameuse théorie des monticules assyriens. Mais c'est une question que je ne traiterai que quand j'en aurai réuni tous les éléments pour et contre.

Un fait de construction m'a frappé; c'est que la ville tout entière est bâtie en briques. Aucune autre, de Diarbekir jusqu'à Bassorah, ne présente cette particularité; car les maisons de Mossoul sont en pierres, et celles de Bagdad en terre. Ces briques, d'ailleurs, ne ressemblent en rien aux briques assyriennes, dont le type est si connu actuellement; elles se rapprochent plutôt de celles que j'ai vues et décrites dans l'éminence la plus élevée de Karamless, et que provisoirement je crois parthes. Néanmoins je ne puis

y voir qu'une forme imitée et nullement les débris de quelque construction antique, puisqu'au pied du monticule on voit les restes de deux ou trois fours où on les cuisait. Je n'appelle votre attention sur ce mode de construction d'Arbèles, que parce qu'il est un des procédés conservés des anciens peuples, et peut-être des Assyriens, qui ont été, je crois, les plus habiles pétrisseurs d'argile.

Les instructions de l'Académie me recommandaient d'examiner et de copier des bas-reliefs, sculptés dans un ravin près d'Arbèles. C'était un des buts de notre excursion, et M. Tranchand s'était pourvu de son daguerréotype; mais personne n'a pu me donner de renseignements précis sur ces sculptures. Il faut, en général, être très-prudent au sujet des informations que l'on prend dans ces pays. Les gens d'ici, qui, sur une bonne gravure, ne peuvent pas même distinguer un homme d'un cheval, s'imaginent voir partout des bas-reliefs dans les moindres irrégularités de rochers, depuis surtout que les Européens payent leurs indications avec de bons bakchich. Après quelques écoles faites, je ne m'en rapporte qu'à moi-même, ou à des gens très-sûrs, et je m'en trouve bien.

J'ai, du reste, eu tout le temps nécessaire pour examiner Arbèles; car nous y avons été ramenés et renfermés par une pluie digne des tropiques. Je conçois tout ce qu'il y a de ridicule à parler de la pluie et du beau temps; mais je vous assure que c'est une question fort intéressante pour les explorateurs, et qu'ils ne la traitent pas légèrement.

Nous partîmes, le 6 au matin, pour regagner le campement des Tayes; mais à vingt minutes de la ville, nous arrivâmes au bord d'un torrent, qui roulait comme un fou. Je me rappelais bien un lit de galet, vu deux jours auparavant, et qui paraissait à à sec depuis la création du monde; je n'avais pas le moindre souvenir d'avoir traversé là un cours d'eau; c'étaient les égouts des montagnes qui, à la suite de la pluie, nous valaient ce torrent. Je ne pouvais me résigner à m'arrêter devant cet obstacle, et un Arabe, après s'être mis nu, se jeta dans l'eau pour nous chercher un gué. Ce ne fut qu'à grande peine qu'il atteignit l'autre rive, et j'eus peur un moment de le voir noyer. Nous comprîmes bien qu'il était impossible de passer avant que les eaux fussent diminuées; mais cela n'améliorait pas la situation du pauvre Arabe. Ses vêtements étaient restés de notre côté, et lui se trouvait mouillé et nu sur l'autre rive. Il faisait un brouillard glacial et un vent aigre soufflait. Le malheureux n'osait plus se risquer dans le torrent pour revenir. Nous n'avions aucun moyen de lui envoyer ses vêtements sans les mouiller, et je le voyais avec inquiétude grelotter et trembler de tous ses membres. Enfin, ne pouvant plus résister au froid, il se jeta de nouveau à l'eau, et, à l'aide de cordes et de lances, nous parvînmes à le sauver. Son état fut un nouveau motif pour nous de rentrer en ville, où il courut à toute bride pour se réchauffer. Le lendemain, il était malade, et je dus le laisser en arrière, en lui donnant un bon bakchich, qui est le grand consolateur dans ces pays.

Au retour, nous examinâmes encore huit monticules artificiels, dans la direction de l'ouest et dans celle du sud.

Ici je veux vous présenter, sous toute réserve, une idée qui me poursuit depuis longtemps au sujet de ces éminences. Depuis le point extrême où nous nous sommes avancés dans la direction de Bagdad, jusqu'à Zakho au bord du Tigre, vers le nord, en passant par Tell-Chemamah, Nimroud, Karambess, Koyundjick, Khorsabad, Tell-Guirgor, Duloup, Semel, c'est-à-dire sur une longueur d'au moins six journées de route, on aperçoit des séries continuelles de monticules. J'en ai compté plus de *soixante*. La distance entre eux varie de une à deux lieues; et ce n'est pas sur une ligne seulement qu'ils existent, ils sont répandus de la même manière sur toutes les vastes plaines de l'ancienne Assyrie. Ainsi de Khorsabad on distingue à l'entour cinq ou six de ces éminences. Que l'on aille sur l'une d'elles, le même spectacle recommence et se renouvelle une ou deux lieux plus loin, sans interruption, de sorte que, de l'un à l'autre, on peut se communiquer à l'aide de signaux depuis le premier jusqu'au dernier sur cette immense étendue. Pourquoi tant de monticules ainsi distribués? J'en ai souvent cherché la raison, et, jusqu'à présent, une seule plausible s'est présentée à mon esprit. Que dites-vous de la *télégraphie*, appliquée par les Assyriens, qui me paraissent avoir connu tant de choses que l'on croit avoir inventées? Je comprends tout ce qu'a d'étrange la pensée de voir Sennacherib expédiant ses ordres à l'aide des grands bras

du télégraphe, et les caractères cunéiformes s'agitant dans les airs. Mais enfin, sans prétendre qu'ils eussent le même système que nous, est-il donc si ridicule de supposer que l'on communiquait par un procédé quelconque de l'un à l'autre de ces sommets, qui semblent si bien disposés pour cela, qu'aujourd'hui même on ne les ferait pas autrement? Plusieurs, il est vrai, ont contenu des villes, mais c'est le très-petit nombre. La plupart sont trop peu étendus en surface pour avoir supporté autre chose qu'une tour ou tout au plus une petite forteresse. Ne peut-on donc pas admettre que ces forteresses ont communiqué entre elles à l'aide de signaux, lorsqu'on voit tant de peuples moins avancés qui en ont connu l'usage? Pensez-y; peut-être votre connaissance si profonde des choses de l'antiquité vous rappellera-t-elle quelque fait à l'appui de ma supposition.

En arrivant chez les Tayes, je trouvai mes ouvriers de Kalah-Chergat qui étaient revenus, et je vis, à la manière dont ils étaient traités, que Maouar avait tenu parole. Je leur laissai le reste de la journée pour se reposer de la marche forcée qu'ils avaient faite, et dès le lendemain je les mis au travail dans le vaste assemblage de monticules de Tell-Chemamah. Dès l'après-midi, nous aperçûmes des pierres régulièrement assemblées à une assez grande profondeur, et l'on découvrit deux vases de terre entiers et de nombreux fragments. De ces pierres, de ces débris et d'autres indices, qui aujourd'hui sont pour moi significatifs, j'arrive à conclure, sans hésitation, qu'il

y a eu là des constructions dans des temps reculés; mais comme je n'ai vu ni inscriptions, ni figures, je ne puis leur assigner aucune époque certaine.

Naouchi, le chef des ouvriers, me rapporta que, sur sa route, il avait aperçu une éminence artificielle avec une enceinte, qui l'avait beaucoup frappé. Pendant la nuit, je partis avec M. Tranchand, et nous y arrivâmes à la naissance du jour. En effet, ce lieu, qui est à six heures de Tell-Chamamah et qui s'appelle *Tell-Amor,* a une disposition toute particulière. Au lieu d'être composé comme Khorsabad d'un palais dont l'un des côtés fait partie des murs d'enceinte d'une ville, c'est un monticule, large, vaste, isolé, placé au milieu d'un grand quadrilatère dont l'origine est due à une quadruple muraille antique, à angles droits, qui a autrefois environné une ville. Nous l'avons étudié avec beaucoup de soin. De tous côtés on aperçoit des fragments de poteries. Suivant l'usage dans les villes Assyriennes, un jolie rivière passe au milieu, et je suis tellement persuadé que là encore il y a quelque chose, que c'est pour moi une vraie peine de n'avoir eu ni le temps ni les fonds nécessaires pour approfondir cette localité plus complétement.

La plaine explorée aussi bien que je pouvais le faire et les ouvriers installés il ne me restait plus qu'à regagner Mossoul. J'aurais désiré rester quelque temps encore pour surveiller les travaux; mais tout l'attirail que j'avais dû traîner avec moi, lors d'une première visite chez les Arabes, rendait chaque

journée de séjour trop dispendieuse. Il nous fallut partir.

Je n'étais pas sans inquiétude pour le retour. La pluie n'avait presque pas cessé pendant quatre jours. Toutes les eaux affluent au Zab; nous devions le traverser et je me rappelais les difficultés qu'il présente. Mes craintes n'avaient rien d'exagéré.

A peine étions-nous en route qu'une pluie glaciale qui était, comme nous ne le sûmes que trop plus tard, un déluge sur les montagnes, commença pour ne plus nous quitter. Un peu avant le coucher du soleil nous arrivâmes sur les bords du Zab; c'était une cataracte. Cependant il fallait passer. Par un bonheur providentiel j'avais fait rapporter de Kalah-Chergat les cent trente outres composant le kelek. Depuis mon voyage de Diarbekir à Mossoul j'ai usé si souvent de ce mode de transport, qui m'a tant surpris au premier abord, qu'aujourd'hui il me paraît parfaitement simple.

Sur le Tigre et sur les deux Zabs il n'existe pas un seul bateau, la rapidité du courant ne permettant pas de les employer pour remonter. On y supplée, depuis les temps racontés dans Hérodote, par des radeaux portant sur des peaux de moutons que l'on remplit d'air. C'est sans aucun doute un moyen de navigation très-primitif, mais je vous assure qu'il est fort commode dans un pays où il n'y a pas de ponts et où les rivières, très-impétueuses, n'ont que peu de gués, praticables seulement dans les basses eaux. Un cheval porte facilement une centaine d'ou-

tres. La caravane arrive sur le bord de la rivière; en peu d'instants on gonfle les outres, on les réunit avec des cordes; par-dessus on pose quelques morceaux de bois, puis on passe les hommes et les bagages, en mettant les chevaux à la traîne, et quand tout le monde a franchi l'eau, les outres sont détachées, dégonflées, chargées de nouveau sur le cheval, et l'on se remet en route. Quant au transport des marchandises, je vous renvoie au § 194 du livre Ier d'Hérodote.

Vous voyez maintenant combien devaient nous être utiles les peaux préparées que nous avions apportées. Le seul obstacle, c'était l'absence de morceaux de bois pour faire le radeau. J'en fis chercher partout inutilement; alors je me décidai à un grand sacrifice. Je fis prendre tous les pieux et piquets des tentes, on les plaça sur des outres gonflées, et le passage commença. Comme le courant était très-rapide, au lieu d'aborder sur l'autre rive, vis-à-vis du point de départ, le kelek, qu'il est impossible de maintenir contre le courant à cause de sa légèreté, ne prit terre qu'à un kilomètre au moins plus bas. Il fallut donc, après l'expérience du premier voyage, le remonter à l'aide d'une corde l'espace de deux kilomètres, afin qu'il pût revenir jusqu'au point où nous l'attendions; et comme nous eûmes besoin de quatre voyages, toute la nuit fut employée à cette opération.

Le vent et la pluie n'avaient presque pas cessé. Nous étions tous morts de froid, et les chevaux, qui avaient dû passer à la nage, tremblaient sur leurs

jambes et m'inquiétaient. Dans la crainte de quelque accident, j'accomplis le sacrifice jusqu'au bout, et je laissai faire du feu avec les pieux des tentes qui avaient servi au radeau. Il est vrai que nous ne devions plus en avoir besoin jusqu'à Mossoul. Quand tout le monde fut un peu réchauffé, nous reprîmes notre route.

Nous avions traversé le Zab beaucoup plus haut que la première fois et il nous restait encore le Khauzer à franchir. J'avais pris cette route avec intention, pour m'assurer si l'armée d'Alexandre avait pu la suivre. Comme je vous l'ai dit, je ne le crois pas.

L'intervalle compris entre les deux rivières est un terrain accidenté, qui ne se rapporte nullement à la description que les historiens nous donnent de l'emplacement de la bataille d'Arbèles. D'ailleurs le Khauzer est un obstacle dont ils n'auraient pas manqué de nous parler, et quand Arrien nous dit que Darius était campé près du fleuve Boumade, qui est, je crois, la même rivière, cela ne peut vouloir dire près de son confluent avec le Lycus. Quand nous arrivâmes sur ses bords, nous vîmes un courant moins rapide et moins large que celui du Zab sans doute, mais assez cependant pour que le premier cheval chargé que nous voulûmes y lancer disparût presque entièrement. Nous étions fort embarrassés, n'ayant plus de bois pour construire le kelek, lorsqu'un Arabe, qui était avec nous, revint, chassant devant lui une vingtaine de chameaux qu'il avait trouvés, paissant aux environs. Nous ne comprenions

pas d'abord ce qu'il voulait en faire et j'étais prêt à les rendre à leurs malheureux gardiens, qui accouraient en se lamentant pour les réclamer. Mais, en véritable Arabe il suivit l'exécution de son plan. Escaladant un des chameaux il le poussa dans la rivière et, grâce aux longues jambes de sa monture il arriva sans trop de difficulté sur l'autre bord, d'autant plus que le chameau a un pied mou et ne glisse pas comme un cheval ferré sur les galets du fond de la rivière. Dès lors la route était ouverte; on plaça les bagages sur les autres chameaux, qui franchirent comme le premier. Les chevaux, n'étant plus chargés, passèrent assez bien. Chacun de nous grimpa au sommet d'une bosse et la dernière rivière fut ainsi traversée; après quoi les chameaux retraversèrent au grand contentement de leurs gadiens auxquels un bakchich fit trouver notre procédé fort naturel. Ces difficultés de passage vous expliquent pourquoi je vous ai dit qu'il me semblait qu'Alexandre les eût rencontrées, soit avant la bataille, soit lorsqu'il poursuivait l'armée de Darius, et il aurait été fort empêché avec son infanterie.

Du Khauzer à Mossoul ce n'était qu'une plaine, et quoique le pont de bateaux sur le Tigre eût été emporté par l'orage, nous arrivâmes assez heureusement, fort satisfaits de nous reposer de cette excursion accidentée.

Ici, Monsieur, je commence à reconnaître que décidément cette lettre est un peu longue; mais on ne foule pas impunément cette terre qui a vu s'ac-

complir les plus grands événements de l'histoire. Il semble toujours qu'on n'a pas dit la moitié de ce qu'on a observé sur des points aussi intéressants dont on voudrait rendre la physionomie aussi vivante que possible. Vous me pardonnerez donc mes longueurs, qu'excusent en partie les impressions que j'ai ressenties dans ces excursions.

Je me rappelle qu'il y a quelques mois, la première fois que je parcourus ces belles plaines, c'était au commencement du printemps. La terre était couverte d'une herbe fine, verte, émaillée des plus jolies fleurs de la création. Je ne suis pas assez botaniste pour vous les décrire, je ne vous en parle qu'en passant et à cause de l'impression profonde que m'a laissée ce spectacle contemplé sous l'influence d'un soleil bienfaisant et d'une admirable température. A la jouissance que produisait cette vue, venait se mêler le sentiment pénible de ne plus apercevoir aucune trace de l'homme sur toute cette étendue, où vaguent seulement d'innombrables troupeaux de gazelles. Là où ont été les plus puissants empires du monde, il n'y a plus qu'un désert; la langue même du pays n'a pas d'autre terme pour désigner cette contrée. La terre a conservé sa fécondité et sa richesse naturelles; mais il semble que, depuis les temps bibliques, un vent de colère a soufflé sur elle pour en faire disparaître les habitants.

Pendant une nuit que je passai dans la tribu des Dlem, je ne pus résister au désir de me coucher en plein air, sous ce beau ciel qui fait comprendre la

naissance de l'astronomie chez les Chaldéens. Alors je repassai le peu que l'histoire nous a conservé des royaumes d'Assyrie, et je sentais une tristesse respectueuse s'emparer de moi en voyant comme les prophéties s'étaient accomplies dans leurs plus extrêmes rigueurs contre ces peuples qui s'étaient attiré la colère de Dieu; et je me demandais si enfin nous parviendrions à retrouver au moins l'emplacement de ces deux grandes cités de Ninive et de Babylone qui ont disparu comme un rêve, ne laissant aux explorateurs que des débris mutilés, couverts de mystérieux caractères, qui feront longtemps encore le désespoir des savants.

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HÉRÉTIQUE

ABOU-YEZID-MOKHALLED-IBN-KIDAD DE TADEMKET,

TRADUITS DE LA CHRONIQUE D'IBN-HAMMAD,

PAR M. CHERBONNEAU,

PROFESSEUR D'ARABE À LA CHAIRE DE CONSTANTINE.

INTRODUCTION.

En comparant l'histoire des Berbers composée par Ibn-Khaldoun, avec les ouvrages arabes qui traitent du même sujet, j'ai remarqué plusieurs chapitres dignes d'intérêt, auxquels il serait possible d'ajouter des détails et des renseigne-

ments nouveaux. C'est ainsi que la curiosité m'a conduit à étudier l'histoire des schismatiques de l'Aouress, et particulièrement celle d'Abou-Yezid-Mokhalled-ibn-Kidad, qui, pendant longtemps, tint en échec les khalifes obeïdites avec une armée si redoutable, qu'on y comptait jusqu'à quatre-vingt mille chevaux, comme l'atteste El-Bekri, et cent mille خص « huttes-tentes », suivant le cheïkh Et-Tidjâni, cité par M. Alphonse Rousseau[1]. Il m'est prouvé aujourd'hui que l'auteur des Dynasties berbères ne connaissait point l'ouvrage d'Ibn-Hammad. Les lecteurs du Journal asiatique accepteront peut-être avec plaisir la communication d'un fragment, qui se rattache aux annales de l'Algérie et de la régence de Tunis. Les manuscrits A et B de ma collection, sur lesquels j'ai établi, non sans peine, le texte de cet article, m'ont été offerts par un thaleb de Constantine. Ils sont tous deux d'une écriture mogrebine; mais le second, quoique fort soigné, est moins correct que le premier.

L'auteur s'appelle *le kâdhi Abou-Abd-allah-Mohammed-ibn-Ali-ibn-Hammad* ابن حمّاد. Il annonce au fol. 1 v°, l. 9, que son livre est, en partie, une compilation de plusieurs ouvrages rédigés dans le but de faire connaître la famille des Obeïd-Allah فهذه جملة من بنى عبيد الله قيّدتها فى هذا التاليف فبعضها التقطته من مفرّقات التواليف وبعضها عرّفنى به مَن وثق منه بالتعريف et qu'il doit le reste, c'est-à-dire ce qui n'avait point été écrit, à des hommes dont la parole fait autorité.

[1] Chaque *khoss* abritait trois ou quatre de ses partisans, et quelquefois davantage. (Voy. *Journal asiatique*, août-septembre 1852, p. 106.)

TRADUCTION.

Le jour où mourut Obeïd-Allah, son fils Abou'l-Hassan Mohammed-el-Kaïem fut proclamé khalife. On l'avait surnommé Abou'l-Kâcem ibn-Abd-Allah, et il était âgé de quarante-deux ans lorsque le pouvoir lui fut déféré.

Les commencements de son règne furent signalés par la révolte d'Abou-Yezid Mokhalled ibn-Kidad, qui éclata en 332 (de J. C. 943-944). Cet homme, dont Obeïd-Allah avait prédit les destinées futures, était de la tribu des Beni-Djâfar, fraction des Beni-Djana, que les Berbers appellent dans leur idiome Ajana, autrement dit Zenat, d'où vient le nom de Zenata (1). Kidad, son père, habitait Takious, ville du territoire de Kastilia (2), et faisait le commerce du Soudan. Ayant acheté à Tademket (3) une esclave nommée Sbika, il eut d'elle un enfant, qui était boiteux et avait un signe sur la langue; il l'appela Abou-Yezid. Plus tard, il eut l'idée de l'emmener à Koukou (4) et de le présenter à un de ces devins que l'on nomme *ârrâf* (5). Celui-ci, après l'avoir examiné, dit : « Voilà un enfant à qui il arrivera de grandes choses; un jour il sera roi ». Fier de cette prédiction, Kidad revint à Takious, où il mourut.

Au dire des historiens, le jeune Abou-Yezid passa son enfance dans le *derb* des R'elâmeciin, situé aux environs de Tauzer. Dès qu'il eut atteint l'âge de puberté, il étudia si bien le dogme des Ibâdhîa (6), qu'il

devint un des plus habiles docteurs de la secte. Alors il se rendit à Tauzer et y enseigna le Koran aux enfants. Son savoir lui ayant gagné la confiance des habitants, il en profita pour les exciter à la révolte contre Abou'l-Kâcem. A force de jeter du mépris sur sa conduite, il finit par lier à sa cause trois cents partisans. Mais Ibn-Ferkân, qui était *mokaddem* (commandant supérieur) de la ville, ayant été instruit de ses manœuvres, le fit appeler et lui adressa de sévères menaces. Abou-Yezid se disculpa en niant résolument tout ce qu'on lui reprochait. Mais déjà l'alarme s'était emparée de ceux qui avaient embrassé sa doctrine ; ils se dispersèrent. On n'assista plus à ses conférences, et puis on l'abandonna tout à fait.

Se voyant ainsi délaissé, il quitta le territoire de Kastilia, et pénétra dans les Aourèss (7), où il trouva des sectateurs chez les Benou-Kemlan, fraction de la grande tribu des Hawâra. Il se posa parmi eux en apôtre, se forma une sorte de puissance et devint redoutable. Il avait alors soixante ans, et son corps était épuisé par les infirmités.

Au nombre de ses compagnons les plus ardents se distinguait Abou-Omar-ibn-Abd-Allah El-Hamidi El-Hadjeri, un des mokaddems de la secte des Ibâdhïa, lequel était aveugle. Ce qui fit dire à Abou-Yezid, le jour où il entrait dans les murs de Kaïrouân : « Pourquoi ne prenez-vous pas les armes contre les Obeïdites? Voyez-nous, mon compagnon et moi! je suis boiteux, et Ibn-Omar est aveugle. Dieu nous

a dispensés de combattre, et pourtant nous n'épargnons pas notre sang! »

Abou-Yezid avait amené avec lui sa femme Takhirit (8), une de ses prosélytes, ainsi que ses quatre fils, Yezid, Younèss, Ayoub et Fadhl. Lorsque ces jeunes gens furent en état de porter les armes, il les mit à la tête des troupes, et leur fit faire des courses dans le pays. C'est dans une de ces expéditions que Ayoub culbuta un corps d'armée commandé par Ali ibn-Hamdoun, gouverneur de Msila. L'engagement avait eu lieu dans une plaine qui avoisine la rivière d'Oudjra. Après une lutte sanglante Ali ibn-Hamdoun, mal secondé par un autre caïd nommé Abou'l-Fadhl ibn-Abi-Selâss, s'enfuit à l'aventure et campa de nuit sur un terrain très-accidenté. Mais, tandis que lui et les gens de son goum étaient plongés dans le sommeil, il arriva qu'un des chevaux rompit ses entraves et se battit avec un autre cheval. Réveillée en sursaut par les hennissements de ces animaux, la troupe se crut surprise par Ayoub. Il y eut un sauve qui peut général. En dépit de l'obscurité, chacun s'élança sur sa monture et s'esquiva à travers les plis du terrain. Le malheureux Ali ibn-Hamdoun tomba du haut d'une pente rapide et se brisa tous les membres.

Revenons à notre héros. C'était un bâton à la main, vêtu de laine grossière, et avec le seul titre de cheïkh des musulmans, qu'Abou-Yezid avait commencé à prêcher l'insurrection. Plus tard, renonçant à ces habitudes simples, il adopta les habits de

soie et ne monta plus que des chevaux de race. Il permettait d'épouser deux sœurs esclaves (9), et abandonnait à ses soldats les femmes des vaincus. Encouragés par l'exemple de sa cruauté, les Berbers de son armée massacraient sans pitié ceux qui tombaient en leur pouvoir. Ainsi, au blocus d'El-Mahdia, tous les habitants qui, fuyant la famine, sortaient de la ville pour implorer la clémence des assiégeants, eurent le ventre fendu, et on fouilla jusque dans leurs entrailles vivantes pour y chercher l'or qu'ils avaient, disait-on, avalé. Les femmes enceintes subirent le même sort.

Cependant Abou-Yezid ne put s'emparer d'El-Mahdia; mais une fois maître du reste de l'Afrikia, il résolut de marcher sur Kaïrouân et vint, sous le règne d'El-Mansour, planter sa tente au Moçalla-el-aïdeïn (l'oratoire des deux fêtes). Là, suivant la prédiction d'Obeïd-Allah, devait s'arrêter sa fortune. Effectivement, le reste de sa vie n'offre plus qu'une suite de revers; ses drapeaux n'obtirent plus de succès, et la lutte qu'il soutint jusqu'à sa mort ne fut signalée que par des défaites.

Il avait surnommé ceux qui prenaient les armes pour défendre sa cause, *âzzâba* « les garçons » (10), tandis qu'il appelait *eûddet el-moslimîn* « la tourbe des musulmans » ceux qui, après lui avoir juré obéissance, se détachaient de son parti.

Il lui arrivait assez souvent dans la conversation ou dans la discussion de faire des emprunts au Koran. Un jour, entre autres, qu'on le blâmait d'avoir

quitté la laine pour se couvrir d'habits de soie, et de se pavaner sur des chevaux de luxe après avoir monté des ânes, il répondit par ce verset du livre saint : « Et vous leur permettrez de s'équiper richement et de se servir des chevaux de race... » (11). Il aimait aussi à citer des vers.

Les populations de l'Afrikia étant venues se plaindre des maux que lui et ses compagnons leur avaient fait éprouver, il leur récita les vers suivants :

Que manque-t-il à l'homme, quand il lui reste sa religion?
La perte des autres biens n'est pas un malheur.

Ce fut dans le mois de ramadhan de l'année 334 (de J. C. 946) qu'El-Kaïem-biamr-Allah désigna, pour son successeur et son héritier, son fils Abou-Taher-Ismaïl. A cet effet il convoqua les notables et les principaux officiers de la tribu de Kétama (12), et leur dit : « Voici votre maître; c'est lui que j'institue mon héritier et mon successeur au trône des khalifes, c'est à lui que je lègue le soin de combattre ce monstre d'Abou-Yezid et de l'exterminer, lui ainsi que toute sa race. »

El-Kaïem mourut un dimanche, 13 de chauvval 335 (de J. C. 946), à l'âge de cinquante et un ans, après un règne de douze ans et sept mois. Sa mort fut tenue secrète. Il ne laissait après lui que Abou-Taher-Ismaïl avec Kerima, sa mère, qui était une esclave affranchie.

Le nouveau khalife confia la direction des affaires à Djafar ibn-Ali, qui avait été chambellan (hâdjeb)

de son père. Ses kâdhis furent Ishak ibn-El-Noshal, qui mourut dans ce poste, Ahmed ibn-Yahia et Ahmed ibn-El-Oulid, lequel ayant été désigné à cet emploi par le suffrage de la population, y fut confirmé par le ministre des finances Abou'l-Hassan ibn-Ali-Ed-Daaï.

Abou'l-Abbâss-Ismaïl ibn-Abi'l-Kassem était né à El-Mahdia, l'an 299 (de J. C. 911-912), et selon d'autres en 302 (de J. C. 914-915). Il était âgé de trente-deux ans lorsqu'il monta sur le trône. Aucun prince parmi les Obeïd-Allah ne peut lui être comparé. A la hardiesse, au courage, il joignait le savoir et l'éloquence; il avait le don d'improviser la khotba. Voici, par exemple, un passage du discours qu'il prononça dans la grande mosquée d'El-Mahdia, le jour de la fête des sacrifices : « Mon Dieu! toi qui m'as investi du gouvernement de tes serviteurs dans ton empire, fais que je sois bon pour eux et et qu'eux ils soient bons pour moi! Seigneur! accorde-moi la grâce de visiter ta sainte demeure! » Il terminait la khotba par l'énumération des différentes cérémonies du pèlerinage. Ce jour-là il ne se retira qu'après avoir fait servir aux fidèles un festin auquel ils furent tous conviés. On a aussi de lui des écrits sur la sainteté de cette fête et sur les bénédictions qui y sont attachées. La célébration de la fête des sacrifices fut pour les Obeïdites une règle de conduite jusqu'à la chute de leur dynastie. J'ai vu dans un de leurs mémoires la note que voici : « Ce jour-là, le khalife invitait mille vieillards et mille jeunes

gens de Kaïrouân, et il leur donnait le choix ou de s'associer à lui pour la solennité, ou de se retirer. Il y en avait qui se rendaient à l'appel du prince, d'autres s'éloignaient. »

A l'époque où il attaquait Abou-Yezid dans le fort de Kioâra (13), il célébra la fête de la rupture du jeûne (*aïd el-fitr*) et prononça un sermon (*khotba*) où l'on remarquait entre autres les idées suivantes : « Mon Dieu! c'est toi qui m'as arraché à mon lit et à mon oreiller; c'est toi qui m'as dérobé au repos; c'est par ton inspiration que je me suis voué à l'insomnie; c'est ta volonté qui me pousse dans des pays lointains. Mon Dieu! fais-moi triompher de Mokhalled ibn-Kidad, cet enfant des Pharaons, inventeurs du supplice des pieux, qui opprimaient les nations et propageaient le mal sur la face de l'univers. Mon Dieu! précipite-les dans le piége. Mon Dieu! tu sais que je suis le descendant de ton prophète, le fils de ton apôtre, un lambeau de sa chair et une goutte de son sang. Rien de vain, rien de mensonger n'est sorti de mes lèvres. Mon Dieu! tu n'ignores ni d'où je viens, ni où je vais, ni quelles épreuves tu m'as fait subir. Mon Dieu! j'ai prodigué mon sang et ma vie pour l'amour de toi; en combattant ton ennemi, j'ai voulu venger ton prophète et mériter ton approbation. Tous mes efforts tendent à te faire adorer comme tu dois l'être et à établir sur la terre l'autorité de ta loi; car tu es le dispensateur de la grâce et de la durée. » Après avoir ainsi discouru, il se retira dans sa tente et ordonna qu'on servît aux troupes un festin abondant (14).

A la suite d'un engagement qu'il eut avec Abou-Yezid, ses troupes prirent la fuite et l'abandonnèrent. Ne voyant plus autour de lui qu'une poignée d'hommes, il leur cria : « Patience, serviteurs du chef des croyants ! » Le lieu où la scène se passait fut dès lors appelé *Sâbra;* auparavant il portait le nom de *Solb-el-djemel* (la croupe du chameau). On le voit au sud-ouest et dans les environs de Kaïrouân, qui était la capitale des Obeïdites. Ce fut en l'année 334 (de J. C. 945-946) qu'El-Mansour fonda la ville de Sâbra, qu'il nomma plus tard El-Mansouria. Les deux noms se sont conservés jusqu'à nos jours; mais celui de Sâbra est plus connu. Le khalife y fixa le siége de son autorité, et ses successeurs y maintirent leur résidence, jusqu'au moment où, victime des catastrophes politiques, elle périt comme périssent les humains.

Les murs de la ville étaient de briques cuites au soleil. Quatre portes y donnaient accès : la porte du sud ; la porte orientale appelée *Bab-ez-Zouila;* la porte septentrionale dite *Bab-Kétama*, et la porte occidentale ou *Bab-el-Fotouh*. C'est par celle-ci qu'il sortait pour aller en expédition. Les vantaux de chacune de ces portes étaient doublés de fer. Du reste, il n'y eut pas d'autres travaux exécutés à Sâbra tant que dura la révolte d'Abou-Yezid. Mais, une fois cette guerre terminée, on vit s'élever dans son enceinte des palais magnifiques, des édifices aux proportions gigantesques; la ville s'embellit de plantations merveilleuses, et des aqueducs établis à grands frais y

amenèrent les eaux des environs. Parmi les palais on remarquait le Péristyle des colonnes (*El-iwân*), que le khalife El-Moezz-li-Din-Allah fit bâtir pour son fils; la salle du Camphre, le fleuron de la Couronne, le salon du Myrthe, la Pierre d'argent, le palais du Khalifat, le Khaouerneq et de nombreux établissements de bienfaisance.

Pour en revenir à Abou-Yezid, dès qu'il fut arrivé à El-Mahdia, il posa son camp et y fit la prière; mais dans une bataille, qui eut lieu sous les murs de la ville, il essuya une défaite complète. A partir de ce jour, la fortune ne cessa de le trahir en dispersant loin de lui la plupart de ses compagnons d'armes. Ainsi se vérifia la prophétie d'Obeïd-Allah, comme nous le verrons plus tard. Ce fut un lundi, 27 de djoumâdi el-akhira de l'année 333 (de J. C. 944-945), sous le règne d'El-Kaïem-Abou'l-Kassem, et, comme nous l'avons dit, un an avant la mort de ce prince, que l'hérétique eut son armée taillée en pièces.

Après cet événement, Ismaïl El-Mansour quitta El-Mahdia pour se rendre à Souça. Comme les habitants de Kaïrouân n'avaient point envoyé de députation à sa rencontre, il les questionna à ce sujet et leur demanda le motif d'un retard qui ressemblait à une défection. C'est la crainte, dirent-ils, qui nous a empêchés d'aller au-devant de vous. A cette réponse, il sourit et répliqua : « C'est sur moi qu'est tombé le choix du prince des croyants; c'est moi qu'il a chargé de combattre à outrance cette horde

de rebelles. Il a mis entre mes mains Zoû'l-Fikar, le sabre que portait jadis mon aïeul (15), et qui pend aujourd'hui à mon côté. Mais, en m'en permettant l'usage, il m'a fait un devoir de pardonner à tous les hommes, et particulièrement aux habitants de Kaïrouân. Il n'y aura de punis que les criminels. »

De Souça Ismaïl El-Mansour alla à Kaïrouân, où il laissa Moudâm, un de ses lieutenants, avec ordre de ne rien faire sans consulter le kâdhi Mohammed ibn-Abou Mansour.

Le 26 de rebi-el-ouwel de l'année 335 (de J. C. 946-947), il partit pour le Maghreb (l'ouest), et fit halte à Sakiet-Mems (16), où il fut rejoint par un renfort de combattants dévoués à sa cause, et parmi lesquels marchaient bon nombre des chefs de la tribu des Kétama (17), et environ mille cavaliers arabes de l'Orient. Ils venaient de Barka et lui amenaient, entre autres présents, des maharis, des chameaux de la race dite *bokhte* et des chevaux.

Ce soir-là le crieur public faisait savoir aux habitants de Kaïrouân, que l'émir n'appelait sous ses drapeaux que les hommes valides et les gens de cœur. A cette nouvelle, une partie de la population vint s'enrôler au camp.

Lorsque Ismaïl El-Mansour se remit en marche, son hâdjeb Djaafar ibn-Ali s'avançait à la tête de l'état-major. La colonne ne fit qu'une courte station à l'Oued-er-Roumel; de là elle se porta vers Sbiba (18), où elle se ravitailla et reçut la solde; puis elle prit la route de Bâria (19) en passant successivement par

Benamdja et Moulâq. A peine eut-on aperçu les remparts de Bâṛia, que le khalife monta sur un mahari pour y faire son entrée, à la tête de son état-major. Les habitants accoururent au-devant de lui et l'accueillirent avec enthousiasme. Sachant qu'ils avaient fermé leurs portes à Abou-Yezid vaincu et mis en déroute, Ismaïl El-Mansour les félicita de leur belle conduite, et distribua aux pauvres de la localité des sommes considérables. C'est dans cette circonstance que le poëte Abou-Ïâla-el-Merouazi lui récita les vers suivants [1] :

Si nos cœurs se sont réjouis de ton avénement, nos yeux ont cessé de répandre des larmes, en voyant ton triomphe.

La royauté est fière d'être occupée par un héros qui s'avance monté sur un chameau de race (20).

Ismaïl poursuivit sa route et visita successivement Abou-Hamil, Fahs-Thâqa, Belezma, Megaouss (21) et Tobna (22), où il s'arrêta pendant quelques jours. Ce fut dans cette dernière ville que Djafar ibn-Ali ibn-Hamdoun, gouverneur de Msila (23) et du Zab, lui fit parvenir une lettre par laquelle il lui annonçait qu'il tenait en son pouvoir un partisan, sous les ordres duquel s'étaient insurgés dans les monts Aourèss une multitude de Kabyles, des Zouaouas, des Sanhadjas et des Adjiças. Avant de quitter Tobna, le khalife solda les troupes, fit des largesses de toute

[1] لقد تاهت بطلعتك الغروب كما ابتهجت بدولتك القلوب
لقد زهت الخلافة اذ حواها نجيب راح يحمله النجيب

espèce et éloigna de son drapeau les hommes invalides aussi bien que ceux qui ne lui montraient aucune sympathie. Une fois ces dispositions prises, il mit son armée en campagne; mais il ne tarda pas à être rejoint par Djafar ibn-Ali ibn-Hamdoun, qui venait lui offrir, entre autres présents, vingt-cinq chevaux, vingt-cinq chameaux *nedjib*, une magnifique civette et quatre chameaux *bokhte*. Toutefois l'objet principal de sa démarche était d'amener, chargé de chaînes et monté sur un chameau, le prisonnier au sujet duquel il avait écrit précédemment. Ce prisonnier était un beau jeune homme imberbe, qui portait en tête un grand bonnet (*tartour*), destiné à appeler sur lui tous les regards. Kaïrouân était sa patrie; il y avait d'abord exercé la profession d'ouvrier orfèvre; puis, changeant de voie, il s'était livré à l'étude des livres soufis (24) et les avait enseignés. A sa suite venaient quatre individus également enchaînés, que Djafar avait pris dans un des forts voisins de l'Aourèss, avec une bande d'insurgés tellement dévouée au service du jeune partisan, qu'elle le proclamait le véritable imâm (25).

Ismaïl le fit écorcher tout vif; il voulut que sa peau fût bourrée de coton et mise dans une bière, afin qu'on l'exposât sur une croix partout où s'arrêterait la colonne expéditionnaire. Tel était le supplice qu'il infligeait à ceux dont il voulait tirer une vengeance éclatante. Aussi fut-il surnommé l'Écorcheur. Quant aux autres prisonniers, ils eurent les pieds et les mains coupés, et furent crucifiés.

Abou-Yala El-Merouazi a dit à ce sujet[1] :

Ô le meilleur des princes qui accomplissent les traités avec loyauté,

Ô toi, dont la foi sincère reproduit à nos yeux la conduite de ton grand-père,

Nous n'avons pas vu sans surprise cet insensé, que les suggestions de son âme

Ont précipité dans un abîme d'amères déceptions.

Il a osé, le misérable, s'ériger en ennemi de ta majesté; il a commis tant de sacriléges

Que tu as dû le faire écorcher par la main du bourreau.

Ismaïl se porta en avant et entra à Biscara, où il fit plusieurs exemples en mettant à mort un certain nombre d'habitants. Après avoir distribué la solde aux troupes, il dirigea sa colonne sur Mokra (26). Sur ces entrefaites, Abou-Yezid enrôlait sous ses drapeaux les Beni-Zerouel, Kabyles du mont Selat, et avec eux de nombreux contingents. Cependant toutes les tribus ne suivaient pas cet exemple; un foule de Kabyles venaient de tous côtés se soumettre au khalife, qui se conciliait leur dévouement en leur distribuant des vêtements et des vivres. Les mêmes largesses étaient faites à tous les hommes

[1] يا خير مَنْ وهب العهود بعهده
وحكى لنا بالعهد سيرة جَدّه
عجبا لمعتوه حدّثته نفسه
بوساوس فيها شقاوة جَدّه
عاداك وانسلخ الشقى من الهُدَى
حتى امَرْتَ بسلخه من جلده

qui voulaient bien reconnaître sa souveraineté. En même temps, il écrivait à Ziri-ibn-Menâd et à Maksène ibn-Saad et leur envoyait de l'or, de l'argent, une quantité considérable d'habits, des parures, des curiosités, en un mot tout ce qui peut séduire les âmes et captiver les cœurs. Ces bienfaits portèrent fruit : car les deux chefs lui amenèrent une masse de guerriers choisis parmi les Senhadjas et les Adjiças. De Mokra, Ismaïl se rendit à Msila, et le peu de jours qu'il y passa peuvent être comparés à des années, tant à cause des libéralités qu'il y fit, que de la forte organisation qu'il imprima aux affaires. Là, comme dans toutes les contrées où il passait, il équipa les gens de bonne volonté et les incorpora dans son armée. Il ne négligea pas non plus d'écrire aux Hawara, qui étaient cantonnés à El-Gradir, en leur recommandant de s'emparer d'Omar l'aveugle, et de sa bande.

Précédemment Abou-Yezid avait essuyé une défaite grave à Aïn-es-Soudân, dans le massif des monts Kiâna; mais, quoique affaibli par la défection de ses partisans, il était parvenu à arracher aux Khazar une ville située sur la limite du désert.

Quant à ses lieutenants Abou-Omar et Abou-Medkoul, tous deux aveugles, ils furent faits prisonniers à El-Gradir.

Ismaïl était encore à Msila, lorsque Mohammed ibn-Khazar lui envoya son fils Yakoub; il le traita avec distinction, lui fit présent d'un de ses chevaux tout harnaché et le renvoya avec dix mille dinars.

Ayant appris que Abou-Yezid s'était retiré dans le Djebel Selat, montagne escarpée et inexpugnable, dont le pied va mourir dans des landes stériles, sablonneuses, désertes, et qu'aucune armée n'avait encore violée par sa présence, il n'hésita pas à se lancer à sa poursuite. Il lui fallut onze jours pour traverser cette contrée, où des solitudes affreuses succédaient à des précipices sans nombre. Aussitôt qu'il eut planté ses tentes au bas du Selat, les montagnards accoururent en foule pour lui jurer soumission et obéissance. Ce fut en vain qu'il les interrogea sur Abou-Yezid, personne ne sut lui indiquer la position qu'il occupait. Par mesure de précaution, il leur enjoignit de le prendre, s'il venait à passer sur leur territoire, et mit sa tête à prix; il commença même par leur faire des présents.

Tournant ensuite ses vues vers le pays des Sanhadjas, il revint sur ses pas; mais dès la première nuit, il se trouva sans vivres et sans eau. Les provisions de la troupe étaient épuisées, et les bêtes de somme n'avaient plus de fourrage. Enfin, il devint si difficile de se procurer les choses nécessaires à la vie, que le prix d'un pain ou d'une tasse d'eau s'élevait à trois dirhems. Grand nombre de soldats périrent de soif ou de faim.

Sur ces entrefaites, on aperçut des feux allumés au pied de la montagne qu'ils venaient de quitter. Des éclaireurs envoyés à la découverte ayant annoncé que c'étaient les feux du bivac d'Abou-Yezid, le khalife résolut de tomber sur l'ennemi au point

du jour. Mais la division s'étant mise dans le camp, il rencontra une opposition si violente que l'armée en masse lui cria : « Prince, la plus belle victoire et le plus riche butin seraient de nous tirer de la position critique où nous sommes. » C'est ainsi qu'Ismaïl, forcé de renoncer à son plan, reprit la route des Sanhadjas, malgré la chute constante des neiges, qui empêchèrent les soldats de planter leurs tentes, de se faire des abris et d'allumer les feux. Enfin, il arriva à une extrémité du pays et descendit sous la tente de Tarek-el-Feta. De là il partit pour Haïth-Hamza (27), où il s'arrêta pour distribuer la solde aux troupes et répandre des largesses. Ziri ibn-Menad étant venu le rejoindre avec les guerriers de la tribu des Sanhadjas, il lui fit un accueil plein de cordialité et lui donna une grande partie de sa garde-robe. Il ajouta à ce cadeau des parfums, et des objets de luxe d'un prix incalculable et d'une beauté impossible à décrire. Ensuite il le fit monter, lui, ses enfants, ses frères, ses cousins et les principaux personnages de sa suite, sur des chevaux de race parés de selles et de brides que rehaussait l'éclat de l'or et de l'argent. En un mot, il les combla, eux ainsi que tous les Sanhadjas qui les avaient accompagnés, de tant de richesses, que leurs yeux furent éblouis et leurs cœurs captivés. Aussi lui jurèrent-ils soumission, dévouement et fidélité du fond de leur âme. Après avoir reçu leur serment, il s'éloigna de Haïth-Hamza et alla bivaquer sur l'Oued-Lâlâ, où se renouvelèrent les mêmes cérémonies. Mais une ma-

ladie l'ayant retenu environ deux mois au bord de cette rivière, il perdit complétement la trace de l'ennemi, et prit le parti de se rendre à Tahart (28). Abou-Yezid profita de la circonstance, et, après avoir tourné les derrières du khalife, il alla mettre le siége devant Msila. A cette nouvelle, Ismaïl revint sur ses pas, *replia les étapes* et marcha jour et nuit avec une rapidité surprenante; mais au lieu d'attendre son arrivée de pied ferme, l'hérétique s'esquiva dans les monts A'kar et Kiana. De retour à Msila, le khalife en fit le centre de ses opérations. Il dirigea Mesrour sur Sétif et Khefif-el-Feta sur Mila, avec mission d'enrôler les Kétama. Il punit de mort Hebtoun ibn-Mohammed, le secrétaire, pour avoir tué dans une embuscade Chifa-el-Feta. Dans cet intervalle, il recevait la visite d'un député d'El-Khair ibn-Mohammed ibn-Khazar, le Zenatien, accompagné d'un goum d'environ cent cavaliers, qui venait lui annoncer que son maître faisait respecter l'autorité royale dans la région d'El-Ar'ouâth (29), et le priait de lui envoyer la formule de la *khotba*, ainsi que le type de la *sekka*, avec l'autorisation de réciter la prière et de battre monnaie au nom d'Ismaïl. Après avoir fait aux ambassadeurs une réception pleine de genérosité, il écrivit à Ibn-Khazar une lettre dans laquelle il répondait favorablement à toutes ses demandes, et lui ordonna de tenir la main à ce que les Zénata expédiassent des convois de vivres et de munitions pour Msila et Kaïrouân. En même temps il recommanda à Moudam-el-Feta d'accorder aide et protection à tous les

Zenatiens qui lui arriveraient, de leur permettre d'acheter des armes et de ne faire peser sur eux ni impôts ni contributions (30).

Quoique bloqué à son tour dans le massif du Kiana, Abou-Yezid tirait ses subsistances, sans beaucoup de frais, de Sodrata (31) et de Bathious (32), oasis du cercle de Biskara (33).

Mais l'activité infatigable d'Ismaïl devait le priver de cette dernière ressource. Par son ordre, les Zenata firent irruption sur le pays des Sodrata, massacrèrent les hommes, enlevèrent les femmes, et emportèrent un immense butin, après avoir semé la destruction.

Abou-Yezid et Ismaïl se rencontrèrent enfin dans la plaine de Batna, autrefois Edna ou Adna (34), grande et belle ville située à douze milles de Msila, et qui depuis a été détruite. Le combat s'engagea et coûta à Abou-Yezid la perte d'environ dix mille hommes, tant fantassins que cavaliers, la plupart appartenant aux Benou-Kemlân et aux Mzâta (35). Ce jour-là fut appelé la journée des têtes, *iaum arrououss*. Le chef des hérétiques éprouva une défaite signalée; il eut un cheval blessé sous lui et tomba sur le champ de bataille. Ses compagnons d'armes lui en ayant procuré un second, il fut encore démonté par Ziri ibn-Menad. Au même instant, son fils Youness, son neveu, ses parents et les officiers de son escorte, mirent pied à terre pour lui faire un rempart de leurs corps. Cependant il reçut une large blessure dans les reins, et ce ne fut qu'à

grand'peine et après une lutte meurtrière qu'on parvint à le sauver.

Fier de sa victoire, Ismaïl écrivit à Moudâm, qui se trouvait alors à Kaïrouan, pour lui en faire part. En même temps, il l'informait qu'il avait reçu par un émissaire des lettres de Mohammed-Ali ibn-el-Djerah et de Fadhl ibn-el-Abbas, dans lesquelles ceux-ci lui annonçaient qu'ils soutenaient avec honneur son parti dans l'Irâq.

Tandis que Abou-Yezid se réfugiait dans le Kiana, Ismaïl sortait de Msila, un vendredi, premier du mois de ramadan de l'année 335 (de J. C. 946-947), et venait planter ses tentes dans un lieu appelé par les uns En-Nâdhour et par les autres Aroucène (36), sur le flanc du piton. Son dessein était de bloquer Abou-Yezid. En effet, le samedi, second jour du mois de ramadhan, il escalada le mont Kiana. Après une ascension des plus périlleuses à travers les rochers et les précipices, obligé le plus souvent de marcher à pied, il atteignit enfin son ennemi. La rencontre fut terrible; Ismaïl ayant mis le feu à un grand nombre de gourbis, le combat fut surnommé la journée des flammes, *baqa'at el-hariq*. Avant le coucher du soleil, les compagnons d'Abou-Yezid étaient en déroute ou massacrés, leurs femmes et leurs enfants devenaient prisonniers du khalife, et le vainqueur ramassait un butin incalculable tant en chevaux et en chameaux qu'en bétail de toute espèce.

Après ce déplorable échec, Abou-Yezid ibn-Kidad gravit les hauteurs du Kiana et se jeta dans le fort de

Tagarboucète (37), qui domine celui de Hammâd. Pendant ce temps-là, Ismaïl redescendait vers En-Nâdhour, et lançait Kaïçar-el-Feta et Ziri ibn-Menad le Sanhadjiote, avec un gros détachement, contre la tribu des R'edirouân, dont nous avons parlé plus haut. R'edirouân est situé à quinze milles est du fort de Hammad, qui a été bâti et fortifié par un chrétien, nommé Bouniache, esclave des Beni-Hammad. Lorsqu'il eut passé au fil de l'épée les habitants de la localité, brûlé leurs maisons et emmené leurs enfants prisonniers, dans le but de leur faire expier l'accueil qu'ils avaient fait à Abou Omar l'aveugle, Kaïçar se porta sur Kalaat-el-Mri, qui est le fort de Kiana dans le massif bien connu de Kalaa. Cette citadelle, qui d'ailleurs fait l'effet d'un drapeau arboré, fut surnommée par les Berbers *El-Mri*, parce que dans l'antiquité elle était couronnée de miroirs destinés à faire des signaux (38). Mais il était à peine arrivé au pied de la montagne, que les tribus descendaient spontanément pour lui offrir leur soumission.

Changeant alors de tactique, Kaïçar essaya une attaque contre Aousedjit, village qui s'appuie au nord sur la pente inférieure du pic de Kalaa et touche au pays des Aadjiças. Il était trop tard ; car la population avait fui devant lui et s'était rendue à Abou-Yezid. Dans l'impossibilité de les atteindre, il se jeta sur les Aousdja, fraction des Aadjiças, et leur livra bataille sur un terrain très-accidenté et au milieu de montagnes inaccessibles. La victoire qu'il

remporta sur eux fut complète. Maître du champ de bataille, il tourna ses opérations contre le fort de Tenâkeur, que les Berbers appellent aujourd'hui Chikeur; mais la garnison capitula sans coup férir. De là, il vint occuper le versant occidental du Kiana et y commença une attaque vigoureuse, pendant que Ismaïl prenait l'ennemi par la pente qui regarde le levant.

Quand on fut au jour du *fithr*, qui clôt le jeûne du ramadhan, le khalife fit la prière devant l'armée et improvisa la khotba que nous avons déjà citée. Ensuite il prit son temps et ses mesures pour cerner Abou-Yezid ibn-Kidad. Un fossé fut creusé autour du camp, au pied du mont Kiana; on désigne encore cette localité sous le nom de *Khandek-ed-dibadj*, parce que le chef de l'armée s'y était abrité sous des tentes de soie. Ismaïl fit construire un immense fourneau au-dessus duquel fut fixée une poulie. Lorsqu'un Berbère était pris, on le garrottait, on le hissait par les pieds au-dessus du foyer allumé et on le maintenait dans une position où il pût être tourmenté par l'ardeur des flammes; mais dès qu'il paraissait être sur le point d'expirer, on le relevait pour lui donner le temps de se ranimer; puis on répétait cet affreux supplice jusqu'à ce qu'il rendît l'âme.

Outre ces instruments de torture, le khalife fit fabriquer une cage en bois, où furent enfermés un singe et une guenon. « C'est là dedans, dit-il à ses soldats, que je mettrai Mokhalled ibn-Kidad, et il

aura pour société ces deux animaux. La cage fut placée de manière à être aperçue par Abou-Yezid. C'est à ce sujet que Mohammed ibn-el-Menib a composé les vers suivants[1] :

Mokhalled est perdu, Mokhalled et sa cohorte d'hérétiques !
Le voilà sur la terre de Kiana, loin de tout appui !
Il promène ses regards piteux, comme un homme bloqué regarde l'ennemi qui l'assiége.
Son œil découragé voit nos soldats aussi nombreux que le sable et les cailloux.
Hola ! Mokhalled, fils de Sbika, la plus mauvaise engeance de toutes les tribus,
Viens goûter le fruit de tes forfaits et de tes crimes !
Viens expier dans les tourments les cruautés que tu as commises et le meurtre des malheureux que tu as éventrés !
Ô toi qui es la créature la plus monstrueuse du Kiana, comme le peuple du Kiana est le plus pervers de la Berbérie,

حلّ البلاء بمخلد   وجميع شيعته النواكر[1]
مسى بارض كيانة   قد بان منه كلّ ناظر
يرنو بطرف خاشع   نظر الحاصر للمحاصر
يرنو الى عدد الحصى   والرمل من تلك العساكر
يا مخلد بن سبيكة   يا شرّ بيت فى العشايُر
ذُقْ ما جنته يداك قبلِ من الكبايِر والصغايِر
ذُقْ هول شقّك للبطون   وما ارتكبت من الجرايُر
يا شرّ مَنْ بكيانة   وكيانة شرّ البرابر
انظر الى القفص الذى   لا بدّ فيه انت صاير
وانظر الى يديك فيه   ومونسيك ومَنْ تجاور
قد طال شقواهما اليك   فزُرْهما يا شرّ زايُر

Vois cette cage où il faut que tu viennes gîter;
Vois quels liens y attendent tes mains, et quels camarades on t'y réserve!
Ils s'impatientent tous deux après toi..... Accours donc leur faire une visite, ô le plus exécrable des visiteurs!

Ismaïl ayant fait connaître sa situation à Abou-Yakoub ibn-Khelil, celui-ci se mit en mer avec vingt-cinq bâtiments, et débarqua des troupes à Mers-ed-Dedjadje (39) (le port aux poules). Avec ce nouveau renfort, il se disposa à en finir avec l'ennemi. On lui entendait dire : « Tant que je n'aurai pas exterminé l'auteur de la révolte, mon trône sera où je campe, et mon empire là où je guerroie. »

Ce fut le dernier dimanche de moharrem, l'an 336 (de J. C. 947-948), qu'il fit une pointe sur le Kiana, et poussa sur les hauteurs des corps de Zouïliens (40) et d'autres troupes, qui cernèrent Abou-Yezid. On se battit toute la journée et les engagements furent très-animés. La nuit venue, Ismaïl fit allumer des feux et prit à son tour l'offensive. Il n'y avait plus moyen de reculer; Abou-Yezid sortit de ses retranchements avec ses partisans, et tous se ruèrent, comme un seul homme, sur l'armée du khalife. La mêlée fut atroce; les insurgés, sauf un petit nombre, y trouvèrent la mort. Leur chef lui-même reçut deux blessures, l'une au front, l'autre à l'omoplate. Tandis qu'il gagnait le bas de la montagne, Ismaïl entrait en vainqueur à El-Kalaa (41), dernier asile d'Abou Omar l'aveugle, et d'une partie des chefs de l'hérésie. Il les fit décapiter sans attendre le jour, et,

le lendemain, il envoya des soldats à la recherche d'Abou-Yezid. Comme on ne réussissait pas à le trouver, il expédia un peloton de Zouïliens avec ordre de fouiller un ravin. Les premiers qui le prirent, sans savoir qui il était, s'apprêtaient à le tuer; il se fit aussitôt reconnaître, et les gagna en leur abandonnant son sceau, ses habits et tout l'argent qu'il portait sur lui. Mais, à peine sorti de leurs mains, il tomba au milieu d'un autre détachement qui l'amena au quartier général. Ismaïl donna mille dinars à ceux qui avaient contribué à cette capture importante; chacun des autres reçut vingt mitkals d'or.

S'adressant ensuite au prisonnier, le khalife lui dit : « Quel motif t'a poussé à cette guerre impie? » — « J'ai voulu une chose, répondit Abou-Yezid, mais Dieu ne m'a pas secondé. » Après ce colloque, Ismaïl lui offrit des vêtements et ordonna qu'on lui prodiguât tous les soins qu'exigeait sa position, tant il était désireux de le mener vivant à Kaïrouân. Djâfar, le chambellan, fut préposé à sa garde. Malgré toutes ces précautions, il mourut de ses blessures dans la nuit du dernier jeudi de moharrem, au moment où il parlait au khalife. On prétend que c'est une perte de sang qui occasionna sa mort.

Ismaïl le fit écorcher, sa peau fut rembourrée de coton, et les jointures si parfaitement cousues qu'on aurait pu prendre ce spectre pour un homme endormi. Les chairs furent coupées par morceaux et salées, puis envoyées, avec les têtes de ses compagnons et une lettre, à Moudâm-el-Feta, qui, pour

obéir à son maître, lut la missive du haut de la chaire de la grande mosquée, et fit promener ces horribles trophées dans les rues de Kaïrouân. Voici une strophe composée par un poëte de l'époque sur l'écorchement d'Abou-Yezid Mokhalled ibn-Kidad [1].

La révolte est étouffée, et l'auteur des forfaits a été écorché.
Ce pauvre scélérat était Mokhalled, un vrai singe; mais le voilà transformé en un monstre hideux.
Ah! c'était un beau spectacle que le lieu de son dépècement! Comme les petits du milan criaient à l'envi autour de la curée.
Vous connaissez les crimes tramés par cet esprit infernal; notre émir, avec la grâce de Dieu, les a tous déjoués.

Dans une autre kacida, un poëte fait dire au vainqueur [2]:

Je l'ai dépouillé de sa peau; sa peau, je l'ai rembourrée comme on rembourre un mezoued (42).
La souillure que j'ai imprimée à ses restes est une leçon pour les peuples voisins et pour les nations éloignées.
Tel est l'abîme où l'ont poussé ses désirs ambitieux et ses funestes inspirations.

[1] اما النفاق فقد نسخ   وابو الكبائر سُلِخْ
كان الفويسق مخلدا   قردا ولاكن قد مُسِخْ
لو قد رايتَ محلّه   وبنو الحداية تسطرخْ
لرايتَ ما عَقَدَ اللعين   بلطف ربّك قد فُسِخْ

[2] فسلختُهُ من جلده   وحشوته حشو المزاود
وضربتُه مثلاً يسير   فى الاقارب والاباعد
وردت به اطماعهُ   وظنونه شرّ الموارد

La guerre ainsi terminée, Ismaïl rentra à Msila, d'où il repartit pour se rendre à Tahart, le 24 de safar de la même année (336). Son premier acte, en arrivant, fut de faire déterrer les ossements de Meçâla et de Fadl ibn-Habouss, et de les jeter sur un bûcher avec la chaire, du haut de laquelle ils avaient prononcé la khotba (sermon) au nom d'Abd-er-Rahman ibn-Mohammed. Il resta peu de jours dans cette place, et, après y avoir installé un commandant, il reprit la route de Kaïrouân. Toutefois, il avait eu la précaution de se faire précéder d'une lettre, dans laquelle il déclarait que son père, Kaïem bamr-Allah, était mort au mois de chouwal de l'année 334 (de J. C. 945-946); que, s'il avait caché sa mort (43) jusqu'à ce moment, c'était uniquement à cause des troubles qui désolaient le pays, et pour empêcher que ses sujets ne prêtassent leur appui à Mokhalled ibn-Kidad, le maudit. En outre, il ordonnait qu'on l'appelât à l'avenir El-Mansour bamr-Allah, et que ce nom fût brodé sur les drapeaux.

Le 22 de djoumad-el-akhira, il passa la frontière de l'Ifrikia et fit annoncer son arrivée à Karthadjéna (Carthage). Sa lettre y parvint un samedi, sept jours avant la fin de djoumad-el-akhira, et fut lue en chaire dans la mosquée principale.

On vint à sa rencontre avec les tambours (timbales), les drapeaux et les chameaux de parade. Le 28 du même mois, le kâdhi Mohammed ibn-Abou-Manzhour sortit à la tête des notables de Kaïrouân pour le saluer et le féliciter de sa victoire. Ismaïl fit

son entrée à Sâbṛa par la porte de la Victoire, couvert d'un habit de soie couleur de coing foncé. Après avoir fait la prière de midi dans son palais, il alla au medjless, mit pied à terre et se prosterna devant Dieu, le fort, le glorieux. Le lendemain, qui était un vendredi, il y eut réception dans la salle d'audience; le kâdhi fut introduit le premier et accueilli avec autant de cordialité que de distinction. Ensuite, l'élite de la société fut introduite par groupes et offrit humblement ses éloges au souverain.

A peine la cérémonie fut-elle achevée et les visiteurs congédiés, qu'Ismaïl monta à une coupole élevée, où il s'assit au milieu des grands dignitaires de la cour, pour jouir du spectacle qui allait être donné à la population. A un signe qu'il fit, on retira Abou-Yezid de son cercueil; on l'affubla d'une chemise et d'un bonnet blanc terminé en pointe; puis, on le posa, jambe de ci, jambe de là, sur un chameau, avec un homme en croupe pour le tenir en équilibre. A droite et à gauche de la monture furent fixés deux bâtons, sur lesquels on attacha deux singes dressés d'avance à lui lancer des soufflets et à le tirer par la barbe. Le cortége grotesque, ayant traversé Sâbṛa, sortit par la porte orientale et parcourut en tous sens la ville de Kaïrouân. Lorsque le peuple fut rassasié de cette exhibition, la peau d'Abou-Yezid reprit sa place dans le cercueil.

Ce jour-là même, le gouverneur de Constantine, accompagné de Serdaouss, vint trouver l'émir à la tête de trois cents hommes. Fadhl, fils d'Abou-Yezid,

redoublait d'activité et se montrait avec des rassemblements formidables. Ismaïl se mit en campagne; il dispersa, écrasa et anéantit l'ennemi. Sa rentrée à Sâbra fut un triomphe; il était précédé de ses fils et de ses frères; on le vit même prendre des mains d'un serviteur un jeune enfant et l'asseoir sur le devant de sa selle. Il portait une longue robe blanche, qui était garnie de franges jusque sur les manches, et avait le milieu du corps entouré d'un tissu de soie rouge. Dans la main droite il tenait une lance, et, de la gauche, il saluait le peuple.

Quand ces solennités furent terminées, Ismaïl se transporta à El-Mahdia avec sa famille et ses frères. Là il mit en liberté vingt personnes qui restaient de la maison des Aglabites, les gratifia chacune de vingt mitkals d'or et leur assigna l'Égypte pour lieu d'exil.

Un samedi 17 du mois de dhoul-kaada de l'an 336 (de J. C. 947-948), un nouveau trophée était promené dans les rues de Kaïrouân : c'était la tête de Fadhl, fils d'Abou-Yezid, apportée par le fils de Bâthith ibn-Yala, le Zenatien. Bâthith avait traîtreusement (44) assassiné le rebelle dans les environs de Bâria. Pour récompenser cette action, Ismaïl donna au fils un cheval et mille mitkals d'or; il traita aussi ses compagnons avec beaucoup de munificence.

Husseïn ibn-Ali-Abou'l-Husseïn fut chargé de porter en Sicile (45) la tête de Fadhl avec la peau d'Abou-Yezid; mais le vaisseau ayant sombré, les restes d'Abou-Yezid purent seuls échapper au naufrage et furent rejetés par les flots sur la plage d'El-Mahdia,

où on les cloua sur une croix, à l'endroit appelé *Bahr-el-Khabia.*

Cette année-là mourut le kâdhi Mohammed ibn-Abou'l-Manzhour, l'Ansari, qui était né en Espagne.

Ismaïl quitta El-Mahdia pour se rendre à Sâbra, où il fixa sa résidence et qu'il appela de son nom, El-Mansouria.

Comme le pays était désolé par une grande sécheresse, il se transporta à Kaïrouân et célébra au milieu des habitants la prière de l'*istiska* (pour demander à Dieu de la pluie). Il fit d'abord une *ric'a* et un *tekbir;* puis une seconde *ric'a* et cinq *tekbir.* Ensuite il monta en chaire, retourna son *rida* (manteau) sur ses épaules, dirigea sa figure vers la kibla et prononça cent fois de suite la formule *Allah akbar* (Dieu est très-grand). Du côté du sud il récita cent fois le chapelet; du côté du nord, il psalmodia cent fois les paroles sacrées *la ilâha ill'-allah* (il n'y a de dieu que Dieu). Quand il se retrouva en face des assistants, il improvisa deux *khotba* (sermons), dans l'intervalle desquelles il prit un moment de repos, et adressa au Seigneur une prière fervente, avant de sortir de la mosquée. Telle est, dit-on, la manière d'officier des pontifes de la kaaba; sur eux soit le salut!

Pour les fils d'Abou-Yezid, voici qu'elle fut leur fin: l'aîné, Yezid, ayant entrepris en l'année 333 (de J. C. 944-945) une attaque contre Bâria, fut défait et mis en déroute. Vers la même époque, son frère Ayoub, revenant d'Espagne, où il avait été

envoyé en mission auprès d'Abd-er-Rahman ibn-Mohammed, fut assassiné dans une embuscade par Abd-Allah-ibn-Bekkar. En 333 les Benou-Kemlan firent leur soumission et obtinrent du khalife l'autorisation de se fixer à Kaïrouân avec leurs familles.

En 340 (de J. C. 951-952) mourut Abou-Kenâna ibn-Abou'l-Kâcem ibn-Obeïd-Allah. Ce fut cette année-là qu'Ismaïl fit circoncire ses enfants et avec eux mille garçons de la ville de Kaïrouân, auxquels on distribua des habits neufs et de l'argent pour la *nefka* (46). Les gens de Kétama reçurent aussi l'ordre de faire circoncire les leurs.

Ismaïl mourut un vendredi, dernier jour de chouwal de l'an 341 (de J. C. 952-953), ou selon d'autres 339 (de J. C. 950-951), emporté par une affection au foie (47). Son règne avait duré sept ans et dix-sept jours. Il laissa cinq enfants mâles (48). Il avait eu pour chambellan Djâfar ibn-Ali, et pour kâdhis Ahmar ibn-el-Maulid, Mohammed ibn-Abou'l-Mansour et Abd-Allah ibn-Hâchem.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

(1) Les Zenata formaient une tribu guerrière qui donna des rois à Fez, à Tlemcen et à Sedjelmaça. Ibn-Khaldoun a écrit la généalogie des Zenata d'une manière explicite. Je renvoie les lecteurs au t. II, p. 1, l. 7 du texte publié par M. Mac Guckin de Slane.

(2) Quelques auteurs écrivent قسطبيلة *Kostobila;* mais la leçon la plus généralement suivie est Kastilia. La ville de ce nom était située près du lac Melrir et fut la capitale d'un district. Édrisi fait une

seule et même ville de Kastilia et Tauzer. Quant à Takious, qui, suivant les voyageurs El-Aïachi et Moula Ahmed (Berbrugger, p. 123 et 286, vol. IX de l'*Explor. scientif. de l'Algérie*), doit s'écrire par un *dal*, دقيوس, c'est une des plus grandes villes de la contrée; elle se trouve entre la zâouïah de Sid-Ahmed-bou-Helâl et Tauzer.

(3) Tademket doit être la Tadmekka dont parle Aboulféda (voir la traduction de M. Reinaud t. II, 1re part. p. 219) dans le passage suivant : « A l'extrémité occidentale de la montagne de Lounya, au milieu de gorges et de vallées, se trouve la ville de Tadmekka, تادمكة. Cette ville est connue des voyageurs, et son nom est cité dans les livres. Les habitants de Tadmekka sont des Berbers musulmans, qui font un grand commerce, et qui se rendent dans le pays des nègres; ils reconnaissent l'autorité du roi de Kanem. La situation de Tadmekka est au midi de la montagne de Lounya, et au nord du commencement du deuxième climat, sous le 44e degré et quelques minutes de longitude (et vers le 17e degré de latitude). » Comme les noms écrits par Ibn-Hammad et par Aboulféda ne portent point de *techdid* sur le *kaf*, je pense qu'on est obligé de lire Tademket et Tademka; une fois ce résultat obtenu, on n'aura pas de peine à confondre les deux mots en un seul, si l'on veut observer que leur forme est le féminin singulier de la langue berbère et prend à la fin un ت au lieu d'un ة.

(4) Koukou est la capitale d'une partie du pays des nègres, et se trouve hors du premier climat, du côté du midi. (Conf. la traduc. d'Aboulf. par M. Reinaud, t. II, 1re part. p. 221.) Ibn Batoutah, qui visita cette ville, la place sur le Nil et la représente comme une des plus belles et des plus grandes du Soudan. (Voy. l'article de M. le baron Mac Guckin de Slane inséré dans le Journal asiatique, p. 230, mars 1843.)

(5) Arrâf veut dire *qui connaît* (l'avenir). Les gens qui exercen cette profession à Constantine sont appelés *hakim* et *guezzân*. Les *hakim* savent généralement lire et écrire; ils vendent des talismans et des amulettes. Les *guezzân* disent la bonne aventure.

(6) Les hérétiques appelés Ibâdhïa tiraient leur nom d'Abd-Allah ibn-Ibâdh, le Temimi; ils étaient presque tous Berbers. On les dé-

signe souvent par le mot *kharedji*, au pluriel *khouâredj*, qui signifie *schismatique, hérétique.*

(7) La chaîne des monts Aourèss (*Aurasius*) commence à quelques milles de Baghaïa ou Bâṛia et se prolonge à douze journées de chemin au sud de la province de Constantine. Elle est habitée par des tribus puissantes.

(8) Takhirit est un nom féminin singulier de forme berbère; racine خير «bon, meilleur.»

(9) Ces sortes d'unions sont expressément défendues par le Koran.

(10) Le mot عزّابة est peut-être celui que M. le baron Mac Guckin de Slane écrit قرابة et غزابة à la page 18 du II[e] volume de l'Histoire des Berbers par Ibn-Khaldoun (texte arabe).

(11) Ce passage est emprunté du Koran.

(12) Les familles de cette tribu avaient établi leur demeure dans la montagne de Ykdjane, près de Sétif. Ce sont les Kétama qui, de concert avec Abou-Abd-Allah, le chiite, donnèrent naissance au parti des khalifes Fatimites.

(13) J'ai entendu dire, par des Kabiles de Kala'a, que le mont Kiana est le même que le Djebel Aïadh, عياض. Ibn-Khaldoun, t. II, p. 21, établit l'identité des deux montagnes.

(14) *Ta'am* signifie proprement un mets; mais dans le sud de l'Algérie, il désigne ordinairement le kouskoussou.

(15) Le prophète Mahomet.

(16) On lit dans le *Mounèss fi akhbar Ifrikia ou Tounèss* (fol. 23 r. l. 17 de mon exemplaire), à l'article *Koueila*: ورحل عن القيروان ونزل على لميس وقيل ممس. Il quitta Kaïrouân et alla camper à Lemis ou, suivant d'autres, auteurs Mems. Moula-Ahmed en parlant de Mems, que M. Berbrugger écrit Memês, dit: «Kacîla fut vaincu et tué à Memês, qu'il ne put traverser.» (Conf. le t. IX de

l'*Explor. scientif. de l'Algérie*, p. 231), d'où il résulte que le Sakiet-Mems d'Ibn-Hammad peut être un canal dérivé de la rivière citée par Moula-Ahmed. Toutefois ce lieu paraît très-favorable à l'emplacement d'un camp, puisqu'il est dit dans le même ouvrage (conf. le t. IX *supr. laud.* p. 230) : « Nous irons à Memês où il y a beaucoup d'eau et de quoi suffire aux besoins de notre armée. »

(17) Les Kétama, dont nous nous sommes occupé dans une des notes précédentes, formaient une tribu berbère issue des Cananéens. Quelques historiens la font descendre des familles du Yémen. Édrisi rapporte que, de son temps, il y avait des Kétama entre Sétif et la mer, du côté de Collo, القلّ, et entre Tétouan et Arzilla.

(18) Sbiba ou Sabiba est une ville ancienne, à une journée de Kaïrouân. Elle est bien arrosée, entourée de jardins, pourvue d'un bazar solidement construit en pierres, dont dépend le faubourg où sont les caravansérails. (Voy. Édrisi, t. I, p. 271.)

(19) Bâṛia que l'on écrit aussi Baghaïa, est à quatre journées de Kastilia. On lit dans une note de l'Histoire de l'Afrique sous les Arabes, par M. N. Desvergers, p. 150 : « Békri décrit ce lieu comme une ancienne forteresse construite en pierres et entourée d'un vaste faubourg qui l'environne de trois côtés, excepté à l'occident. » Bâṛia avoisine les monts Aourèss. (Conf. la note 7.)

(20) Il serait impossible de reproduire en français le puéril jeu de mots que présente la fin du second vers.

(21) Mgaous et, suivant la prononciation du pays, Emgaous, est à quatre journées de Constantine. On y trouve beaucoup d'antiquités et des restes d'édifices en belles pierres de taille. A peu de distance coule l'Oued-Barika, qui va se jeter dans le Chott-es-Saïda. C'est à Mgaous qu'est enterrée la mère du dernier bey de Constantine.

(22) Tobna, l'ancienne *Thubuna*, dans la plaine de Barika, près de la rivière du même nom.

(23) Ibn-Abou-Dinar-el-Kaïrouâni rapporte ainsi l'origine de cette

ville : « En 315 (de J. C. 927-928), l'héritier du trône El-Kaïem-bamr-Allah, se porta vers l'occident jusqu'à Tahart. Il bâtit une ville qu'il appela Mohammedia, et qui est Msila (suivant la prononciation commune Emsila). (*Mounèss fi akhbar Ifrikia ou Tounèss*, fol 44 r. l. 3 de mon exempl.) De Msila à Tobna il y a 24 parasanges.

(24) La doctrine des soufis est en faveur depuis un demi-siècle parmi les habitants de l'Afrique septentrionale. On en trouve la substance dans les livres des Khouân, qui sont en réalité les vrais agitateurs du pays, ainsi que l'ont démontré les derniers événements de la province de Constantine (juin 1852). Prenons, par exemple l'ouvrage si populaire dans notre ville sous le titre de المنح الربانية فى بيان المنظومة الرحمانية, *Les présents dominicaux, ou explication de la Rahmanïa*, code écrit en vers; il y est dit à la page 4 (commentaire du 3ᵉ vers) ; qu'on ne peut plaire à Dieu ni obtenir sa protection, qu'à la condition de suivre le chemin indiqué par les soufis :

يا من تريد التوفيق وسلوك أهل التحقيق اخدم هذه
الطريق طريقة الصوفيا .

que le dogme des soufis est le plus ancien, le plus pur et le plus authentique; que sa perfection a été consacrée par les paroles des théologiens les plus éminents, tels que El-R'azzâli, El-Djonéidi et Ech-Chibli. Le dix-huitième vers décerne aux soufis l'honneur et le privilége exclusif de la sainteté; ils sont les coryphées de la vie spirituelle :

يا من تريد السلوك وتنفى عنك الشكوك تبلغ مقام الملوك
ساداتنا الصوفيا

Mais en dehors du livre, où sont prêchés les préceptes de la vie spirituelle, la tendance de l'institution des Khouân est d'attirer un grand nombre d'hommes ignorants et superstitieux sous la dépendance d'une personne qui se décore du titre de *mokaddem*, de mettre à sa disposition le dévouement des initiés, d'exiger d'eux des pèlerinages annuels auprès du chef, et avec ces pèlerinages de bonnes offrandes. Ainsi il y a dans le commentaire de la Rahmanïa le chapitre de l'obéissance et celui des visites obligatoires. Les limites que m'impose cet article ne me permettent que de citer quelques particularités, je m'en tiendrai à ce qui peut éveiller l'attention

de notre gouvernement sur les directeurs d'une armée secrète et aussi merveilleusement disciplinée. Voici ce qui est dit à la p. 59 : — لا تذهب بلا اذنه — لا تفعل بلا امره — واعمل بكلامه ولو كان خاطيا, et comme si ces commandements avaient besoin d'être expliqués, la glose ajoute : انّ المريد يجب عليه ان يسلم اموره كلّها لشيخه « L'initié doit se démettre de toutes ses volontés entre les mains du cheïkh. » Un autre passage exige plus encore; il ôte aux membres de la confrérie, leur volonté, leur âme, et il en fait des cadavres : حتى يكون فى جميع حالاته (حالاته) كالميّت بين يدى الغاسل يقلّبه كيف شاء

C'est peu que d'obéir, il faut payer. Nous remarquons à la page 32 un paragraphe qui a prévu la chose : ومن شرايط الورد زيارة الشيخ ولو مرتين فى السنة مرّة فى زمان الزوار Or le plus misérable des musulmans n'oserait pas visiter un marabout sans lui offrir un présent.

(25) *Le véritable imâm.* Sans revenir sur un sujet bien connu des orientalistes, et qui a été raconté par Makrizi (*Chrest. arabe* de M. de Sacy, t. II, p. 92 et 93), je crois qu'il importe de dire que les gens de l'Afrique attendent encore le véritable imâm, sous le nom de مولى الساعة, « le maître de l'heure ».

(26) Mokra, que l'on appelle aussi Mogra et Magra, est une ancienne ville de Hodna.

(27) Haïth-Hamza, aujourd'hui Bordj-Hamza, entre les Biban et Sour-Gozlân (Aumale). Les Turcs y tenaient garnison.

(28) Tahart, ville située à l'ouest de Sétif, fut à une certaine époque la capitale du Magreb-el-Aoussoth; les Benou-Rostem y résidèrent jusqu'au moment où leur puissance fut renversée par les khalifes fatimites. Aboulféda nous apprend qu'il y a eu autrefois deux Tahart séparées l'une de l'autre par une journée de marche. C'est sur les ruines de la plus ancienne, القديمة, *el-Kadima,* que s'est élevé Takdemt, dont le nom est une reproduction berbère (féminin singulier) du mot arabe.

(29) Le nom de Lagouat (El-Arouat) est estropié par les nomades, qui, ne pouvant articuler le *raïn*, prononcent El-Akouat. C'est par la même cause que les Européens disent généralement Lagouat.

Cette ville est située à 416 kilomètres d'Alger, d'après l'expérience qu'en a faite M. Berbrugger. Elle s'appuie sur les versants opposés de deux mamelons rocheux et dans le vallon qui les sépare, et s'étend d'un point culminant à l'autre, dans une direction ouest sud-ouest et est nord-est. De vastes plantations de dattiers la couvrent au nord et au sud. Au midi, elle est précédée par des lignes de dunes. A l'ouest de l'oasis sont les Oulad-Serrin; les Hallaf occupent le mamelon qui fait face à l'ouest; les maisons descendent des deux versants en regard jusque dans la vallée intermédiaire. Cette partie basse de la ville s'appelle Delaa. Sur le sommet de chacune des hauteurs, il y a une forte tour, qui est une sorte de kasba. Outre la muraille qui entoure toute la ville, les faces nord et sud de l'enceinte sont couvertes par des plantations de palmiers séparées les unes des autres par de petits murs en terre. L'Oued-Lekier, petit ruisseau qui a sa source à 2 kilomètres environ au nord-ouest, pénètre dans l'oasis. L'Oued-Mzi, qui descend du Djebel-Amour, passe près de la ville, au nord, puis coule dans l'est, pour aller se perdre, sous le nom d'Oued-Djedi, un peu au sud-est de Biskara. Ibn-Khaldoun compte les Beni-el-Arouat parmi les plus fortes branches des Maraoua, tandis que Tinmezourki les range dans la race zénatienne.

La notice la plus complète que nous possédions sur cette oasis, que l'armée française prit d'assaut, le 4 décembre 1852, a été rédigée par M. Adrien Berbrugger. (Voy. l'*Akhbar*, numéros du 29 novembre et du 2 décembre 1852.) Nous en avons extrait plusieurs passages.

(30) Du mot قبالة, recette, perception, nous avons fait *gabelle*.

(31) Il faudrait peut-être admettre avec M. Reinaud (trad. d'Aboulféda, t. II, première partie, p. 219), que Sodrata ou Sadrata, nom d'une tribu berbère, est le même que Medjalat-Sandarata, مجالات سندرة, cité par Aboulféda; mais j'ai entendu dire à des Arabes qui ont voyagé dans cette partie de l'Algérie, que Sadrata se trouve du côté de Bordj-bou-Areridje.

(32) Batious est plus connu actuellement sous le nom de Ban-

tious. Cette oasis avoisine celles des Ouled-Djellal et de Sidi-Khâled.

(33) Biskara, ville de l'Algérie, à 160 kilomètres sud-sud-ouest de Constantine, sur l'Oued-Djedi, qui descend des monts Aourèss. On lit dans le voyage d'El-Moula-Ahmed (traduct. de M. Berbrugger, p. 216 et 217) : «Biskara produit une espèce de datte, blanche et molle, qu'on appelle *el-bâzî*. Le chiite Obeïd-Allah avait ordonné aux gens de ce pays de ne vendre qu'à lui les fruits de cette espèce. Dans les environs est une montagne de sel d'excellente qualité. Obeïd-Allah et ses enfants employaient ce sel pour leur cuisine.» La position de Biskara, entre le Tell et le Sahara, contribue beaucoup à sa prospérité.

(34) En 1844 les Français trouvèrent au pied de l'Aourèss, sur la route qui conduit de Constantine à Biskara, et à 112 kilomètres de la première, un grand monceau de ruines portant le nom de Batna ou Betna. Ils y fondèrent une ville destinée à surveiller le passage des caravanes qui viennent dans le Tell, et à contenir les populations guerrières des montagnes voisines. A 6 kilomètres de là se deploie la magnifique vallée où l'on a retrouvé les ruines de Lambèse, appelée par les indigènes *Tezzoulet* ou *Tezzoult* «genêt.»

(35) Les Mzata sont appelés aujourd'hui Mzita. La principale industrie des Kabyles de cette tribu est la fabrication des nattes. Il y a un grand nombre de Mzita à Constantine.

(36) Aroucéne ou Arouss, أروس. Le mot n'est pas très-bien écrit dans les deux exemplaires.

(37) Tagarboucète est la forme berbère (fém. sing.) du mot arabe قربوس, *karbouss* ou *garbouss* «troussequin», pièce de bois cintrée qui s'élève sur l'arçon du derrière d'une selle.

(38) Les habitants de la Kabylie sont encore dans l'usage de faire des signaux sur la crête des montagnes; mais ils se contentent d'allumer de grands feux pour s'avertir entre eux de l'approche des ennemis. Il y a, sur le rempart de Constantine, côté occidental, un reste de tour romaine appelé Bordj-Açouss, d'où l'on correspondait avec la citadelle de Bougie, à l'aide d'un phare à miroir.

(39) Mers-ed-Dedjadje n'est marqué que sur la carte hydrographique des côtes d'Afrique. Dans la description du Magheb, par Aboulféda (trad. de M. Reinaud, t. II, première partie, p. 175), je le trouve cité en ces termes : « D'Alger à Marsa-aldedjadja il y a trente-huit milles; ce port est à l'abri de tous les vents. » Mais comme Aboulféda n'explique pas de quel côté d'Alger il se trouve, M. Reinaud a dû s'appuyer sur le témoignage d'Édrisi, pour prouver qu'il est à l'orient, entre Alger et Delis (Tedlès).

(40) Les Zouïliens sont les habitants de Zouïla de Mahdïa, suivant l'expression du Mocbtarik. Cette localité, que l'on peut considérer comme le faubourg de Mahdïa, fut fondée par Obeïd-Allah El-Mahdi, qui fixa sa résidence à Mahdïa, et assigna Zouïla pour logement au peuple. On dit même que le commerce se faisait pendant le jour dans la première de ces villes, et que les marchands se retiraient la nuit dans la seconde. Les Zouïliens, toujours dévoués aux khalifes fatimites, les suivirent en Égypte, et ils donnèrent leur nom à une des portes du Caire.

(41) El-Kala'a, et quelquefois Galaa, appartient à la tribu des Beni-Abbèss. La position de cette ville est inexpugnable. On fabrique à Kala'a des burnous très-renommés.

(42) Le *mezoued* est une peau de bouc servant d'outre, et souvent même de coussin aux gens de la campagne.

(43) Ce fait est confirmé par tous les historiens. Ibn-abou-Dinar dit au fol. 47 r°, l. 21 : « Il tint secrète la mort de son père jusqu'à ce qu'il eût triomphé d'Abou-Yezid. »

(44) Bathith, et non Mathith, comme l'ont écrit quelques copistes, était un des compagnons de Fadhl, fils d'Abou-Yezid. (Voy. le t. II, p. 22, de l'*Histoire des Berbers*, par Ibn-Khaldoun, édit. de M. le baron Mac Guckin de Slane.) Il l'assassina pendant le siége de Bâria, غدر به, et envoya sa tête à Ismaïl-el-Mansour. (*Ibid.*)

(45) Husseïn ibn-Ali ibn-Abou'l-Husseïn venait d'être nommé gouverneur de la Sicile. Il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 353 (de J. C. 965), ce poste, où sa famille fut maintenue après lui.

(46) On appelle *nefka* les dépenses et les *extra* que l'on fait dans une famille pour une fête, pour une cérémonie religieuse.

(47) Au rapport d'Ibn-Abou-Dinar, la maladie dont mourut El-Mansour Ismaïl était produite par l'insomnie. Il ne voulut pas suivre les prescriptions du médecin juif Ishak ibn-Slimân, qui le soignait et lui avait défendu l'usage des bains. Son mal empira. Un second médecin, qui fut appelé, ne put lui procurer le sommeil, et il mourut. (Conf. *El-Mounès fi akhbar Ifrikïa ou Tounès*, fol. 49 r°, l. 6.)

(48) De son vivant, Ismaïl El-Mansour bamr-Allah avait désigné, pour son successeur, son fils El-Mo'ezz li-Din-Allah. Ce prince fut proclamé en chouwal, d'autres disent en dhou'l-kaada de l'année 341 (de J.-C. 951-952), le dimanche, septième jour du mois, à l'âge de vingt-deux ans.

LETTRE A M. MOHL,

SUR

LES CHEVAUX ARABES.

Permettez-moi de réclamer contre l'anecdote racontée par l'émir Abd-el-Kader dans les observations ajoutées dans *le Moniteur* du 15 avril à l'excellent ouvrage de M. le général Daumas sur les chevaux du Sahara.

« De savants musulmans ont écrit sur les chevaux un grand nombre de livres dans lesquels ils discourent d'une manière détaillée sur leurs qualités, leur couleur, sur tout ce qui est réputé bon ou fâcheux, sur leurs maladies et sur la manière de les traiter. L'un d'eux, AbouObeidé, contemporain du fils de Haroun-Rachid, a composé à lui seul cinquante volumes sur les chevaux. »

Avant d'aller plus avant, je ferai observer d'abord qu'Abou-Obeidé, un des plus grands philologues, dont Ibn Khallikan donne la biographie détaillée, doit avoir écrit en effet plus d'une centaine d'ouvrages; mais parmi les soixante dont Ibn Khallikan donne les titres, il n'y en a que cinq[1] qui ont rapport aux chevaux; il y a loin de cinq à la cinquantaine.

L'émir Abd-el-Kader raconte ensuite une mésaventure qui devait être arrivée à Abou-Obeidé avec le vizir de Mamoun, qui lui aurait demandé le nom de toutes les parties du corps du cheval, sur quoi Abou-Obeidé se serait excusé en ce qu'il n'était pas vétérinaire, et qu'un poëte présent aurait pris le cheval par le toupet et aurait nommé toutes les parties du corps du cheval avec les poésies, dictons et proverbes qui y avaient rapport. Or cette anecdote n'est qu'une imitation de ce qui se passa entre Assmaai, le contemporain et le rival d'Abou-Obeidé, et le calife Haroun-Rachid, père de Mamoun. Haroun, qui avait entendu dire qu'il y avait jusqu'à vingt noms des parties du cheval pris des oiseaux, demanda à Assmaai la vérité de ce qu'il en était. Assmaai confirma la vérité et nomma les vingt parties dans un morceau de vers improvisé[2].

Les noms des différents chevaux du prophète que l'émir Abd-el-Kader donne ensuite (dans *le Moniteur*

[1] *Le livre des qualités des chevaux*, n° 23; *Le livre des chevaux*, n° 27; *Le livre du frein*, n° 36; *Le livre du cheval*, n° 37; *Le livre des noms des chevaux*, n° 58. (*Geschichte der Litteratur der Araber*, III, p. 450.)

[2] Cette anecdote, avec les noms arabes tirés des vers traduits, se trouve dans l'Histoire citée de la littérature arabe, p. 421.

du 30 avril) ne sont pas non plus exacts, comme l'on peut s'en convaincre en les comparant à la liste des noms qui se trouvent dans les notes de la vie de Mahomet par Gagnier.

Au lieu de les rectifier, je crois faire chose plus agréable en donnant la liste des livres sur les chevaux arabes qui sont à ma connaissance, et dont on ne trouve qu'une demi-douzaine dans le Dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa. Ceux donnés par Hadji Khalfa sont :

1. *Le livre des chevaux*, par Abou Djafer Mohammed ben Habib Bagdadi, mort en 245 (851).

2. *Le livre des chevaux*, par Abou Mokhim Mohammed ben Hicham ech-Cheibani, mort en 245 (851).

3. *Le livre des chevaux*, par Mohammed ben Ridvan, mort en 657 (1258).

4. *Le livre des chevaux*, par Abou Akhi Haram Mohammed ben Iacoub el-Djili.

5. De l'art du cavalier s'occupe en particulier le livre de l'art équestre *Kitab el-Torousiyt*, 598 (1201).

6. *Kamil ess-Ssanaatein*, c'est-à-dire le parfait dans les deux arts (l'art du cavalier et du vétérinaire), par Abou Bekr ben el-Ber, un des médecins vétérinaires de Melil Nasir ben Kolaun, sultan d'Égypte ; mort en 741 (1341).

Il est fort singulier que le premier ouvrage écrit sur l'art vétérinaire de Honein ben Fiheri, dont la grande encyclopédie de Taschkeuprizadé dit qu'il

dispense de tous les autres, ne se trouve pas dans le Dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa, qui n'a fait que transcrire les articles encyclopédiques du Miftah es-Seaadet.

Outre cette demi-douzaine d'ouvrages contenus dans le Dictionnaire bibliographique de Hadji Khalfa, le *Fihrist* et les Classes des grammairiens par Soyouthi nous fournissent les suivants :

7. *La physiologie du cheval*, par le philologue Ibn es-Sikit, mort en 206 (829).

8. *La physiologie du cheval*, par Kothrob, mort en 206 (829).

9. *Le livre des chevaux*, par Abou Amrou ech-Sheibani, mort en 213 ou 215 (828 ou 830).

10-11. Assmaai, mort en 215 (828), est l'auteur des deux ouvrages qui ont rapport aux chevaux, l'un *Le livre du cheval* (*Kitab ol-Feres*), et l'autre *Le livre des chevaux* (*Kitab ol-Khiel*).

12. Le frère d'Assmaai, mort en 231 (845), laissa un *Livre des chevaux.*

13-17. Abou Obeidé, l'auteur des cinq ouvrages cités ci-dessus.

18. Hicham Ibn Ibrahim el-Kerenbai, contemporain d'Assmaai, auteur d'un *Livre des chevaux.*

19. L'un des deux Sabit, savoir, Sabit-Ali, le contemporain d'Obeid ben Sellam, qui mourut en 224 (838), composa une *Physiologie du cheval.*

20. *Le livre des chevaux*, par Ibn ol-Arrawi, mort en 231 (845).

21. *Le livre des chevaux*, par Ahmed ben Hatim, le disciple d'Assmaai, mort en 231 (862).

22. *Le livre des chevaux*, par Abbas ben Abil Feredje er-Riachi, contemporain d'El-Mazini, qui mourut en 248 (884).

23. *Le livre des chevaux*, par Hicham Abou'l Mohalim, mort en 271 (884).

24. *Le livre des chevaux*, par Ibn Koteibé l'historien, mort en 276 (881).

25. *Le livre des chevaux*, par le poëte Otbi.

26. *Le livre des chevaux*, par le premier Enbari, mort en 304 (906).

27. Par Mohammed ben Abbas el-Iezidi, mort en 306 (908).

28. Par Ez-Zedjadji, mort en 311 (913).

29. Par Ibn Doreid, le poëte lexicographe, mort en 415 (1023).

30. Par Hassan ben Ahmed Abou Mohammed el-Abdjemi, mort en 428 (1036).

Il y a encore deux ouvrages sur les courses des chevaux et sur les coursiers, dont le *Fihrist* donne la notice, l'un par Souleiman ben Mohammed ben Achmed el-Hamid, c'est-à-dire l'*Aigre*, et l'autre par Abou Abdallah el-Hanlani ben Mehrweih.

De Hammer-Purgstall.

NOUVELLES ET MÉLANGES.

LETTRE A M. DEFRÉMERY,

SUR LE CATÉCHISME DES RAHMANIENS.

Constantine, le 15 juillet 1852.

Monsieur,

Vous vous souvenez peut-être d'avoir lu dans les *Nouvelles annales des voyages*, la biographie du vénérable Mohammed ibn el-Habib, que j'y publiai, il y a environ dix-huit mois, avec une série de notes relatives aux *Khouân* de Mauleï Abd er-Rahman. Aujourd'hui, je viens offrir à votre curiosité un aperçu de la constitution qui régit cet ordre religieux. Indépendamment des sectes hanéfite et malékite, qui se partagent les différentes populations de l'Algérie, il existe dans le nord de l'Afrique sept confréries, ou pour dire les choses plus clairement, sept sociétés secrètes, ne différant entre elles que par quelques pratiques, par le mode d'initiation et par le nom de leurs fondateurs. Il ne serait pas sans intérêt d'en rechercher l'origine. L'auteur de la *Rahmania*, catéchisme en vers du mètre redjez, écrivant à la fin du quatrième vers : .... أخذمر هذه الطريقة طريقة الصوفيا, établit d'autorité que son ordre est une continuation de la secte des soufis ; et, pour qu'il ne reste aucun doute à ce sujet, le commentateur groupe, au-dessous de cet hémistiche, de nombreuses citations, d'où ressort l'étymologie peu admissible

de اهل الصفّة. Voici en quels termes il énonce son opinion :

واطلق لفظ الصوفية على المتشبّهين باهل الصفّة وهم جماعة من الصحابة كانوا فى غاية الزهد فى الدنيا لا يملكون شيئًا ولا يستعملون الاسباب ولا لهم اهل ولا منزل حتى كان بعضهم قد يغشى عليه وهو فى الصلاة من شدّة الجوع وكان مأواهم مسجد الرسول

Je n'essayerai point de combattre ici le rapprochement des mots صفّة et صوفية, parce que je me réserve de rédiger plus tard un travail assez étendu sur les corporations religieuses ; mais je pense que la racine صوف, *laine*, résoudrait mieux la question, non-seulement sous le rapport de l'orthographe, mais en ce qu'elle rencontrerait chez nous une dénomination de formation analogue dans le nom de cordeliers. Quoi qu'il en soit, nous devons reconnaître, avec l'auteur des المناهج السنية, que l'expression صوفى remplaça celle de تابع avant le IIe siècle de l'hégire. Une fois admise, cette illustration de vieille et sainte date ne laisse pas de donner quelque relief aux frères de la doctrine rahmanienne. Le mode d'attraction est d'ailleurs basé sur la parabole d'El-Djouneïd.

الصوفى كالارض يطرح عليها كلّ قبيح، ولا يخرج منه الّا كلّ صليح

« Le soufisme est comme une terre d'où les méchants sortent bons ».

C'est au commencement du XIIIe siècle de l'ère musulmane que le *Triq* « méthode, dogme », dont il est question, fut apporté en Algérie par l'imam Abou Abdallah Mahmed ibn Abd er-Rahman, de Guechtoula, tribu des Zouaoua, lequel fut surnommé El-Azhari, à cause du long séjour qu'il avait fait à Djâma el-Azhar, la principale université du Caire, pour étudier la jurisprudence et le spiritualisme, الحقيقة. On sait que ce pieux personnage étudia sous El-Hafnaoui (Abou Abd-Allah Mohammed ben Sâlem), le savant le plus illustre de

l'époque, et qu'il reçut de ses mains l'initiation, وسلك على يده. Lorsqu'il eut fait ses preuves en Égypte et que la sainteté de ses mœurs eut été approuvée, il fut envoyé comme missionnaire dans le Soudan oriental, pour propager le *Zikr* (les oraisons), et rendre service à l'humanité, نفع العباد. Rappelé au Caire, peu de temps après, il eut l'honneur d'endosser l'humble livrée des soufis, الخرقة; c'est alors qu'il se crut digne de reparaître dans son pays. Il vint dans le Jurjura et s'établit à Guechtoula, à deux journées environ d'Alger. Son cheïkh lui avait délégué le droit d'instruire les populations et de faire des prosélytes. Il appela auprès de lui tous les *taleb* de la montagne, et l'empire de ses prédications fut tel, qu'il vit aussi arriver les docteurs d'Alger, de Constantine et de Bougie. Parmi ces derniers se présenta un Koulougli, d'origine algérienne, qui résidait à Constantine; cet homme était Sidi Mohammed ben Bach-terzi. Sa science autant que son humilité ayant édifié le novateur, il lui conféra le *ṭaba'* (sceau) de moqaddem et le chargea de ramener à la véritable oraison les esprits mondains de la province. A partir de ce moment, Ben Bach-terzi se voua à la retraite et composa, pour l'ordre dont il était appelé à réchauffer le zèle, un catéchisme arabe intitulé الرحمانية, à cause de l'heureuse influence qu'il exerce sur les cœurs et de la propriété qu'il a de guérir les maladies morales. Mais il fallait un commentaire à un sujet aussi abstrait. Le commentaire fut composé par Sidi Moustapha, fils et successeur du précédent. Voilà le livre que j'ai entre les mains. C'est un manuscrit in-4°, de 236 pages; l'écriture en est belle et de forme mograbine; il est divisé en plusieurs chapitres, dont les plus intéressants sont: *Définition du Soufisme; Explication du Ouerd* (initiation); *Histoire des patriarches de la confrérie de Sidi Abd-er-Rahman; Éducation des initiés; Exposé du dogme; Devoirs des frères envers le moqaddem; Devoirs de l'initié envers ses confrères; De la retraite; Des macérations; Du renoncement au monde.* En lisant le passage qui développe la conduite à tenir vis-à-vis du cheïkh, j'ai été frappé de l'obéissance qu'on

exige du disciple, et je ne puis m'empêcher de vous en communiquer la formule énergique. Au fol. 59 recto, l. 7, la glose dit : حتى يكون فى جميع حالاته كالميت بين يدى الغاسل يقلبه كيف شاء. « Il faut qu'il soit, en toute circonstance, comme le cadavre entre les mains du laveur de morts, qui le tourne et le retourne à son gré. » *Perinde ac cadaver.*

A. CHERBONNEAU.

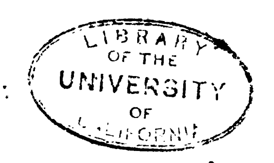
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XX.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

BIBLIOGRAPHIE.

NOUVELLES ET MÉLANGES.



RETURN TO → **CIRCULATION DEPARTMENT**
202 Main Library

LOAN PERIOD 1 **HOME USE**	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS
1-month loans may be renewed by calling 642-3405
6-month loans may be recharged by bringing books to Circulation Desk
Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date

DUE AS STAMPED BELOW

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
FORM NO. DD6, 60m, 3/80 BERKELEY, CA 94720



